
SE TAIRE FAIRE





[illegible] reproches de mistress Dobbins, qui ne manquerait pas de dire qu'il avait eu assez d'ascendant sur Tracy pour l'engager à acheter un vaisseau; qu'il espérait, par ce moyen, regagner son affection, et s'emparer du reste de sa fortune.

Cette réflexion, réunie à son dégoût pour le service maritime, et sa répugnance plus forte encore de se présenter à la Jamaïque, dans la famille de M. Mercer, sans nom, sans fortune, sans parens, accablé de tous les revers, l'emporta sur son desir ardent d'aller retrouver Tracy; mais il ne put remporter cette victoire sur ses sentimens affectueux, sans en ressentir beaucoup de douleur, et sans se faire intérieurement des reproches sur son ingratitude.

[illegible] son cœur, déjà fatigué de mistress Dobbins. Cependant l'intérêt l'attachait toujours au char de mistress Stanley, et celle-ci n'était point fâchée de le compter encore parmi ses adorateurs.

Ils s'acheminèrent, en effet, vers Yorck, et de-là ils écrivirent à la Capitale, ou du moins mistress Stanley seule écrivit; car mistress Dobbins n'y connaissait personne. Elle supposait que son père avait été à Hull, et croyait pouvoir différer jusqu'à son retour de prendre des informatious sur le lieu de sa résidence.

Ils avaient séjourné environ huit jours à Yorck, où ils fesaient fort belle figure aux courses et aux bals, lorsqu'un matin, mistress Stanley reçut une lettre de son père. A peine avait-

PAUSANIAS,

OU

VOYAGE HISTORIQUE

DE LA GRÈCE.

PAUSANIAS,

OU

VOYAGE HISTORIQUE, PITTORESQUE ET PHILOSOPHIQUE DE LA GRÈCE,

Traduit du grec en français, par M. l'abbé GEDOYN, *chanoine de la Sainte-Chapelle, et abbé de Beaugency, de l'Académie française, et de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres.*

NOUVELLE ÉDITION,

Revue et corrigée d'après le texte original et les meilleurs commentateurs; augmentée du *Voyage autour du monde*, par Scylax, traduit du grec en français, par J. Ch. PONCELIN; et enrichie de notes, de remarques, d'observations du chevalier Follart, sur les batailles de Messénie, du Mont-Ithome et de Mantinée, de cartes géographiques, et de divers plans de batailles, exécutés par les meilleurs géographes.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez DEBARLE, Imprimeur-Libraire, rue du Hurepoix, quai des Augustins, N°. 17, au Bureau-Général des Journaux.

1797.

PAUSANIAS,

OU

VOYAGE HISTORIQUE, PITTORESQUE ET PHILOSOPHIQUE DE LA GRÈCE.

LIVRE SIXIÈME.

VOYAGE DE L'ÉLIDE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

L'ORDRE que je me suis prescrit veut qu'après avoir parlé des monumens consacrés à Jupiter, je vienne aux hommes et aux chevaux que les jeux olympiques ont rendu célèbres, sans oublier les (1) simples particuliers à qui le mérite d'athlète

(1) *Sans oublier les simples particuliers*, etc. Il y a dans le grec ἰδιωτῶν, qu'Amasée rend par *ordinarios etiam homines, même des hommes ordinaires*; en quoi il se trompe; car comme l'a remarqué Kuhnius, on n'érigeoit pas des statues à des hommes ordinaires; je crois donc que par ce terme

a valu des statues dans le bois sacré d'Olympie. Or, comme on n'a pas décerné des statues à tous les vainqueurs, mais seulement à ceux dont la victoire a été illustre, non plus qu'à tous ceux qui ont fait de belles actions, mais à un petit nombre d'hommes qui se sont le plus distingués, c'est à ceux-là que je m'attacherai. Car je ne prétends pas donner ici la liste de tous les athlètes qui ont été couronnés aux jeux olympiques. Mon dessein (1) est dans cette seconde partie de parcourir les statues qui ont été la récompense du mérite et de la vertu, comme dans la première j'ai parcouru toutes celles qu'un motif de religion a fait consacrer aux dieux. Je passerai même sous silence plusieurs athlètes qui ont dû cette marque d'honneur plutôt à un coup du sort qu'à leur force et à leur adresse; en un mot, je ne ferai mention que de ceux qui ont excellé sur tous les autres, ou qui ont eu des statues (2) faites de la main des plus habiles ouvriers.

l'Auteur entend de simples particuliers qui n'avoient pour eux que le mérite d'athlètes.

(1) *Mon dessein est*, etc. Cet endroit du texte est fort obscur; il me paroît non seulement mal ponctué, mais corrompu, et je vois que tous les interprètes y ont été embarrassés. Je me suis attaché au sens et à l'intention de l'Auteur, sans m'assujétir aux mots.

(2) *Des statues faites de la main des plus habiles ouvriers.* Je lis avec Kuhnius ἀνδριάσι pour ἄνδρασι. Cette leçon me paroît plus conforme à la pensée de l'Auteur.

A droite du temple de Junon, vous verrez la statue d'un athlète Eléen, qui a remporté le prix de la lutte; il est nommé Symmaque, fils d'Eschyle. Près de lui, c'est Néolaïdas qui (1), parmi les enfans, fut vainqueur au combat du pugilat; il étoit fils de Proxène, et natif de Phénée, ville d'Arcadie. Après eux c'est Archidame Eléen, qui l'emporta sur tous les enfans de son âge à la lutte; il étoit fils de Xénias: ces trois statues ont été faites par Alype Sicyonien, disciple de Naucydès d'Argos. Ensuite vient la statue de Cléogène fils de Silénus; l'inscription porte qu'il étoit Eléen d'origine, qu'il eut la victoire à la course (2) des chevaux de

(1) *Qui, parmi les enfans*, etc. Il paroîtra extraordinaire que ces peuples exposassent des enfans à des combats si rudes et même si dangereux. Mais il faut savoir qu'ils faisoient consister une bonne partie du mérite de l'homme dans la force et la souplesse du corps. Voilà pourquoi ils accoutumoient les hommes dès leur enfance à tout ce qui pouvoit les rendre ou plus robustes, ou plus adroits; ils admettoient donc les enfans aux combats athlétiques depuis l'âge de douze à treize ans jusqu'à celui de dix-sept. Au-dessous de douze, ils étoient censés trop jeunes, et au-dessus de dix-sept trop vieux; alors ils pouvoient combattre dans la classe des hommes.

(2) *A la course des chevaux de selle*. Le texte dit, Ἵππων κρατῆσαι κέλητι. Or κέλης, mot formé du verbe κέλλειν, *movere, currere*, se mouvoir, courir, signifioit proprement un petit bateau que l'on faisoit aller avec une seule rame; mais il signifioit aussi *equus desulsorius*, un cheval de selle. La première ode de Pindare est consacrée à Hiéron tyran de Syracuse, κέλητι, vainqueur à la course des chevaux de selle.

de ses victoires aux jeux olympiques en parlant des rois de Sparte. Auprès de la statue de Troïlus il y a une balustrade de marbre, sur laquelle on voit premièrement (1) un char à quatre chevaux avec un écuyer ; ensuite le portrait de Cynisca fait de la main d'Apelle, avec des inscriptions en l'honneur de cette Princesse, et après Cynisca plusieurs statues de Lacédémoniens qui ont eu le prix de la course de chevaux. Le premier est Anaxandre vainqueur à la course du char à quatre chevaux ; il est dit dans l'inscription que son aïeul avoit remporté le prix du (2) pentathle. Le second c'est Polyclès surnommé Polychalchus, qui eut aussi l'honneur de la victoire à la course du char à quatre chevaux ; il tient un ruban de la main droite, deux enfans sont à ses côtés, l'un tient une toupie, l'autre veut prendre le ruban de Polyclès ; ce Polyclès, au rapport de l'inscription, avoit déjà été couronné

(1) *Un char à quatre chevaux*. C'étoit ce que l'on appelloit en grec τέθριππος, ou τετρωρὶς, ou τετρωρία, ou simplement ἅρμα, et en latin *quadriga* ; nous disons nous *un quadrige* en style d'inscriptions et de médailles. La course du char à quatre chevaux étoit la plus belle et la plus noble de toutes.

(2) *Le prix du pentathle*. Ce mot est formé de πέντε, *quinque*, *cinq*, et de ἆθλος, *certamen*, *combat* ; d'où il est aisé de juger que le pentathle comprenoit les cinq sortes d'exercices qui étoient en usage dans les jeux de la Grèce. Le pentathle étoit appellé en latin *quinquertium*.

aux jeux pythiques, aux jeux isthmiques et aux jeux néméens.

CHAPITRE II.

Le pancratiaste (1) qui suit est une statue de Lysippe; c'est Xénargès, le premier de la ville (2) de Strate et même des Acarnaniens, qui ait remporté le prix du pancrace; il étoit fils de Philandridas. Depuis l'irruption (3) que les Perses

(1) *Le pancratiaste qui suit.* Il faut que le lecteur s'accoutume à ces mots-là qui sont absolument nécessaires quand on parle de l'agonistique, c'est-à-dire, des exercices athlétiques des Grecs. Le terme de *pancrace* vient de πᾶν, *omne, tout*, et de κράτος, *robur, force*. Cette sorte de combat comprenoit la lutte simple et la lutte composée.

(2) *Le premier de la ville de Strate.* Amasée a évité la difficulté en omettant ces mots. Apparemment que le mot ςρατοῦ l'a embarrassé. Paulmier et Kuhnius ont levé la difficulté en remarquant que *Strate* étoit une ville considérable de l'Acarnanie et qu'il en est parlé dans Thucydide, liv. 2.

(3) *Depuis l'irruption que les Perses firent en Grèce.* La quatrième année de la soixante-quatorzième olympiade, près de cinq cents ans avant l'ère chrétienne. Ce que dit Pausanias qu'avant cette époque les Lacédémoniens nourrissoient peu de chevaux, est remarquable. Il en étoit de même des autres Grecs. Le premier héros Grec qui sut dompter et manier un cheval fut Bellérophon, qui vivoit quelque quatre-vingts ans avant la guerre de Troye.

PAUSANIAS,

OU

VOYAGE HISTORIQUE

DE LA GRÈCE.

[illegible] Ce fut à cette occasion [illegible] la tête d'une armée dans [illegible] et qu'il y eut un grand com[illegible] La guerre étant terminée, Lichas [illegible] : cependant les registres des [illegible] que c'est le peuple de Thèbes [illegible] Lichas qui a été victorieux aux jeux [illegible]. Près de cette statue, vous voyez [illegible] Thrasybule Eléen; c'étoit un devin de [illegible] des Iamides, qui employa son ministère [illegible] faveur de ceux de Mantinée contre Agis, fils [illegible] Archidamidas et roi de Sparte, comme je le dirai plus au long dans l'histoire d'Arcadie. Un lézard (1) semble courir sur l'épaule droite du devin, et à ses pieds il y a un chien dont le corps est ouvert en deux comme une victime dont on examine le foie. Il n'est pas nouveau que les devins exercent leur art sur les entrailles d'un chevreuil, d'un veau, ou d'un agneau; les Cypriens y ont ajouté le porc; mais aucun (2)

(1) *Un lézard semble courir*, etc. Le terme dont se sert l'Auteur est γαλεώτης, qu'Amasée rend par celui de *feles*, *un chat*. Mais γαλεώτης signifie plutôt une espèce de lézard. Il y avoit aussi en Sicile des augures ou devins appeliés γαλεῶται, *Haec interpretes portentorum, qui Galeotae tùm in Siciliâ nominabantur, responderunt*, etc. dit Cicéron dans le premier livre de la divination.

(2) *Mais aucun peuple*, etc. Cela doit s'entendre des

peuple ne se sert du chien à cet usage; ce qui fait croire que Thrasybule avoit un secret tout particulier pour connoître l'avenir par l'inspection des entrailles de cet animal. Les Iamides au reste sont des devins descendus de Iamus, qui, au rapport (1) de Pindare, étoit fils d'Apollon et avoit appris de son père l'art de deviner.

Après Thrasybule c'est Timosthène Eléen, qui remporta le prix du stade sur les enfans. Antipater de Milet remporta celui du pugilat dans la même classe et a aussi là sa statue; il étoit fils de Clinopater. Des Syracusains que Denis tyran de Syracuse avoit envoyés à Olympie pour y sacrifier à Jupiter, voulurent gagner Clinopater et l'engager à dire que son fils étoit Syracusain; mais Antipater, sans faire cas de leurs offres, cria qu'il étoit de Milet et fit graver sur sa statue qu'Antipater, Milésien de naissance, avoit le premier des Ioniens eu l'honneur d'une statue à Olympie, et Polyclète fut celui qu'il employa à ce monument. Pour la statue de Timosthène, c'est un ouvrage d'Eutychide Sicyonien de l'école de Lysippe; c'est ce même Eutychide qui a fait

Grecs; car les Romains usoient de cette espèce d'augure. *Voyez* Pline, liv. 18, chap. 3.

(1) *Qui au rapport de Pindare*, etc. Pindare dans l'ode sixième de ses olympioniques fait Iamus fils d'Apollon et d'Evadné.

pour les Syriens d'Antioche cette statue de la Fortune qui est en si grande vénération parmi ces peuples. Suit la statue de Timon, et celle du jeune Esype son fils qui remporta sur les enfans le prix de la course de chevaux, aussi est-il représenté à cheval; le père eut le prix de la course du char. C'est Dédale (1) de Sicyone qui a fait l'une et l'autre statue; et c'est lui aussi qui a fait ce trophée que les Eléens érigèrent dans l'Altis après avoir vaincu les Lacédémoniens. On voit ensuite la statue d'un homme de Samos, qui avoit eu tout l'honneur du pugilat; une inscription témoigne que c'est Mécon maître d'exercice qui lui a consacré ce monument. Les Samiens y sont loués comme athlètes excellens entre tous les peuples d'Ionie, et comme très-entendus dans les combats de mer; mais il n'y est pas dit un mot du vainqueur. Les Messéniens ont élevé aussi une statue au jeune Damiscus de leur nation, qui à l'âge de douze ans mérita

(1) *C'est Dédale de Sicyone*, etc. Il y a eu trois célèbres statuaires de ce nom. Le premier étoit l'ancien Dédale, père d'Içare, et dont on raconte tant de merveilles. Celui dont il s'agit ici étoit Sicyonien, fils et élève de Patrocle qui, au rapport de Pline, florissoit en la quatre-vingt-quinzième olympiade; et il y en a eu un troisième qui étoit de Bithynie. Les Grecs ont quelquefois confondu ces trois Dédales, en attribuant à l'ancien des ouvrages qui n'étoient pas de lui, mais des deux autres.

d'être couronné aux jeux olympiques. Une chose surprenante et qui marque bien la malignité de la fortune, c'est qu'au même tems que les Messéniens ont été chassés du Péloponnèse, ils ont cessé de se distinguer à ces jeux si célèbres. Car, à la réserve de Léontisque et de Symmaque du nombre de ceux qui s'étoient établis à Zancle sur le détroit, nul autre Messénien, soit de ceux qui se retirèrent à Naupacte, soit de ceux qui passèrent en Sicile, n'a été couronné à Olympie; encore les Siciliens revendiquent-ils les deux que j'ai nommés, prétendant qu'ils étoient de l'ancienne ville de Zancle, et non pas Messéniens. Mais si-tôt que ces peuples eurent recouvré le Péloponnèse, ils recouvrèrent aussi leur premier bonheur du côté des jeux olympiques. En effet les Eléens ayant célébré ces jeux un an après le rétablissement de Messène, Damiscus, celui-là même dont il s'agit ici, remporta le prix du stade sur la jeunesse, et cinq ans après, il eut la palme aux jeux néméens et aux jeux isthmiques.

CHAPITRE III.

LE plus proche de Damiscus est un inconnu, dont le nom n'est point marqué dans l'inscription. Sa statue a été mise là par Ptolemée fils de Lagus, qui se dit Macédonien, quoiqu'il fût roi

d'Egypte. La statue qui suit est celle de Chéréas de Sicyone, qui encore enfant eut le prix du pugilat, il est qualifié fils de Chérémon; et le sculpteur est aussi nommé: c'est Astérion fils d'Eschyle. Après Chéréas, suivent deux autres athlètes, savoir Sophius, jeune Messénien, et Stomius Eléen. Le premier surpassa tous ses camarades à la course; pour Stomius, il fut proclamé vainqueur au pentathle, et se vit couronner trois fois aux jeux néméens. L'inscription ajoute qu'il commanda la cavalerie des Eléens; qu'ayant remporté la victoire, il érigea un trophée; et que défié à un combat singulier par le Général des ennemis, il le tua de sa main. Mais les Eléens disent que né à Sicyone, il devint le Général des Sicyoniens, et qu'ensuite il fit la guerre à sa patrie, gagné par les Thébains et secouru de toutes les forces de la Béotie; cette guerre des Eléens et des Thébains contre Sicyone a pu arriver après la défaite des Lacédémoniens à Leuctres. Plus loin c'est la statue de Labax fils d'Euphron, puis celle d'Aristodeme fils de Thrasis. Le premier, de la ville de Lépréos en Elide, eut le prix du pugilat; le second d'Elide aussi eut celui de la lutte, et fut célèbre par deux victoires qu'il remporta aux jeux pythiques. Sa statue est un ouvrage de Dédale de Sicyone (1), fils et dis-

(1) *Fils et disciple de Patrocle.* Amasée se trompe ici,

ciple de Patrocle. Celle d'après est Hippon Eléen vainqueur au pugilat dans la classe des enfans; elle est de la façon de Démocrite (1) Sicyonien, qui de maître en maître tenoit son art de Critias d'Athènes; car Ptolycus de Corcyre fut l'élève de Critias et le maître d'Amphion, qui eut pour élève Pison de Calaurée, sous lequel Pison Démocrite fit son apprentissage. Vous voyez ensuite Cratinus d'Egire ville d'Achaïe, le plus beau garçon de son tems et le meilleur athlète; il renversa par terre tous les jeunes gens qui eurent l'audace de lutter contre lui; et victorieux avec tant d'éclat, il obtint des Eléens que son maître d'exercice auroit une statue auprès de lui; celle de Cratinus a été faite par Cantharus (2) de Sicyone fils d'Alexis et disciple d'Eutichide. Eu-

comme Kuhnius l'a remarqué. Il fait Patrocle fils et élève de Dédale le Sicyonien. C'est tout le contraire. Le texte grec a causé la méprise d'Amasée, mais il devoit sentir qu'il en faut retrancher la conjonction καὶ, *et*.

(1) *De la façon de Démocrite Sicyonien.* Pline, liv. 34, chap. 8, nomme Démocrite parmi les statuaires qui excelloient à représenter des Philosophes.

(2) *Par Cantharus de Sicyone, fils d'Alexis*, etc. Ce statuaire, selon Pline, travailloit également tous ses ouvrages, mais il n'en portoit aucun à une grande perfection. Son maître Eutychide s'étoit rendu plus célèbre, aussi avoit-il été disciple de Lysippe.

poleme qui suit fit faire la sienne par Dédale le Sicyonien ; l'inscription porte qu'Eupoleme Eléen, vainqueur à la course aux jeux olympiques, avoit remporté deux fois le prix du pentathle aux jeux pythiques, et une fois aux jeux néméens. On raconte à son sujet que trois directeurs s'étant placés au bout de la carrière pour mieux juger du mérite des combattans, Eupoleme fut déclaré vainqueur au jugement de deux, et Léon au jugement du troisième ; sur quoi Léon cita les deux premiers devant le Sénat d'Olympie, et les accusa d'avoir reçu de l'argent de son adversaire, pour décider en sa faveur.

On voit ensuite la statue que les Achéens dressèrent à Œbotas en la quatre-vingtième olympiade, en conséquence d'un oracle de Delphes ; mais il avoit mérité cette statue (1) dès la sixième olympiade, où il fut couronné comme vainqueur du stade. Comment se peut-il donc faire qu'il ait

(1) *Dès la sixième olympiade*. Sylburge et Kuhnius nous avertissent qu'Amasée a brouillé ici le texte et le sens de l'Auteur; et en effet il se contredit lui-même dans cet endroit de sa version. Pausanias dit qu'OEbotas remporta le prix du stade en la sixième olympiade, ce qu'il confirme encore dans ses Achaïques, chap. 17; et Amasée lui fait dire qu'OEbotas fut couronné en la quatre-vingt-sixième olympiade. Auquel cas il ne seroit pas impossible qu'il se fût trouvé au combat de Platée. Mais Diodore de Sicile nous apprend que ce fut Théopompe de Thessalie qui remporta le prix du stade en la quatre-vingt-sixième olympiade.

combattu à la journée de Platée, comme quelques auteurs l'ont écrit ? Car ce fut en la soixante et quinzième olympiade que les Perses commandés par Mardonius furent taillés en pièces près de Platée. Je suis obligé de rapporter ce que l'on dit, mais je ne suis pas toujours obligé de le croire. Je n'omettrai pas les autres aventures de cet Œbotas, lorsque j'en serai aux particularités de l'Achaïe. La statue suivante est celle d'Antiochus de Lépréos, faite par Nicodamus. On apprend par l'inscription que cet athlète remporta le prix du pentathle une fois aux jeux olympiques, deux fois aux pythiques, et autant aux néméens; car de son tems les Lépréates n'étoient pas exclus des jeux isthmiques, comme les Eléens le furent du tems d'Hysmon, qui a sa statue auprès d'Anthiochus. Cet Hysmon fit une étude particulière du pentathle, et y réussit si bien qu'il fut couronné à Olympie et à Némée; pour les jeux isthmiques, ils lui furent interdits comme aux autres Eléens. On dit que dans son enfance il fut sujet à des catharres qui lui avoient affoibli les nerfs; il surmonta cette indisposition à force d'exercice, et, lorsqu'il fut guéri, le genre d'exercice auquel il s'étoit adonné lui valut plusieurs victoires: il est représenté avec des contrepoids d'athlète, et sa statue est de Cléon. Après Hysmon, c'est le jeune Nicostrate d'Erée en Arcadie, fils de Xénoclidas, qui remporta le prix de la lutte; cette statue est

de (1) Pantias, en qui l'art et l'habileté d'Aristocle de Sicyone avoient passé comme de main en main, car il étoit le septième maître sorti de cette école. Dicon fils de Callibrote suit après ; c'est ce fameux athlète qui fut proclamé vainqueur à la course jusqu'à cinq fois dans les jeux pythiques, trois fois aux jeux isthmiques, quatre fois aux jeux néméens, une fois à Olympie dans la classe des enfans, et deux fois dans la classe des hommes; on lui a dressé autant de statues qu'il a remporté de victoires à Olympie; dans son jeune âge, il fut qualifié Cauloniate, comme il l'étoit en effet, et dans la suite il reçut de l'argent pour se dire de Syracuse. Caulonia est une ville d'Italie, qui a été bâtie et peuplée par une troupe d'Achéens sous la conduite de Tiphon. Durant la guerre que Pyrrhus et les Tarentins firent aux Romains plusieurs villes d'Italie furent détruites, les unes par les Romains, les autres par les Epirotes. Caulonia fut de ce nombre; les Campaniens dont les Romains tiroient le plus de secours la prirent et la rasèrent. Assez près de Dicon, vous voyez Xénophon fils de Ménéphyle, natif d'Egion en Achaïe, vainqueur au pancrace ; et un peu plus loin Pyrilampès d'Ephèse, qui remporta le prix du stade doublé. La statue du premier a été faite par

(1) *Cette statue est de Pantias.* Pantias étoit de Chio, fils et élève de Sostrate, comme le dit ailleurs Pausanias.

Olympus

Olympus, et celle du second par un statuaire de même nom que l'athlète, et qui étoit, non de Sicyone, comme quelques-uns prétendent, mais de Messène sous Ithome.

Quant à la statue de Lysander de Sparte, fils d'Aristocrite, ce sont les Samiens qui lui ont érigé ce monument avec (1) deux inscriptions, dont l'une marque cette particularité, l'autre contient un éloge de Lysander; ce qui montre que ces peuples et les autres Ioniens faisoient leur cour tantôt à l'un, tantôt à l'autre, selon le temps et l'occasion. Car, lorsqu'Alcibiade étoit pour ainsi dire à leurs portes avec une bonne flotte, ils lui rendirent toute sorte d'honneurs, jusques-là que les Samiens lui dressèrent une statue de bronze dans le temple de Junon. Mais les Athéniens ayant été battus (2) à Egospotamos, Lysander eut son tour, et le même peuple de Samos lui consacra une statue à Olympie. Les Ephésiens lui firent le même

(1) *Avec deux inscriptions.* L'Auteur rapporte ces deux inscriptions; chacune est en deux vers élégiaques. La première dit que les Samiens ont consacré une statue à Lysander dans le bois sacré de Jupiter à Olympie; et la seconde, que Lysander a fait honneur à sa patrie, et à son père Aristocrite par sa vertu et ses grandes actions, dont cette statue sera un monument éternel.

(2) *A Egospotamos.* En grec, *αἰγὸς ποταμὸς*, en latin, *caprae flumen*; *le fleuve de la chèvre.* C'étoit une ville de l'Hellespont, contrée de la Mysie dans l'Asie mineure.

honneur dans le temple de Diane, et non-seulement à lui, mais aussi à Etéonicus, à Pharax, et à d'autres Spartiates d'assez médiocre réputation parmi les Grecs. Enfin, la fortune ayant encore changé, et les Athéniens, sous la conduite de Conon, ayant remporté la victoire sur les Lacédémoniens auprès de Gnide, vers les côtes de Dorion, les Ioniens surent encore s'accommoder au tems. Conon et Timothée eurent chacun une statue de bronze dans le temple de Junon à Samos, et même à Ephèse dans le temple de Diane. Or, ce que firent alors les Ioniens, c'est ce que l'on a vu de tout tems; car les hommes ont toujours adoré la fortune, et pris le parti du plus fort.

CHAPITRE IV.

Près de Lysander est un jeune Ephésien qui remporta le prix du pugilat sur les enfans; son nom est Athénée. Ensuite c'est Socrate de Sicyone, célèbre pancratiaste, que l'on surnommoit *Acrochersite*, parce qu'il tenoit les mains de ses antagonistes si serrées entre les siennes, qu'il leur écrasoit les doigts, et les obligeoit à lui céder la victoire; il eut douze fois la palme tant aux jeux néméens qu'aux jeux isthmiques, deux fois aux jeux pythiques, et trois aux olympiques. La cent quatrième olympiade en

laquelle Sostrate fut couronné pour la première fois, n'est point marquée dans les registres des Eléens, parce qu'en cette olympiade ce furent les Arcadiens et ceux de Pise qui firent célébrer les jeux pour les Eléens. Après Sostrate, c'est Léontiscus Sicilien de la ville de Messine sur le détroit ; il reçut la couronne de la main des Amphictyons et des Eléens. Ce Léontiscus faisoit à la lutte comme Sostrate au pancrace ; car il ne terrassoit point ses adversaires, mais il leur serroit si fort les doigts, qu'ils étoient contraints de demander grace et de quitter la partie. Sa statue est un ouvrage de Pythagore de Rhegium, aussi excellent statuaire qu'il y en ait eu. On dit que ce Pythagore avoit appris son art de Cléarque Rhéginien aussi et disciple d'Euchir de Corinthe, qui avoit eu pour maîtres Syadras et Chartas, tous deux de Sparte.

Pour l'amour de Phidias et de l'art dans lequel il a excellé, je ne dois pas oublier le beau garçon (1) qui a la tête ceinte d'un ruban ; car nous ne connoissons point d'autre athlète mis en bronze par ce grand statuaire. Celui qui suit est Satyrus Eléen, fils de Lysianax et de la race des Iamidès, qui eut cinq fois le prix du pugilat aux jeux néméens, deux fois aux jeux pythiques, et autant aux

(1) *Le beau garçon*, etc. Il se nommoit Pantarcès. L'Auteur en a parlé dans le premier des Eliaques.

jeux olympiques; sa statue est de Silanion Athénien. Mais c'est Polyclès de l'école d'Athènes aussi et disciple de Stadiéus, qui a fait celle du pancratiaste Amyntas, jeune enfant d'Ephèse et fils d'Hellanicus. Vous voyez ensuite Chilon, Achéen, de la ville de Patras, qui surpassa tous les autres à la lutte, et fut célèbre par dix couronnes; il en reçut deux à Olympie, une à Delphes, quatre à Corinthe, et trois à Némée. Les Achéens lui érigèrent un tombeau à leurs dépens; aussi étoit-il mort en combattant contre les ennemis, comme il se voit par une inscription qui ne contient que ce que je viens de dire. Que si l'on veut juger de l'occasion où il fut tué par le tems où vivoit Lysippe qui a fait sa statue, je crois que ce peut être le combat de Chéronée, où il paya de sa personne avec les autres Achéens, ou bien le combat qui se donna auprès de Lamia en Thessalie contre Antipater roi de Macédoine, et où Chilon put se trouver seul de sa nation, par pure envie de signaler son courage. Des deux statues qui suivent, l'une est Molpion qui fut couronné par les Éléens, comme l'inscription en fait foi; l'autre n'a ni titre ni nom. On croit que c'est la statue d'Aristote de la ville de Stagire en Thrace, et que comme ce philosohe eut beaucoup de crédit auprès d'Alexandre et ensuite auprès d'Antipater, quelqu'un de ses disciples ou quelque soldat à qui il avoit rendu service, lui fit ériger ce monu-

ment. Sodamas que l'on voit après, étoit de la ville d'Asse, dans la Troade, près du mont Ida. C'est le premier des Eoliens sortis de cette contrée qui ait été couronné à Olympie; il eut le prix du stade sur toute la jeunesse. Archidame a aussi là sa statue; il étoit roi de Lacédémone et fils d'Agésilas; je crois qu'il est le premier à qui les Lacédémoniens aient érigé une statue hors de leur pays; mais il mérita cette distinction par ses services et par sa mort; car il finit ses jours chez des barbares, et c'est le seul roi de Sparte qui ait été privé des honneurs de la sépulture. J'ai rapporté cet événement plus au long en donnant la suite des rois de Lacédémone. Evanthe de Cyzique qui vient après remporta le prix du pugilat dans la classe des hommes à Olympie, et l'avoit déjà remporté dans la classe des enfans à Némée et à Corinthe. Ensuite c'est un Macédonien qui s'étoit rendu célèbre par ses harâs; il se nommoit Lampus, et il étoit (1) de cette ville à qui Philippe, fils d'Amyntas, a donné son nom, et qui est la plus moderne de toutes les villes de la Macédoine; près de Lampus vous voyez un char et une jeune personne qui monte dessus. La statue qui suit a

(1) *De cette ville à qui Philippe a donné son nom.* Il entend Philippopolis, ville de la Macédoine, bâtie par Philippe, père d'Alexandre. C'est aujourd'hui *Philippopoli*, ville de la Turquie en Europe, dans la Romanie, à vingt-quatre lieues au-dessus d'Andrinople.

été faite par Polyclète ; elle représente Cyniscus jeune enfant de Mantinée qui fut proclamé vainqueur au pugilat. Pour Ergotèle fils de Philanor, que l'on voit après, et qui fut couronné deux fois à Olympie, deux fois à Némée, et deux fois à Corinthe pour avoir doublé le stade, il n'étoit pas d'Himéra comme l'inscription le porte ; on prétend qu'il étoit Crétois de la ville de Gnosse, et qu'en ayant été chassé par une émeute populaire, il vint à Himéra où l'on lui donna droit de bourgeoisie avec toutes les marques possibles d'honneur et de distinction. C'est pourquoi ayant été proclamé vainqueur aux jeux olympiques, il se dit de la ville d'Himéra.

CHAPITRE VI.

Mais la statue la plus éminente est celle de Polydamas, faite par Lysippe, et placée sur un grand piédestal. Polydamas étoit l'homme de la plus haute stature que l'on ait vu depuis les tems héroïques jusqu'à nous. S'il y a eu quelque race de géans avant le siècle des héros, il faut encore l'excepter ; il étoit fils de Nicias, et né à Scotusse (1) qui ne subsiste plus aujourd'hui. Car Alexandre

(1) *Et né à Scotusse.* C'étoit une ville de la Pélasgie dans la Thessalie, dit Etienne de Bysance.

tyran (1) de Phérès, ayant pris la ville de Scotusse par composition, se moqua des conditions du traité, et s'étant rendu maître du théâtre où la plupart des habitans étoient assemblés, il les fit investir par ses gardes et ses archers qui firent main-basse sur eux; de sorte que presque tous les hommes furent massacrés. A l'égard des femmes et des enfans, ils furent faits esclaves et vendus à prix d'argent. Ce désastre arriva dans le tems que Phrasiclide (2) étoit archonte à Athènes, la seconde année de la cent deuxième olympiade, où Damon de Thurium fut proclamé vainqueur pour la seconde fois. Le peu de Scotusséens qui échappèrent à la cruauté du tyran furent dans la suite obligés d'abandonner entièrement leur ville, lorsque les Grecs battus pour la seconde fois par les Macédoniens succombèrent à leur mauvaise fortune. Pour revenir à Polydamas, bien d'autres que lui se sont distingués au combat du pancrace; mais je ne crois pas que d'autres aient ajouté tant de belles actions à l'éclat de leurs couronnes.

La partie montagneuse de la Thrace, qu'en-

(2) *Tyran de Phérès*. Il y a eu plusieurs villes de ce nom; celle-ci étoit en Thessalie, et avoit été bâtie par Phérès, fils de Crethéus, qui lui donna son nom.

(2) *Phrasiclide*. C'est ainsi qu'il faut lire suivant Diodore de Sicile, et suivant Pausanias même dans ses Arcadiques, chap. 27.

ferme le fleuve Nestus qui arrose le pays des Abdéritains, nourrit beaucoup de bêtes sauvages et sur-tout de lions; les lions y sont en si grand nombre, que l'armée de Xerxès passant par ce pays, ils se mirent aux trousses de ses chameaux qui portoient les vivres, et en firent une furieuse boucherie; ils infestent particulièrement la plaine qui est au pied du mont Olympe; car cette montagne touche d'un bout à la Macédoine, de l'autre à la Thessalie et au fleuve Pénée. Ce fut sur cette montagne que Polydamas, sans le secours d'aucune sorte d'armes, tua un lion des plus furieux et des plus grands; il s'étoit exposé à ce péril pour imiter Hercule qui abattit à ses pieds le lion de la forêt de Némée. Voici une autre preuve de sa force, ou pour mieux dire un autre prodige. Etant un jour au milieu d'un troupeau de vaches, il prit un fort taureau par un de ses pieds de derrière, et le tint si bien que, quelqu'effort que fît cet animal dans sa fougue et sa colère, il ne put jamais se tirer des mains de Polydamas qu'en lui laissant la corne du pied par lequel il le tenoit. On dit aussi qu'en prenant d'une seule main le train de derrière d'un char qui couroit à brides abattues, il l'arrêtoit tout court. Darius, celui qui n'étoit que fils naturel d'Artaxerxès, et qui secondé du peuple usurpa le trône sur Ogdianus (1) qui en étoit le légitime

(1) *Sur Ogdianus*. Le texte porte, *sur Isogée*. C'est

héritier, ayant ouï conter ces merveilles de Polydamas, eut curiosité de le voir. Il lui dépêcha des couriers, et lui promit de grandes récompenses s'il vouloit venir à Suze. Polydamas y alla; si-tôt qu'il fut arrivé, il défia au combat trois de ces satellites que l'on nomme en Perse les Immortels, et à qui la garde de la personne du Roi est confiée; il se battit seul contre eux trois, et les étendit morts à ses pieds. De ces prodigieuses actions, les unes sont représentées sur le piédestal de sa statue, et les autres sont racontées dans une inscription. Mais l'oracle d'Homère fut accompli en la personne de ce géant; il devoit périr par ses propres forces, comme la plupart de ceux qui se fient trop à leur avantage. Car un jour étant entré dans une grotte pour y prendre le frais avec quelques amis, sa destinée voulut que tout-à-coup le roc parut s'entr'ouvrir; au premier danger, ses amis prirent l'épouvante et la fuite; lui seul resta et de ses mains voulut soutenir la roche qui se détachoit, comme s'il eut été suffisant pour un tel fardeau; mais la montagne venant à s'écrouler, il fut enseveli sous ses ruines.

une faute du copiste, qui a passé dans la version d'Amasée. Il n'y a jamais eu d'Isogée roi de Perse. Le fils d'Artaxerxès se nommoit Secundianus au rapport de Ctésias, et Ogdianus au rapport de Diodore de Sicile. *Paulmier.*

et dès que l'on a passé le fleuve et que l'on est du côté du Rhegium, l'on n'en entend plus aucune. Euthyme passoit donc pour fils de ce fleuve. Il remporta le prix (1) du pugilat en la soixante et quatorzième olympiade; mais l'olympiade suivante il n'eut pas le même bonheur; car Théagène de Thase ayant voulu (2) disputer le prix du pugilat et le prix du pancrace aux mêmes jeux, eut à la vérité l'avantage au pugilat sur Euthyme; mais il ne put remporter le prix du pancrace, parce qu'il avoit épuisé ses forces contre cet antagoniste. Et comme il sembloit n'avoir disputé le prix du pugilat que pour en priver Euthyme et

(1) *Il remporta le prix du pugilat.* Le pugilat, en grec Πυγμὴ; c'étoit la même chose que le combat du *ceste*. J'ai déjà dit que par le mot de *ceste* il falloit entendre une paire de gantelets faits de cuir de bœuf, et garnis de fer ou de plomb, dont les athlètes, par le moyen de plusieurs courroies, armoient leurs bras. Virgile, au cinquième livre de l'Enéide, décrit admirablement bien et ces gantelets ou cestes, et le combat du pugilat:

In medium geminos immani pondere cestus
Projecit; quibus acer Eryx in prælia suetus
Ferre manum, duroque intendere brachia tergo.
Obstupuere animi: tantorum ingentia septem
Terga boum plumbo insuto ferroque rigebant.

(2) *Car Théagène de Thase ayant voulu*, etc. Tout cet endroit a été fort mal rendu par Amasée, comme Sylburge et Paulmier l'ont remarqué. C'est à leur interprétation qu'il faut s'en tenir.

pour lui nuire, les directeurs des jeux le condamnèrent à un talent d'amende envers Jupiter, et à un talent envers Euthyme. Théagène en la soixante-sixième olympiade satisfit à Jupiter; et pour réparer le tort (1) qu'il avoit fait à Euthyme, au lieu de lui payer un talent, il s'abstint du pugilat, ce qui fit qu'Euthyme en remporta le prix cette même olympiade et la suivante. Pythagore de Rhegium le mit en bronze, et c'est une statue admirable. Euthyme passa ensuite en Italie, où il combattit contre un héros: voici comme on raconte cette aventure.

Ulysse s'en retournant en Grèce après la prise de Troye erra long-temps sur la mer; battu par la tempête, il fut obligé de relâcher en plusieurs ports de Sicile et d'Italie, et nommément à Témesse où il aborda avec ses vaisseaux. Là un de ses compagnons dans le vin et la débauche fit violence à une jeune fille et la déshonora; les habitans pour

(1) *Pour réparer le tort qu'il avoit fait à Euthyme.* Amasée n'a pas entendu l'expression grecque *ἀμυνόμενος αὐτὸν*. *Voyez* la remarque de Sylburge. Au reste, la distinction que Pausanias fait ici du pugilat et du pancrace détruit l'opinion de ceux qui tiennent que le pancrace étoit composé de la lutte et du pugilat; je crois pour moi que par le mot de *pancrace* il faut entendre la lutte simple, dite ὀρθία πάλη ou ὀρθοπάλη, et la lutte composée, qu'ils appeloient ἀνακλινοπάλη, parce que dans cette dernière les athlètes se terrassoient, et qu'ils mettoient tout en usage pour obliger leur adversaire à se rendre.

démon (1) étoit fort noir, d'une figure effrayante, et couvert d'une peau de loup ; une inscription lui donnoit le nom de Lybas. Mais il est tems que je reprenne le fil de ma narration.

CHAPITRE VII.

Après la statue d'Euthyme vous en verrez deux autres, dont l'une est consacrée à Pytharque de Mantinée, vainqueur à la course, l'autre à Charmidès Eléen vainqueur au pugilat, tous deux dans la classe de la jeunesse. Ensuite vous trouvez plusieurs athlètes de Rhodes ; c'est Diagoras et toute sa famille. Premièrement Acusilas qui remporta le prix du ceste ; en second lieu Doriéus le plus jeune de ses frères, qui trois olympiades de suite fut proclamé vainqueur au pancrace. Troisièmement Damagète qui avant Doriéus avoit eu tout l'honneur au combat du pancrace ; ils étoient tous trois frères, et tous trois fils de Diagoras. Le dernier, c'est Diagoras lui-même qui remporta la palme au combat du ceste. Sa statue est un ouvrage de Calliclès Mégaréen, fils de ce Théocosme qui a fait la statue de Jupiter à Mégare. Les petits-fils de Diagoras nés de ses filles furent aussi couronnés aux jeux olympiques ; car Euclès fils de Callianax

(1) *Ce démon étoit fort noir.* Antonins Liberalis rapporte à-peu-près la même chose, *métamorph. 8.*

et

et de Callipatire eut le prix du ceste dans la classe des hommes, et Pisidore l'eut dans celle des enfans. Callipatire déguisée en maître d'exercice amena elle-même son fils Pisidore à Olympie ; ce jeune athlète est en bronze dans l'Altis auprès de son aïeul maternel. On dit aussi que Diagoras amena avec lui ses deux fils Acusilas et Damagète, et que ces illustres athlètes ayant été proclamés vainqueurs, portèrent leur père sur les épaules de rue en rue au milieu d'une foule de Grecs qui jetoient des fleurs sur son passage, et admiroient sa gloire et son bonheur d'avoir de tels enfans. Diagoras étoit Messénien d'origine, par sa mère qui étoit propre fille d'Aristomène ; son fils Doriéus, après avoir été couronné à Olympie, remporta huit fois la victoire aux jeux isthmiques, et sept fois aux jeux néméens ; j'ai ouï dire qu'il avoit eu aussi une fois la palme aux jeux pythiques, mais sans avoir combattu. Lui et son neveu Pisidore furent qualifiés Thuriens, parce qu'ayant été chassés de Rhodes dans une sédition, ils s'étoient refugiés à Thurium ville d'Italie. Mais Doriéus étant revenu à Rhodes quelque tems après, il se déclara ouvertement pour les Lacédémoniens, jusques-là qu'ayant armé une flotte à ses dépens et livré bataille aux Athéniens, il fut pris par une de leurs galères et mené vif à Athènes. Les Athéniens qui le regardoient comme leur ennemi mortel, et qui peu auparavant le menaçoient des derniers mal-

heurs, dès qu'ils virent ce grand homme paroître dans l'assemblée du peuple en posture de suppliant et de captif, sentirent expirer leur colère; penchant donc tout à coup vers la pitié et pleins d'admiration pour sa gloire et pour ses vertus, ils le renvoyèrent sans lui faire aucun mauvais traitement, quelque sujet qu'ils eussent de le haïr. Sa fin et ses dernières aventures sont rapportées par Androtion dans son histoire d'Athènes. Il dit que la flotte du Roi (1) étant à Caune, commandée par Conon, les Rhodiens à l'instigation de ce Général quittèrent le parti des Lacédémoniens, pour embrasser celui du Roi et des Athéniens; que Doriéus qui étoit sorti de Rhodes pour aller du côté du Péloponnèse, fut pris par quelques Lacédémoniens qui le conduisirent à Sparte, où obligé de rendre compte de sa conduite, il fut condamné à perdre la tête. En quoi, s'il dit vrai, je crois qu'il a voulu imputer aux Lacédémoniens la même légèreté dont on accusa les Athéniens, lorsqu'ils firent périr Thrasyllus et tous les officiers qui avoient combattu avec lui auprès (2) d'Arginusse. Telle

(1) *Que la flotte du Roi*, c'est-à-dire, *du Roi de Perse*, que les Grecs n'appeloient point autrement que *le Roi* ou *le grand Roi*.

(1) *Auprès d'Arginusse*. Etienne de Bysance dit *Argennusse*, Pausanias *Arginusse*, d'après Androtion qui avoit fait une description de l'Attique. Arginusse étoit une île de la Troade, située près du cap Argennum, d'où elle avoit pris son nom.

fut la glorieuse destinée de Diagoras et de ses descendans.

Après cette illustre famille, vous voyez Alcénète de la ville de Lépréos, et ses enfans. Alcénète étoit fils de Théante; il remporta le prix du ceste sur les hommes, et l'avoit déjà remporté auparavant sur la jeunesse. Hellanicus et Théante ses fils eurent aussi le prix du ceste dans la classe des enfans. Le père fut couronné en la quatre-vingt-neuvième olympiade, et ses fils l'olympiade suivante. Après eux, c'est Gnaton de Dipée dans le pays des Ménaliens, et Lycinus Eléen : tous deux eurent le prix du ceste parmi les enfans; l'inscription dit que Gnaton *étoit* extrêmement jeune; sa statue a été faite par Calliclès de Mégare. Il est suivi de Droméus de la ville (1) de Stymphale, qui fut couronné deux fois à Olympie pour avoir doublé le stade avec succès, deux fois à Delphes, trois fois à Corinthe, et cinq fois à Némée. On dit qu'il fut le premier qui commença à se nourrir de viandes; car avant lui les athlètes étoient nourris de fromages que l'on faisoit égoutter dans des paniers. Sa statue est un ouvrage de Pythagore, et celle de Pytoclès Eléen, fameux pentathle qui est auprès, est de la façon de Polyclète.

(1) *De la ville de Stymphale.* Ancienne ville du Péloponnèse, aujourdhui *Vussi.*

CHAPITRE VIII.

Dans le même rang vous verrez encore Socrate de Pellène, qui surpassa tous les enfans de son âge à la course, et Amertas Eléen qui les vainquit à la lutte non-seulement à Olympie, mais aussi à Delphes. On ne sait de quel statuaire est le premier; pour le second, il est (1) de Phradmon d'Argos. L'athlète qui suit est Evanoridas Eléen, vainqueur des enfans à la lutte tant aux jeux néméens qu'aux olympiques; et comme il fut dans la suite un des directeurs des jeux, il eut grand soin d'écrire les noms de tous ceux qui avoient été couronnés. Quant à Démarque de cette province d'Arcadie que les Parrhasiens occupent, il est connu non-seulement par le prix du ceste qu'il remporta, mais par une fable qui a eu cours parmi le peuple; car on dit qu'à la fête de Jupiter Lycéus et au milieu du sacrifice il se changeoit en loup, et que dix ans après il reprenoit sa première figure. Fable qui ne vient assurément point des Arcadiens; on en peut juger par cette inscription qui est

(1) *De Phradmon d'Argos.* Columelle fait une mention honorable de ce statuaire dans son dixième livre; il le met comme de pair avec Dédale, Polyclète et Agéladas.

toute simple : *Démarque fils de Dinyttas, Parrhasien de naissance en Arcadie, a fait placer cette statue qu'il avoit méritée.* Eubotas de Cyrène qui vient après ayant su de l'oracle d'Ammon qu'il remporteroit le prix de la course, fit faire sa statue ; et le jour même qu'il fut couronné, elle se trouva posée. On dit qu'il fut aussi vainqueur à la course du char en la même olympiade ; mais les Eléens rejettent cette olympiade, parce que ce furent les Arcadiens qui présidèrent aux jeux. Timanthe de Cléone, qui eut le prix du pancrace, est de la façon de Myron, et Bacis de Throezène, qui se distingua à la lutte, est un ouvrage de Naucydès. Timanthe finit ses jours d'une manière extraordinaire : voici comme on la raconte. Il avoit quitté la profession d'athlète, à cause de son grand âge ; mais pour conserver ses forces par un exercice convenable, il tiroit de l'arc tous les jours, et son arc étoit fort difficile à manier. Etant obligé de faire un voyage, il interrompit quelque tems cette habitude ; quand il voulut la reprendre, son arc se refusa à lui, il n'eut plus la force de s'en servir ; ne se retrouvant donc plus lui-même, il en eût tant de déplaisir, qu'il alluma son propre bûcher et se jetta dedans ; action qui, à mon avis, tient (1) plus de la folie que du courage. Après Bacis, vous trouvez plu-

(1) *Tient plus de la folie que du courage.* Ce sentiment est remarquable dans un payen.

sieurs athlètes d'Arcadie, comme Euthymène de Ménale, illustre par deux victoires remportées à la lutte, l'une sur les enfans, l'autre sur les hommes ; Philippe Azan de Pellène, vainqueur au ceste dans la classe de la jeunesse, Critodame de Clitor couronné pour le même sujet. Euthymène a été mis en bronze par (1) Alype, Critodame par (2) Cléon, et Philippe Azan par Myron. Je pourrois ajouter Promaque de Pellène, fils de Dryon et célèbre pancratiaste ; mais il en sera fait mention dans mes mémoires sur l'Achaïe. Non loin de Promaque, c'est Timasithée de Delphes ; sa statue est un ouvrage d'Agéladas d'Argos ; cet athlète fut proclamé trois fois vainqueur au pancrace à Olympie, et autant à Delphes ; il ne se distingua pas moins à la guerre, et la fortune ne lui fut jamais contraire que dans sa dernière entreprise. Car Isagoras, pour opprimer la liberté de ses concitoyens, voulant se rendre maître de la citadelle d'Athènes, Timasithée lui aida à exécuter ce dessein ; mais les Athéniens ayant repris la citadelle, il fut condamné à mort.

(1) *Par Alype.* Il n'est fait mention de ce statuaire que dans Pausanias.

(2) *Par Cléon.* Pour celui-ci, il en est parlé dans Pline, comme d'un sculpteur qui excelloit à bien représenter des philosophes.

CHAPITRE IX.

Celui que vous verrez ensuite est Théognète d'Egine ; il eut le prix de la lutte sur les enfans. C'est Polychus de même pays que lui qui a fait sa statue. Polychus étoit fils et disciple de Synnoon, qui eut pour maître Aristocles de Sicyone, frère de Canochus, et qui ne lui cédoit guère : pourquoi Théognète tient à la main une pomme de pin sauvage et une grenade, c'est ce que je ne puis deviner ; peut-être les Egynètes ont-ils quelque tradition particulière là-dessus. Celui d'après est un athlète dont les Eléens n'ont pas marqué le nom dans leurs registres, parce que le prix qu'il remporta fut celui du Calpé dont ils ne faisoient pas grand cas. Il est suivi de Xénoclès de Ménale, qui fut vainqueur à la lutte dans la classe des jeunes gens. Alcétus qui suit eut le prix du ceste dans la même classe ; il étoit de Clitor en Arcadie, et fils d'Alcinus. Sa statue a été faite par Cléon, et celle d'Alcétus par Polyclète. Pour Aristée d'Argos qui vient immédiatement après, il fut couronné pour avoir doublé le stade, et son père Chimon eut le prix de la lutte. Leurs statues sont fort près l'une de l'autre. Celle du fils est un ouvrage de Pantias de Chio, fils et élève de Sostrate. Le père eut deux statues qui sont

deux chef-d'œuvres de Naucydès, tant celle qui est à Olympie, que celle qui a été transportée d'Argos à Rome et mise dans le temple de la Paix. On dit que Chimon terrassa à la lutte Taurosthène, ce fameux athlète d'Egine; que l'olympiade suivante Taurosthène eut sa revanche, et coucha par terre tous ceux qui luttèrent contre lui, et qu'un fantôme qui avoit pris sa ressemblance, annonça le même jour sa victoire aux Eginètes. Cratinus de Sparte a fait la statue suivante, je veux dire celle de Phillé Eléen, qui remporta le prix de la lutte sur la jeunesse.

Quant au char de Gélon que l'on voit au même rang, je ne suis pas de l'avis (1) de ceux qui en ont parlé avant moi; car ils prétendent que c'est

(1) *Je ne suis pas de l'avis*, etc. Joseph Scaliger, dans son commentaire sur Eusèbe, prête ici à Pausanias un fort mauvais raisonnement. Paulmier qui prend le parti de cet auteur contre la critique de Scaliger, fait voir, 1°. que Scaliger s'est trompé pour s'être trop fié à sa mémoire; 2°. qu'il en impose à Pausanias, et lui fait dire ce qu'il ne dit point. Mais Paulmier attaque Pausanias d'une autre manière, et fait voir que Gélon, tyran de Syracuse, ayant remporté le prix aux jeux olympiques, a dû se dire de Géla d'où il étoit, et non de Syracuse. Pour dire ce que j'en pense, l'idée de Pausanias ne me paroît pas recevable. Car est-il naturel qu'un autre Gélon fût de Géla, comme le tyran de Syracuse, et qu'il eût un père nommé Dinomène comme le père du tyran? Je conclus donc avec Scaliger et avec Paulmier, que le char dont parle ici Pausanias étoit le char de Gélon le tyran de Syracuse.

un présent de Gélon le tyran de Syracuse ; cependant l'inscription porte que c'est Gélon natif de Géla et fils de Dinomène qui a consacré ce char. Et ce Gélon fut couronné en la soixante-treizième olympiade. A la vérité Gélon le tyran de Syracuse usurpa la souveraine autorité sous l'archontat d'Hybrilide à Athènes, la seconde année de la soixante-douzième olympiade, en laquelle Tisicrate de Crotone fut proclamé vainqueur du stade ; mais, si c'étoit ce Gélon, il se seroit (1) dit Gélon de Syracuse, et non pas Gélon natif de Géla. Il y a donc bien de l'apparence que c'étoit un particulier qui s'appelloit Gélon (2) comme le tyran de Syracuse, et dont le père s'appelloit aussi Dinomène, ainsi que le père du tyran. Quoi qu'il en soit, c'est Glaucias d'Egine qui a fait le char et la statue de Gélon que l'on voit dans l'Altis. On dit que, l'olympiade précédente, Cléomède d'Astipalée, en luttant contre Iccus (3) de la ville d'Epidaure (4), le tua, et que pour cela

(1) *Il se seroit dit Gélon de Syracuse.* Voilà en quoi pèche le raisonnement de l'Auteur. Gélon, pour être tyran de Syracuse, n'en étoit pas moins natif de Géla, petite ville de Sicile, appellée aujourd'hui *Terra Nova.*

(2) *Comme le tyran de Syracuse.* Amasée n'a pas rendu le texte en cet endroit.

(3) *Contre Iccus.* On lit dans Suidas, *Cicius.* C'est une faute ; il faut lire *Iccus.*

(4) *Le tua.* Un passage d'OEnomaüs cité par Eusèbe dans

fois à Delphes, et huit fois tant à Némée qu'à Corinthe. Son fils lui fit ériger une statue, et l'ouvrier qu'il employa fut Glaucias de l'île d'Egine. Il est représenté sous la figure d'un maître d'escrime ou d'exercice, parce que c'étoit l'homme de son temps qui avoit la main la plus adroite et la plus propre à toute sorte de mouvemens. Après sa mort, les Carystiens l'inhumèrent dans une île, qui s'appelle encore aujourd'hui l'île Glaucus. Vous voyez ensuite Démarate de la ville d'Hérée et toute sa famille, c'est-à-dire, son fils et ses petits-fils, tous illustres par la couronne d'olivier qu'ils eurent chacun deux fois à Olympie. Démarate le père fut vainqueur en la soixante-quinzième olympiade, en laquelle on introduisit la coutume de courir tout armé, et il fut encore vainqueur l'olympiade suivante. C'est pourquoi il est en bottes, avec un casque et un bouclier tels qu'on les porte de notre tems. Mais dans la suite les Eléens et tous les Grecs abolirent cet usage. Pour Théopompe, fils de Démarate, il eut le prix du pentathle et son fils aussi, du même

piade ; ce qui ne peut s'accorder avec ce que dit ici Pausanias, c'est-à-dire avec les autres victoires de Glaucus aux jeux pythiques et aux jeux isthmiques. Car les pythiques furent célébrés pour la première fois en la quarante-huitième olympiade. Et les isthmiques quelque tems négligés après la mort de Cypselus, ne furent renouvellés qu'en la quarante-neuvième olympiade. Ainsi il y a faute dans Suidas et un nombre mis pour un autre.

nom que lui. Mais le jeune Théopompe fut encore victorieux à la lutte. On ignore de qui est sa statue ; à l'égard de celles de son père et de son aïeul, l'inscription fait foi qu'elles sont d'Eutélidas et de Chrysothémis tous deux sculpteurs d'Argos, mais sans dire de quelle école ils étoient. Iccus fils de Nicolaïdas Tarentin que l'on voit après fut aussi vainqueur au pentathle, et dans la suite il devint le meilleur maître d'exercice qu'il y eût de son tems. Pantarcès qui suit est ce jeune Eléen si chéri de Phidias, et qui eut le prix de la lutte sur tous les jeunes gens de son âge : j'en ai déjà parlé. Le plus proche de lui est Cléosthène de la ville (1) d'Epidamne, vainqueur à la course du char en la soixante-sixième olympiade. On l'a placé derrière cette statue que les Grecs consacrèrent à Jupiter après le combat de Platée ; il est représenté avec son écuyer sur un char attelé de quatre chevaux, et c'est un ouvrage d'Agéladas. L'inscription marque jusqu'aux noms de ses chevaux ; les premiers s'appelloient Phœnix et Corax ; les deux autres qui étoient à côté du joug (2) l'un à droite et l'autre à gauche, se nommoient

(1) *De la ville d'Epidamne.* Epidamne, ou *Dyrrachium*, aujourd'hui *Durazzo*, étoit une ville d'Illyrie.

(2) *Les deux autres qui étoient à côté du joug*, etc. Les Grecs ne mettoient pas comme nous quatre chevaux deux à deux à la queue les uns des autres ; mais ils les rangeoient tous de front, en sorte que les deux du milieu étoient sous le

condamné. On dit qu'en cette occasion Droméus de Mantinée eut le prix du pancrace (1) sans combattre, et qu'il est le premier qui l'ait eu de cette sorte. Théagène le remporta l'olympiade suivante. Il fut aussi couronné trois fois à Delphes comme vainqueur au combat du ceste, neuf fois à Némée, et dix à Corinthe pour avoir également réussi (2) au pugilat et au pancrace. Mais (3) à Phties en Thessalie il ne songea qu'à se signaler à la course, et il doubla le stade avec le même succès. On diroit que se trouvant dans la patrie d'Achille, le plus grand de tous les héros, il voulut par une noble émulation le surpasser du moins à la course; en un mot il compta (4) jusqu'à * couronnes qu'il avoit méritées en différens endroits. Après sa

(1) *Eut le prix du pancrace sans combattre.* Parce que Théagène qui avoit épuisé ses forces au combat du ceste contre Euthyme, ne se trouva plus en état de disputer le prix du pancrace à Droméus. C'est une suite de ce que Pausanias a dit ci-devant.

(2) *Au pugilat et au pancrace.* Voilà encore un endroit qui prouve que le pugilat ne faisoit pas partie du pancrace, contre le sentiment de Burette et de plusieurs autres qui ont traité de l'agonistique des anciens.

(3) *A Phties en Thessalie.* Il y avoit deux villes de ce nom l'une en Thessalie, qui obéissoit à Protésilas; l'autre en Achaïe qui étoit sous la domination d'Achille : cela étant, Pausanias se trompe, et prend l'une de ces villes pour l'autre; car Phties en Thessalie n'étoit pas la patrie d'Achille.

(4) *Jusqu'à * couronnes qu'il avoit méritées*, etc. Le texte dit jusqu'à *quatorze cents* couronnes. Amasée lisoit *quatre*

mort

mort un de ses ennemis s'étant approché la nuit de sa statue, la fustigea par vengeance, comme si Théagène en bronze eût pu sentir cet affront. La statue étant tombée tout-à-coup sur cet insensé, ses fils la citèrent en justice comme coupable de la mort d'un homme, et le peuple de Thaze la condamna à être jetée dans la mer, suivant l'esprit de Dracon qui, dans les loix qu'il a données aux Athéniens sur le meurtre, veut que l'on extermine jusqu'aux choses (1) inanimées qui, soit en tombant, soit par quelqu'autre accident, ont causé la mort d'un homme. Quelque tems après ceux de Thaze ayant souffert une famine causée par la stérilité de la terre, envoyèrent consulter l'oracle de Delphes; il leur fut répondu que le remède à leurs maux étoit de rappeller tous ceux qu'ils avoient chassés; ce qu'ils firent, mais sans

cents; mais comme ce nombre est encore incroyable, il est visible qu'il y a faute dans le texte, et j'ai mieux aimé ne pas déterminer le nombre.

(1) *Veut que l'on extermine jusqu'aux choses inanimées*, etc. J'ai déjà fait voir que cette loi de Dracon le législateur d'Athènes, toute bizarre qu'elle paroît, étoit fondée en raison, et servoit à donner de l'horreur du meurtre dans un tems où l'homicide étoit encore plus contraire à la société qu'il ne l'est à présent. Dracon donna ses loix aux Athéniens vers la trente-neuvième olympiade; ce législateur étoit d'une sévérité outrée : aussi Solon, qui vint après, abolit-il les loix de Dracon, à la réserve de celles qui concernoient l'homicide.

en recevoir aucun soulagement. Ils envoyèrent donc une seconde fois à Delphes avec ordre de représenter à la Pythie qu'ils lui avoient obéi, et que cependant la colère des dieux n'étoit point cessée. On dit que la Pythie leur répondit par ce vers :

Et votre Théagène, est-il compté pour rien ?

Alors ils furent bien embarrassés, ne sachant comment s'y prendre pour recouvrer sa statue ; heureusement des pêcheurs la retrouvèrent en jettant leurs filets dans la mer. On la replaça dans l'endroit où elle étoit, et dès ce moment le peuple de Thaze rendit les honneurs divins à Théagène. Plusieurs autres villes, soit grecques, soit barbares, en firent autant. On regarda Théagène comme une divinité secourable, et les malades sur-tout lui adressèrent leurs vœux. Sa statue est donc aujourd'hui dans l'Altis, et c'est un ouvrage de Claucias d'Egine.

CHAPITRE XII.

PRÈS de Théagène on voit un char de bronze attelé de deux chevaux avec un homme qui monte dedans, deux coureurs, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, et un jeune enfant sur chacun de ces chevaux. C'est un monument de la victoire que Hiéron, fils de Dinomène, remporta aux jeux olym-

piques. Hiéron étoit frère de Gélon, et fut tyran de Syracuse après lui. Ce n'est pourtant pas Hiéron qui a fait ce présent, c'est son fils Dinomène qui a cru devoir rendre cet hommage à Jupiter. Le char est un ouvrage d'Onatas d'Egine; les chevaux et les enfans sont de Calamis. Auprès de ce char il y a un autre Hiéron, fils de Hiéroclès, qui a été aussi tyran de Syracuse. Celui-ci, après la mort d'Agathoclès qui le premier avoit usurpé la souveraine puissance, s'empara du gouvernement. Sa domination commença la seconde (1) année de la cent vingt-sixième olympiade, en laquelle Idéus de Cyrène eut le prix du stade. Ce Hiéron fut lié par l'hospitalité avec Pyrrhus fils d'Eacidas, et à cette liaison il en ajouta une autre, en mariant son fils Gélon avec Néréis fille de Pyrrhus. Lorsque les Romains voulurent conquérir la Sicile; les Carthaginois tenoient plus de la moitié de cette île; Hiéron se mit de leur côté; mais les Romains étant devenus ensuite les plus forts, il passa du leur et fit alliance avec eux, croyant leur amitié plus solide que celle des Carthaginois. Enfin Dinomène (2) de la ville de Syracuse, ennemi juré de

(1) *La seconde année de la cent vingt-sixième olympiade.* Je lis avec Paulmier, Ἔτει δευτέρῳ τῆς ἕκτης Ὀλυμπιάδος ἐπὶ ταῖς εἴκοσι καὶ ἑκατόν. Sans quoi, ce que dit Pausanias ne pourroit cadrer ni avec ce que dit Tite-Live, ni avec le tems auquel ce Hiéron a vécu.

(2) *Enfin Dinomène*, etc. Suivant Tite-Live, livre 24,

la tyrannie et du tyran, le tua de sa propre main. Quelque tems après, il voulut faire le même traitement à Hippocrate frère d'Epicydas, qui nouvellement arrivé d'Herbesse (1) à Syracuse, commençoit déjà à soulever le peuple; mais Hippocrate se défendit mieux, et ses gardes massacrèrent Dinomène. Les fils d'Hiéron érigèrent à leur père deux statues, dont l'une est équestre; toutes les deux sont de Mycon, fils de Nicocrate et natif de Syracuse.

Après Hiéron, vous verrez Aréus, fils d'Acrotate roi de Lacédémone, et Aratus fils de Clinias. Aréus est représenté montant à cheval; ce sont les Eléens qui ont fait les frais de sa statue, comme les Corinthiens ont fait les frais de celle d'Aratus. J'ai fait une ample mention de l'un et de l'autre dans les livres précédens. Aratus fut proclamé victorieux à la course du char. Timon qui suit étoit Eléen fils d'Egyptus; il envoya des chevaux pour disputer le prix de la course aux jeux olympiques; c'est par cette raison qu'il a un char de

ce fut Hiéronyme et non pas Hiéron que tua Dinomène. Il y a donc faute dans le texte, ou la mémoire a manqué à Pausanias; et quand même on supposeroit qu'Hiéronyme, petit-fils d'Hiéron, se fût aussi appellé Hiéron, Pausanias se tromperoit toujours, puisqu'il attribue à l'aïeul ce qui n'est vrai que du petit-fils. C'est la remarque du savant Paulmier.

(1) *D'Herbesse*, petite ville en Sicile, aujourd'hui *Grotte*.

bronze dans l'Altis, et autant que j'en ai pu juger ; c'est la Victoire en personne qui monte sur ce char. On voit ensuite Callon fils d'Harmodius, et Hippomaque fils de Moschion, tous deux Eléens, tous deux illustres pour avoir remporté le prix du ceste sur la jeunesse. C'est Daippus qui a fait la statue de Callon ; pour celle d'Hippomaque, on ignore de quel sculpteur elle est. On dit que cet athlète triompha de trois antagonistes, sans recevoir de pas un le moindre coup, ni la plus légère blessure. Théocreste Cyrénéen suit immédiatement après, il nourrissoit des chevaux à la manière des Libiens ; son aïeul paternel portoit le même nom ; l'un et l'autre se sont distingués par des courses de chevaux à Olympie, et le père de Théocreste avoit remporté plusieurs victoires aux jeux isthmiques dans le même genre de combat ; une inscription gravée sur le char de son fils en fait foi. L'athlète suivant est Hégésarque, fils d'Hémostrate de Tritée, qui eut le prix du pugilat, non-seulement à Olympie, mais aussi à Corinthe, à Delphes et à Némée, suivant une inscription en vers élégiaques, où ceux de Tritée sont qualifiés Arcadiens, ce qui pouvoit être vrai alors : car les villes d'Arcadie qui ont eu quelque réputation sont assez connues, on n'en ignore point l'origine. Mais il y en a d'autres que leur foiblesse a toujours tenues dans l'obscurité, et qui sont comme fondues dans la ville de Mégalopolis ;

celles-là (1) se trouvent du moins dans le décret des Arcadiens, fait du commun consentement de ces peuples. Or, Tritée n'est du nombre ni des unes, ni des autres, et l'on ne connoît dans toute la Grèce d'autre ville de ce nom, que celle qui est en Achaie. Mais il se peut bien faire que du tems d'Hégésarque, Tritée fût une ville d'Arcadie, et qu'elle en ait été démembrée, comme quelques autres que nous connoissons, et qui sont aujourd'hui soumises au gouvernement d'Argos. Quoi qu'il en soit, la statue d'Hégésarque est un ouvrage des disciples (2) de Polyclès, desquels il sera fait mention dans la suite.

CHAPITRE XIII.

Astylus de Crotone que l'on voit après est une statue de Pythagore. Astylus remporta le prix du stade simple et du stade doublé trois olympiades consécutives. Aux deux dernières, pour faire sa

(1) *Celles-là se trouvent du moins*, etc. Tout cet endroit où l'Auteur parle de Tritée est fort obscur. Amasée ne l'a pas entendu, ni même Sylburge. J'ai suivi l'explication de Kuhnius.

(2) *de Polyclès*. Pline, liv. 34, fait mention de deux statuaires de ce nom. L'un vivoit en la cent deuxième olympiade, l'autre en la cent cinquante-cinquième : Pausanias parle ici du premier, qui étoit de l'école d'Athènes, et qui fut l'élève de Stadiéus.

cour à Hiéron fils de Dinomène, il se dit de Syracuse; les Crotoniates s'en tinrent si offensés, qu'ayant confisqué sa maison, ils y mirent la geole, et abattirent sa statue, qui étoit placée dans le temple de Junon Lacédémonienne. Les victoires de Chionis Lacédémonien sont gravées sur une colonne qui se voit aussi là; mais dire que cette colonne (1) a été posée par Chionis lui-même, et non par le peuple de Lacédémone, c'est parler en étourdi; car l'inscription dit expressément que l'usage de courir armé n'avoit pas encore été introduit. Il faudroit donc que Chionis eût deviné que les Eléens introduiroient un jour cet usage. C'est se tromper encore plus lourdement que de prendre la statue qui est adossée contre cette colonne pour la statue de Chionis, puisque c'est Myron (2) qui l'a faite. Hermogène de Xanthe est ensuite; il étoit de Lycie, et il ne s'est guère moins distingué que Chionis, ayant eu la couronne d'olivier huit fois en l'espace de trois olympiades; c'est lui que les Grecs avoient sur-

(1) *Que cette colonne a été posée par Chionis lui-même.* C'étoit apparemment l'opinion de quelques Eléens, et l'Auteur la réfute, en faisant voir que l'inscription ne pouvoit cadrer avec le tems où Chionis avoit vécu.

(2) *Puisque c'est Myron qui l'a faite.* Myron, Athénien, étoit de beaucoup antérieur à Chionis, ainsi il n'avoit pu faire la statue de ce Chionis; voilà ce que l'Auteur veut dire.

nommé *le cheval*, pour marquer combien il étoit léger à la course. Mais les victoires de Politès donnent encore plus d'admiration. Il étoit de Cérame (1) ville de la Carie pierreuse ; il effaça tous ceux qui de son tems se mêlèrent de disputer le prix de la course à Olympie, et jamais homme n'eut tant de légèreté. Jusqu'à lui (2), on avoit mis un tems considérable à fournir la carrière ; pour lui, il abrégea ce tems, et en un même jour il remportoit le prix du simple stade, du stade doublé, et de la plus (3) longue course. Après

(1) *De Cérame, ville de la Carie pierreuse.* Il faut lire ici avec Paulmier, ἐν τῇ τραχεία Καρία, au lieu de ἐν τῇ Θραχία Καρία. C'est une correction très-heureuse, dont ni Amasée, ni Sylburge n'ont pu profiter, et faute de laquelle cet endroit du texte étoit inintelligible. Pausanias veut dire que la ville de Cérame étoit dans le canton de la Carie le plus rude et le plus montagneux. On ne trouvera en effet cette ville nulle part ailleurs. Cette faute avoit passé dans les manuscrits dès le tems de Suidas, qui ne s'en est pas plus apperçu que les autres.

(2) *Jusqu'à lui*, etc. Tout cet endroit du texte, où l'Auteur parle de Politès, est si corrompu qu'il en faut deviner le sens comme on peut. Sylburge et Kuhnius nous ont donné leurs conjectures sans les garantir. Je ne garantis pas plus ma traduction. Il n'est pas possible de la rendre ici plus littérale et plus sûre, sans le secours d'un manuscrit plus correct.

(3) *Et de la plus longue course.* C'étoit ce qu'ils appelloient δόλιχος, on n'en sait pas précisement la mesure.

avoir couru, lui deuxième ou lui quatrième selon l'usage, et vaincu ceux que le sort lui avoit donnés pour émules, il disputoit encore le prix avec ceux qui, dans chaque genre de course, étoient demeurés victorieux, de sorte qu'il multiplioit et le spectacle et ses victoires en même tems. Léonidas de Rhodes, qui est après lui, a excellé aussi dans ce genre d'exercice; quatre olympiades de suite il fut proclamé vainqueur, et toujours prêt à disputer le prix contre tous ses concurrens; il fut couronné douze fois.

Près de la colonne de Chionis, on voit Duris de Samos, qui surpassa tous les jeunes gens au pugilat. L'inscription porte que les Samiens furent chassés de leur île la même année qu'il fut couronné, et qu'après leur rétablissement (1), ils lui érigèrent cette statue qui est un ouvrage d'Hippias. Polycrate (2) tyran de Samos est dans le

Suidas dit qu'elle étoit de vingt-cinq stades, ce qui est incroyable; d'autres la déterminent à douze stades, ce qui me paroît encore trop fort.

(1) *Et qu'après leur rétablissement.* Il y a toute apparence que c'est ce que Pausanias veut dire. Mais le texte ne le dit pas, parce que le copiste a oublié ici quelques mots qui laissent le sens imparfait.

(2) *Polycrate tyran de Samos.* Le nom de Polycrate manque aussi dans le texte. Je l'ai suppléé. L'Auteur apprenoit apparemment à quelle occasion et pour quel sujet Polycrate avoit eu une statue. Mais le vice du manuscrit nous a dérobé cette circonstance.

lonne avec une inscription qui atteste qu'il fut couronné une fois à Corinthe, et deux fois à Olympie. Cependant cette inscription ne s'accorde pas avec les registres des Eléens; car l'une des victoires de Lycus tombe en la soixante-huitième olympiade selon l'inscription, et les registres des Eléens n'en font aucune mention; je dis ce que j'ai vu. Après Phidolas et son fils, vous verrez deux Eléens, Agathinus fils de Thrasibule, et Télémaque; celui-ci eut le prix de la course des chevaux. Agathinus (1) fut redevable de sa statue aux soins des habitans de Pellène en Achaie, comme Aristophon fils de Lycinus célèbre pancratiaste dut la sienne aux Athéniens.

CHAPITRE XIV.

En la soixante et dix-huitième olympiade, Phérias d'Egine qui suit immédiatement Aristophon d'Athènes, ayant paru trop jeune et trop foible pour soutenir le combat, n'y fut pas admis; mais

(1) *Agathinus fut redevable de sa statue*, etc. On sent bien qu'il y a ici quelques mots d'oubliés dans le texte. Car Pausanias devroit dire en quel genre de combat Agathinus avoit été victorieux, et il ne le dit point; ce qui ne peut venir que d'une omission du copiste.

l'olympiade suivante, il remporta le prix de la lutte sur la jeunesse. Hyllus de Rhodes qui vient après fut rejetté pour une raison toute contraire : à l'âge de dix-huit ans, il se présenta pour combattre dans la classe des enfans ; on le jugea (1) trop âgé. Il combattit dans la classe des hommes, et eut le prix ; il fut ensuite couronné à Corinthe et à Némée ; il n'avoit que vingt ans lorsqu'il mourut, et il n'eut pas le plaisir de revoir sa patrie. Mais ce Rhodien étoit, à mon avis, bien au-dessous d'Artémidor qui suit. Celui-ci Trallien de naissance, ayant paru trop jeune pour disputer (2) le prix du pancrace dans la classe de la jeunesse à Olympie, s'en alla à Smyrne en Ionie dans le temps qu'on y célébroit les jeux, et là il parut si fortifié, qu'en un même jour il remporta la palme, et sur les enfans, et sur ceux qu'il devoit avoir pour antagonistes à Olympie, et sur les plus forts athlètes. Un maître d'exercice le défia à combattre dans la classe des enfans, et un

(1) *On le jugea trop âgé.* Phérias parut trop jeune, et Hyllus, qui avoit dix-huit ans, fut jugé trop âgé. Ces faits sont remarquables parce qu'ils servent à nous faire connoître à-peu-près l'âge auquel on admettoit les enfans à combattre aux jeux olympiques. C'étoit depuis onze à douze ans jusqu'à seize à dix-sept.

(2) *Pour disputer le prix du pancrace*, etc. Il faut lire avec Kuhnius παγκρατιάσοντι. Amasée, pour ne s'en être pas apperçu se contredit lui-même.

rhus on voit sur une colonne un petit homme qui tient une flûte ; ce fut lui qui, après Sacadas d'Argos, remporta le prix de la flûte aux jeux pythiques. Pour Sacadas, il joua aux jeux qui furent institués par les Amphictions, et où l'on ne couronnoit point encore le vainqueur ; mais depuis il fut couronné deux fois. Après eux, Pythocrite de Sicyone fut couronné six fois à Delphes où il joua seul. On sait qu'il joua six fois de la flûte durant l'exercice du pentathle à Olympie, et en mémoire des preuves d'habileté qu'il donna dans son art, on lui éleva une colonne et une statue avec cette inscription : *Pour conserver la mémoire de Pythocrite surnommé Callinicus joueur de flûte.* Le plus proche de la colonne c'est Cylon, qui délivra les Eléens de la tyrannie d'Aristotime, et ce furent les Etoliens qui lui érigèrent cette statue. Voici ceux qui suivent : Gorgus fils d'Euclétus, Messénien, qui fut proclamé vainqueur au pentathle ; sa statue a été faite par Théron de Béotie ; Démarate autre Messénien qui eut le prix du pugilat dans la classe des enfans, c'est une statue de Silanion Athénien ; Anauchidas fils de Philis Eléen, vainqueur à la lutte dans la classe des jeunes gens et ensuite dans celle des hommes, le nom de l'ouvrier n'est pas marqué ; Anochus fils d'Adamate Tarentin, qui remporta le prix du stade et de la longue course, est un ouvrage d'Agéladas d'Argos. Après

ces

ces athlètes vous voyez un jeune homme à cheval et un homme auprès. L'inscription porte que le jeune homme est Xénombrote (1) de Cos la Méropide, qui fut vainqueur à la course de chevaux; cette statue équestre est de Philotime d'Egine. L'autre est Xénodicus, vainqueur au pugilat parmi la jeunesse; c'est une statue de Pantias. Pythès, qui suit, étoit d'Abdère, fils d'Andromachus; il vainquit au pugilat tous les jeunes gens de son âge; ses soldats lui érigèrent deux statues, toutes deux faites par Lysippe; car il paroît que ce Pythès commanda dans la suite un corps de troupes étrangères, et qu'il se signala à la guerre. Suivent Méneptolème d'Apollonie, sur la mer Ionienne, Philon de Corcyre, vainqueurs l'un et l'autre à la course parmi les enfans; et Hiéronyme d'Andros, qui au pentathle à Olympie, terrassa Tisamène Eléen, celui-là même qui dans la suite servit de devin aux Grecs, à la fameuse journée de Platée contre les Perses et contre Mardonius leur chef; Hiéronyme est de la façon de Stomius. Après lui, c'est un jeune athlète, qui étoit aussi d'Andros, et qui fut vainqueur à la lutte; Proclès, fils de Lycastidas; il est

(1) *De Cos la Méropide.* Cos ou Coos, aujourd'hui *Lango*, étoit une île de l'Archipel. On disoit, Cos *la Méropide*, à cause des Méropiens qui habitoient cette île, et qui avoient pris leur nom de Mérops fils de Triopas, comme Etienne de Byzance nous l'apprend.

de la main de Somis. Suit Eschine Eléen, qui remporta deux fois le prix du pentathle, et qui, pour cela, fut honoré de deux statues.

CHAPITRE XV.

ARCHIPPE de Mitylène se distingua sur-tout au combat du ceste; mais ses citoyens lui attribuent bien d'autres victoires; ils disent qu'avant l'âge de vingt et un ans il avoit été couronné à Olympie, à Delphes, à Némée et à Corinthe. Zénon qui suit étoit fils de Callitélès, et natif de Lépréos dans la Triphylie; il remporta le prix de la course sur la jeunesse; c'est Pyrilampès Messénien, qui a fait sa statue. Pour Clinomaque qui suit, on ne sait de qui il est; nous savons seulement qu'il étoit Eléen, et qu'il eut tout l'honneur du pentathle dans la classe des enfans. Pantarcès que l'on voit après étoit aussi Eléen; les Achéens lui érigèrent une statue, parce qu'il avoit ménagé la paix entre eux et les Eléens, et que par son entremise tous les prisonniers faits de part et d'autre durant la guerre avoient été renvoyés. Dans la suite (1) il fut proclamé vain-

(1) *Dans la suite, il fut proclamé, etc.* Je lis avec Kuhnius καὶ δὴ αὐτὸς ὧυτος. Autrement, il n'y a pas de sens. C'est une faute qui s'est glissée dans le texte, et qui a passé dans la version d'Amasée.

queur à la course des chevaux, et il eut une statue à Olympie pour monument de sa victoire. Les Etoliens firent le même honneur à Olidas qui étoit aussi Eléen. Charinus, autre Eléen, a une statue dans l'Altis, pour avoir doublé le stade, et fourni la carrière avec son bouclier. A côté de lui, c'est Agélès de Chio, qui vainquit tous les enfans de son âge au pugilat; Théomneste de Sardaigne l'a mis en bronze. Clitomaque de Thèbes doit le monument de sa gloire aux soins d'Hermocrate son propre père; Ce Clitomaque (1) fut célèbre en son tems. Il remporta le prix de la lutte aux jeux isthmiques, et le même jour il fut encore vainqueur (2) au pugilat et au pancrace. A Delphes, il fut couronné trois fois, pour avoir eu l'avantage au combat du pancrace. Aux jeux olympiques, il fut le second qui, après Théagène de Thaze, eut en un même jour le prix du pugilat et celui du pancrace. En la cent quarante et unième olympiade, le combat du pancrace lui valut encore

(1) *Ce Clitomaque fut célèbre en son tems.* Il y a une épigramme à la louange de ce fameux athlète dans l'anthologie, liv. 4, et Paulmier la rapporte dans ses observations sur les Eliaques.

(2) *Il fut encore vainqueur au pugilat et au pancrace.* Cet endroit prouve encore que le pugilat ne faisoit pas partie du pancrace, ainsi que je l'ai déjà remarqué.

la victoire. L'olympiade suivante, il disputa le prix du pancrace et celui du pugilat : le même jour, Caprus Eléen se présenta (1) au pancrace et à la lutte; déjà même il avoit remporté le prix de la lutte ; Clitomaque avertit les directeurs que le droit du pancratiaste étoit d'ouvrir la scène sans s'être épuisé par d'autres combats : la remontrance parut juste ; on le mit (2) aux mains avec Caprus, cependant il succomba ; mais il eut sa revanche au pugilat, où il paya également de courage et de force de corps. Celui qui suit est Epitherse fils de Métrodore, deux fois vainqueur au pugilat à Olympie, deux fois à Delphes, à Corinthe et à Némée ; ce sont les Erythréens qui l'ont honoré d'une statue. Les Syracusains en ont érigé deux à Hiéron dans l'Altis, et ses fils lui en ont consacré une troi-

(1) *Se présenta au pancrace et à la lutte.* La lutte ne faisoit donc pas partie du pancrace. Ainsi le pancrace ne pouvoit être que ce que j'ai dit, savoir cette lutte composée qu'ils appelloient ἀνακλινοπάλη et où l'on faisoit effort de tout son corps.

(2) *On le mit aux mains avec Caprus.* J'ai traduit le texte littéralement ; mais il me paroît corrompu, et ne dit point ce que l'Auteur veut dire. Car le droit du pancratiaste étant d'ouvrir la scène sans s'être épuisé à d'autres combats, on ne devoit pas mettre Caprus aux mains avec Clitomaque, puisque Caprus avoit déjà remporté le prix de la lutte.

sième ; j'ai déjà dit que ce Hiéron avoit été tyran de Syracuse, comme un autre Hiéron son prédécesseur. Timoptolis Eléen, fils de Lampis, doit sa statue à ceux de Palée, que l'on appelloit autrefois Dulichiens, et qui composent aujourd'hui la quatrième tribu (1) des Céphaléniens. Vous voyez ensuite Archidame, fils d'Agésilas, et auprès de lui un inconnu en équipage de chasseur. Démétrius et son fils Antigonus sont aussi en bronze ; c'est ce Démétrius qui fut fait prisonnier en combattant contre Séleucus, et ce sont les Byzantins qui ont consacré ce monument à la gloire de ces Princes. Eutélidas de Sparte est au même rang ; il remporta le prix de la lutte sur la jeunesse, en la trente-huitième olympiade. Sa statue est si ancienne, que le tems a presqu'effacé l'inscription qui est sur la base. Après Eutélidas, c'est Aréus roi de Lacédémone ; il est suivi de Gorgus Eléen, le seul jusqu'à présent qui soit sorti quatre fois victorieux du pentathle à Olympie ; il eut aussi le prix du stade doublé, et celui de la course avec le bouclier. On croit que la statue suivante est Ptolemée fils de Lagus ; il a deux jeunes enfans à côté

(1) *Des Céphaléniens*, ainsi appellés du nom de Céphale, comme Pausanias l'a dit dans son premier livre. Céphalénie, ou Céphalonie, est une île de la mer Ionienne, à l'Entrée du golfe de Patras ; elle a porté un tems le nom de *Téléboa*.

de lui. On voit ensuite deux statues de Caprus fils de Pythagore ; il fut couronné deux fois en un même jour, en qualité de vainqueur à la lutte et au pancrace ; c'est le premier athlète qui se soit distingué de la sorte. J'ai dit ci-dessus quel fut son antagoniste au combat du pancrace. Il eut pour émule à la lutte Péaninus Eléen, qui, la précédente olympiade, avoit été proclamé vainqueur dans le même genre de combat, déjà illustre par le prix du pugilat qu'il avoit remporté sur la jeunesse aux jeux pythiques, et par les prix de la lutte et du ceste qu'il avoit eus depuis en un même jour et aux mêmes jeux. Ainsi Caprus eut besoin de force et de courage pour l'emporter sur un tel adversaire.

CHAPITRE XVI.

ANAUCHIDAS et Phérénicus ont aussi leurs statues à Olympie ; tous deux étoient Eléens, et tous deux se distinguèrent à la lutte dans la classe des jeunes gens. Plistène qui suit étoit fils d'Eurydamus, sous la conduite de qui les Etoliens marchèrent contre les Gaulois ; ce sont les Thespiens qui lui ont érigé cette statue. Antigonus père de Démétrius, et Séleucus, doivent les leurs aux soins de Tidéus Eléen. Séleucus fut renommé

par ses grandes actions, et sur-tout par le bonheur qu'il eut de prendre Démétrius. Timon, que l'on voit après, remporta le prix du pentathle à tous les jeux de la Grèce; excepté les jeux isthmiques, qui lui étoient interdits comme à tous les autres Eléens. L'inscription de sa statue porte qu'il servit dans l'armée des Etoliens, et que, par amitié pour ces peuples, il accepta le gouvernement de Naupacte. Un peu plus loin, vous voyez les statues de la Grèce et de l'Elide. La Grèce couronne d'une main Antigonus tuteur du jeune Philippe fils de Démétrius, et de l'autre Philippe son pupille; l'Elide couronne Démétrius, qui fit la guerre à Seleucus et à Ptolemée fils de Lagus. Suit Aristide Eléen; l'inscription fait foi qu'aux jeux olympiques il remporta le prix de la course avec le bouclier, qu'aux jeux pythiques il eut le prix du stade doublé, et qu'aux jeux Néméens il avoit effacé tous les enfans de son âge à la course de l'hippodrome, qui étoit une carrière (1) deux fois

(1) *Une carrière deux fois plus longue que le double stade*. Le simple stade étoit de cent vingt-cinq pas géométriques. Le stade doublé, c'est-à-dire parcouru deux fois, étoit de deux cents cinquante pas. Ainsi l'hippodrome de Némée, deux fois plus long que le double stade, devoit être de sept cents cinquante pas. Et par l'hippodrome de Némée, on peut juger des autres. C'est pourquoi cet endroit est digne de remarque.

plus longue que le double stade ; ce genre de course fut long-tems négligé à Némée et à Corinthe. L'empereur Adrien l'a fait rétablir, et il a voulu que les Argiens le missent au nombre des jeux qui se célèbrent à Némée durant (1) l'hiver.

Les deux que vous voyez ensuite sont Ménalque Eléen, vainqueur au pentathle, et Philonide fils de Zotus ; celui-ci, natif de la Chersonnèse de Crète, étoit un des coureurs d'Alexandre fils de Philippe, c'est-à-dire un de ceux qui portoient les ordres de ce prince, et qui, marchant toujours sans s'arrêter, faisoient dans l'espace (2) d'un jour une diligence incroyable. Après Philonide, c'est Brimias Eléen, qui fut vainqueur au pugilat ; ensuite c'est Léonidas de Naxi, île de la mer Egée, mis en bronze aux dépens des Psophidiens, peuples d'Arcadie ; puis Azamon qui eut aussi le prix du pugilat, et Nicandre qui fut

(1) *Durant l'hiver.* Il résulte de-là qu'il y avoit deux sortes de jeux Néméens ; les uns se célébroient vers le solstice d'été, les autres vers le solstice d'hiver. Paulmier croit que ces derniers étoient célébrés tous les deux ans, comme les petites panathénées à Athènes ; les autres ne se célébroient que tous les trois ans. Joseph Scaliger, dans ses observations sur Eusèbe, pour avoir ignoré ce fait, a repris fort mal à propos Diodore de Sicile.

(2) *Dans l'espace d'un jour.* Le texte dit qu'on les appelloit *Hémérodromes*. On en peut voir la description dans Suidas au mot *Hémérodrome*.

couronné deux fois à Olympie pour avoir doublé le stade, et six fois à Némée, pour avoir été vainqueur tant à la simple course, qu'au double stade. Azamon et Nicandre étoient Eléens; le premier eut Pyrilampès pour statuaire, le second Daïppus. A la suite de ceux-ci, on voit Evalcis d'Elide qui, dans la classe des enfans, eut le prix au combat du ceste, et Séléadas de Lacédémone qui le remporta à la lutte dans la classe des hommes. Là se voit, sur une colonne, un char médiocrement grand; c'est le char de Polyphite Lacédémonien; son père Callitélès est sur la même colonne: tous deux méritèrent la couronne d'olivier, le père à la lutte, le fils à la course de chevaux. Lampus fils d'Arniscus, et Aristarque sont deux Eléens peu connus, à qui les Psophidiens ont élevé une statue, soit parce qu'ils étoient leurs hôtes, soit parce qu'ils en avoient reçu quelque service. Au milieu d'eux est Lysippe, autre Eléen, qui remporta le prix de la lutte sur les enfans; Andréas d'Argos a fait sa statue. Dinosthène Lacédémonien, qui vient ensuite, fut vainqueur à la course, et fit placer lui-même dans l'Altis une colonne avec sa statue adossée contre. De cette colonne à une autre qui est à Lacédémone, il y a un chemin dont la longueur est, dit-on, de six cent soixante stades. Les trois athlètes qui suivent, savoir: Théodore, qui fut proclamé vainqueur au pentathle, Pyt-

talus fils de Lampis, qui eut le prix du ceste sur la jeunesse, et Nélaïdas, qui remporta la victoire à la simple course et à la course avec le bouclier, on ne peut douter qu'ils ne fussent tous trois Eléens; on dit de Pyttalus, que les Arcadiens et les Eléens étant en dispute touchant leurs limites, il fut choisi par eux pour arbitre. Sa statue est un ouvrage de Sthénis Olynthien. Après eux, on voit une statue équestre de Ptolemée. Deux Eléens suivent immédiatement après; l'un est Péanius fils de Démétrius, qui remporta une fois le prix de la lutte à Olympie, et deux fois à Delphes; l'autre est Cléaresthe qui fut vainqueur au pentathle. Vous verrez en dernier lieu le char de Glaucon Athénien fils d'Ethéoclès, monument de la victoire qu'il remporta à la course du char avec des chevaux faits.

CHAPITRE XVII.

VOILA ce qui se présentera de plus curieux à quiconque parcourra l'Altis suivant l'ordre de ma description. Mais si, du monument de Léonidas, vous allez au grand autel, voici ce que vous trouverez sur votre droite : premièrement, deux statues d'athlètes, c'ést à savoir Démocrate de Ténédos, et Crianius d'Elide, l'un vainqueur à

la lutte, l'autre à la course avec le bouclier. Le premier a été mis en bronze par Dionysiclès de Milet, le second par Lysus de Macédoine. En second lieu deux autres athlètes, Hérodote de Clazomène, et Philinus de Cos, fils d'Hégépolis. Ils doivent leurs statues l'un et l'autre aux soins de leur patrie. Les Clazoméniens ont fait cet honneur à Hérodote, parce qu'il fut le premier d'entr'eux qui remporta le prix du stade sur la jeunesse, et qui fut couronné à Olympie; et ceux de Cos ont érigé l'autre monument à Philinus comme à un athlète du premier rang, qui avoit été cinq fois vainqueur à la course aux jeux olympiques, quatre fois à Delphes, autant à Némée, et onze fois aux jeux isthmiques. Le Ptolemée que l'on voit ensuite est le petit-fils de Lagus, qui a été placé là par un effet du zèle d'Aristolaüs Macédonien. Après Ptolemée, c'est Butas de Milet, fils de Polynice, vainqueur au pugilat dans la classe de la jeunesse; il est suivi de Callicrate, natif de Magnésie sur le Léthée, qui fut couronné deux fois pour avoir remporté le prix de la course avec le bouclier. Cette statue est de Lysippe. Vous voyez ensuite Emantion qui fut vainqueur du stade dans la classe des enfans, et Alexibius qui eut le prix du pentathle. Ce dernier étoit d'Héra en Arcadie; sa statue a été faite par Acestor. Pour Emantion, l'on ne peut douter qu'il ne fût Arcadien; mais on ignore quel a été son statuaire. Les deux suivans

sont HerméSianax fils d'Agonéus de Colophon; et Icasius fils de Lycinus et d'une fille d'Hermésianax; tous deux en leur tems l'emportèrent à la lutte sur les enfans de leur âge; c'est la ville de Colophon qui a fait les frais de la statue d'Hermésianax. Près d'eux, vous verrez deux Eléens qui, dans la classe des jeunes gens, eurent tout l'honneur du pugilat; l'un est (1) Chœrilus, mis en bronze par Sthenis Olynthien, l'autre est Théotime qui a eu pour sculpteur Détondas de Sicyone; ce Théotime étoit fils de Moschion qui servit sous Alexandre dans la guerre contre Darius et contre les Perses. Suivent deux autres Eléens, savoir Archidamus vainqueur à la course du char à quatre chevaux, et Epéraste fils de Théogonus, qui fournit la carrière avec son bouclier et mérita la palme. Son inscription porte qu'il étoit de la race de Clytius et de Mélampus. En effet Amythaon fut père de Mélampus; Mélampus (2) fut père de

(1) *L'un est Chœrilus.* Je crois que c'est ainsi qu'il faut lire; mais je suis bien trompé s'il n'y a quelques mots d'oubliés dans le texte, car l'Auteur, contre sa coutume, a omis la filiation de cet athlète.

(2) *Mélampus fut père de Mantius et d'Antiphate.* Cette généalogie est brouillée dans le texte. Le copiste a oublié le nom d'Antiphate qui est absolument nécessaire; Paulmier l'a senti et a rétabli le texte de Pausanias. La manière dont il lit ce passage est d'autant plus sûre qu'elle est parfaitement conforme à ce que dit Homère que Pausanias prend toujours pour guide, et à ce que rapporte Apollodore.

Mantius et d'Antiphate ; Antiphate fut père d'Oïclès (1), dont naquit Amphiaraüs père d'Alcméon, qui eut Clytius d'une fille de Phégée. Clytius, sachant que ses oncles maternels avoient fait périr Alcméon, rompit avec eux et se retira en Elide. Vous voyez ensuite deux statues qui sont accompagnées de présens peu considérables ; l'une est celle d'Alexinicus Eléen, faite par Cantharus de Sicyone : Alexinicus eut le prix de la lutte sur la jeunesse ; l'autre est celle de Gorgias de Léontium ; on dit que celle-ci a été érigée par Eumolpe arrière-petit-fils de Déicrate qui avoit épousé la sœur de Gorgias. Quant à Gorgias, il étoit fils de Carmantide ; on dit qu'il fut le restaurateur de l'art oratoire, qui alors étoit entièrement négligé et presque oublié. Il fit admirer son éloquence dans l'assemblée des Grecs aux jeux olympiques, et dans son ambassade (2) d'Athènes, où il fut envoyé avec Tisias. Ce der-

(1) *Antiphate fut père d'Oïclès*. Le texte porte d'*Ioclès*; c'est visiblement une faute du copiste. Lisez donc d'*Oïclès*.

(2) *Dans son ambassade d'Athènes*. Diodore de Sicile, liv. 13, nous apprend que les Léontins ayant la guerre à soutenir contre ceux de Syracuse, députèrent Gorgias et Tisias à Athènes, pour en obtenir du secours. Platon, Cicéron, Quintilien, ont beaucoup parlé de ces deux célèbres rhéteurs. Platon les traite de sophistes, parce que, de son tems, c'étoit le nom que l'on donnoit à ceux qui étoient toujours prêts à parler de tout et à soutenir également le pour et le contre.

nier, fort versé aussi dans l'art de parler, ajouta beaucoup d'ornemens au discours. Il composa un plaidoyer très-éloquent dans la cause d'une femme de Syracyse qui étoit en procès pour un intérêt pécuniaire. Cependant Gorgias fut plus estimé des Athéniens, et Jason qui devint le tyran de la Thessalie, le mettoit au-dessus de Polycrate, dont la réputation étoit si grande dans l'école d'Athènes. On dit que Gorgias vécut cent cinq ans. La ville de Léontium, que les Syracusains avoient détruite, a été rétablie de mon tems.

CHAPITRE XVIII.

Après la statue de Gorgias, on voit le char de bronze de Cratisthène Cyrénéen. La victoire est sur ce char, et Cratistène auprès, d'où l'on juge qu'il fut vainqueur à la course du char. On croit qu'il étoit fils de Mnaséas, ce coureur que les Grecs appelloient le Lybien; ce monument est un ouvrage de Pythagore de Rhegium. J'ai vu au même lieu une statue (1) d'Anaximène. Cet Anaximène a écrit une histoire de la Grèce où il remonte jusqu'aux premiers tems, et il a fait aussi l'histoire de Philippe et d'Alexandre. C'est la ville

(1) *Une statue d'Anaximène.* Cet Anaximène, car il y en a eu trois, étoit de Lampsaque; il étoit orateur et historien. Les deux autres peu différens d'âge étoient philosophes.

de Lampsaque qui lui a érigé cette statue dans l'Altis, par reconnoissance pour les grands services qu'elle en avoit reçus. Car voici la ruse dont il se servit pour détourner la colère d'Alexandre, qui se portoit toujours aux derniers excès, comme on sait. Ce Prince ayant appris que les Lampsacéniens s'étoient déclarés pour le roi de Perse, entra dans une telle fureur contr'eux, qu'il ne vouloit rien moins que mettre leur ville à feu et à sang. Les habitans, dans cette extrémité, crurent ne pouvoir mieux faire, que de lui députer Anaximène qui étoit connu de lui et pour qui Philippe avoit eu de la bonté. Alexandre informé du sujet pourquoi il venoit, prit les dieux de la Grèce à témoin, et jura de faire tout le contraire de ce qu'Anaximène lui manderoit. Là-dessus Anaximène l'aborde, et lui dit : Seigneur, je viens vous demander une grace, c'est de faire esclaves les femmes et les enfans des Lampsacéniens, de détruire leur ville et de brûler leurs temples. Alexandre ne sut qu'opposer à cet artifice, et comme il étoit lié par son serment, il fut forcé de pardonner à la ville de Lampsaque. Le même Anaximène se vengea d'un de ses ennemis d'une manière également sanglante et adroite. Il étoit naturellement grand sophiste, et avoit l'habileté des sophistes. S'étant brouillé avec (1) Théopom-

(1) *S'étant brouillé avec Théopompus*, etc. Denys d'Halicarnasse parle de Théopompus comme du plus illustre de

pus fils de Damasistrate, il écrivit une histoire pleine de traits malins contre les Athéniens, les Lacédémoniens et les Thébains. Dans cette histoire, il imita parfaitement bien le style de Théopompus, et il la répandit dans toutes les villes de la Grèce sous le nom de cet historien, ce qui rendit Théopompus extrêmement odieux à tous les Grecs. Avant Anaximène, personne ne s'étoit étudié à bien parler sur le champ et sans préparation. Quant aux vers contre Alexandre que l'on attribue à Anaximène, je ne crois pas qu'ils soient de lui. Sotadès, que l'on voit après Anaximène, fut proclamé vainqueur à la longue course en la quatre-vingt-dix-neuvième olympiade, et qualifié Crétois comme il l'étoit. L'olympiade suivante, il reçut de l'argent des Ephésiens, pour se dire d'Ephèse; les Crétois l'ayant su, ils l'exilèrent. Les premiers athlètes qui aient eu l'honneur de la

tous les disciples d'Isocrate; et il vante particulièrement son dernier ouvrage, qui étoit un morceau d'histoire, où, non content de rapporter ce qui s'étoit passé aux yeux de tout le monde, il entre, dit-il, dans l'intérieur des principaux acteurs, sonde leurs intentions les plus secrètes, démasque en un mot les personnages, et fait voir leurs vices cachés sous l'apparence des vertus, ce qui attira à Théopompus des ennemis, et le fit passer pour médisant, ajoute Denys d'Halicarnasse. Or, cet ouvrage ne seroit-ce point celui-là même dont parle Pausanias, et qu'Anaximène avoit publié sous le nom de Théopompus; ensorte que Théopompus n'auroit passé pour médisant que par la méchanceté d'Anaximène!

statue

statue à Olympie, sont Praxidamas d'Egine qui remporta le prix du pugilat en la cinquante-neuvième olympiade, et Rhexibius d'Opunte qui, en la soixante et unième, fut couronné comme vainqueur au pancrace. Ils ne sont pas loin de la colonne d'Œnomaüs; leurs statues sont de bois: celle de Rhexibius est de bois de figuier, l'autre est de bois de cyprès, et s'est mieux (1) conservée que la première.

CHAPITRE XIX.

Dans l'Altis, au nord du temple de Junon, l'on trouve une enceinte fermée par une balustrade de pierres, et de ces pierres (2) qui approchent de la beauté du marbre de Paros; au midi, c'est le mont Saturne. Sur cette balustrade on a élevé plusieurs édifices qui ont le nom de trésors, et qui sont en effet comme ces trésors que divers peuples de la Grèce ont consacrés dans le temple

(1) *Et s'est mieux conservée que la première.* Amasée dit: *et multò sanè minùs elaborata*, et est moins bien travaillée. Il n'a pas entendu la force du mot grec dont se sert Pausanias.

(2) *Et de ces picrres qui approchent*, etc. Le texte dit λιθου πωρίνου; c'est ce que l'auteur appelle ἐπιχωρίου πώρου dans le chapitre X de la première partie de ce livre-ci. J'y renvoie donc le lecteur, qui y trouvera ce terme expliqué.

d'Apollon à Delphes. Vous voyez donc en premier lieu le trésor des Sicyoniens, consacré par Myron, tyran de Sicyone, en la trente-troisième olympiade, où il fut proclamé vainqueur à la course du char. Dans ce trésor il y a deux espèces de niches, l'une de l'ordre dorique, l'autre de l'ordre ionique, et toutes deux de cuivre ; je ne sais pas bien (1) si c'est du cuivre de Tartesse, comme les Eléens l'assurent. On dit que le Tartesse est un fleuve d'Espagne, qui tombe dans la mer par deux embouchures, entre lesquelles est une ville de même nom que ce fleuve, le plus considérable de tous les fleuves d'Espagne, et qui, dit-on, monte et baisse régulièrement avec la marée. Ce fleuve a changé de nom et s'appelle aujourd'hui le Bœtis. Quelques-uns prétendent que cette ville d'Espagne que l'on nomme (2) Cartéia s'appelloit autrefois Tartesse. Quoi qu'il en soit, pour revenir aux deux

(1) *Si c'est du cuivre de Tartesse.* Strabon, liv. 3, dit que le fleuve Bœtis, qui est aujourd'hui le *Guadalquivir*, s'appelloit anciennement *le Tartesse*. Il y avoit donc un fleuve et une ville de ce nom. Quelques géographes prétendent que Tariffa, ville de l'Andalousie, est *la Tartesse* des anciens. Le cuivre de cette contrée étoit mêlé d'or et d'argent, voilà pourquoi il étoit si estimé.

(2) *Cartéïa.* Le texte dit *Carpia* : mais suivant Ptolomée, Strabon, Pomponius Mela et Pline, c'est *Carteia* qu'il faut dire. La plupart des géographes veulent qu'Algezira, ville d'Espagne dans l'Andalousie, sur un petit golfe du détroit de Gibraltar, soit cette ville même qu'on nommoit anciennement *Cartéïa*.

niches, l'inscription qui est sur la plus petite, dit qu'elle pèse cinq cents talens, et qu'elle fut consacrée à Jupiter Olympien par Myron et par le peuple de Sicyone. Dans le trésor des Sicyoniens, on garde premièrement trois palets qui servent au pentathle dans les jeux olympiques, en second lieu un bouclier couvert de lames de cuivre et fort historié en-dedans, troisièmement un casque et des bottes. Une inscription nous apprend que ce sont des dépouilles remportées sur les ennemis, et offertes à Jupiter (1) par les Myons. On ne sait pas trop bien ce que c'étoit que ces peuples. Pour moi, je me souviens que Thucydide, en parlant des Locriens qui étoient voisins de la Phocide, comprend parmi eux plusieurs villes, et entr'autres les Myonéens. Je crois donc que les Myons dont il est parlé sur le bouclier, et les Myonéens qui habitoient une partie du continent du pays des Locriens sont le même peuple; c'est tout ce que l'on en peut dire; car les lettres de l'inscription sont tellement effacées par le tems, qu'elles ne sont plus lisibles. On garde encore dans ce trésor l'épée de Pélops dont la poignée est d'or, et la corne d'Amalthée qui est garnie d'ivoire; c'est un présent de Miltiade fils de Cimon, qui le premier de sa race (2) régna

(1) *Par les Myons.* Sylburge observe que dans le texte de Pausanias il faut lire Μυονέων, et non Μυονέων; en quoi il a raison.

(2) *Régna dans la Chersonnèse de Thrase.* Pausanias en

dans la Chersonnèse de Thrace. Une inscription en vieux caractères attiques, porte que les Thraces de la Chersonnèse firent cette offrande à Jupiter, après qu'ils eurent pris (1) la ville d'Aratus, sous la conduite de Miltiade. J'ai vu aussi dans ce trésor une statue d'Apollon, faite par Patrocle de Crotone, fils de Catyllus. C'est une statue de buis; la tête du dieu est dorée. On dit que c'est un présent de ces Locriens qui habitent vers le cap Zéphyr.

Après le trésor des Sicyoniens, vous voyez celui des Carthaginois, construit par Pothéus, par Antiphile et par Mégaclès; les curiosités qui y sont renfermées, consistent en une grande statue de Jupiter, et en trois cuirasses de lin, qui ont été données par Gélon et par les habitans de Syracuse, après une victoire remportée sur les Phéniciens dans un combat naval, d'autres disent sur terre. Les deux trésors suivans ont été consacrés par les Epidamniens; ils contiennent des statues de bois de cèdre, faites par Théoclès, fils d'Etyle. Il y a entr'autres un Atlas qui soutient

trompe. Le Miltiade qui régna dans la Chersonnèse de Thrace, étoit fils de Cypsélus et non de Cimon. Hérodote, beaucoup plus croyable que Pausanias dans les faits de cette antiquité, le dit expressément dans son Erato, comme Paulmier et Kuhnius l'ont remarqué. Miltiade fils de Cimon étoit le neveu du Miltiade dont parle Hérodote.

(1) *La ville d'Aratus*, c'est-à-dire, *Sicyone*, d'où étoit Aratus.

le pole, un Hercule qui veut enlever les pommes d'or du jardin des Hespérides, et un dragon qui veille à la garde de ce fruit, et qui, avec les replis de sa queue, s'entortille autour de l'arbre. Une inscription gravée sur le pole dit que ce fut Autonomus qui fit faire cet ouvrage pour son fils; les Hespérides étoient autrefois rangées là; mais on les a transportées dans le temple de Junon, où elles sont encore. Ce trésor des Epidamniens a été construit par Pyrrhus et par ses fils Lacratès et Hermon. Les Sybarites ont aussi le leur tout auprès. Ceux qui sont versés dans les antiquités de l'Italie, disent que la ville de Lupia, qui est entre Brinde et Hydrunte, s'appelloit autrefois Sybaris. Cette ville a un port fait de main d'homme par ordre et sous l'empire d'Adrien. Le trésor des Sybarites touche presque à celui des Cyrénéens, peuple de Lybie; dans ce dernier il n'y a que des statues d'Empereurs Romains.

Sélinunte étoit autrefois une ville de Sicile; les habitans en ont été chassés par les Carthaginois, mais avant leur destruction ils avoient aussi consacré un trésor à Jupiter Olympien, où l'on voit une statue de Bacchus, dont le (1) visage, les

(1) *Dont le visage, les mains et les pieds sont d'ivoire.* Dans ces tems-là, l'ivoire, aujourd'hui si commun, étoit rare et précieux. Il ne faut donc pas s'étonner que Pausanias, en parlant de quelques statues, fasse remarquer qu'une partie étoit d'ivoire.

mains, et les pieds sont d'ivoire. Dans celui des Métapontins, qui est auprès, on vous montre un Endymion. C'est une statue qui est toute d'ivoire, à la réserve de l'habit. Je ne sais pas ce qui a causé la ruine (1) de Métaponte ; mais de toute cette ville il n'est resté que le théâtre et le mur d'enceinte. Les Mégaréens sur les confins de l'Attique ont aussi leur trésor à Olympie. Ils y ont déposé plusieurs petites statues de bois de cèdre semées de fleurs d'or ; entr'autres un Hercule qui combat contre le fleuve Achéloüs ; Jupiter et Déjanire sont spectateurs ; le dieu Mars assiste Achéloüs, Minerve protège Hercule selon sa coutume ; cette Minerve est présentement dans le temple de Junon avec les Hespérides. Sur le fronton de l'édifice on a représenté la guerre des géans avec les dieux, et au-dessus du fronton l'on voit un bouclier avec une inscription qui porte que ce trésor a été bâti des dépouilles que les Mégaréens avoient remportées sur les Corinthiens. Je crois que cette victoire est celle que les Mégaréens remportèrent pendant que Phorbas étoit (2) archonte à Athènes, et il

(1) *De Métaponte*, ville d'Italie qui s'est appellée *Siris* et ensuite Métaponte, du nom de Métapus fils de Sisyphe.

(2) *Etoit Archonte à Athènes.* Ce mot vient trop souvent, pour ne le pas expliquer. C'est un dérivé du mot ἄρχειν, qui signifie *praeesse*, *commander.* L'archonte, à Athènes, étoit le premier magistrat, et qui avoit la principale autorité. Il avoit huit associés qui portoient aussi le

le fut tant qu'il vécut; car alors les Athéniens n'avoient point d'archontes annuels, et les Eléens n'avoient point encore commencé à compter par olympiades. On dit que les Argiens se joignirent aux Mégaréens, et qu'ils eurent part à cette expédition. Ce qu'il y a de certain, c'est que peu d'années après le combat qui se donna contre les Corinthiens, la ville de Mégare fit bâtir le trésor dont il s'agit. Les statues qu'il renferme sont de Dontas Lacédémonien qui fut élève de Dipœne et de Scyllis; ainsi elles sont fort anciennes. Le dernier trésor est tout auprès du stade. L'inscription porte que l'édifice et les statues qu'il contenoit sont un monument de la piété des (1) Gélois. Je dis les statues qu'il contenoit, car aujourd'hui il n'y en a plus.

CHAPITRE XX.

Au-DELA de la balustrade et des édifices qui règnent tout à l'entour, s'étend, comme j'ai dit, le mont Saturne. Les basiles qui sont les prêtres de Saturne, sacrifient tous les ans à ce dieu sur le

nom d'archontes; mais le premier étoit dit archonte par excellence, et il donnoit son nom à l'année. Je parle du tems que les archontes étoient annuels; car ils furent perpétuels durant un tems.

(1) *De la piété des Gélois*. Par *Gélois* il entend les habitans de Géla, petite ville de la Sicile, dite aujourd'hui *Terra nova*.

sommet de cette montagne, au mois de mars dans le tems de l'équinoxe. Au pied de la montagne, vers le septentrion, dans l'espace qui est entre la montagne et ces trésors dont j'ai parlé, il y a un temple de Lucine, où l'on rend aussi un certain culte à Sosipolis, divinité originaire du pays. Les Eléens donnent à Lucine le surnom d'Olympienne, et chaque année ils nomment une prêtresse qui préside à son culte. Sosipolis a aussi la sienne qui est obligée de garder la chasteté; c'est elle (1) qui fait toutes les purifications requises, et qui offre au dieu, suivant l'usage des Eléens, une espèce de gâteau pétri avec du miel. Dans la partie antérieure du temple, car ce temple est double, il y a un autel dédié à la déesse Lucine, et les hommes y ont une entrée libre. Plus (2) avant c'est le lieu où Sosipolis est honoré; personne n'y entre que la prêtresse, qui même pour exercer son ministère se couvre la tête et le visage d'un voile blanc. Les filles et les femmes restent dans le temple de Lucine, et là elles chantent un hymne et brûlent des parfums en l'honneur du dieu, mais elles n'usent point de vin dans leurs libations. Jurer par Sosipolis est pour les Eléens un serment inviolable. Quant à

(1) *Toutes les purifications requises.* Je lis avec Kuhnius λουτρὰ au lieu de λύτρα.

(2) *Plus avant.* Je lis ἐν δέ τῷ ἐντὸς pour ἐν δέ τῷ ἐκτὸς, et le sens demande absolument cette leçon. Amasée a fort mal rendu cet endroit.

ce dieu, voici ce qu'ils en racontent. Les Arcadiens ayant fait une irruption en Elide, les Eléens marchèrent contre eux. Comme ils étoient sur le point de livrer bataille, une femme se présenta au chef de l'armée, portant entre ses bras un enfant à la mammelle, et leur dit qu'elle avoit été avertie en songe que cet enfant combattroit pour eux. Les Généraux Eléens crurent que l'avis n'étoit pas à négliger; ils mirent cet enfant à la tête de l'armée et l'exposèrent tout nud. Au moment que les Arcadiens commencèrent à donner, cet enfant se transforma tout à coup en serpent. Les Arcadiens furent si effrayés de ce prodige qu'ils prirent la fuite; les Eléens les poursuivirent vivement, en firent un grand carnage, et remportèrent une victoire signalée. Comme par cette aventure la ville d'Elis fut sauvée, les Eléens donnèrent le nom de (1) Sosipolis à ce merveilleux enfant, et lui bâtirent un temple à l'endroit où changé en serpent il s'étoit dérobé à leurs yeux. Et persuadés que la déesse Lucine avoit singulièrement présidé à sa naissance, ils lui décernèrent aussi un temple et des sacrifices. Les Arcadiens qui furent tués dans le combat eurent une sépulture commune sur une éminence au-delà du fleuve Cladée; cette sépulture est à l'occident.

(1) *Le nom de Sosipolis.* Ce nom est formé de σώζω, *servo, je sauve, je conserve*, et de πόλις, *urbs, la ville.*

d'Agaptus, elle s'élargit d'un et d'autre côté. L'éperon ou le bec de la proue est surmonté d'un dauphin de bronze. Les deux côtés de la barrière ont plus de quatre cent pieds de long, et sur cette longueur on a pratiqué des loges à droite et à gauche tant pour les chevaux de selle, que pour les chevaux d'attelage ; ces loges se tirent au sort entre les combattans. Devant les chevaux et les chars règne d'un bout à l'autre un cable qui sert de barre et qui les contient dans leurs loges. Vers le milieu de la proue est un autel de brique crue que l'on a soin de blanchir à chaque olympiade. Sur cet autel paroît un aigle de bronze qui a les aîles déployées, et qui, par le moyen d'un ressort, s'élève et se fait voir à tous les spectateurs, en même tems que le dauphin qui est à l'éperon s'abaisse et descend jusques sous terre. A ce signal on lâche le cable du côté du portique, et aussitôt les chevaux s'avancent vers l'autre côté, où l'on en fait autant. La même chose se pratique de tous les côtés de la barrière, jusqu'à ce que les combattans avec leurs chevaux et leurs chars se soient assemblés auprès de l'éperon où l'on a soin

non *Agnamptus* comme l'a rendu Amasée qui a pris *Agnamptus* pour un mot grec. Pausanias dans son premier livre des Eliaques, chap. 15, a déjà parlé du portique d'Agaptus comme d'un portique qui portoit le nom de l'architecte qui l'avoit bâti.

de les apparier. Incontinent après ils entrent dans la lice; alors c'est l'adresse des écuyers et la vîtesse des chevaux qui décident de la victoire. Cléœtas est celui qui a imaginé cette barrière, et il s'en savoit si bon gré, que dans une inscription qui est au bas de sa statue à Athènes, il en tire toute sa gloire; car il fait parler ainsi sa statue: *Cléœtas fils d'Aristoclès qui a inventé la barrière d'Olympie, est celui qui m'a faite.* On dit pourtant (1) qu'Aristide la perfectionna après lui.

La lice est composée de deux côtés, dont l'un est plus long que l'autre. Le premier est en manière de terrasse; au bout il y a un autel de figure ronde consacrée (2) à un génie qui est l'effroi des chevaux, et que l'on appelle par cette raison (3) Taraxippus. En effet, quand les chevaux viennent à passer devant cet autel, ils prennent l'épouvante sans que l'on sache pourquoi, et la peur les saisit tellement que n'obéissant plus ni à la voix, ni à

(1) *La perfectionna après lui.* Amasée fait dire autre chose à Pausanias, et se trompe.

(2) *A un génie.* Le même interprète fait de Taraxippus un dieu. Mais Pausanias ne le qualifie point ainsi. C'est pourquoi je me sers du terme de génie qui tient le milieu entre dieu et l'homme. La suite fait assez voir que les Grecs ne prenoient point Taraxippus pour un dieu.

(3) *Que l'on appelle par cette raison Taraxippus, du mot* ταράττειν, *terrefacere*, épouvanter, et ἵππος, *equus*, un cheval.

la main de celui qui les mène, souvent ils renversent le char et l'écuyer. Aussi fait-on des vœux et des sacrifices à Taraxippus pour l'avoir favorable. Au reste les Grecs ne sont nullement d'accord sur ce génie. Les uns disent que sous cet autel est la sépulture d'un homme originaire du pays, qui étoit un excellent écuyer; ils le nomment Olénus (1), d'où ils prétendent que la roche Olénienne, sur les confins de l'Elide, a pris son nom. D'autres disent que Daméon, fils de Philius, ayant accompagné Hercule dans son expédition contre Augée fut tué avec son cheval par Ctéatus, fils d'Actor, et que les Eléens lui érigèrent un cénotaphe en ce lieu, à lui et à son cheval. Quelques-uns pensent que ce monument héroïque est celui-là même que Pélops érigea à Myrtil, lorsqu'après avoir été cause de sa mort, il voulut appaiser ses mânes; et selon eux, il lui donna le nom de Taraxippus, parce que Myrtil avoit trouvé le secret d'effaroucher les cavales d'Œnomaüs. Il y en a qui croient que c'est l'ombre même d'Œnomaüs qui épouvante ainsi les chevaux. J'ai ouï dire à d'autres qu'Alcathoüs, fils de Porthaon et l'un de ceux qui recherchoient Hippodamie en mariage, ayant été vaincu et

(1) *Olénus*. C'est ainsi qu'il faut lire, suivant le témoignage d'Étienne de Bysance qui fait cet Olénus, fils de Jupiter et d'Anaxithée, une des Danaïdes.

tué par Œnomaüs, fut enterré là, et que depuis le malheureux succès qu'il eut à la course, jaloux de la gloire des combattans, il fait encore ce qu'il peut pour la leur ravir. Un Egyptien voulut me persuader que Pélops avoit reçu d'Amphion de Thèbes quelque chose qu'il cacha en ce lieu-là, et que non-seulement cette espèce de charme avoit effarouché les chevaux d'Œnomaüs, mais que l'on en éprouvoit la vertu encore aujourd'hui. Ce même Egyptien (1) prétendoit qu'Amphion et Orphée étoient deux magiciens qui par la force de leurs enchantemens commandoient, l'un aux bêtes sauvages, l'autre aux pierres mêmes. Pour moi (2) j'estime que l'opinion la plus probable est l'opinion de ceux qui tiennent que Taraxippus est un surnom de Neptune Hippius. Dans l'isthme il y a aussi un Taraxippus que l'on croit être ce Glaucus, fils de Sisyphe qui fut foulé aux pieds de ses chevaux dans les jeux fu-

(1) *Ce même Egyptien.* Amasée n'a pas pris garde ici à une faute du texte. C'est pourquoi il fait Amphion et Orphée Egyptiens, contre la pensée de l'Auteur. Il faut lire avec Hartungus Αἰγύπτιος, et non Αἰγυπτίους.

(2) *Pour moi j'estime*, etc. Ce n'est point là rendre raison de l'effroi que prenoient les chevaux en passant près de l'autel de Taraxippus, ni satisfaire la curiosité du lecteur. Il y a bien de l'apparence que cette épouvante venoit de l'artifice de ceux qui présidoient aux jeux olympiques, et qui, afin de rendre le succès de la course des chars plus glorieux, le rendoient plus hasardeux et plus difficile.

nèbres qu'Acaste fit célébrer en l'honneur de son père. A Némée, dans le pays d'Argos on ne parle d'aucun génie qui fasse peur aux chevaux; mais au tournant de la lice il y a une grosse roche, rouge comme du feu, dont l'éclat les éblouit et les étonne de la même manière que feroit la flamme. Cependant, à Olympie Taraxippus leur fait bien une autre frayeur. A l'une des bornes on (1) voit une statue d'Hippodamie qui tient un ruban dans sa main, comme pour couronner Pélops, sûr déjà de la victoire.

CHAPITRE XXI.

L'AUTRE côté de la lice n'est pas fait en terrasse; c'est une colline qui n'est pas fort haute, et au bout de laquelle on a bâti un temple à Cérès surnommée (2) Chamyne, surnom connu aux Eléens depuis long-tems, parce que ce fut là, disent-ils, que la terre s'ouvrit pour recevoir le char de Pluton, et qu'elle se referma

(1) *A l'une des bornes*, etc. Le texte dit: ἐπὶ δὲ νύσσης μιᾶς, *ad metarum unam*, *à l'une des bornes*. Il y avoit donc plusieurs bornes dans la lice, et cela devoit être, puisque les chevaux de selle et les chars étoient obligés de tourner autour d'une borne. Car on comprend aisément que la même borne ne pouvoit pas être également périlleuse pour les uns et pour les autres.

(2) *Surnommée Chamyne*. Il en va dire la raison.

ensuite.

ensuite. Mais, selon d'autres, Pantaléon fils d'Omphalion qui avoit usurpé la souveraine autorité à Pise et qui (1) conseilloit aux habitans de se soustraire à la domination des Eléens, se voyant traversé par un homme de Pise nommé Chamynus, le fit mourir et confisqua ses biens qui furent employés à bâtir un temple à Cérès, d'où est venu le surnom de Cérès Chamyne. Il faut que je parle aussi du gymnase d'Olympie; c'est là que s'exercent ceux qui veulent disputer le prix du pentathle et de la course. On y voit une Cérès et une Proserpine de beau marbre du mont Pentélique; l'une et l'autre ont été données par cet Hérode que l'on surnommoit Atticus; il les fit faire pour remplacer deux statues plus anciennes que l'on y voyoit autrefois. Une balustrade de marbre environne un trophée qui fut anciennement érigé à l'occasion d'une victoire remportée sur les Arcadiens. En entrant dans le gymnase, vous voyez à main gauche une enceinte de moindre étendue, où s'exercent les athlètes. Le portique qui regarde le soleil levant est suivi de plusieurs autres édifices qui sont au midi et au couchant, et qui servent à loger les athlètes. Quand vous avez passé le Cladée, vous voyez le sépulcre d'Œnomaüs;

(1) *Et qui conseilloit*, etc. Je lis avec Sylburge βουλέυοντι pour βουλέυοντα, sans quoi la phrase ne s'entend point.

c'est un tertre environné d'un petit mur. Au-dessus vous appercevez des ruines d'édifices qui étoient, à ce que l'on croit, les écuries de ce Prince. La frontière d'Elide, du côté de l'Arcadie, appartenoit autrefois aux Piséens; présentement elle appartient aux Eléens, et du reste elle subsiste telle qu'elle étoit. Au-delà du fleuve Erymanthe, vers le mont Saurus, on voit un vieux temple d'Hercule qui tombe en ruines, et la sépulture de Saurus, fameux bandit qui infestoit tout ce canton et qui fut tué par Hercule. Une rivière qui a sa source au midi passe au pied du mont Saurus, et va tomber dans l'Alphée vis-à-vis du mont Erymanthe; cette rivière se nomme Iaon (1) et sépare le territoire de Pise d'avec l'Arcadie.

A quarante stades du mont Saurus, on trouve le temple d'Esculape Déménète, ainsi appellé du nom de son fondateur; ce temple bâti sur une hauteur près de l'Alphée ne présente plus aujourd'hui que des ruines. Un peu plus loin vous avez le temple de Bacchus Leucyanite; la rivière Leucyanias passe auprès, elle descend du mont Pholoé, et se décharge aussi dans l'Alphée. Dès que vous avez passé ce fleuve, vous êtes sur les terres des Piséens. La première chose

(1) *Se nomme Iaon.* Le texte dit *Diagon*. Mais comme il n'est parlé de ce fleuve nulle part, Sylburge croit qu'il faut lire *Iaon*, qui étoit un fleuve d'Arcadie.

qui s'offre à vous, c'est le sommet d'une haute montagne, où vous voyez les ruines de la ville de Phrixa, et d'un temple de Minerve surnommée Cydonia, dont il ne reste plus qu'un autel. On dit que ce temple avoit été bâti par Clymenus, l'un des descendans d'Hercule Idéen, qui étoit venu de Cydonia ville de Crète sur les rives du Jardan. Les Eléens disent aussi que Pélops, avant que de combattre contre Œnomaüs, fit un sacrifice à Minerve Cydonia. Pour peu que vous avanciez, vous trouverez bientôt le fleuve Parthénias, et, sur sa rive, la sépulture des cavales de Marmax. On prétend que ce Marmax fut le premier qui rechercha Hippodamie en mariage, et le premier qui fut tué par Œnomaüs. Ces cavales furent égorgées sur son tombeau et enterrées auprès de lui par ordre de ce prince; l'une s'appelloit Eripha, l'autre Parthénias, d'où le fleuve a pris son nom. L'Harpinnas est un autre fleuve près duquel vous voyez les ruines de la ville Harpinne, et entr'autres quelques autels qui sont restés; cette ville avoit été bâtie par Œnomaüs, qui, du nom de sa mère, la nomma Harpinne. A quelques pas de-là vous trouvez un tertre fort élevé; c'est la sépulture des malheureux amans d'Hippodamie; car Œnomaüs, pour tout honneur, se contentoit de les faire enterrer les uns auprès des autres sur quelque éminence. Mais Pélops ensuite les honora d'un magnifique tom-

beau, ce qu'il fit, dit-on, autant pour la gloire d'Hippodamie que pour la leur. Peut-être aussi ne fut-il pas fâché de laisser un monument de la victoire qu'il avoit remportée sur un Prince qui étoit fameux lui-même par tant de victoires. En effet, si l'on en croit l'auteur du catalogue des femmes illustres, après Marmax, le premier que Œnomaüs vainquit, et à qui il en coûta la vie, ce fut Alcathoüs fils de Parthaon. Euryalus, Eurymaque, et Crotalus eurent ensuite le même sort. Je n'ai pu savoir de quel pays, ni de quelle famille étoient ces trois combattans. Pour Acrias qui les suivit de près, on peut croire qu'il étoit Lacédémonien, et qu'il avoit fondé la ville d'Acria. Œnomaüs triompha ensuite de Capetus, de Lycurgue, de Lasius, de Chalcodon, et de Tricolonus; ces cinq périrent comme les autres. Les Arcadiens disent que le dernier étoit petit-fils de ce Tricolonus qui eut pour père Lycaon. Après lui, Aristomaque, Prias, Pélagon, Eolius et Cronius eurent la même destinée; vaincus à la course, ils furent immolés à la cruauté du vainqueur. Quelques-uns ajoutent Erythrus fils de Leucon et petit-fils d'Athamas, lequel Erythrus donna son nom à la ville d'Erythres en Béotie; enfin à cette liste (1) on ajoute encore Eionée fils de Magnès

(1) *On ajoute encore Eionée.* Il faut lire avec Paulmier καὶ Ἠιονεὺς Μάγνητος τοῦ Αἰόλου, *et Eioneus filius*

et petits-fils d'Eole. Tous ces héros ont une sépulture commune, et l'on dit que Pélops, tant qu'il régna à Pise, alloit chaque année les honorer sur leur tombeau.

CHAPITRE XXII.

UN stade plus loin, vous trouvez quelques vestiges d'un temple de Diane Cordace, surnom qui vient de ce que les compagnons de Pélops, en célébrant des jeux à l'honneur de Diane et en action de graces de la victoire remportée par Pélops, dansoient à la mode de leur pays une danse de ce nom, qui est en usage parmi les habitans du mont Sipyle. Non loin de ce temple, est une petite chapelle où l'on conserve les os de Pélops dans un coffre de bronze. Mais, à l'endroit où étoit Pise, il ne reste plus ni murs, ni édifices; tout ce lieu est à présent un vignoble. On dit que Pise avoit eu pour fondateur Pisus fils de Périérès et petit-fils d'Eole. Les habitans furent eux-mêmes cause

* *Magnetis filii Aeoli.* Sylburge a senti que le texte étoit corompu; mais, en voulant le corriger, il est tombé lui-même dans une autre erreur. La leçon de Paulmier est fondée sur les témoignages d'Homère, d'Appollodore, et des scoliastes d'Euripide et d'Apollonius de Rhodes. Presque toutes les restitutions de ce savant critique sont heureuses et indubitables.

de leur ruine ; ils irritèrent les Eléens en voulant célébrer les jeux olympiques de leur propre autorité. Les Eléens, jaloux de leurs privilèges, appellèrent à leur secours Phidon d'Argos qui, par sa tyrannie, s'étoit rendu odieux à tous les Grecs; et soutenus par un si puissant allié, ils donnèrent ces jeux en la huitième olympiade. Les Piséens et Pantaléon leur roi, fils d'Omphalion, ayant rassemblé toutes leurs forces, donnèrent à leur tour ce spectacle en la trente-quatrième. Ces olympiades sont regardées par les Eléens (1) comme de fausses olympiades, et il n'en est point fait mention dans leurs fastes, non plus que de la cent quatrième, en laquelle les Arcadiens voulurent présider aux jeux. En la quarante-huitième, Damophon fils de Pantaléon se rendit suspect aux Eléens, parce qu'après avoir marché avec eux contre Pise, à force de prières et d'instances, il les obligea à revenir sans avoir rien exécuté de considérable. Sous le règne de Pyrrhus, second fils de Pantaléon et frère de Damophon, ceux de Pise déclarèrent la guerre aux Eléens. En même tems les Macistiens et les Scilluntiens, peuples (2) de la Triphylie, se sou-

(1) *Comme de fausses olympiades*. Le texte dit qu'ils les appelloient des *anolympiades*, c'est-à-dire, des olympiades qui étoient nulles.

(2) *Peuples de la Triphylie*. La Triphylie étoit une

levèrent contre les Eléens, et ceux de Disponte qui étoient encore plus voisins suivirent leur exemple. Ceux-ci avoient toujours eu une secrète inclination pour Pise, à cause de Dispontée fils d'Œnomaüs qu'ils reconnoissoient pour leur fondateur. Mais le succès de cette guerre fut que les Piséens et leurs alliés se virent chassés de leurs villes, d'où s'ensuivit leur ruine totale.

Si d'Olympie vous allez à Elis par les montagnes, vous verrez devant vous les ruines de Pylos en Elide. Elis en est éloignée de quatre-vingts stades. Pylos avoit été bâtie, comme j'ai dit, par Pylas (1) de Mégare, fils de Cléson; cette ville détruite par Hercule et rebâtie ensuite par les Eléens, est depuis long-tems déserte. La rivière de Ladon passe au milieu et va se jetter dans le Pénée. Les Eléens sont persuadés que c'est de leur ville de Pylos qu'Homère a voulu parler, lorsqu'il a dit que Dioclès tiroit son origine du fleuve Alphée, qui arrose les terres des Pyliens,

province qui faisoit partie de l'Elide. Strabon, livre 8, dit qu'elle fut ainsi nommée du mot φῦλον, *gens*, parce que trois différens peuples s'y réunirent et ne firent plus qu'un seul corps.

(1) *Pour Pylas de Mégare.* Il y a dans le texte *Pylos*, mais c'est *Pylas* qu'il faut lire, comme dans Apollodore, livre 3, et dans Pausanias même au chapitre 39 de ses Attiques.

...; car l'Alphée arrose en effet
... il n'y a point d'autre Pylos à qui
... appliquer ce témoignage d'Homère.
...phée ne passe point par le pays de ces Py-
...ens qui sont au-dessus de l'île Sphactérie, et dans toute l'Arcadie, il n'y eut jamais aucune ville du nom de Pylos. A quelque cinquante stades d'Olympie, les Eléens ont le village d'Héraclée, près duquel passe le fleuve Cythérus. Près de-là il y a une fontaine qui va tomber dans ce fleuve, et, sur le bord de la fontaine, un temple consacré à des nymphes qui ont chacune leur nom particulier; car on les nomme Calliphaé, Synallaxis, Pégée et Iasis; ce qui n'empèche pas que d'un nom général on ne les appelle aussi les nymphes Ionides. Les bains de cette fontaine sont fort bons pour les lassitudes et pour toute sorte de rhumatismes. Quant aux nymphes, on croit que le nom d'Ionides leur a été donné à cause d'Ion fils de Gargettus, qui quitta Athènes pour venir s'établir là.

Que si vous aimez mieux aller à Elis par la plaine, quand vous aurez fait six-vingts stades vous arriverez à Létrins; de Létrins à Elis il y a environ cent quatre-vingts stades. Létrins étoit autrefois une petite ville, bâtie par Létréus fils de Pélops. Aujourd'hui il n'en reste que quelques maisons et un temple de Diane Alphéa avec une statue de la déesse. Quant au surnom

d'Alphéa, voici la raison que l'on en donne. Alphée, dit-on, devint amoureux de Diane, et voyant que, ni par prières, ni par aucun autre moyen, il ne pouvoit l'engager à l'épouser, il résolut de l'enlever. Diane, qui se douta de son dessein, l'attira à Létrins, où, pour faire sa cour à la déesse, il avoit accoutumé d'assister à des divertisssemens qu'elle donnoit les soirs aux nymphes de sa compagnie. Mais, pour rompre les mesures de son amant, on dit qu'elle s'avisa de se barbouiller le visage avec de la boue, et qu'elle en fit autant à toutes ses compagnes; de sorte que Alphée étant entré dans la chambre où elles étoient, et ne pouvant distinguer la déesse, il s'en retourna sans rien entreprendre. Depuis cette aventure, Diane fut surnommée Alphéa par ceux de Létrins. Cependant les Eléens qui ont toujours été en liaison avec ces peuples disent avoir reçu d'eux le culte de Diane Elaphiéa, et s'il faut les en croire, on disoit anciennement Alphiéa; mais ce mot s'étant corrompu avec le tems, on a dit depuis Elaphiéa. Pour moi, je crois que les Eléens ont donné à Diane le surnom d'Elaphiéa à cause (1) de la chasse du cerf, à quoi elle se plaît particulièrement. Je sais pourtant qu'une de leurs traditions est que cette déesse a eu pour nourrice une femme de leur pays, qui se nommoit Ela-

(1) *A cause de la chasse du cerf.* Le mot ἔλαφος signifie *un cerf*, de-là le surnom d'*Elaphiéa*, selon Pausanias.

phion. A six stades de Létrins, on trouve un grand lac d'eau vive qui a bien trois stades de diamètre.

CHAPITRE XXIII.

A Elis ce qui mérite le plus votre curiosité, c'est un ancien lieu d'exercice où les athlètes avant que de paroître aux jeux olympiques s'exercent, et observent durant un certain tems tout ce qui est prescrit par les loix et par la coutume. En dedans tout le long de la lice, il y a des platanes fort hauts qui donnent de l'ombre. Toute cette enceinte se nomme (1) le Xyste, parce qu'Hercule fils d'Amphitrion, pour s'endurcir au travail, nettoyoit tous les jours ce lieu, et en arrachoit les ronces et les épines. Cette grande enceinte est partagée en plusieurs pièces, dont l'une est destinée à l'exercice de la course ; on la nomme le *lieu sacré*. Dans un autre, on s'exerce à la course et au pentathle. Il y en a une troisième (2) appellée l'*arpent*, parce qu'elle contient un arpent de

(1) *Se nomme le Xiste*, du mot grec ξύω, *radio*, *polio*, je racle, je polis.

(2) *Appellée l'*arpent, πλέθρον. Je dis l'*arpent*, faute d'un mot plus propre ; car πλέθρον, ou πέλιθρον, étoit proprement la sixième partie du stade. Notre arpent est beaucoup plus grand.

terre ; c'est-là que les directeurs des jeux mettent eux-mêmes aux mains les athlètes qui se présentent suivant leur âge et les différens exercices auxquels ils sont propres. Dans ce lieu d'exercice, vous voyez plusieurs autels consacrés à quelques divinités, l'un à Hercule Idéen, surnommé le Dieu de bon secours, l'autre à l'Amour, un autre à cette divinité que les Eléens, aussi bien que les Athéniens nomment Antheros, un autre à Cérès, un autre enfin à Proserpine. On a érigé à Achille, non un autel, mais un cénotaphe, en conséquence d'un certain oracle ; et dans le tems de la célébration des jeux, au jour marqué et à l'heure que le soleil se couche, les femmes du pays viennent honorer Achille sur ce tombeau, où l'une de leurs pratiques est de se frapper la poitrine en pleurant ce héros. Près de la grande enceinte, il y en a une plus petite qui est contiguë, et qui, à cause de sa figure quarrée, se nomme le *Tétragone*. C'est-là que les jeunes athlètes s'exercent au pugilat, particulièrement ceux qui, n'en pouvant pas encore (1) soutenir tout le poids, ont permission de se servir de gantelets plus minces et plus délicats. On voit en ce lieu une de ces deux statues

(1) *Qui n'en pouvant pas encore soutenir tout le poids.* L'interprète latin n'a pas entendu cet endroit ; aussi l'a-t-il fort mal rendu. Je crois même que le texte est corrompu ; car ces gantelets dont il y est parlé désignent plutôt l'exercice du ceste que celui de la lutte.

que l'on consacra à Jupiter de l'amende à laquelle furent mis Sosander de Smyrne, et Polyctor d'Elis. Enfin il y a une troisième enceinte, qui, parce que le terrein en est plus doux et plus mou, s'appelle *Maltho*. Ce lieu est ouvert aux enfans pendant tout le tems que durent les jeux à Olympie. Dans un des coins, on voit un buste d'Hercule, et le modèle d'une de ces écharpes dont les athlètes couvrent leur nudité. Sur ce modèle sont représentées les deux divinités (1) Eros et Anthéros; le premier tient une branche de palmier, et le second veut la lui arracher. Des deux côtés par où l'on entre dans cette dernière enceinte, on voit la figure d'un jeune athlète qui a été vainqueur au pugilat. Un de ces magistrats qui ont le titre de conservateurs des loix me dit que ce jeune athlète étoit Sérapion d'Alexandrie au-dessus du Phare, et qu'on lui avoit fait cet honneur, parce que, dans une année de stérilité, en venant aux jeux olympiques, il avoit amené avec lui une grande quantité de bled. Le service qu'il rendit aux Eléens en cette occasion, et la couronne qu'il mérita à Olympie tombent en la deux cent dix-septième olympiade.

(1) *Les deux divinités, Eros et Anthéros*. Eros, c'est-à-dire, Cupidon ou l'Amour étoit fils de Vénus et de Mercure, dit Cicéron. Anthéros étoit fils d'une autre Vénus et de Mars. Anthéros est un nom formé d'ἀντὶ et d'ἔρως, comme qui diroit *contre-amour*. Par Anthéros ils entendoient un génie qui faisoit correspondre à l'amour.

Dans le même gymnase ou lieu d'exercice, les Eléens ont leur sénat, où leurs savans viennent donner des preuves de leur capacité, soit par des discours faits sur le champ, soit par tout autre genre de littérature ; ce lieu d'assemblée est appellé *Lolichmium*, du nom de celui qui l'a consacré à cet usage ; il est orné de boucliers qui ne sont là que pour servir de parade. Du gymnase on peut aller aux bains publics par la rue du silence, et en laissant le temple de Diane (1) Philoméirax à côté ; cette Déesse est ainsi nommée à cause de cette école de la jeunesse qui est dans le voisinage de son temple. Pour la rue du silence, voici d'où l'on dit qu'elle a tiré sa dénomination. Des espions qu'Oxilus envoyoit à Elis, après s'être exhortés mutuellement à bien exécuter leurs ordres, approchant des murs résolurent de garder le silence et d'écouter seulement ; ils se glissèrent dans la ville, observèrent tout ce qu'ils voulurent sans dire mot, et s'en retournèrent au camp des Etoliens. Depuis cette aventure, la rue par laquelle ils étoient entrés fut nommée la rue du silence.

(1) *De Diane Philoméirax*, c'est-à-dire, *de Diane qui se plaît avec la jeunesse* ; de φίλος, *amicus* et μεῖραξ, *puer*.

CHAPITRE XXIV.

Le gymnase a une autre issue qui conduit à la place publique, et à un endroit où les directeurs des jeux tiennent conseil. Cet endroit est au-dessus du tombeau d'Achille; c'est par - là que les directeurs viennent au gymnase; ils s'y rendent tous les jours avant le lever du soleil, pour voir les jeunes gens s'exercer à la course, et sur le midi ils assistent au pentathle et aux autres exercices plus violens. La place publique n'est point faite comme celle des villes d'Ionie, ni même des villes voisines; elle est bâtie à l'ancienne mode. Les portiques en sont distans les uns des autres et séparés par des rues de traverse. Les Eléens appellent cette place l'hippodrome, parce qu'en effet ils y dressent leurs chevaux. Le portique le plus exposé au midi est d'une architecture dorique. Trois rangs de colonnes le partagent en trois, les directeurs des jeux y passent une bonne partie du jour. On élève à Jupiter des autels qui sont adossés contre ces colonnes, de manière qu'ils sont à découvert, et qu'ils donnent dans la place. On les fait et on les défait en très-peu de tems selon le besoin. En allant dans la place tout le long de ce portique, on trouve au bout sur la gauche le logis des directeurs, lequel n'est séparé de la place que par une rue. Ils l'habitent dix mois de suite, et pendant ce tems-là ils sont

instruits par les conservateurs des loix de tout ce qui concerne les jeux olympiques. Entre le premier portique où les directeurs se tiennent durant le jour, et un autre que les Eléens nomment le portique des Corcyréens, il n'y a que la rue entre deux. Celui-ci est ainsi appellé, parce que les Corcyréens ayant fait une descente en Elide et enlevé beaucoup de butin, les Eléens ravagèrent leurs terres à leur tour, et remportèrent des dépouilles beaucoup plus considérables dont la dixième partie fut employée à bâtir ce portique. C'est un édifice de l'ordre dorique, avec deux rangs de colonnes, dont l'un regarde la place, et l'autre regarde un quartier plus éloigné. Le plafond de l'édifice porte, non sur des colonnes, mais sur deux murs qui sont ornés de statues. Du côté de la place, vous voyez la statue de Pyrrhon (1) fils de Pistocrate, ce fameux sophiste qui doutoit de tout et n'affirmoit jamais rien. Son tombeau est près d'Elis dans un lieu dit *la Roche*, et qui paroît avoir été autrefois une bourgade. Dans la place, il y a plusieurs choses dignes d'être vues, entre autres, le temple et la statue d'Apollon Acésius (2), surnom qui répond à celui de pré-

(1) *Pyrrhon fils de Pistocrate*. Diogène Laërce dit *de Plistarque*. Ce philosophe a été le chef de la secte des Sceptiques ; il vivoit du tems d'Epicure, vers la cent vingtième olympiade.

(2) *D'Apollon Acésius*, ou le restaurateur, le médecin, du verbe ἀκέομαι, *medeor*, *sano*, *je remédie*, *je guéris*.

servateur que les Athéniens donnent à la même divinité : vous voyez d'un autre côté deux belles statues de marbre, l'une du Soleil, l'autre de la Lune ; il sort des cornes de la tête de la Lune, et des rayons de celle du Soleil. Les Grâces y ont aussi leur temple et sont représentées en bois avec des habits dorés ; elles ont le visage, les mains et les pieds de marbre blanc ; l'une tient une rose, la seconde un dé, et la troisième un bouquet de myrte. Il n'est pas mal-aisé de voir la raison de ces symboles ; car on sait que le myrte et la rose sont consacrés à Vénus, et qu'à cause de sa beauté les Grâces se plaisent plus en sa compagnie qu'avec toute autre déesse. Pour le dé, il signifie le badinage et les jeux, qui ne séyent pas mal à la jeunesse. L'Amour est sur le même piédestal à la droite des Grâces. Là vous verrez encore un temple du Silène, mais un temple qui lui est propre et particulier sans que Bachus en partage l'honneur. Methé (1) lui verse du vin dans une coupe. Les Silènes sont de race mortelle, on en peut juger par leurs sépultures ; car dans le pays des (2) Hébreux on voit le tombeau d'un Silène, et il y en a un

(1) *Méthé lui verse du vin*, etc. μέθη, *ebrietas*, *l'ivrognerie*. Les peintres et les poëtes la personnifioient.

(2) *Dans le pays des Hébreux*, etc. Cet endroit, comme beaucoup d'autres, semble marquer que l'Auteur avoit voyagé en Judée et dans toute l'Asie.

autre

autre à Pergame. Les Eléens ont dans leur place publique un autre temple d'une espèce singulière; ce temple est d'une hauteur médiocre et n'a point de murs, il est soutenu par des piliers de bois de chêne. On croit à Elis que c'est la sépulture de quelque grand personnage, mais on ne sait pas de qui; s'il en faut croire un vieillard que je questionnai, c'est le tombeau d'Oxilus. Les seize matrones qui sont chargées de faire le voile de Junon, ont aussi leur logis dans la place.

CHAPITRE XXV.

PRÈS de cette place est un vieux temple. C'est un péristyle dont le toît est tombé, et où il ne reste plus aucune statue; il étoit consacré aux Empereurs Romains. Derrière le portique qui a été bâti des dépouilles des Corcyréens vous trouverez un temple de Vénus, et auprès un morceau de terre qui en dépend; cette Vénus a le nom de Céleste, elle est d'or et d'ivoire; et c'est un ouvrage de Phidias; la Déesse a un pied (1) sur une tortue.

(1) *La Déesse a un pied sur une tortue.* Plutarque, dans son traité d'Isis et d'Osiris, dit que cette tortue étoit le symbole de la retraite et du silence qui conviennent à une femme mariée. La Vénus Vulgaire étoit représentée assise sur un bouc, à cause de son impudicité; et la Vénus Céleste, au contraire, avoit le pied sur une tortue, pour

Le morceau de terre qui est de la dépendance du temple est entouré d'un petit mur. Au-dedans, il y a une balustrade, sur laquelle on a posé une statue de la Vénus Vulgaire; cette statue est de bronze, et assise sur un bouc de même métal; l'ouvrage est de Scopas. On voit encore à Elis un temple et une enceinte dédiés à Pluton. L'un et l'autre ne s'ouvrent qu'une fois l'an, et même alors il n'est permis qu'au seul sacrificateur d'y entrer. De tous les peuples connus les Eléens sont les seuls qui honorent le dieu des enfers d'un culte si particulier. Voici la raison de ce culte; Hercule, à la tête d'une armée, vint assiéger Pylos en Elide; Dans cette expédition Minerve le protégeoit. Pluton, à qui les Pyliens avoient toujours rendu de grands honneurs, prit leur défense, et par amour pour eux, et par haine (1) contre Hercule. Les Eléens, pour preuve de cet évènement, allèguent des vers d'Homère, où il dit qu'au siège de Pylos Hercule atteignit le dieu des enfers d'un coup de flèche qui lui fit souffrir de grandes douleurs. Que si, dans la guerre d'Agamemnon et de Ménélas contre les Troyens, Neptune, comme le dit Ho-

marquer la modestie et la chasteté qui lui étoient propres. Ces descriptions ont quelque chose de pittoresque, dont les peintres peuvent faire leur profit.

(1) *Et par haine contre Hercule.* La raison de cette haine étoit qu'Hercule avoit eu l'audace de descendre aux enfers, et d'emmener le Cerbère qui les gardoit.

mère, vint au secours des Grecs, suivant les idées du même poëte, il n'est pas hors de la vraisemblance que Pluton ait aussi défendu les Pyliens. Ce Dieu a donc un temple chez les Eléens, comme leur protecteur et comme l'ennemi d'Hercule; et son temple ne s'ouvre qu'une fois l'année, pour marquer, je crois, que l'on ne descend qu'une fois dans les lieux souterrains où il tient son empire. Vous verrez encore à Elis un temple de la Fortune; dans le vestibule il y a une statue de la Déesse d'une grandeur étonnante; c'est une statue de bois, mais toute dorée, à la réserve du visage, des pieds et des mains qui sont de marbre blanc. A la gauche du temple est une petite chapelle où l'on rend les honneurs divins à Sosipolis; il est représenté d'après une apparition en songe, sous la forme d'un enfant, avec un habit de plusieurs couleurs et semé d'étoiles, tenant d'une main une corne d'abondance. Dans le lieu le plus fréquenté de la ville, on voit une statue de bronze, grande comme nature; c'est un jeune homme sans barbe, qui a les mains appuyées sur sa pique, et les pieds l'un sur l'autre; on lui met un habit tantôt de laine, tantôt de lin, et tantôt de soie. Quelques uns croient que c'est un Neptune, qui étoit autrefois à Samique en Triphylie, et qui apporté à Elis est encore plus honoré des Eléens qu'il n'étoit de ces autres peuples. D'autres nomment cette figure le *Satrape*, du nom d'une statue qui est à Patras, ville voisine

d'Elis. Il y a eu un Corybante (1) que l'on surnommoit aussi le *Satrape.*

CHAPITRE XXVI.

Entre la place publique et le temple de Diane, est un vieux théâtre, et un peu plus loin le temple de Bacchus avec une statue du Dieu faite par Praxitèle. Les Eléens ont une dévotion particulière à Bacchus ; ils disent que le jour de sa fête appellée *Thyia*, il daigne les honorer de sa présence, et se trouver en personne dans le lieu où elle se célèbre, qui est à huit stades d'Elis. En effet les prêtres du Dieu apportent trois bouteilles vuides dans sa chapelle, et les y laissent en présence de tous ceux qui y sont, Eléens ou autres ; ensuite ils ferment la porte de la chapelle et mettent leur cachet sur la serrure ; permis à chacun d'y mettre le sien. Le lendemain on revient, on reconnoît son cachet, on entre et l'on trouve les trois bouteilles pleines de vin. Plusieurs Eléens très-dignes de foi, et même

(1) *Il y a eu un Corybante*, etc. Les Corybantes étoient les prêtres et les ministres de Cybèle. Ils dansoient, sautoient, et se mettoient comme en fureur au son de la flûte et du tambour, suivant la description que Catulle en fait dans son poëme intitulé *Atys*. De-là vient que κορυβαντιᾶν, comme qui diroit *Corybantizer*, signifie entrer en fureur ; ces Corybantes étoient eunuques.

des étrangers m'ont assuré en avoir été témoins ; pour moi je ne me suis pas trouvé à Elis dans le tems de cette fête. Ceux d'Andros prétendent aussi que chez eux, durant les fêtes de Bacchus, le vin coule de lui-même de son temple. Mais si, sur la foi des Grecs, nous croyons ces merveilles, il ne restera plus qu'à croire les contes que les Ethiopiens qui sont au-dessus de Siené débitent (1) au sujet de la table du soleil.

Dans la citadelle d'Elis, il y a un temple de Minerve, et dans ce temple une Minerve d'or et d'ivoire, que l'on dit être un ouvrage de Phidias. Sur le casque de la Déesse, l'ouvrier a représenté un coq, parce que de tous les oiseaux c'est le plus courageux, peut-être aussi parce qu'il est spécialement consacré à Minerve Ergané. D'Elis à Cyllène, on compte environ six-vingts stades. Cette ville regarde la Sicile et a un fort bon port, les Eléens en font leur arsenal ; pour son nom, elle l'a pris d'un Arcadien. Homère dans le dénombrement des peuples de l'Elide, ne fait aucune mention de cette ville ; mais dans la suite de son ouvrage il fait bien voir qu'elle ne lui étoit pas inconnue, lorsqu'il dit que Polydamas fit mordre la poussière à Otus de Cyllène, qui étoit le compagnon de Megès, et le capitaine des braves

(1) *Au sujet de la table du soleil. Voyez* Hérodote dans sa Thalie ; Méla, liv. 3 ; Strabon, liv. 8.

Epéens. A Cyllène il y a deux temples, l'un dédié à Esculape, l'autre à Vénus. Mercure est aussi particulièrement (1) révéré de ces peuples; sa statue est exposée sur un piédestal dans une posture fort indécente. Au reste l'Elide est un pays gras et fertile; il y vient toute sorte de fruits; sur-tout (2) une plante qui porte de la soie. Dans les bonnes terres on sème de la graine d'où naît cette plante; on sème aussi du chanvre et du lin. La soie qui se file dans le pays des Sères ne vient pas d'une plante comme en Elide. Ils ont une espèce de ver que les Grecs nomment *un sère*, et que les Sères eux-mêmes nomment tout autrement. Cet insecte est deux fois plus gros que le plus gros scarabée, du reste il ressemble à ces araignées qui font leur toile sous des arbres, et il a huit pieds comme elles.

(1) *Mercure est aussi particulièrement révéré*, etc. C'étoit ce Mercure le Cyllénien dont Cicéron parle ainsi dans le troisième liv. de la nature des Dieux, *Mercurius unus Cœlo patre, die matre natus, cujus obsceniùs excitata natura traditur*. On le représentoit ordinairement dans l'attitude dont parle Pausanias.

(2) *Sur-tout une plante qui porte de la soie*. C'est ce que l'on appelle de la soie d'orient; elle vient réellement d'une plante, dont le fruit est une gousse approchante des gousses de fèves de marais. Cette gousse contient des fils blancs et déliés, mais fort courts. Le fond de la gousse est plein d'une petite graine qui, semée en de bonnes terres, rapportent au bout de deux ans. Il en croît en France comme il en croissoit chez les Eléens.

Les Sères élèvent de ces vers à soie dans des lieux (1) où le froid et le chaud ne se font pas trop sentir. L'ouvrage de ces petits animaux consiste en des filets de soie fort déliés, qu'ils roulent autour de leurs pieds. On les nourrit de panis durant quatre ans ; la cinquième année, car ils ne vivent pas plus long-tems, on leur donne à manger du roseau verd dont ils sont fort friands ; ils s'en engraissent et crèvent après. Quand ils sont morts, on tire de leurs entrailles une grande quantité de filets de soie. Il passe pour constant que l'île Séria est dans la partie la plus reculée de la mer Rouge. Cependant j'ai ouï dire à quelques gens que c'étoit non la mer Rouge, mais le fleuve Sérès qui formoit cette île, de la même manière que le Delta en Egypte est tout environné du Nil et non d'aucune mer. Les Sères et ceux qui habitent les îles adjacentes, comme Abasa (2) et Sacéa, sont réputés Ethio-

(1) *Dans les lieux où*, etc. Tout cet endroit est fort mal rendu dans le latin d'Amasée. Pausanias, au reste, parle de la première espèce de soie comme témoin oculaire ; mais il ne parle de la seconde que sur le rapport d'autrui, et il se trompe comme ceux de qui il tenoit ce qu'il rapporte. Car ce ver appellé *sère*, qu'il décrit ici, a peu de rapport avec nos vers à soie. Les Sères dont parle notre Auteur, occupoient un grand pays de l'Asie, au nord de la Chine, entre la Scythie qui le bornoit au couchant, et l'Océan oriental qui le baignoit au levant.

(1) *Comme Abasa et Sacéa*. Etienne de Byzance met les Abasséniens parmi les peuples de l'Arabie. Pour *Sacéa*, il

piens. Quelques-uns néanmoins croient que ce sont des Scythes qui sont venus se mêler avec les Indiens. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit présentement. D'Elis en Achaïe, ou du moins jusqu'au fleuve Larisse, il peut y avoir quelque cent cinquante-sept stades; car aujourd'hui ce fleuve fait la séparation des deux états, qui autrefois étoient bornés du côté de la mer par (1) le cap Araxe.

n'en parle pas; peut-être faut-il lire *Sabæa;* car les Saces étoient dans la Scythie. Mais comme l'Auteur dit que selon quelques-uns *Sacéa* étoit une colonie de Scythes, transplantée en Ethiopie, je crois qu'il ne faut rien changer au texte.

(1) *Par le cap Araxe.* C'est aujourd'hui *le cap de Clarence* en Morée; il s'avance dans le golfe de Clarente vers l'entrée septentrionale du canal de Zante.

FIN DU SIXIÈME LIVRE.

PAUSANIAS,

OU

VOYAGE HISTORIQUE, PITTORESQUE ET PHILOSOPHIQUE DE LA GRÈCE.

LIVRE SEPTIÈME.

VOYAGE DE L'ACHAÏE.

CHAPITRE PREMIER.

Le pays qui est à l'orient, vers la mer, entre les Eléens et les Sicyoniens, est aujourd'hui nommé Achaïe par ses propres habitans ; il se nommoit autrefois l'Egiale, et ses habitans se disoient Egialéens, du nom d'Egialée, ancien roi de Sicyone, à ce que disent les Sicyoniens. D'autres croient que cette contrée qui, pour la plus grande partie est maritime, avoit pris son nom de sa situation, le mot *aigialos* en grec signifiant le rivage de la mer. Quoi qu'il en soit, après la mort (1) d'Hellen,

(1) *Après la mort d'Hellen.* Hellen étoit fils de Deuca-

son fils Xuthus, chassé de Thessalie (1) par ses frères, qui l'accusoient d'avoir pillé les trésors de leur père, se retira à Athènes, où il épousa une fille (2) d'Erecthée, dont il eut deux fils, Achéus et Ion. Erecthée étant mort, ses enfans, qui disputoient à qui lui succéderoit, convinrent de prendre Xuthus pour juge de leur différend. Celui-ci décida en faveur de (3) Cécrops, qui étoit l'aîné; par-là il s'attira la haine (4) des autres, de sorte que chassé encore de l'Attique il vint s'établir dans l'Egiale, où il finit ses jours. Achéüs, l'aîné de ses fils ayant rassemblé quelques

lion et de Pyrrha. Les Grecs furent appellés de son nom *Hellenes*.

(1) *Chassé de Thessalie par ses frères*. Apollodore, liv. 1, les nomme Dorus et Eolus.

(2) *Une fille d'Erecthée*. Cette fille d'Erecthée que Xuthus épousa se nommoit Créuse.

(3) *En faveur de Cécrops qui étoit l'aîné*. Il y a eu deux Cécrops rois d'Athènes, celui-ci fils d'Erecthée et de Praxithée, étoit le second du nom. Son père Erecthée avoit régné cinquante ans, selon Eusèbe et saint Jérôme.

(4) *Par-là il s'attira la haine des autres*. Les autres frères de Cécrops, second du nom et septième roi d'Athènes étoient Ornéus, Pandorus et Métion; quelques auteurs ajoutent Alcon et Thespie, mais ils sont contredits par d'autres.

troupes composées d'Egialéens et d'Athéniens, vint en Thessalie et remonta sur le trône de son père. Ion, de son côté, marchoit déjà contre les Egialéens et contre Sélinus, leur roi, lorsque celui-ci lui envoya offrir en mariage Hélice sa fille unique. Ion l'épousa, fut adopté par le Roi, et désigné son successeur. Il eut en effet le bonheur de lui succéder. Il bâtit une ville qu'il nomma Hélice, du nom de sa femme, et il voulut que de son propre nom ses sujets s'appellassent Ioniens. Ce ne fut pourtant pas tant un changement de nom, qu'un nouveau nom ajouté au leur; car ils furent appellés Egialéens-Ioniens. Et même le pays conserva son ancienne dénomination, comme il paroît par le dénombrement des troupes d'Agamemnon, où Homère fait mention de l'Egiale et de la ville d'Hélice. Ion régnoit dans ce pays, lorsque les Athéniens, qui étoient en guerre avec les Eleusiniens lui donnèrent le commandement de leur armée; mais il mourut quelque tems après; et l'on voit encore sa sépulture à Potamos, bourgade de l'Attique. Ses descendans se maintinrent sur le trône jusqu'à ce qu'enfin ils furent chassés du pays, eux et leurs sujets, par les Achéens, qui eux-mêmes avoient été chassés d'Argos et de Lacédémone par les Doriens. Je raconterai tout ce qui se passa entre les Ioniens et les Achéens; mais il faut qu'auparavant j'explique pourquoi les peuples de Lacédémone et d'Argos, avant le re-

tour des Doriens, étoient les seuls du Péloponnèse qui portassent le nom d'Achéens.

Archandre et Architele (1), tous deux fils d'Achéüs, se transplantèrent de la (2) Phtiotide à Argos. Danaüs leur fit épouser deux de ses filles, Automate à Architele, et Scéa à Archandre. Une preuve qu'ils n'étoient point originaires d'Argos, et qu'ils étoient venus s'y établir, c'est qu'Archandre imposa à son fils le nom de *Métanaste*, comme si on disoit, *qui s'est transplanté d'un lieu en un autre*. Les enfans d'Achéüs s'étant rendus puissans à Argos et à Lacédémone, il arriva que les Argiens et les Lacédémoniens prirent insensiblement le nom d'Achéens, ce qui n'empêchoit pas que les Argiens ne fussent aussi appellés Danaéens, d'un nom qui leur étoit propre et particulier. Mais dans la suite les Doriens chassèrent d'Argos et de Lacédémone la postérité d'Achéüs. Après ce premier succès, ils envoyèrent aux Ioniens un héraut pour leur dire qu'ils eussent à les recevoir dans leur pays, et à les recevoir à l'amiable, sans qu'il fût besoin d'employer la force. Les Ioniens furent fort alarmés de ce compliment; ils

(1) *Tous deux fils d'Achéus*. Hérodote fait Archandre, non pas fils, mais petit-fils d'Achéus.

(2) *De la Phtiotide*. C'étoit une contrée de la Thessalie. Strabon divise toute la Thessalie en quatre parties, et la Phtiotide en est une.

craignirent avec raison que s'ils recevoient ces Doriens déjà unis avec les Achéens, ils ne voulussent être gouvernés par leur roi Tisamène, fils d'Oreste, que sa valeur et la noblesse de son sang rendoient en effet fort illustre. Au lieu donc d'accepter la proposition, ils marchèrent contre les Achéens. Tisamène fut tué des premiers dans le combat; cependant les Achéens eurent l'avantage et poussèrent les Ioniens jusqu'à Hélice, où ceux-ci se voyant prêts d'être forcés, furent obligés de capituler, et eurent la liberté de se retirer où ils voudroient. Les Doriens enterrèrent Tisamène à Hélice; mais dans la suite les Lacédémoniens avertis par l'oracle de Delphes, transportèrent ses os à Sparte. On y voit encore aujourd'hui son tombeau dans le lieu même où les Lacédémoniens font ces repas qu'ils appellent du nom (1) de *Phiditia*. Quant aux Ioniens, ils se refugièrent en Attique. Les Athéniens et leur roi Mélanthus, fils d'Andropompe, les reçurent à bras ouverts, par considération pour la mémoire d'Ion, et pour ses grands services. D'autres disent qu'il y eut aussi de la politique à cet acte de générosité, et que si les Athéniens recueillirent ces fugitifs, ce fut moins par amitié pour eux, que pour se fortifier de leur secours contre les Doriens qu'ils commençoient à appréhender.

(1) *Du nom de Phiditia*. Il en a été parlé dans le troisième livre. Je renvoie donc à la table.

CHAPITRE II.

QUELQUES années après, la discorde se mit entre Médon et Nilée, les deux aînés des fils de Codrus. Chacun d'eux vouloit régner. Nilée méprisoit son frère parce qu'il étoit boîteux, et juroit qu'il ne lui obéiroit jamais. L'affaire ayant été portée à l'oracle de Delphes, la Pythie prononça en faveur de Médon, et lui adjugea le royaume d'Athènes. Nilée et les autres fils de Codrus ne pouvant digérer cette préférence résolurent d'aller chercher fortune ailleurs. Ils furent suivis de quelques Athéniens de bonne volonté et de la plupart des Ioniens. Ce fut la troisième colonie qui sortit de Grèce, composée d'une multitude étrangère et commandée par un chef étranger; car long-tems auparavant, Iolas, Thébain, neveu d'Hercule, avoit mené une colonie d'Athéniens et de Thespiens en Sardaigne. Et, environ un siècle avant que les Ioniens quittassent Athènes, Théras, autre Thébain, fils d'Autésion, à la tête d'une troupe de Lacédémoniens et de Minyens, que les Pélasges (1) avoient chassés de Lemnos, alla s'établir dans cette île que l'on nommoit

(1) *Que les Pélasges*, etc. Il y a dans le texte ὑπὸ Πελασγοῦ; mais je lis avec Paulmier ὑπὸ Πελασγῶν.

alors Calliste, et qui depuis fut appellée l'île Théra. La troisième peuplade fut donc celle de ces Ioniens que conduisirent les fils de Codrus, et dont l'origine n'avoit rien de commun avec la leur, puisque ces chefs, du côté de leur père et de leur ayeul, Codrus et Mélanthus étoient Messéniens, originaires de Pylos, et Athéniens du côté de leur mère; mais plusieurs autres Grecs se joignirent aux Ioniens. Premièrement il y eut des Thébains sous la conduite de Philotas, petit-fils de Pénélée. En second lieu, des Orchoméniens Minyens, à cause de l'affinité qu'ils avoient avec les fils de Codrus. Troisièmement des Grecs de tous les endroits de la Phocide, excepté de Delphes; quatrièmement enfin, des Abantes de l'île Eubœe. Philogène et Damon, Athéniens, tous deux fils d'Euctémon, donnèrent aux Phocéens des vaisseaux pour passer la mer, et en prirent eux-mêmes le commandement. Tous ces aventuriers firent voile en Asie, se répandirent sur la côte, et s'emparèrent les uns d'une ville, les autres d'une autre. Nilée, avec sa troupe, se rendit maître de Milet.

Si l'on veut savoir l'origine des Milésiens, voici ce qu'eux-mêmes en racontent. Le pays qu'ils occupent s'appelloit Anactorie, sous le règne d'Anax, qui en étoit originaire, et sous celui de son fils Astérius. Des Crétois abordèrent à cette côte; ils avoient pour chef Milétus, qui donna

son nom à la ville et à tout le territoire qui en dépend ; ce Milétus étoit sorti de Crète avec tous ceux de son parti, pour se dérober à la vengeance de Minos, fils d'Europe. Cette partie de l'Asie étoit pour lors habitée par les Cariens, qui reçurent les Crétois dans leur ville, et ne firent plus qu'un peuple avec eux. Mais les Ioniens s'étant rendus maîtres de Milet, ils exterminèrent tout ce qu'il y avoit d'hommes, à la réserve de ceux qui voyant la ville prise cherchèrent leur salut dans la fuite. Les femmes et les filles furent épargnées, et les Ioniens s'allièrent ensuite avec elles. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on voit encore le tombeau de Nilée assez près de la porte, et à la gauche du chemin qui mène à Didymes. Le temple et l'oracle d'Apollon subsistoient à Didymes long-tems avant la transmigration des Ioniens. La Diane d'Ephèse est aussi beaucoup plus ancienne que cette époque ; et Pindare semble n'avoir pas connu l'antiquité du temple de cette déesse, lorsqu'il a dit que les Amazones l'avoient bâti en allant faire la guerre aux Athéniens et à Thésée ; car ces Amazones vinrent des rives du Thermodon pour sacrifier à Diane d'Ephèse dans son temple, dont elles avoient connoissance, parce que, quelque tems auparavant défaites par Hercule, et précédemment encore par Bacchus, elles s'y étoient réfugiées comme dans un asyle. Ce temple n'a donc

point

point été bâti par les Amazones, mais par Crésus et Ephésus. Crésus étoit originaire du pays; Ephésus passoit pour être fils du Caystre; et cet Ephésus donna son nom à la ville. Le pays d'Ephèse étoit pour lors occupé par des Lélèges, peuples de Carie, et encore plus par des Lydiens. Des fugitifs de tout pays, et sur-tout ces femmes que l'on nomme Amazones, vinrent habiter les environs du temple.

Tel étoit l'état d'Ephèse, lorsqu'Androcle, fils de Codrus, y fit une descente avec les Ioniens qui suivoient ses enseignes. Il chassa d'abord les Lélèges et les Lydiens qui tenoient la ville haute. Ceux qui demeuroient autour du temple lui ayant prêté serment de fidélité, ne furent troublés en aucune façon; ensuite il prit Samos et en chassa les habitans. Les Ephésiens, j'entends les Ioniens nouvellement établis à Ephèse, possédèrent quelque tems Samos avec toutes les îles voisines. Après quelques années les Samiens étant rentrés dans leur ville, Androcle alla secourir ceux de Priène contre les Cariens. Les Grecs demeurèrent victorieux, mais Androcle fut tué dans le combat; les Ephésiens rapportèrent son corps à Ephèse où il fut inhumé. On voit encore aujourd'hui sa sépulture sur le chemin qui mène du temple de Diane au temple de Jupiter Olympien près de la porte Magnétis; ce tombeau est remarquable par la figure d'un homme armé qui est dessus. Les

Ioniens s'établirent ensuite à Myunte et à Priène, et poussant leurs conquêtes ils dépouillèrent peu à peu les Cariens de toutes leurs villes. Cyarète (1) un des fils de Codrus repeupla Myunte. A l'égard de Priène, comme parmi les Ioniens il y avoit des Thébains, Philotas, petit-fils de Pénélée (2), et Epytus (3), fils de Nilée, furent les chefs de la colonie qui y entra. Cette ville éprouva bien des malheurs, premièrement de la part de (4) Mégabatès, général des Perses, et en second lieu de la part d'Hiéron un de ses propres citoyens; cependant elle subsiste encore et est de la dépendance des Ioniens. Pour Myunte, ses habitans ont été obligés de l'abandonner par l'accident que je vais dire. Il y avoit dans le voisinage de cette ville un petit golfe; le Méandre qui passe auprès, à force d'élargir son lit et de se répandre, jetta tant de limon dans ce golfe, que l'eau ne communiquant plus avec la mer et venant à croupir, forma un marais dont les exha-

(1) *Cyarète*. Strabon le nomme Cydrelus, et dit que c'étoit un fils naturel de Codrus. Je lis ici dans le texte de Pausanias *οἰκιστὴς* pour *οἰκισαι*.

(2) *Philotas petit-fils de Pénélée*, etc. Ce Philotas étoit Thébain, et Epytus étoit Athénien.

(3) *Et Epytus fils de Nilée*. Le texte dit *Egyptus*; c'est *Epytus* qu'il faut lire, comme Strabon, livre 14.

(4) *Mégabatès*. Je lis ainsi avec Kuhnius, le nom *Tabutès* que porte le texte étant entièrement inconnu; au-lieu que Mégabatès étoit un Général de Darius, dont Hérodote parle dans sa Therpsicore.

laisons engendrèrent une si grande quantité de cousins et de moucherons qu'il fallut déserter. Les gens du pays se retirèrent à Milet, emportant avec eux tous leurs effets et jusqu'aux statues de leurs dieux. Aussi, n'ai-je rien vu de beau à Myunte qu'un temple de Bacchus qui est de marbre blanc. La même chose arriva aux Atarnites, qui sont au-dessous de Pergame.

CHAPITRE III.

Les Colophoniens ont à Claros un temple et un oracle d'Apollon qu'ils disent être d'une grande antiquité. Voici, selon eux, les révolutions qu'ils ont souffertes. Dans le tems que les Cariens possédoient ce canton, les premiers Grecs qui y abordèrent furent des Crétois. Ils avoient pour chef Rhacius qui, avec la nombreuse troupe qu'il avoit débarquée, se rendit maître de la côte et s'y établit. Quelque tems après, Thersandre fils de Polynice et les Argiens prirent Thèbes. Ils y firent beaucoup de prisonniers qu'ils envoyèrent à l'oracle de Delphes. Parmi eux étoit Manto qui venoit de perdre Tirésias son père, mort en allant à Haliarte. La réponse de l'oracle fut que ces prisonniers eussent à chercher des terres étrangères. Aussi-tôt ils équipent une flotte, passent en Asie et vont descendre à Claros. Les

Crétois voyant débarquer ces étrangers prennent les armes, marchent à eux, les enveloppent et les mènent à Rhacius. Celui-ci ayant su de la jeune Manto quels étoient ses compagnons et ce qui les amenoit en Asie, il les associe aux Crétois, les reçoit dans sa ville, et pour Manto, il l'épouse. De ce mariage naquit Mopsus qui dans la suite chassa les Cariens de toute cette côte. Cependant les Ioniens firent alliance avec les Grecs qui s'étoient rendus maîtres de Colophon, et ces deux peuples fondus, s'il faut ainsi dire, en un, furent assujettis au même gouvernement et aux mêmes loix. Damasicthon et Prométhus tous deux fils de Codrus, de chefs de la colonie étoient devenus rois des Ioniens. Mais bientôt la mésintelligence se mit entre ces deux frères; Prométhus tua Damasicthon et s'enfuit à Naxe où il mourut. On rapporta son corps dans ses états, où les fils de Damasicthon le reçurent et l'inhumèrent ; sa sépulture se voit encore dans un lieu nommé Polytichide.. En parlant de Lysimaque, j'ai déjà dit qu'il détruisit la ville de Colophon ; la raison pourquoi il la traita ainsi, c'est que de tous les Grecs qui avoient débarqué à Ephèse, les Colophoniens furent les seuls qui prirent les armes contre lui et contre les Macédoniens. Ceux de Smyrne se joignirent à eux. Plusieurs des uns et des autres périrent dans le combat ; leur sépulture est à gauche du chemin

qui mène à Claros. Pour la ville de Lébédos, Lysimaque la ruina uniquement, afin d'en transférer les habitans à Ephèse, et de repeupler cette grande ville. Le terroir de Lébédos est très-fertile; quoique sur le bord de la mer il abonde en sources d'eau douce, et ces mêmes eaux sont fort salutaires. Ce canton étoit anciennement occupé par les Cariens; Andrémon (1) fils de Codrus et chef d'une colonie Ionienne les en chassa. Quand on est sorti de Colophon et que l'on a passé le fleuve (2) Alens, on trouve le tombeau d'Andrémon à la gauche du chemin. Les Orchoméniens Minyens de leur côté s'établirent à Téos sous la conduite d'Athamas petit-fils, à ce que l'on dit, de cet Athamas qui eut Eole pour père. Téos fut une des villes où les Grecs et les Cariens surent compatir ensemble. Apœcu arrière-petit-fils de Mélanthus y amena aussi des Ioniens qui ne troublèrent en rien ni les Orchoméniens, ni les naturels du pays; et

(1) *Andrémon fils de Codrus.* Il est nommé Andropompe par Strabon; ces noms propres sont souvent défigurés par la négligence des copistes.

(2) *Le fleuve Alens.* Le texte dit le fleuve *Caléon*: comme ce fleuve ne se trouve nulle part, il n'est pas douteux que le texte ne soit corrompu, et qu'il ne faille lire *Alens*. L'Auteur lui-même parle du fleuve Alens, comme du fleuve de toute l'Ionie dont les eaux étoient les plus froides. Amasée et Ortélius s'y sont trompés. *Paulmier.*

quelques années ensuite il y vint encore un essaim d'Athéniens et de Béotiens. Les premiers étoient commandés par Damasus et par Naoclus, tous deux fils de Codrus, les seconds par Gérès qui étoit aussi de Béotie : ces nouveaux venus furent reçus avec amitié par Apœcus.

Quant aux Erythréens, suivant leur tradition, ils vinrent autrefois de Crète avec Erythrus fils de Rhadamante, lequel Erythrus donna son nom à la ville qu'ils habitent aujourd'hui. Mais ils n'étoient pas les seuls habitans. Il se mêla parmi eux des Lyciens, des Cariens et des Pamphyliens; des Lyciens, à cause de leur ancienne consanguinité avec les Crétois, car ils étoient originaires de Crète, et descendoient de ces anciens Crétois qui quittèrent le pays avec Sarpedon; des Cariens, comme ayant été autrefois liés d'amitié avec Minos; des Pamphyliens enfin, comme sortis aussi de race grecque, je veux dire de ces Grecs qui, après la prise de Troye, furent long-tems errans avec Calchas. A ces peuples se joignit encore un certain nombre d'hommes, que Cnopus, autre (1) fils de Codrus, tira de chaque ville d'Ionie, et qu'il fit entrer dans Erythres. Pour les Clazoméniens et les Phocéens, ils n'avoient aucune ville en Asie avant l'arrivée des Ioniens. En effet

(1) *Cnopus autre fils de Codrus.* Le texte dit *Clέopus*; mais c'est *Cnopus* qu'il faut lire avec Meursius, comme dans Strabon, dans Polyenus, et dans Etienne de Byzance.

quelques-uns de ces Ioniens, après avoir long-tems erré de côté et d'autre s'avisèrent de venir demander un chef aux Colophoniens, qui leur donnèrent Parphorus. Sous les auspices de ce chef ils bâtirent une ville au pied du mont Ida; mais bientôt après ils l'abandonnèrent, et s'en étant retournés dans la nouvelle Ionie, ils fondèrent Scyppium vers les confins de la Colophonie. Ils s'en dégoûtèrent encore, et en étant sortis, ils se fixèrent enfin dans le pays où ils sont aujourd'hui, et bâtirent la ville de Clazomène en terre ferme; la peur qu'ils eurent des Perses fit même qu'ils passèrent dans l'île qui est située vis-à-vis. Ensuite Alexandre voulut joindre l'île à la ville par le moyen d'une chaussée, ce qui en auroit fait une péninsule. Clazomène ne fut pas seulement habitée par des Ioniens, il y vint aussi des Cléonéens, des Phliasiens, et plusieurs autres qui après le retour des Doriens dans le Péloponnèse, furent obligés de quitter leur première demeure, les uns par une raison, les autres par une autre. A l'égard des Phocéens Asiatiques, ils descendent originairement de ceux qui occupent encore de nos jours la Phocide auprès du mont Parnasse. Ils passèrent en Asie sous le commandement de Philogène et de Damon Athéniens, et s'établirent dans le lieu où ils sont, non par voie de conquête, mais du consentement des Cuméens. Les Ioniens ne voulurent ni faire alliance avec eux,

ni les admettre dans l'assemblée des états, qu'à condition qu'ils obéiroient à des rois du sang de Codrus. C'est pourquoi ils prirent chez les Erythréens et chez ceux de Téos trois princes de cette maison, savoir, Oetès, Périclus et Abartus.

CHAPITRE IV.

Les Ioniens possèdent plusieurs autres villes dans les îles. Ils ont Samos au-dessus de Mycale, et Chio vis-à-vis du mont Mimas. Si nous en croyons le poète Asius de Samos fils d'Amphiptoleme; Phœnix épousa Périmede fille d'Oeneus, et en eut deux filles, Astypalée et Europe. Astypalée fut aimée de Neptune; et de ce commerce naquit Ancée, qui régna sur ces peuples que l'on nommoit Léléges. Ancée épousa Samia fille du Méandre; il en eut quatre fils, Périlas, Enudus, Samus, Alitherse, et une fille qui eut nom Parthénope: cette fille plut à Apollon et lui donna un fils qui s'appella Lycomede: voilà ce qu'Asius dit dans ses poésies. Ce fut en ce tems-là que les Ioniens entrèrent dans Samos, et ils y furent reçus moins par amitié que par force. Ils avoient à leur tête Proclès fils de Pityrée; c'étoit un Epidaurien qui menoit avec lui bon nombre de ses compa-

triotes que Déiphon et les Argiens avoient chassés de l'Epidaurie. Ce Proclès descendoit d'Ion fils de Xutus; il eut un fils nommé Léogorus qui fut roi des Samiens après son père. Les Ephésiens, sous la conduite d'Androcle, lui firent la guerre, et l'ayant vaincu, ils le chassèrent de son île, lui et les Samiens, sous prétexte qu'ils avoient voulu se liguer avec les Cariens contre les Ioniens. Une partie de ces fugitifs alla s'établir dans cette île de la Thrace que l'on appelloit autrefois Dardanie, et qui depuis fut appellée de leur nom Samothrace; les autres suivirent Léogorus, passèrent dans le continent qui est au-delà de Samos et y bâtirent une forteresse auprès d'Anéa, d'où, onze ans après, étant venus assiéger Samos, ils la reprirent et en chassèrent les Ephésiens à leur tour.

Quelques-uns disent que le temple de Junon qui est à Samos, a été bâti par les Argonautes, et que ce sont eux qui y ont transféré d'Argos la statue de la Déesse. L'opinion des Samiens est que Junon naquit dans leur île sur les bords du fleuve Imbrasus, et sous un saule qu'ils montrent encore aujourd'hui dans l'enceinte consacrée à la Déesse. Son temple est fort ancien, à en juger sur-tout par sa statue qui est un ouvrage (1) de Smilis d'Egine

(1) *Qui est un ouvrage de Smilis d'Egine.* Le poëte Callimaque cité par Eusèbe dans sa Préparation évangélique, dit que cette statue étoit un ouvrage de Celmis l'un des Dactyles Idéens, et celui qui avoit trouvé l'usage du fer; et il ajoute

fils d'Euclide ; car ce statuaire vivoit du tems de Dédale, mais il étoit beaucoup moins illustre. Pour Dédale, outre qu'il étoit né à Athènes, de race royale et de la famille des Métionides, son art, sa fuite, ses voyages, ses malheurs même, tout contribuoit à le rendre célèbre. Coupable du meurtre de son propre neveu, fils de sa sœur, et n'ignorant pas les loix de son pays sur l'homicide, il se réfugia en Crète auprès de Minos. Là il fit des ouvrages merveilleux pour Minos et pour ses filles, comme Homère nous l'apprend dans l'Illiade. Mais convaincu d'un nouveau crime il fut mis avec son fils dans une étroite prison, d'où ayant trouvé le moyen de se sauver, il passa à Inyque ville de Sicile, et alla implorer la protection du roi Cocalus. Minos le redemandant, et Cocalus ne voulant pas le livrer, il causa la guerre entre les deux Rois. Enfin les filles de Cocalus conçurent tant d'estime pour lui, et furent si charmées de la beauté de ses ouvrages, que pour conserver cet excellent homme, elles jurèrent la mort de Minos. En un mot dans la Sicile et dans toute l'Italie rien

qu'auparavant les hommes ignoroient l'art de faire des simulacres ou statues, et que Junon étoit représentée par un ais ou morceau de bois grossièrement raboté, de même que la Minerve consacrée par Danaüs dans la ville de Linde. Clément d'Alexandrie rapporte à-peu-près la même chose. Pausanias est d'un autre sentiment, il s'en tenoit à la tradition des Samiens.

n'étoit alors si fameux que le nom de Dédale, au lieu que Smilis n'étoit guère connu que des Samiens et des Eléens. Mais du moins passe-t-il pour constant chez ces peuples que la statue de Junon à Samos est de lui.

Quant à l'île de Chio, voici ce que nous apprend Ion (1) poëte tragique et historien. Neptune selon lui vint dans une île déserte, il y trouva une nymphe dont il devint amoureux. Il en eut un fils, et le jour que la nymphe le mit au monde, il tomba une si grande quantité de neige que le nom lui en demeura; il fut appellé Chius, parce que *Chion* en grec signifie de la neige. Neptune eut encore d'une autre nymphe deux fils, Angélus et Mélas; ce furent là les premiers habitans de l'île. Ensuite Œnopion y vint de Crète avec ses fils, Talus, Evanthe, Mélas, Salagus et Athamas; il y régna et ses enfans après lui. De son tems les Cariens et les Abantes de l'île Eubœe s'établirent aussi à Chio. Aux enfans d'Œnopion succéda Amphiclus; c'étoit un étranger d'Hestiéa en Eubœe, qui, sur la foi de l'oracle de Delphes, étoit venu chercher fortune à Chio. Hector un des descendans étant parvenu à la couronne fit la guerre aux Abantes et aux Cariens établis dans l'île. Une

(1) *Ion poëte tragique.* Ion étoit de l'île de Chio, et florissoit en la quatre-vingt-deuxième olympiade. Une preuve du mérite de ce poëte, c'est que Platon voulant parler de la poésie, a intitulé du nom d'Ion le dialogue où il en traite.

partie fut taillée en pièces, l'autre se rendit à discrétion et fut obligée d'évacuer le pays. Hector après avoir pacifié l'île se souvint qu'il devoit célébrer une fête et un sacrifice dans l'assemblée générale des Ioniens; il s'en acquitta, et ce fut dans cette assemblée que pour honorer sa valeur on lui décerna un trépied. Je sais que le poëte Ion rapporte tous ces faits; mais il ne nous dit point pourquoi les habitans de Chio furent compris dans le dénombrement des Ioniens.

CHAPITRE V.

SMYRNE étoit dès lors habitée comme elle l'est présentement. C'étoit une des douze villes appartenante aux Eoliens. Les Ioniens ayant assemblé un corps de troupes à Colophon, assiégèrent Smyrne et la conquirent sur les Eoliens. Dans la suite ils donnèrent aux habitans le droit d'envoyer des députés à l'assemblée des états-généraux d'Ionie. Mais tout cela doit s'entendre de l'ancienne Smyrne; car celle qui subsiste aujourd'hui, c'est Alexandre (1), fils de Philippe, qui l'a bâtie sur

(1) *C'est Alexandre fils de Philippe*, etc. Aristide dit la même chose. Mais Strabon est d'un sentiment contraire. Selon lui, la nouvelle Smyrne ne fut point bâtie par Alexandre, mais par ses successeurs Antigonus et Lysimaque. Pour concilier ces auteurs, on peut croire qu'Alexandre forma le

une apparition qu'il eut en songe. On dit que ce Prince en chassant sur le mont Pagus fut conduit par la chasse même près du temple des Némèses; fatigué qu'il étoit, et trouvant un plane sur le bord d'une fontaine, il se coucha auprès et s'endormit. Là, durant son sommeil (1), les Némèses s'étant apparu à lui, elles lui ordonnèrent de bâtir une ville dans ce lieu même, et d'y transférer les habitans de Smyrne. Ces peuples en ayant été avertis, envoyèrent aussi-tôt à Claros pour consulter l'oracle sur ce qu'ils avoient à faire; la réponse fut qu'ils seroient infiniment heureux s'ils alloient habiter le mont Pagus au-delà du Mélès; c'est pourquoi ils changèrent volontiers de demeure. J'ai dit des Némèses, parce que ces peuples en reconnoissent plusieurs qui ont eu, disent-ils, la Nuit pour mère; de la même manière que les Athéniens croient l'Océan père de celle qu'ils honorent à Rhamnus.

L'Ionie en général jouit du plus beau ciel du monde. La température de l'air y est extrêmement

dessein de bâtir la nouvelle ville, qu'il commença même l'entreprise, et que ses successeurs l'achevèrent; c'est le sentiment de Paulmier.

(1) *Les Némèses s'étant apparu*, etc. Les Némèses ou Euménides, selon Hygin, étoient filles de l'Erèbe et de la Nuit. Cette apparition des Némèses à Alexandre est confirmée par une médaille que M. Nicaise rapporte dans un traité qu'il a fait sur le *nummus Pantheus* de l'empereur Adrien.

douce et agréable. On ne voit nulle part ailleurs de si beaux temples; celui de Diane d'Ephèse est le plus considérable par sa grandeur et par sa richesse. Appollon en a un à Branchide dans le territoire de Milet, et un autre à Claros près de Colophon, ces deux-là ne sont pas achevés. Les Perses ont voulu brûler celui de Junon à Samos, et celui de Minerve à Phocée; quoiqu'endommagés par le feu l'un et l'autre, ils causent encore de l'admiration. Le temple d'Hercule à Erythres et celui de Minerve à Priène vous feront beaucoup de plaisir; celui-ci par la beauté dont est la statue de la Déesse; celui-là par son antiquité. La statue d'Hercule n'est ni dans le goût de celle d'Egine, ni même dans le goût de l'ancienne école d'Athènes. Si elle ressemble à quelque chose, c'est aux statues égyptiennes travaillées avec art. Le Dieu est sur une espèce de radeau, et les Erythréens disent qu'il fut apporté ainsi de Tyr en Phénicie, par mer. Ils ajoutent que le radeau entré dans la mer Ionienne s'arrêta au promontoire de Junon, autrement dit le cap Messate, parce qu'en allant d'Erythres à Chio, on le trouve à moitié chemin. D'aussi loin que ceux d'Erythres et de Chio apperçurent la statue du Dieu, tous voulurent avoir l'honneur de la tirer à bord, et s'y employèrent de toutes leurs forces. Un Erythréen nommé Phormion, pêcheur de son métier, et qui avoit perdu la vue par une maladie, fut averti en songe que si les femmes d'Erythres

vouloient couper leurs cheveux et que l'on en fît une corde, on ameneroit le radeau sans peine. Pas une Erythréenne ne se mettant en devoir de déférer à ce songe, des femmes de Thrace qui, bien que nées libres, servoient à Erythres, sacrifièrent leur chevelure; par ce moyen les Erythréens eurent la statue du Dieu en leur possession, et pour récompenser le zèle de ces Thraciennes, ils ordonnèrent qu'elles seroient les seules femmes qui auroient la liberté d'entrer dans le temple d'Hercule. Ils montrent encore aujourd'hui cette corde faite de cheveux, et la conservent soigneusement. A l'égard du pêcheur, ils assurent qu'il recouvra la vue et jouit de ce bienfait le reste de ses jours. Il y a encore à Erythres un temple de Minerve Poliade. Sa statue est de bois, d'une grandeur extraordinaire, assise sur une espèce de trône, et tenant une quenouille des deux mains; la Déesse a sur la tête une couronne surmontée de l'étoile polaire. Je crois cette statue d'Endœus; j'en juge par plusieurs indices, mais sur-tout par la manière dont tout l'ouvrage est façonné, et encore plus par les Heures et les Graces de marbre blanc, qui étoient exposées à l'air peu avant que j'arrivasse à Erythres. Le temple d'Esculape que l'on voit à Smyrne a été fait de mon tems; il est bâti entre une montagne fort haute et un bras de mer, qui a cela de particulier qu'il ne mêle ses eaux avec aucunes autres.

Mais l'Ionie, outre la beauté du climat et la magnificence de ses temples a bien d'autres choses qui méritent qu'on en parle. Dans le territoire d'Ephèse vous avez le fleuve Cenchrius, le mont Pion, ainsi nommé (1) à cause de la fertilité de son terroir ; la fontaine (2) Alipia, et aux environs de Milet la fontaine Biblis, si célèbre par (3) l'aventure de la malheureuse Biblis. A Colophon, le bois sacré d'Apollon, où il y a des frênes d'une grande beauté, et près de ce bois le fleuve Alens, de tous les fleuves de l'Ionie le plus renommé pour la fraîcheur de ses eaux. Lébédos est à voir pour ses bains également salutaires et magnifiques. Il y en a aussi dans le voisinage de Téos, sur le promontoire Macria, et plusieurs, les uns creusés naturellement dans le roc sur le bord de la mer, les autres faits de main d'homme et fort ornés. Les Clazoméniens

(1) *Le mont Pion ainsi nommé*, etc. du mot grec πιων, *pinguis*, *gras*, *fertile*.

(2) *La fontaine Alipia*. C'est ainsi qu'il faut lire dans le texte avec Ortelius et Paulmier. Cette fontaine étoit ainsi nommée à cause de ses eaux qui étoient grasses. λιπος, *pinguedo*, *graisse*. L'*alpha* est ici augmentatif, et non privatif.

(3) *Par l'aventure de la malheureuse Biblis*. Biblis conçut une violente passion pour son frère Caunus, et fut métamorphosée en une fontaine. *Voyez* Ovide, liv. 9 de ses métamorphoses.

ont

ont aussi les leurs, où ils rendent une espèce de culte à Agamemnon. Auprès est un antre qu'ils disent être l'antre de la mère de Pyrrhus, et ils font je ne sais quel conte de Pyrrhus, berger. Les Erythréens ont le bourg Chalcitis qui a donné son nom à leur troisième tribu ; de ce côté-là, vous voyez un promontoire qui avance dans la mer, et d'où sort une source d'eau, la meilleure et la plus saine qu'il y ait dans toute l'Ionie. Les Smyrnéens ont dans leur pays la rivière de Mélès qui est une très-belle rivière ; à sa source est une grotte où l'on dit qu'Homère composoit ses poëmes. A Chio, l'on voit le tombeau d'Œnopion, digne de curiosité par lui-même et par les grandes choses que l'on raconte de ce héros. A Samos, sur le chemin qui mène au temple de Junon, l'on vous montrera la sépulture de Rhadine et de Léontichus ; il est assez ordinaire aux amans malheureux d'aller faire des vœux sur ce tombeau ; en un mot, l'Ionie est pleine de curiosités qui ne le cèdent guère à pas une de celles que l'on trouve dans les autres endroits de la Grèce.

CHAPITRE VI.

Après la transmigration des Ioniens, les Achéens partagèrent leur domaine entre eux, et

le sort en décida; ce domaine consistoit en douze villes qui sont connues de tous les Grecs : c'est à savoir Dyme, que l'on trouve la première en venant d'Elis, ensuite Olene, Phares, Tritia, Rhypes (1), Egion, Cerynée, Bure, Hélice, Eges, Egire et Pellene qui est la dernière du côté de la Sicyonie. Les Achéens et leurs Rois s'établirent dans toutes ces villes, qui auparavant étoient habitées par les Ioniens. Les principaux rois des Achéens étoient Daimène, Sparton, Tellès et Léontomène, tous fils de Tisamène; car leur aîné Cométès étoit déjà passé en Asie. Ces quatre Princes, avec Damasias leur cousin-germain, fils de Penthilus et petit-fils d'Oreste, avoient toute l'autorité; cependant Preugene et Patréus son fils, souverains de ces Achéens qui avoient été chassés de Lacédémone, furent associés aux autres Princes. On leur donna en souveraineté une ville qui depuis, du nom de Patréus, fut nommée Patra. Il me faut maintenant parler des exploits militaires de ces peuples.

Au tems de la guerre de Troye, lorsque les Achéens étoient encore maîtres de Sparte et d'Arges, ils faisoient une partie considérable des Grecs et ils eurent grande part à cette expédition. Mais

(1) *Rhypes*, *Egium*, *Cerynee*. Les noms de ces villes sont defigurés dans le texte. Sylburge prouve par l'autorité de Polybe, de Strabon et d'Hérodote qu'elles s'appelloient du nom que je leur donne ici.

dans la guerre des Perses, ils ne se trouvèrent ni au pas des Thermopyles, où Léonidas fit une action si mémorable, ni au combat naval qui fut donné par Thémistocle, général des Athéniens, entre Salamine et l'ile Eubœe; car il n'est fait aucune mention d'eux dans le dénombrement soit des Lacédémoniens, soit des Athéniens; ils n'arrivèrent même à Potidée qu'après que le combat fut fini; c'est la raison pourquoi vous ne voyez point le nom des Achéens sur le monument que les Grecs consacrèrent à Jupiter Olympien, en action de grace de leur victoire. Je crois qu'alors ils ne se mettoient en peine que de défendre leur pays; peut-être aussi qu'enflés d'avoir autrefois conquis le royaume de Priam, ils n'aimoient pas à être commandés par les Lacédémoniens, qui étoient, non plus de ces anciens Achéens, mais des Doriens: c'est même ce qui parut dans la suite; car dans la guerre de Lacédémone contre Athènes, ils donnèrent du secours à ceux de Patra, et favorisèrent toujours les Athéniens. Mais depuis ce tems-là, lorsqu'il fut question de la cause commune des Grecs, comme à Chéronée où toute la Grèce étoit réunie contre les Macédoniens et contre Philippe, les Achéens firent leur devoir. S'ils ne marchèrent pas en Thessalie pour courir même fortune que les Athéniens à la journée de Lamia, c'est qu'ayant été défaits en Béotie, ils n'étoient pas remis encore de leurs

pertes, du moins ainsi le disent leurs historiens. Dans le tems que j'étois à Patra, celui qui me montroit les curiosités du pays m'assura qu'il n'y eût qu'un seul Achéen qui se trouva à cette bataille ; il le nommoit Chilon et me disoit que ce Chilon étoit un homme qui s'étoit fait de la réputation à la lutte. Je sais pour moi qu'il y eut aussi un Lydien nommé Adraste, qui par inclination s'attacha aux Grecs et voulut suivre leur sort. Les Lydiens lui érigèrent ensuite une statue de bronze devant le temple de Diane Persique, avec une inscription qui porte que cet Adraste mourut en combattant pour les Grecs contre Léonnatus. Quant à l'irruption que firent les Gaulois lorsqu'ils passèrent les Thermopyles, ni les Achéens, ni les autres peuples du Péloponnèse ne crurent pas devoir beaucoup s'en alarmer. Ils se persuadèrent qu'ils n'avoient qu'à fortifier l'isthme de Corinthe depuis le port Lechée jusqu'au port de Cenchrée, parce que ces barbares n'ayant point de flotte, ils ne pouvoient pénétrer que par cet espace de terre qui est entre les deux mers ; c'étoit le sentiment général de tous les Péloponnésiens. Et lorsque ces mêmes Gaulois, ayant par tout moyen rassemblé des vaisseaux, furent passés en Asie, voici en quel état se trouva la Grèce. Aucune puissance n'étoit assez supérieure à l'autre pour entreprendre de lui donner l'exemple ou de lui faire la loi. Les Lacédémoniens avoient reçu

à Leuctres une plaie qui saignoit encore; d'ailleurs, d'un côté les Arcadiens réunis contre eux dans la ville de Mégalopolis, de l'autre les Messéniens à leurs portes et toujours prêts à les harceler ne leur permettoient pas de reprendre leur ancienne supériorité. Thèbes détruite par Alexandre et rétablie peu d'années après par Cassander n'avoit pas eu le tems de se relever. Les Athéniens avoient à la vérité l'affection de la plupart des Grecs qui se souvenoient de l'état florissant où avoit été Athènes; mais les Macédoniens ne leur donnoient pas le moindre relâche.

CHAPITRE VII.

OR, en ce tems-là que les différens peuples de la Grèce peu touchés de l'intérêt commun de la nation, ne s'occupoient que de leur intérêt particulier, les Achéens l'emportoient sur tous les autres en force et en puissance; car, premièrement toutes leurs villes, à la réserve de Pellène, avoient été exemptes de la domination des tyrans; en second lieu, la guerre et la peste les avoient beaucoup plus épargnées que toutes les autres parties de la Grèce; c'est pourquoi, non-seulement les états d'Achaïe étoient toujours assemblés, mais on y agitoit sans cesse tout ce

qui étoit du bien public. Il avoit plu aux Achéens de transférer ces états à Egium, parce que, de toutes leurs villes, depuis qu'Hélice avoit été submergée, Egium étoit la plus considérable et la plus riche. Les premiers qui envoyèrent leurs députés à cette assemblée furent les Sicyoniens. Les autres peuples du Péloponnèse suivirent l'exemple des Sicyoniens, les uns plutôt, les autres plus tard, et enfin ceux même qui habitoient hors de l'isthme, attirés par le succès de cette espèce de confédération, voulurent aussi y entrer. Les Lacédémoniens furent les seuls Grecs qui firent bande à part, et bientôt après ils déclarèrent la guerre aux Achéens. En effet, Agis, fils d'Eudamidas, roi de Sparte, prit Pellène, qui peu après fut reprise par Aratus, général des Sicyoniens. A quelque tems de là Cléomène, fils de Léonidas et petit-fils de Cléonyme, de l'autre maison royale, défit Aratus et les Achéens en bataille rangée auprès de Dyme, puis il fit la paix avec Antigonus et les Achéens. Antigonus gouvernoit alors la Macédoine sous le nom du jeune Philippe son pupille. Ce Philippe étoit fils de Démétrius, et Antigonus étoit cousin-germain et beau-père du jeune Prince. Cléomène, qui venoit de jurer la paix avec les Achéens, comptant pour rien de violer la foi des traités et de ses sermens, alla tout aussi-tôt mettre à feu et à sang la ville de Mégalopolis

en Arcadie; mais peu de tems après, lui et les Lacédémoniens furent taillés en pièces par Antigonus, à Sélasie, et cet événement fut regardé comme une juste punition de leur infidélité. Laissons-là Cléomène, nous reviendrons à lui quand nous en serons aux affaires d'Arcadie.

Cependant Philippe, fils de Démétrius, sorti de tutèle, reçut le royaume de Macédoine des mains d'Antigonus, qui le lui remit sans peine. Non-seulement il ne descendoit pas de Philippe, fils d'Amyntas, mais ses pères avoient été sujets de ce Prince. Néanmoins, à la faveur de son nom et par l'ambition qu'il avoit de marcher sur les pas du premier Philippe, il étoit déjà formidable aux Grecs. Comme lui, il ne plaignoit point l'argent lorsqu'il s'agissoit de se faire des créatures dans les villes grecques, et de gagner ceux qui préféroient leur intérêt particulier à l'intérêt commun de leur patrie; mais, ce qui ne tomba jamais dans l'esprit au fils d'Amyntas, en buvant familièrement avec les grands de son royaume, il savoit fort bien empoisonner ceux qui lui étoient suspects; ce crime ne lui coûtoit rien, et il regardoit comme une bagatelle de se défaire d'un homme par le poison. Il tenoit garnison macédonienne dans trois places qui lui ouvroient toute la Grèce; aussi se vantoit-il d'en avoir les clefs. L'une de ces places étoit Corinthe dans le Péloponnèse, et il eut grand soin d'en bien forti-

fier la citadelle. La seconde étoit Chalcis, sur l'Euripe, qui lui servoit de rempart contre les Grecs de l'île Eubœe, de la Béotie et de la Phocide. La troisième étoit (1) Magnésie, sous le mont Pélion; cette dernière étoit une barrière contre les Thessaliens et contre les Etoliens. De plus, Philippe harceloit continuellement les peuples de l'Attiquè et de l'Etolie, soit en tenant la campagne, soit par des détachemens qui ravageoient leurs terres et se retiroient incontinent après. J'ai dit dans mon premier livre que les Grecs et les barbares s'unirent avec les Athéniens contre ce prince, et j'ai raconté aussi de quelle manière les Athéniens et leurs alliés, épuisés par la longueur de la guerre, furent enfin obligés d'implorer le secours des Romains. Peu de tems auparavant les Romains avoient fait marcher quelques troupes, moins pour secourir l'Etolie que pour observer les desseins des Macédoniens; mais dans le pressant besoin où se trouva Athènes, ils envoyèrent en Grèce une bonne armée sous la conduite (2) d'Atilius, c'étoit le nom de fa-

(1) *La troisième étoit Magnésie.* Pausanias conserve l'ancien nom de cette ville; mais, de son tems, elle s'appelloit Démétriade, parce que Démétrius Poliorcète l'avoit rebâtie et augmentée considérablement.

(2) *Sous la conduite d'Atilius.* C'étoit A. Atilius Seranus; il eut pour successeur C. Livius, et non Flaminius. *Voyez* Tite-Live, liv. 35.

mille de ce consul; car les Romains n'ajoutent pas le nom de leurs pères au leur propre comme (1) font les Grecs, mais ils ont chacun (2) trois noms, et plutôt plus que moins. Atilius avoit ordre seulement de défendre les Athéniens et les Etoliens contre les armes de Philippe; il passa ses ordres. Hestia en Eubœe, et Anticyre dans la Phocide s'étoient soumises à Philippe, ne pouvant faire autrement; Atilius assiégea ces deux villes, les prit et les saccagea. Ce fut, autant que j'en puis juger, la raison pourquoi les Romains le rappellèrent et mirent (3) Flaminius en sa place.

(1) *Comme font les Grecs.* Les Grecs ajoutoient toujours à leur propre nom celui de leur père: ils disoient: *Philippe fils d'Amyntas*, *Alexandre fils de Philippe*, *Ptolemée fils de Lagus*, etc. Il seroit à souhaiter que cet usage fût établi en France, afin de distinguer tant de nouveaux nobles qui, par l'acquisition d'une grande terre, le fruit de leurs usures et de leurs rapines, envahissent les plus beaux noms, et s'entent sur des familles illustres, ensorte que, dans cent ans, on confondra ces faux nobles avec ce que notre nation a de plus respectable.

(2) *Mais ils ont chacun trois noms.* Les Romains avoient un prénom, un nom et un surnom; *Marcus Tullius Cicero, Marcus Terentius Varro*; l'adoption apportoit encore un nouveau nom, et le mérite un nouveau surnom, comme: *Publius Cornelius Scipio Æmilianus Africanus, Caïus Julius Caesar Octavianus Augustus.*

(3) *Et mirent Flaminius à sa place.* Pausanias dit toujours *Flaminius*, mais Tite-Live et tous les auteurs latins disent *Flamininus.*

CHAPITRE VIII.

Ce nouveau général ne fut pas plutôt arrivé, que passant sur le ventre à un corps de Macédoniens qui couvroit Eréthrie, il prit cette place et l'abandonna au pillage. Ensuite il alla mettre le siège devant Corinthe, où il y avoit garnison macédonienne, et en même tems il députa aux Achéens pour les prier de venir joindre leurs forces avec les siennes, suivant les engagemens qu'ils avoient pris avec les Romains, et la bonne volonté des Romains pour les Grecs. Mais les Achéens ne se pressèrent pas; ils ne pouvoient pardonner à Flaminius, ni à son prédécesseur, d'avoir détruit d'anciennes villes grecques, qui n'avoient manqué en rien aux Romains, et dont tout le crime étoit d'avoir cédé à la nécessité, en recevant la loi du vainqueur. D'ailleurs, ils prévoyoient que les Romains, après avoir chassé Philippe et les Macédoniens, prendroient leur place, et assujettiroient à leur tour l'Achaïe et toute la Grèce. Ces raisons furent agitées avec beaucoup de chaleur dans le conseil des Achéens; mais les partisans des Romains l'emportèrent, et il fut arrêté que les Achéens aideroient Flaminius de toutes leurs forces; de so[illegible] Corinthe fut bientôt obligée de se ren[illegible] Cor[illegible]

thiens se voyant délivrés du joug des Macédoniens, se liguèrent aussi-tôt avec les Achéens, comme ils avoient déjà fait, lorsqu'Aratus, général des Sicyoniens, eut chassé de la citadelle de Corinthe la garnison qu'Antigonus y avoit mise, et tué Persée qui en étoit le commandant.

Depuis la prise de Corinthe, les Achéens furent regardés comme les bons et fidèles alliés des Romains, et en effet durant un tems ils se montrèrent tout dévoués à leurs volontés; car ils allèrent avec eux en Macédoine faire la guerre à Philippe, ensuite ils les accompagnèrent dans leur expédition contre les Etoliens, et enfin ils marchèrent en Syrie sous leurs enseignes, pour combattre Antiochus et les Syriens. Dans la guerre qu'ils firent aux Macédoniens et aux Syriens, ils ne suivirent que l'inclination qu'ils avoient pour les Romains. Mais dans la suite ils se déclarèrent contre les Lacédémoniens, et en cela ils satisfirent leur ressentiment particulier; car depuis long-tems ils avoient plus d'un grief contr'eux. C'est pourquoi, après que le tyran Nabis, homme cruel et sanguinaire, eut été tué, ils songèrent aussi-tôt à se venger d'eux, ils les assujettirent aux résolutions du conseil d'Achaïe, leur firent rendre un compte sévère de toutes leurs injustices, et enfin rasèrent les murs de Sparte. Ces murs avoient été faits assez à la [illegible] pour défend[illegible] contre l'armée de Dé[illegible]us, et ensui[illegible]le de Pyrrhus qui en

formèrent le siège. Depuis, Nabis les rebâtit, et il n'épargna rien pour les rendre d'une bonne défense. Les Achéens les démolirent, et abolissant la discipline de la jeunesse lacédémonienne, contenue dans les loix de Lycurgue, ils y accoutumèrent leur propre jeunesse. Mais je traiterai tout cela plus au long, lorsque j'en serai aux affaires d'Arcadie.

Cependant les Lacédémoniens, lassés d'un joug aussi pesant que celui des Achéens, eurent recours à (1) Métellus et à ses collègues qui étoient venus de Rome. On les envoyoit non pour déclarer la guerre à Philippe, avec qui au contraire les Romains avoient fait la paix, mais pour connoître des plaintes que les Thessaliens et les Epirotes faisoient de ce prince. Il étoit extrêmement affoibli de ses pertes ; car, après avoir eu du dessous dans plusieurs escarmouches, il voulut donner bataille à Flaminius auprès de (2) Cynocéphales, où il fut taillé en pièces ; non-seulement il perdit la meilleure partie de son armée, mais il n'obtint la paix qu'à condition qu'il évacueroit toutes les places qu'il

(1) *A Metellus et à ses collègues.* Quintus Cécilius Métellus, M. Boétius Tamphilus, et Tib. Sempronius. *Voyez* Tite-Live, liv. 39.

(2) *Auprès de Cynocéphales.* C'étoit une colline dans la Thessalie. Il y avoit aussi un bourg de ce nom dans la Béotie, et l'on dit que Pindare en étoit natif.

occupoit dans la Grèce ; encore cette paix, qui lui coûta bien cher, ne fut-elle qu'un vain nom, puisqu'au fond il se mit, pour ainsi dire, les fers aux pieds, et devint comme l'esclave des Romains. Ainsi l'on vit arriver ce que la Sybile, sans doute inspirée d'en haut, avoit prédit long-tems auparavant, que l'empire de Macédoine, après être parvenu à un haut point de gloire sous Philippe, fils d'Amynthas, tomberoit en décadence et en ruine sous un autre Philippe. Car l'oracle qu'elle rendit étoit conçu en ces termes : *Macédoniens, qui vous vantez d'obéir à des Rois issus des anciens Rois d'Argos, apprenez que deux Philippes feront tout votre bonheur et votre malheur. Le premier donnera des maîtres à de grandes villes et à des nations ; le second, vaincu par des peuples sortis de l'Occident et de l'Orient, vous perdra sans ressource et vous couvrira d'une honte éternelle.* En effet les Romains, par qui le royaume de Macédoine fut renversé, étoient au couchant de l'Europe, et ils furent secondés par Attalus roi de Mysie, et par les Mysiens qui étoient à l'orient.

CHAPITRE IX.

MAIS, pour reprendre le fil de ma narration, Métellus et ses collègues, ayant égard aux plaintes

des Lacédémoniens, prièrent les Achéens de convoquer les états-généraux de la nation, afin que les Lacédémoniens y pussent défendre leurs intérêts et obtenir un traitement moins dur. A cela les Achéens répondirent que ni Métellus ni les autres n'étoient en droit de demander la convocation des états, qu'au préalable ils n'eussent montré leurs ordres, et qu'ils ne fussent autorisés par un décret du Sénat. Les ambassadeurs Romains prirent ce refus pour un injure faite à leur caractère, et s'en retournèrent à Rome, où ils n'oublièrent rien pour rendre les Achéens odieux, exagérant leurs torts, même aux dépens de la vérité. Aréüs et Alcibiade se déchaînèrent encore plus contre ces peuples; c'étoient deux Lacédémoniens qui étoient en grande estime parmi leurs compatriotes, mais fort injustes envers les Achéens; car ayant été chassés de Sparte par Nabis, il se retirèrent en Achaïe, et après la mort du tyran, les Achéens les ramenèrent en leur patrie, et les y firent recevoir malgré l'opposition du peuple. Cependant ces ingrats, introduits dans le Sénat à Rome, noircirent les Achéens encore plus que n'avoient fait les ambassadeurs. Aussi, dès qu'on sut en Achaïe qu'ils étoient sortis de Rome et qu'ils revenoient, on ne manqua pas de leur faire leur procès et de les condamner à mort. Quant aux Romains, ils envoyèrent Appius avec d'autres députés, pour juger équitablement le différend qui étoit entre les

Achéens et les Lacédémoniens. Mais leur arrivée ne fut pas agréable aux Achéens, parce qu'ils amenoient avec eux Aréüs et Alcibiade, qui s'étoient déclarés leurs ennemis. Ce qui acheva d'irriter les esprits, ce fut que dans l'assemblée des états, les députés de Rome parlèrent d'un ton fort haut, nullement propre à persuader. Dans cette assemblée, Lycortas de Mégalopolis tenoit son rang; c'étoit un Arcadien qui ne le cédoit à pas un autre en mérite et en dignité, et l'amitié de Philopœmen lui enfloit encore le courage. Il entreprit la défense des Achéens, parla avec beaucoup de liberté, et tansa la conduite des Romains par son discours. Les députés s'en moquèrent, ils soutinrent qu'Aréüs et Alcibiade n'avoient fait aucun tort aux Achéens, et permirent aux Lacédémoniens de députer à Rome; quoique, par un traité fait entre les Achéens et les Romains, il fût expressément dit que les états-généraux pourroient envoyer à Rome des députés, mais qu'aucune des villes confédérées ne le pourroit faire en son propre et privé nom.

Les Achéens, souffrant ce qu'ils ne pouvoient empêcher, ne surent faire autre chose que d'envoyer aussi des députés de leur côté. Les uns et les autres furent écoutés dans le Sénat; après quoi les Romains renvoyèrent les mêmes commissaires en Grèce, avec plein pouvoir de terminer cette querelle en la manière qu'ils jugeroient la plus

convenable. Appius et ses collègues ne furent pas plutôt arivés, qu'ils rappellèrent à Sparte tous ceux que les Achéens en avoient bannis. Plusieurs avoient été condamnés à de grosses amendes, pour s'être absentés et avoir voulu décliner le jugement des Achéens; les commissaires leur remirent les peines qu'ils avoient encourues. Véritablement ils ne tirèrent pas les Lacédémoniens de la dépendance du conseil d'Achaie; mais ils ordonnèrent que les causes capitales seroient à l'avenir portées au Sénat de Rome, laissant du reste aux Achéens la liberté de faire droit sur les causes moins importantes. Enfin ils permirent aux Spartiates d'entourer leur ville d'une bonne muraille. Les bannis de retour à Sparte, ne songèrent qu'à faire de la peine aux Achéens; pour y réussir, ils persuadent à plusieurs Messéniens chassés de leur pays, comme complices de la mort de Philopœmen, et à tout ce qu'il y avoit d'Achéens exilés; ils leur persuadent, dis-je, d'aller porter leurs plaintes à Rome, et pour les appuyer, ils y vont avec eux. Là, ils trouvent Appius qui ne manque point de prendre le parti des Lacédémoniens contre les Achéens, et qui tourne l'esprit du Sénat comme il lui plaît, de sorte qu'il obtient sans peine le rappel des exilés. Aussitôt le Sénat fait expédier pour Athènes et pour l'Etolie des lettres circulaires, par lesquelles il les informe de son décret, leur enjoint de tenir la main à son exécution, et de faire rétablir dans leurs

leurs biens tous les Messéniens et les Achéens qui avoient été bannis. Cette violence chagrina fort les Achéens ; ce n'étoit pas la première injustice qu'ils avoient reçue de la part des Romains, et leurs services passés n'étoient payés que d'ingratitude ; car, après avoir fait la guerre à Philippe, aux Etoliens et à Antiochus pour l'amour des Romains, ils se voyoient sacrifiés à des bannis et à des scélérats ; cependant ils jugèrent à propos de se soumettre, et ils cédèrent à la nécessité.

CHAPITRE X.

Il étoit donc aussi de la destinée des Achéens de se voir plongés dans les derniers malheurs, par la perfidie de ces hommes corrompus qui, pour leur intérêt particulier, sont toujours prêts à livrer leur patrie et leurs concitoyens. A dire le vrai, depuis que cette peste eut une fois pénétré en Grèce, elle ne cessa point de l'affliger ; car, en premier lieu, du tems de Darius fils d'Hystape roi de Perse, les affaires des Ioniens furent presqu'entièrement ruinées par la trahison de ceux qui commandoient les galères de Samos, et qui passèrent du côté de l'ennemi, à la réserve de onze seulement. Après la défaite des Ioniens, les Perses saccagèrent Eréthrie, et ce fut encore par la perfidie de Philagre fils de Cynéüs, et d'Euphorbe fils d'Alcimaque,

qui tenoient un rang considérable dans la ville. Lorsque Xerxès fit une invasion dans la Grèce, les Aleuades lui ouvrirent la Thessalie, et Thèbes fut livrée par deux de ses principaux citoyens, Attaginus et Timagénidas. Durant la guerre du Péloponnèse, Xénias Eléen n'entreprit-il pas d'introduire Agis et les Lacédémoniens dans Elis ? et sous Lysander, ensuite, ceux que l'on appelloit ses hôtes furent-ils en repos qu'ils ne l'eussent rendu maître de leurs propres villes ? Sous Philippe fils d'Amyntas, on ne trouvera que la seule ville de Sparte qui n'ait pas connu les noirs complots et la perfidie ; toutes les autres furent plus infectées de trahison, qu'elles ne l'avoient été de la peste quelque tems auparavant. Alexandre fils de Philippe dut encore cet avantage à sa fortune, que de son tems il n'y eut point d'exemple de pareille lâcheté, du moins qui mérite qu'on en parle. Mais après la malheureuse journée de Lamia, comme Antipater se hâtoit de porter la guerre en Asie, qu'en partant il n'étoit pas fâché de donner la paix aux Athéniens, et qu'il ne croyoit pas que ce fût contre la politique de laisser Athènes et toute la Grèce libres, Démade et les autres traîtres persuadèrent à ce Prince qu'il ne falloit pas avoir tant de douceur pour les Grecs, et après avoir intimidé le peuple d'Athènes, ils furent cause que cette ville et plusieurs autres reçurent garnison macédonienne. Une preuve que le mal étoit au-dedans, c'est que

les Athéniens firent une plus grande perte (1) en Béotie, ayant eu (2) mille hommes tués et deux mille faits prisonniers, et cependant ils ne se soumirent pas à Philippe; au lieu qu'après l'affaire de Lamia, où ils ne perdirent que deux cents hommes, ils subirent le joug des Macédoniens. On voit par ce détail que les traîtres, dans tous les tems, furent comme une autre peste qui désola toutes les villes de la Grèce.

Les Achéens n'en furent pas exempts; la méchanceté de Callicrate les assujettit enfin aux Romains. Le commencement de leurs maux fut une suite de la défaite de Persée, et du renversement de l'empire de Macédoine; car Persée fils de Philippe étant en paix avec les Romains, au lieu d'observer le traité fait entre eux et son père, attaqua Abrupolis (3) roi des Sapéens qui

(1) *En Béotie*. Il veut dire à la bataille de Chéronée.

(2) *Ayant eu mille hommes tués et deux mille*, etc. C'étoit une perte considérable pour des Grecs; car il ne faut pas juger des armées de ces peuples par celles des Romains et des autres peuples de l'Europe.

(3) *Attaqua Abrupolis*, etc. Cet endroit est fort corrompu dans le texte. Sylburge et Paulmier l'ont rétabli à la faveur d'un passage du quarante-deuxième livre de Tite-Live, où il est dit qu'Abrupolis allié des Romains fut chassé de ses états par Persée, roi de Macédoine. Cependant Pausanias parle de deux alliés du peuple Romain, et il n'y en a qu'un de nommé; il faut que le nom de l'autre ait échappé au copiste.

étoit allié du peuple Romain, et il le chassa de ses états. Les Sapéens sont des peuples dont il est parlé dans les jambes d'Archiloque. Les Romains pour venger leurs alliés firent la guerre à Persée, conquirent la Macédoine, et y envoyèrent ensuite (1) dix commissaires pour y régler toutes choses conformément aux vues du Sénat. Dès que ces commissaires furent en Grèce, Callicrate leur fit sa cour et n'oublia rien pour leur plaire; il remarqua qu'il y en avoit un qui n'étoit pas fort porté pour la justice; il s'attacha sur-tout à le gagner, et lui persuada qu'il pouvoit prendre séance dans le conseil d'Achaïe. Le commissaire y vint en effet, et là, en pleine assemblée, il se plaignit de ce que les plus puissans de la nation avoient entretenu des pratiques avec Persée et l'avoient assisté contre les Romains; il demanda qu'on prononçât peine de mort contre ces mal intentionnés, et dit qu'ensuite il les nommeroit tous par leur nom. Sa proposition parut fort étrange; on lui dit que s'il connoissoit de ces personnes, il devoit commencer par les nommer, et que la justice ne permettoit pas qu'on les condamnât sans les entendre, encore moins sans les connoître. Alors le commissaire se voyant blâmé de tout le monde,

(1) *Et y envoyèrent ensuite dix commissaires.* Polybe et Tite-Live disent qu'il n'en vint que deux dans le Péloponnèse, pour renvoyer au Sénat Romain ceux des Grecs qui avoient témoigné trop d'affection pour les Macédoniens.

eut la hardiesse de soutenir que les Officiers-généraux des Achéens étoient tous en faute, et qu'ils avoient favorisé Persée et les Macédoniens contre les intérêts des Romains; il parla ainsi à l'instigation de Callicrate. Xénon, homme de considération parmi les Achéens, prenant la parole: « Je répondrai, dit-il, à l'accusation intentée. J'ai commandé » les troupes des Achéens, mais je n'ai jamais eu » de liaison avec Persée, ni offensé les Romains » en quoi que ce soit; je suis prêt à prouver mon » innocence, soit dans le conseil d'Achaïe, soit » dans le Sénat de Rome si l'on veut ». Cette parole qui n'étoit que le témoignage d'une bonne conscience, ne tomba pas à terre; le commissaire la releva, et s'en prévalant à propos il ordonna que tous ceux qui étoient accusés allassent à Rome pour y être jugés. C'est ce que la Grèce n'avoit point encore vu; car, ni Philippe fils d'Amynthas, ni Alexandre, les deux plus puissans rois de Macédoine, quand ils avoient à se plaindre de quelques Grecs, ne les traduisoient point à leur tribunal, mais ils souffroient que ces sortes d'affaires fussent portées devant les amphictyons. Il plut aux Romains d'en user autrement; ils firent un décret par lequel tous ceux que Callicrate avoit dénoncés, étoient cités à Rome. On y amena plus de mille Achéens, qui regardés comme gens déjà condamnés au conseil d'Achaïe furent mis en prison et distribués dans toutes les villes de

l'Etrurie. Les Achéens envoyèrent envain députés sur députés pour obtenir leur grace ou leur jugement : enfin au bout de dix-sept ans on les crut assez punis, et on rendit la liberté à ces misérables qui se trouvèrent réduits à moins de trois cents, les autres avoient péri de misère. Pour ceux qui tâchoient de se sauver lorsqu'on les conduisoit à Rome, ou qui s'enfuyoient de leur prison ; si on les attrapoit, il n'y avoit point de miséricorde pour eux, on les faisoit mourir.

CHAPITRE XI.

Les Romains sachant que les Lacédémoniens et les Argiens étoient en différend sur leurs limites, envoyèrent encore un commissaire du corps des Sénateurs pour accommoder la querelle entre ces deux peuples. Ce fut Sulpitius Gallus; il agit et parla avec hauteur, et pour dire ce qui en est, il se moqua également des uns et des autres. Car ces deux villes si célèbres, Sparte et Argos, qui avoient autrefois soutenu si glorieusement la guerre pour le même sujet, et qui eurent ensuite Philippe fils d'Amyntas pour médiateur : ces villes, dis-je, ne parurent pas à Gallus dignes de son attention, il renvoya l'affaire à Callicrate, de tous les Grecs l'homme

le plus insolent et le plus corrompu. Les Etoliens de Pleuron qui étoient soumis aux Achéens, vinrent prier Gallus de les affranchir de cette domination. Il leur permit d'envoyer en leur nom des députés à Rome pour demander cette grace qui leur fut accordée; et en même tems vint un ordre à Gallus de désunir de la ligue d'Achaïe tout autant de villes qu'il pourroit, ce qu'il eut grand soin d'exécuter.

Sur ces entrefaites il arriva que le peuple d'Athènes plus par nécessité que volontairement, pilla Orope ville de la dépendance de cette république. Car, à dire vrai, les Athéniens qui avoient été fort mal menés par les Macédoniens, se trouvoient réduits à la dernière misère; mais ceux d'Orope portèrent leurs plaintes au Sénat de Rome, qui, désapprouvant la violence et l'injustice des Athéniens, donna ordre aux Sicyoniens de les obliger à payer des dommages et intérêts proportionnés au tort qu'ils avoient fait. Les Sicyoniens après avoir cité ceux d'Athènes, voyant qu'ils ne comparoissoient point, les condamnèrent à cinq cents talens de dommages et intérêts. Les Athéniens en appellèrent au Sénat qui modéra cette somme à cent talens; encore ne les payèrent-ils point; car non-seulement ils adoucirent les Oropiens par de magnifiques promesses et par des présens, mais ils les engagèrent à recevoir garnison Athénienne dans leur

ville, et à donner des ôtages pour sûreté de cette garnison, à condition que, si on leur faisoit quelque nouvelle injure, les Athéniens retireroient aussi-tôt leurs troupes, et rendroient les ôtages. Peu de tems après, quelques soldats de la garnison ayant de nouveau maltraité les habitans, ceux-ci députèrent aux Athéniens pour les prier de retirer cette garnison, et de renvoyer les ôtages, suivant que l'on en étoit convenu de part et d'autre; mais les Athéniens n'en voulurent rien faire, disant que la faute de quelques soldats ne devoit pas s'imputer au peuple d'Athènes, et qu'ils châtieroient les coupables. Les Oropiens voyant qu'on se moquoit d'eux, implorèrent le secours des Achéens; et comme ils savoient que les Achéens étoient liés d'amitié avec Athènes, ils s'adressèrent à Ménalcidas de Sparte, qui commandoit alors l'armée d'Achaïe, et lui promirent dix talens, s'il pouvoit engager les Achéens à prendre leur querelle. Ménalcidas comprit qu'il falloit gagner Callicrate que l'amitié des Romains rendoit tout-puissant dans le conseil d'Achaïe; il va donc le trouver, et offre de partager les dix talens avec lui. Callicrate accepte la proposition, et détermine les Achéens à secourir ceux d'Orope. La nouvelle en étant venue à Athènes, les Athéniens, sans perdre de tems, fondent sur Orope, en enlèvent le peu qui avoit échappé au premier pillage, et emmènent la garnison avec eux; ainsi les Achéens arrivèrent trop

tard : alors Ménalcidas et Callicrate voulurent leur persuader de ravager l'Attique ; mais les Athéniens ayant tiré du secours de toute part, et sur tout de Lacédémone, il convint aux Achéens de s'en retourner.

CHAPITRE XII.

Quoique la protection de Ménalcidas n'eût de rien servi aux Oropiens, il ne laissa pas d'exiger les dix talens qui lui avoient été promis ; et quand il les eut, il ne se pressa pas d'en faire part à Callicrate ; il l'amusa durant quelque tems, puis il leva le masque, et déclara ouvertement qu'il ne lui vouloit rien donner, ce qui vérifia le proverbe qui dit (1) qu'il y a loups et loups ; puisque Callicrate, qui passoit pour le plus méchant homme qu'il y eût dans la Grèce, en trouva un encore plus méchant et plus infidèle que lui. Cependant Callicrate, qui ne pouvoit digérer de se voir trompé, et de s'être attiré la haine des Athéniens sans aucun fruit,

(1) *Qu'il y a loups et loups.* Le texte dit *qu'il y a feu et feu*, ou plutôt *qu'il y a des feux plus âpres les uns que les autres.* C'étoit une espèce de proverbe grec qui se trouve rapporté par Plutarque dans la vie de Démétrius, par Homère dans *l'Odyssée, livre 19*, et par Aristophane *dans ses Chevaliers* : mais ce proverbe n'auroit pas de grâce en français, c'est pourquoi j'en ai substitué un autre qui fait le même sens.

voyant Ménalcidas sorti de charge, prend le parti de le poursuivre criminellement : il l'accuse d'avoir accepté une députation à Rome, contre les intérêts des Achéens, d'avoir procuré aux Spartiates de ne plus dépendre du gouvernement d'Achaïe, et conclut à ce qu'il fût condamné à mort. Ménalcidas alarmé du danger où il se trouvoit, met dans ses intérêts Diéüs de Mégalopolis qui lui avoit succédé; et pour se l'assurer, il lui donne trois talens des dix qu'il avoit reçus des Oropiens. Diéüs gagné par ce présent, fait absoudre Ménalcidas, presqu'en dépit des Achéens: ensuite sentant le tort que cette affaire lui faisoit dans l'esprit de sa nation, en habile homme, il songe à faire diversion, et n'entretient les Achéens que de grands projets et d'espérances flatteuses. Les Lacédémoniens avoient pris le Sénat de Rome pour arbitre de leur différend avec les Argiens au sujet de leurs limites; mais le Sénat avoit répondu que tout ce qui n'étoit pas affaire criminelle devoit être renvoyé au conseil d'Achaïe, et par conséquent celle-ci comme les autres. Diéüs imposa aux Achéens par un mensonge, et leur fit accroire que le Sénat leur abandonnoit aussi les matières criminelles. Sur ce fondement, les Achéens vouloient être juges des Lacédémoniens, lors même qu'il s'agissoit d'infliger peine de mort: les L[illegible]démoniens s'y opposoient, ils accusoient Di[illegible]ensonge, et disoient

qu'ils enverroient à Rome des députés, pour savoir la volonté du Sénat; on leur repliquoit que les villes qui étoient du ressort de l'Achaïe pouvoient députer à Rome en commun, mais qu'aucune ne le pouvoit en son particulier.

Ces contestations s'étant échauffées de part et d'autre, causèrent enfin une rupture ouverte entre les deux peuples. Cependant les Lacédémoniens se voyant fort inférieurs aux Achéens, députèrent à chaque ville de cet état, et à Diéüs même, pour détourner les maux dont ils étoient menacés; la réponse des villes fut qu'ayant eu ordre d'armer, elles ne pouvoient s'empêcher d'obéir. Pour Diéüs, il répondit qu'il n'en vouloit point à Sparte, et qu'il ne prétendoit faire la guerre qu'à ceux qui mettoient le trouble et la dissension dans cette ville : sur quoi les sénateurs de Sparte lui ayant demandé quels étoient donc ces ennemis du repos public, il leur envoya les noms de vingt-quatre personnes, qui étoient justement ceux qui avoient le plus de part aux affaires. Alors Agasisthène ouvrit un avis digne de sa réputation, et qui lui fit beaucoup d'honneur : c'étoit que ces vingt-quatre s'exilassent volontairement pour ne point attirer la guerre à leur patrie; il ajoutoit qu'ils n'avoient qu'à s'aller plaindre à Rome, et qu'ils seroient bientôt rétablis par les Romains. Son avis ayant été suivi, les vingt-quatre s'absentèrent, et comme

si les Spartiates avoient désapprouvé leur évasion, ils instruisirent leur procès, et les condamnèrent à mort par contumace : en même tems les Achéens envoyèrent à Rome Diéüs et Callicrate avec ordre de poursuivre auprès du Sénat la condamnation des vingt-quatre. Callicrate tomba malade à Rhodes, et y mourut : on ne peut pas dire si, au cas qu'il fût allé jusqu'à Rome, il eût servi les Achéens, ou s'il n'eût point tramé quelque nouvelle intrigue contr'eux. Quoi qu'il en soit, Diéüs eut à soutenir les intérêts des Achéens contre Ménalcidas envoyé de la part des Lacédémoniens. L'un et l'autre s'étant dit beaucoup d'injures en plein Sénat, ils eurent pour toute réponse que le Sénat enverroit des commissaires sur les lieux pour accommoder ce différend. Il y eut en effet des commissaires de nommés, mais ils ne se pressèrent pas de partir, de sorte que les deux députés eurent le tems d'arriver avant eux, et de tromper l'un les Achéens, l'autre les Lacédémoniens : car Ménalcidas fit accroire à ceux-ci que, par concession du Sénat, ils ne relevoient plus de l'Achaïe ; et Diéüs assura les Achéens que Sparte seroit toujours soumise à leur domination.

CHAPITRE XIII.

CE faux exposé jetta ces peuples dans l'erreur, et leur mit encore une fois les armes à la main. Damocrite, nouveau préteur d'Achaïe, leva des troupes, et se disposa à marcher contre les Spartiates. Dans ce tems-là même le consul Métellus marchoit en Macédoine avec une armée, pour réduire Andriscus, fils de Persée, qui s'étoit soulevé contre les Romains. Comme il étoit empêché à cette guerre, qui pourtant devoit bientôt finir, il donna ordre à des officiers que l'on envoyoit en Asie, d'interposer leur autorité auprès des Achéens, pour les obliger à mettre les armes bas, et à attendre les commissaires que le Sénat avoit nommés. Ces officiers exécutèrent leurs ordres; mais voyant que Damocrite alloit se mettre en campagne, et qu'ils ne gagneroient rien sur son esprit, ils firent voile en Asie: les Lacédémoniens de leur côté, comptant plus sur leur courage que sur leurs forces, prirent les armes, et marchèrent au-devant de l'ennemi, pour défendre l'entrée de leur pays; mais battus dans un combat, et ayant perdu plus de mille hommes de leurs meilleures troupes, ils se retirèrent avec précipitation au-dedans de leur ville. Il est certain que si les Achéens les eussent poursuivis, ils auroient pu en-

trer dans Sparte pêle-mêle avec les fuyards. Damocrite manqua l'occasion, et, au lieu d'aller ensuite assiéger Sparte, il aima mieux faire des courses dans le pays, et en enlever du butin. La campagne finie, il fut accusé de trahison, et condamné à cinquante talens d'amende; comme il n'avoit pas le moyen de les payer, il s'enfuit secrettement, et quitta le Péloponnèse.

Diéüs ayant été nommé général en sa place, Métellus lui députa aussi-tôt, pour le prier d'accorder une trêve, jusqu'à ce que les commissaires Romains fussent arrivés. Diéüs y consentit; mais durant ce tems-là, il s'avisa d'une ruse qui lui fut fort utile : il gagna toutes les villes au milieu desquelles Sparte étoit enclavée, et y mit garnison; par-là les Lacédémoniens étoient extrêmement resserrés, et les Achéens pouvoient fondre sur eux de toutes parts : cependant Ménalcidas, que les Spartiates venoient d'élire pour Général, rompit la trêve, et voulut tenter une entreprise. Il fit des courses jusqu'aux portes d'Iase, ville située sur les confins de la Laconie, mais qui pour lors appartenoit aux Achéens; il l'emporta d'emblée et la saccagea. Par cette hostilité il attira la guerre aux Lacédémoniens, dans un tems où ils n'avoient ni troupes ni argent, et où leurs terres étoient même demeurées incultes. Après cette témérité, prévoyant bien qu'il ne pouvoit éviter leur ressentiment, il prit le parti de s'empoison-

ner : ainsi finit Ménalcidas, homme également fatal aux Lacédémoniens et aux Achéens ; aux uns par son ignorance dans le métier de la guerre, et aux autres par sa perfidie.

CHAPITRE XIV.

Sur ces entrefaites arrivèrent en Grèce les commissaires que le Sénat de Rome avoit nommés, et dont le principal (1) étoit Oreste. Dès qu'il fut (2) à Corinthe, il manda tous ceux qui avoient quelqu'autorité dans chaque ville d'Achaïe, entre autres Diéüs ; et quand ils furent venus, il leur déclara de la part du Sénat que ni les Lacédémoniens, ni Corinthe même ne dépendroient plus à l'avenir des états d'Achaïe. Il en démembra encore Argos, Héraclée, qui est près du mont Œta, et les Orchoméniens qui sont en Arcadie, alléguant pour raison que ces peuples n'étoient point Achéens d'origine ; et à l'égard des villes d'Argos et d'Héraclée, qu'elles ne faisoient partie du corps Achaïque que depuis peu de tems. Diéüs et les autres magistrats entendant

(1) *Dont le principal étoit Oreste.* Polybe dit *Aurelius*, dont le nom est romain, au-lieu qu'*Oreste* est un nom grec.

(2) *Dès qu'il fut à Corinthe.* Le texte ne dit pas cela, mais la suite le fait entendre.

ce discours, sans donner à Oreste le tems d'achever, sortent brusquement de la salle d'audience, et vont sur le champ convoquer le peuple, qui n'eut pas plutôt appris l'ordre du Sénat, qu'il entra en fureur, se jetta sur les Spartiates qui se trouvèrent à Corinthe, et leur fit mille avanies: tout ce qu'il y eut de Lacédémoniens que l'on put soupçonner seulement à leur nom, ou reconnoître pour tels (1), soit à la chevelure, soit à la chaussure, soit à l'habit, tout fut traité de même, sans respect pour la maison d'Oreste, d'où l'on tira par force tous ceux qui s'y étoient refugiés. En vain les députés de Rome firent leurs efforts pour appaiser cette multitude; ils eurent beau dire que c'étoit lever l'étendard, et s'attaquer aux Romains même; toutes leurs remontrances furent inutiles. Quelques jours après les Achéens mirent en prison tous les Lacédémoniens qui avoient été pris, et relâchèrent seulement ceux qui n'étoient pas de cette nation; ensuite ils députèrent à Rome Théridas avec quelques autres de leurs principaux magistrats. Théridas s'étant mis en chemin, rencontra de nouveaux commissaires que le Sénat envoyoit à la place des premiers, ce qui l'obligea à s'en reve-

(1) *Soit à la chevelure*, etc. Les Lacédémoniens portoient de longs cheveux et des moustaches, ils avoient aussi une chaussure particulière; ainsi il étoit aisé de les reconnoître.

nir

nir. Diéus étoit sorti de charge, et Critolaüs lui avoit succédé : celui-ci, le plus inconsidéré des hommes, brûloit d'envie de faire la guerre aux Romains. Sachant donc que de nouveaux commissaires arrivoient, il alla à leur rencontre jusqu'à Tégée, ville d'Arcadie, sous prétexte de s'aboucher avec eux, mais au fond, pour empêcher que l'on n'assemblât les états d'Achaïe : cependant comme les commissaires en demandoient la convocation, il en expédia l'ordre eux présens ; mais par des lettres furtivement écrites à toutes les villes d'Achaïe il donnoit en même tems un contre-ordre, de sorte qu'au jour marqué il ne se trouva personne, ainsi les commissaires ne purent pas douter de l'artifice ; mais ils en furent encore plus persuadés, quand ils virent que Critolaüs les prioit d'attendre une seconde convocation qu'il indiquoit à six mois delà, disant au reste que de lui-même il ne pouvoit rien conclure avec eux. Après une tromperie si grossière, ces commissaires ne pouvant demeurer dans le pays avec bienséance, s'en retournèrent à Rome ; aussi-tôt Critolaüs tient les états à Corinthe, et persuade aux Achéens, non-seulement de prendre les armes contre Sparte, mais de déclarer la guerre aux Romains. Qu'une République ou un Roi entreprennent une guerre, et qu'ils y succombent, c'est ce qui arrive tous les jours, moins par la faute de ce Roi ou de

cette République, que par je ne sais quelle fatalité qui préside aux combats; mais que sans aucunes forces on ait la témérité d'attaquer une puissance formidable, alors ce n'est plus malheur, c'est fureur, c'est manie : voilà pourtant ce qui perdit et Critolaüs et les Achéens. Un Béotien nommé Pythéas, qui commandoit pour lors dans Thèbes, y contribua de sa part en irritant encore les Achéens contre les Romains, et en leur promettant le secours des Thébains. En effet, les Thébains ayant ravagé les terres des Phocéens, des Eubœens, et des habitans d'Amphissé, Métellus les avoit condamnés à des dommages et intérêts envers ces peuples. Piqués de cet affront, ils n'épioient que l'occasion de se déclarer contre les Romains, et l'ayant trouvée, ils ne la manquèrent pas; cependant, les Romains informés de la conduite des Achéens par les lettres de Métellus et par leurs députés, résolurent de ne pas laisser tant d'injures impunies; Mummius venoit d'être fait consul : on lui donne une flotte avec des troupes, et on le charge du soin d'aller faire la guerre en Achaïe.

CHAPITRE XV.

D'un autre côté, Métellus apprenant que Mummius venoit avec une armée, n'oublia rien

pour avoir l'honneur de finir lui-même cette guerre avant que son successeur fût arrivé. Il dépêche donc aux Achéens, pour leur dire qu'ils eussent à rétablir les Lacédémoniens dans leurs droits, et toutes les villes qui s'étoient mises sous la protection du peuple Romain; qu'à cette condition tout le passé leur seroit pardonné. En même tems qu'il envoyoit ces ordres, lui-même se mit à la tête des troupes qu'il avoit en Macédoine, et prit son chemin par la Thessalie (1) le long du golfe Maliaque: mais Critolaüs, bien loin d'écouter aucune proposition de paix, voyant qu'Héraclée s'étoit soulevée contre les Achéens, il alla l'assiéger, et s'en rendit maître; cependant, ayant appris par ses coureurs que Métellus avoit déjà passé le Sperchius, il songea à se retirer à Scarphée, ville des Locriens. Les défilés qui sont entre Héraclée et les Thermopyles, ces lieux si célèbres par les prodiges de valeur que les Lacédémoniens et les Athéniens y firent autrefois, les uns contre les Perses, les autres contre les Gaulois; ces lieux, dis-je, ne furent pas capables de rassurer le Général Achéen; il voulut pousser jusqu'à Scarphée: mais Métellus l'ayant joint avant qu'il y pût entrer, il le tailla

(1) *Le long du golfe Maliaque.* Le texte dit *Lampsaque*, c'est-à-dire, le golfe de Lamia: mais suivant Pline et Etienne de Bysance, c'est Maliaque qu'il faut lire; le copiste a fait cette faute en transposant les lettres.

en pièces, et fit plus de mille prisonniers. Après le combat, Critolaüs ne fut trouvé ni parmi les vivans, ni parmi les morts; on n'a jamais su ce qu'il étoit devenu : s'il prit la fuite par ces marais que les eaux de la mer forment sous le mont Œta, on ne doit pas s'étonner qu'il y soit péri ; cependant sa mort a donné lieu à d'autres conjectures. Quoi qu'il en soit, une troupe d'élite de mille Arcadiens s'étant sauvée de la déroute, gagna Elatée dans la Phocide, et y fut reçue en considération de l'ancienne confraternité qu'il y avoit entre ces peuples ; mais depuis, les Phocéens ayant appris la défaite de Critolaüs et des Achéens, ils ne jugèrent pas à propos de se compromettre en gardant chez eux des gens qui avoient pris les armes contre les Romains : ces fugitifs contraints de se retirer par le Péloponnèse, ne purent éviter de rencontrer Métellus auprès de Chéronnée ; l'armée Romaine fit main-basse sur eux, et aucun n'échappa; ainsi le ciel permit que les Arcadiens fussent punis par les Romains dans le lieu même où ils avoient lâchement abandonné les Grecs, lorsqu'ils combattoient contre Philippe, roi de Macédoine.

Critolaüs étant mort, Diéüs reprit les fonctions de Général, et crut remédier à tout en faisant ce que Miltiade et les Athéniens avoient fait dans la conjoncture du combat de Marathon. Il donna la liberté aux esclaves, en enrôla la plus

grande partie, fit prendre les armes à tout ce qu'il y avoit de gens capables de les porter, soit en Achaïe, soit en Arcadie, et mit sur pied une armée de vingt mille hommes, parmi lesquels on comptoit plus de six mille chevaux; mais il manqua de prudence en tout le reste; car bien qu'il eût devant les yeux le malheur de Critolaüs, qui avec toutes ses forces n'avoit pu résister aux Romains, il affoiblit son armée par un détachement de quatre mille hommes qu'il envoya à Mégare sous la conduite d'Alcamène, avec ordre de défendre cette ville, et de s'opposer à Métellus, s'il tentoit l'entrée du Péloponnèse par ce côté-là. Mais le Général Romain, après avoir défait le corps d'Arcadiens dont j'ai parlé, marcha droit à Thèbes. Les Thébains avoient fait le siège d'Héraclée, conjointement avec les Achéens, et s'étoient trouvés au combat de Scarphée; ils avoient perdu beaucoup de monde en ces deux occasions, de sorte qu'à l'approche de Métellus presque tous prirent la fuite, hommes et femmes; aimant mieux être errans dans les plaines de Béotie, ou sur les montagnes, que de s'exposer à la fureur des Romains en soutenant un siège. Métellus entré dans Thèbes eut soin de contenir le soldat, et d'empêcher qu'on ne brûlât les temples, qu'on n'abattît les maisons, et qu'on ne maltraitât aucun Thébain, ni de ceux qui étoient restés dans la ville, ni des

autres. Il ordonna seulement que si l'on prenoit Pythéas, on le lui amenât : on le prit en effet, et il fut condamné à perdre la vie. L'armée Romaine s'étant ensuite approchée de Mégare, Alcamène en sortit avec son détachement, et se retira au camp des Achéens sous Corinthe. Les Mégaréens se rendirent aussi-tôt. Métellus ayant pénétré dans l'isthme, envoya encore offrir la paix aux Achéens; il brûloit d'envie de terminer deux grandes guerres comme celle d'Achaïe et celle de Macédoine : mais Diéüs fut assez perdu de sens pour y mettre obstacle en rejettant ses propositions.

CHAPITRE XVI.

Cependant arrive Mummius ; il amenoit avec lui Oreste que le Sénat avoit ci-devant nommé arbitre entre les Lacédémoniens et les Achéens. La première chose que fit le nouveau Général, ce fut de renvoyer Métellus en Macédoine avec ses troupes. Pour lui, il se tint dans l'isthme, jusqu'à ce qu'il eût rassemblé toutes ses troupes. Son armée étoit composée de vingt-trois mille hommes d'infanterie et de trois mille cinq cents chevaux, sans compter quelques archers Crétois qui l'étoient venus joindre, et un corps de troupes qu'Attalus lui envoyoit de Pergame sur le Caïque,

et qui étoit conduit par Philopœmen. A douze stades de là, il y avoit enco[re] un corps de troupes auxiliaires tirées de toutes les villes d'Italie, et qui servoient comme de gardes avancées pour la sûreté du camp; mais ces troupes, par trop de confiance faisant fort mal la garde, les Achéens tombèrent dessus brusquement, en tuèrent bon nombre, et poussèrent les autres jusqu'au camp; ils prirent en cette occasion près de cinq cents boucliers. Fiers de ce succès ils n'avoient qu'un cri pour le combat. Cependant Mummius rangeoit son armée en bataille; si-tôt qu'il eut donné le signal, la cavalerie Romaine attaqua celle des ennemis, et la mit en fuite. Leur infanterie quoiqu'un peu découragée par cet exemple, ne laissa pas de faire une fort belle résistance. Accablée par le nombre et (1) percée de coups elle se défendoit toujours, jusqu'à ce qu'enfin se voyant prise en flanc par une troupe de mille hommes choisis que Mummius avoit détachés du corps de bataille, elle lâcha pied, et s'enfuit à vau-de-route. Si Diéüs se fût retiré à Corinthe, et que

(1) *Et percée de coups.* Le texte est altéré en cet endroit; Kuhnius est le seul interprête qui l'ait remarqué : je lis avec lui τοῖς τράυμασιν, *vulneribus*, au-lieu de ϛρατεύμασιν qui ne fait aucun sens; ἀπαγορεύοντες τοῖς τραυμασι, pour dire *vulneribus confecti*, c'est, à dire le vrai, une expression fort extraordinaire; mais Pausanias s'en est déjà servi en pareille occasion dans ses Messéniaques.

là il eût recueilli les débris de son armée, peut-être que le Général Romain, pour éviter les longueurs d'un siège, lui eût fait bonne composition; mais dès qu'il vit les siens plier, il ne songea plus qu'à lui, et gagna Mégalopolis le plus vîte qu'il pût; bien différent de Calistrate l'illustre fils d'Empédus, qui en pareille occasion eut le courage de se sacrifier pour sauver les Athéniens qu'il avoit l'honneur de commander; car ce brave homme, à la tête d'une troupe de cavalerie Athénienne, et de quelques volontaires, ayant été battu près du fleuve Asinarus en Sicile, forma un escadron de ce qui lui restoit de monde, se fit jour à travers les ennemis, et arriva à Catane avec sa troupe; ensuite, prenant la résolution de rebrousser chemin par Syracuse, il alla fondre sur ceux qui pilloient le camp des Athéniens, en fit un grand carnage, tua cinq hommes de sa main; enfin, criblé de coups, et ayant eu son cheval tué sous lui, il mourut glorieusement, après avoir donné aux siens le moyen d'échapper et de s'en retourner chez eux, comblés de gloire. Diéüs vaincu, au lieu de suivre un si bel exemple, porta aux Mégalopolitains la première nouvelle du malheur qui les menaçoit; et de peur que sa femme ne tombât en la puissance de l'ennemi, il la tua de sa propre main, et s'empoisonna lui-même ensuite, imitateur de

Ménalcidas par la circonstance de sa fin, comme il l'avoit été par son insatiable avarice.

Les Achéens, qui après le combat s'étoient retirés à Corinthe, en sortirent à la faveur de la nuit, et la plupart des habitans avec eux. Mummius ayant trouvé les portes ouvertes, ne se pressa pas pour cela d'y entrer; il craignoit quelque embûche; mais au troisième jour il prit la ville et la brûla. Tout ce qui s'y trouva d'hommes fut passé au fil de l'épée; les femmes et les enfans furent vendus à l'encan; les esclaves à qui les Achéens avoient donné la liberté pour les enrôler dans leurs troupes, et que la guerre avoit épargnés, eurent le même sort. Mummius dépouilla les places publiques et les temples des dieux de leurs ornemens les plus considérables (1), pour les envoyer à Rome; ce qui étoit d'un moindre prix, il le donna à Philopœmen qui commandoit les troupes du roi Attalus; et lorsque j'étois à Pergame, on y voyoit encore ces

(1) *Pour les envoyer à Rome.* Les Romains, dit Pline, virent alors de beaux tableaux à Rome pour la première fois. Attalus ayant acheté six mille sesterces un tableau d'Aristide, qui faisoit partie du butin de Corinthe, Mummius étonné du prix, s'imagina qu'il falloit que cette peinture eût quelque vertu magique, et la revendiqua. Ce tableau représentoit Bacchus, il fut mis dans le temple de Cérès à Rome, et c'est le premier tableau de prix que les Romains aient vu chez eux.

riches dépouilles des Corinthiens. Ensuite il démantela toutes les villes qui avoient fait la guerre aux Romains, et il désarma les habitans; voilà ce qu'il fit de son autorité avant que les Romains lui eussent composé un conseil; mais lorsque les sénateurs qui devoient l'assister de leurs lumières furent arrivés, il abolit tout gouvernement républicain, et confia l'administration des affaires aux principaux citoyens dans chaque ville. Il imposa un tribut à la Grèce, il défendit aux riches de s'agrandir en acquérant des terres, et il interdit toute assemblée d'états aux peuples de l'Achaïe, de la Béotie et de la Phocide. Quelques années après, les Romains eurent pitié des Grecs. Ils permirent aux différens peuples qui composent cette nation, de s'assembler en corps comme auparavant, et rendirent aux particuliers la liberté de faire des acquisitions dans l'étendue de leur pays. Mummius avoit condamné quelques villes à de grosses amendes; ainsi les Béotiens et les Eubœens devoient payer cent talens à ceux d'Héraclée, et les Achéens deux cents aux Lacédémoniens; toutes ces sommes furent remises aux débiteurs. Mais la Grèce fut réduite en province dépendante de l'empire Romain, et l'on y envoie de Rome encore tous les ans un préteur, qu'on nomme le préteur d'Achaïe et non de Grèce, parce que les Grecs furent subjugués dans le tems que les Achéens l'emportoient sur tous les autres

en autorité et en puissance. La guerre d'Achaïe fut terminée sous la magistrature d'Antithéüs à Athènes, en la cent (1) soixantième olympiade, qui fut remarquable par la victoire de Diodore de Sicyone aux jeux olympiques.

CHAPITRE XVII.

Ainsi, la Grèce gangrénée, pour ainsi dire, dans toutes ses parties, et conduite depuis longtems à sa perte par son mauvais génie, se trouva pour lors si foible, qu'il fallut succomber ; car, premièrement Argos qui avoit été si florissante et si renommée dans les tems héroïques, en passant sous la domination des Doriens, perdit sa fortune et son lustre. Athènes épuisée par la guerre du Péloponnèse et par les ravages de la peste, respiroit à peine, que peu d'années après elle se vit opprimée par la puissance des Macédoniens. La colère d'Alexandre vint fondre aussi du fond de la Macédoine sur Thèbes dans la Béotie. Epaminondas Thébain porta à Sparte un

(1) *En la cent soixantième olympiade.* Pline dit en la cent cinquante-sixième olympiade, mais il entend apparemment la prise de Corinthe, et Pausanias entend la fin de la guerre d'Achaïe qui put traîner encore quelque tems après la destruction de Corinthe.

coup dont elle ne put jamais se relever. Enfin, la nation Achéenne; (1) comme un rejetton qu'un reste de sève pousse d'un tronc déjà affecté, sembloit croître et fleurir, lorsque tout d'un coup la malice et l'incapacité de ses chefs ruinèrent ses espérances. Plusieurs siècles ensuite Néron rendit à la Grèce sa première indépendance; et pour dédommager les Romains de ce démembrement, il leur assujettit en même tems la Sardaigne. Certes, quand je considère cette action dans un si méchant Empereur, je trouve que (2) Platon a eu raison de dire que les grands forfaits ne se commettent point par des hommes médiocres, mais qu'ils partent d'une ame forte et généreuse, quoique corrompue par une mauvaise éducation. Mais les Grecs ne surent pas mettre à profit le bienfait de Néron. Vespasien, parvenu à l'empire, fut encore obligé de les punir de leurs divisions domestiques; c'étoit en eux comme un vice de tempérament. Il les fit donc encore une fois tributaires des Romains, et leur donna un préteur pour les gouverner, disant que

(1) *Comme un rejetton*, etc. Tout cet endroit du texte est fort corrompu par l'ignorance du copiste. J'ai suivi la restitution de Kuhnius qui m'a paru fort heureuse.

(2) *Que Platon a eu raison de dire*, etc. C'est dans le cinquième livre de sa République que Platon dit cela. Plutarque, dans la vie de Démétrius, remarque que Démétrius et Marc-Antoine justifièrent aussi ce sentiment de Platon.

les Grecs avoient désappris à user de la liberté. Telle fut la destinée des Achéens.

Ces peuples sont séparés des Eléens par le fleuve Larisse, sur le bord duquel on voit un temple de Minerve dite Larissée. A (1) quatre cents stades plus loin, est Dyme, de toutes les villes qui obéissoient aux Achéens, la seule qui suivit le parti de Philippe, fils de Démétrius, dans la guerre qu'il eut avec ces peuples. Ce fut pour cela (2) que Sulpicius l'ayant prise, il l'abandonna au pillage. Auguste la réunit depuis au domaine de Patra. Dyme s'appelloit anciennement Palée; elle changea de nom dès le tems qu'elle étoit sous la domination des Ioniens: je ne sais pas bien si celui qu'elle prit vient, comme on dit, d'une femme du pays nommée Dyme, ou de Dymas fils d'Ægimius. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas se laisser

(1) *A quatre cents stades de ce fleuve*, etc. Il y a ici une faute de copiste qui a mis un nombre de stades pour un autre. Dyme n'étoit pas si loin du fleuve Larisse, comme on le peut voir dans les nouvelles cartes. D'ailleurs Pausanias n'auroit pas manqué de trouver dans un si long espace quelque chose qui auroit mérité d'entrer dans sa narration.

(2) *Sulpicius*, etc. le texte dit *Ulympicus*; mais ce nom est manifestement corrompu; c'est pourquoi je lis avec le savant Paulmier de Grantemenil *Sulpicius*, et en effet le préteur Publius Sulpicius commanda quelque tems l'armée des Romains dans la guerre qu'ils eurent contre Philippe fils de Démétrius et roi de Macédoine.

tromper par les vers qni sont au bas de la statue d'Œbotas à Olympie. Cet Œbotas remporta le prix du stade en la septième olympiade, et n'eut une statue qu'en la quatre-vingtième après un certain oracle rendu à Delphes : voici ce que porte l'inscription :

A la course OEbotas remporta la victoire,
Et l'antique Palée en voit croître sa gloire.

Sur la foi de ces vers on pourroit croire que Dyme s'appelloit alors Palée ; mais on se tromperoit : car il faut savoir que les anciens noms sont ordinairement plus propres en poésie, et que par cette raison les poëtes Grecs s'en servent plus volontiers. C'est ainsi qu'ils appellent Amphiaraüs et Adraste (1) les Phoronides, et qu'au lieu de dire Thésée, ils disent (2) l'Erecthide. Avant que d'arriver à la ville, on trouve sur sa droite le tombeau de Sostrate. C'étoit un jeune homme du pays, que l'on dit avoir été aimé d'Hercule. Après sa mort, Hercule, qui vivoit encore, lui fit élever un tombeau, et se coupa les cheveux sur sa sépulture. De mon tems on voyoit sur une petite hauteur un cippe avec une statue d'Hercule adossée contre, et j'appris que les gens du lieu rendoient

(1) *Les Phoronides*, c'est-à-dire, les descendans de Phoronée.

(2) *L'Erecthide*, le descendant d'Erecthée.

tous les ans des honneurs à Sostrate comme à un héros. On voit à Dyme un temple et une statue de Minerve, qui sont l'un et l'autre d'une grande antiquité : on y voit aussi un temple consacré à Dyndymène (1) et à Attis ; ce que c'étoit qu'Attis, c'est un mystère que l'on tient si secret, que je n'en ai pu rien apprendre ; mais voici ce qu'Hermésianax, poëte élégiaque, en a écrit. Selon lui, Attis étoit fils d'un Phrygien nommé Calaüs, et naquit impuissant. Quand il fut grand, il alla en Lydie, et il y enseigna le culte et les cérémonies de la mère des dieux ; ce qui le rendit si cher à cette déesse, que Jupiter en fut indigné, et qu'il suscita un sanglier qui ravagea les terres des Lydiens, tua une infinité de personnes et Attis même. Les Galates (2) qui habitent Pessinunte, semblent confirmer cette tradition, en ce que dans leurs sacrifices ils n'immolent jamais ni porc, ni sanglier. Mais du reste la fable qu'ils débitent sur

(1) *Et à Attis*. Le texte porte *Attès* ; et Démosthène dans l'oraison *pro Coronâ*, dit aussi *Attès* ; mais Harpocration et Suidas disent toujours *Attis*, et comme nous sommes plus accoutumés à cette leçon, je l'ai suivie.

(2) *Les galates qui habitent Pessinunte*. Ces Galates étoient un reste de ces Gaulois qui avoient échappé aux guerres malheureuses qu'ils portèrent en Grèce. Ce que dit ici Pausanias prouve que ces Galates n'avoient pas tous été convertis par S. Paul, et qu'une partie avoit conservé ses superstitions.

Attis est bien différente de ce qu'en dit le poëte Hermésianax. Si on les en croit, Jupiter eut un songe impur; la terre mouillée du sang de ce dieu, devint féconde, et produisit un génie de figure humaine, qui avoit les deux sexes. On le nomma Agdistis. Les dieux, épouvantés de ce monstre, ne lui laissèrent que le sexe féminin, et du retranchement de l'autre naquit l'amandier. Cet arbre ayant porté du fruit dans la saison, une nymphe, fille du fleuve Saugar, voulut en manger; elle cueillit des amandes et les mit dans son sein; aussi-tôt les amandes disparurent, et la nymphe se sentit grosse; elle accoucha d'un fils que l'on exposa dans les bois, et qui fut nourri par une chèvre. Il eut nom Attis; cet enfant prit croissance, et parut d'une beauté plusqu'humaine; Agdistis l'ayant vu, conçut une violente passion pour lui. Dans la suite, les parens d'Attis l'envoyèrent à Pessinunte, pour lui faire épouser la fille du Roi; déjà l'on chantoit l'hyménée, lorsqu'arrive Agdistis, qui, par ses enchantemens, troubla tellement l'esprit d'Attis et du Roi son beau-père, que, tournant l'un et l'autre leurs mains contr'eux-mêmes, ils se rendirent eunuques. Agdistis, au désespoir d'un évènement si malheureux, obtint de Jupiter que nulle autre partie du corps d'Attis ne pût jamais se corrompre ni se flétrir. Telle est la fable que l'on débite à Pessinunte.

Aux

Aux environs de Dyme, on voit une statue d'Œbotas. Ce fut le premier Achéen qui se distingua à Olympie. On dit que ses compatriotes n'ayant honoré sa victoire d'aucun monument public, il en fut si indigné, qu'il fit des imprécations contre tous ceux qui disputeroient le prix après lui, et l'on prétend qu'un dieu l'exauça. Les Achéens s'en apperçurent enfin, lorsque surpris de ce qu'aucun d'eux n'étoit jamais couronné aux jeux olympiques, ils envoyèrent consulter l'oracle de Delphes, pour en apprendre la raison. Alors ils firent ériger une statue à Œbotas dans Olympie, et lui décernèrent plusieurs autres marques d'honneur. Incontinent après, Sostrate de Pellène fut proclamé vainqueur dans la classe de la jeunesse. Les Achéens qui veulent se signaler aux jeux olympiques, observent encore aujourd'hui cette coutume, de commencer par honorer Œbotas sur son tombeau, et de couronner ensuite sa statue, lorsqu'ils sont victorieux.

CHAPITRE XVIII.

A quarante stades au-delà de Dyme, est l'embouchure du Pirus. Olène, ville d'Achaïe, fut autrefois bâtie sur les bords de ce fleuve. Les poëtes Grecs qui ont écrit la vie d'Hercule en vers, n'ont

pas été peu embarrassés à rechercher (1) qui étoit ce Dexamène, roi d'Olène, qui reçut Hercule chez lui, et quels étoient les présens dont il accompagna cet acte d'hospitalité. Ce qui est de certain, c'est qu'Hermésianax, dans une élégie sur le centaure Eurytion, témoigne qu'Olène n'étoit au commencement qu'une bicoque, et l'on assure que dans la suite ses habitans, à cause de sa pétitesse, furent obligés de l'abandonner pour se retirer à Pires et à Eurytées. Du Pirus à Patra, on compte environ quatre-vingts stades. Le Glaucus a son embouchure auprès. Suivant les historiens qui ont traité des antiquités de la ville de Patra, Eumélus, originaire du pays, fut le premier qui s'y fit un établissement considérable ; il régna même sur le peu d'habitans qui s'y trouvèrent. Triptolème, venu d'Attique, lui apprit à semer du bled et à bâtir des villes. La première qu'il bâtit fut appellée Aroé du nom même que les Grecs donnent à la culture des terres. Anthéas, fils d'Eumélus, pendant que Triptolème dormoit, s'avisa d'atteler des dragons à son char, et de courir le pays, semant du bled. Mais le jeune homme tom-

(1) *Qui étoit ce Dexamène*, etc. Δεξάμενος dans le texte grec est écrit par un petit δ. Amasée et les autres interprètes y ont été trompés, ayant pris ce mot pour le participe du verbe δέχομαι. quoique ce soit un nom propre, et le nom d'un roi d'Olène dont il est parlé dans Hygin et dans Apollodore. *Palmerius.*

ba malheureusement et se tua. Eumélus et Triptolème, pour honorer sa mémoire, bâtirent à frais communs une ville qu'ils nommèrent Anthée; bientôt après, ils en fondèrent une troisième entre Aroé et Anthée, et cette dernière, à cause de sa situation (1) fut nommée Messatis. Quant à ce que ceux de Patra racontent de Bacchus, qui fut élevé, disent-ils, dans la ville de Messatis, et qui, par les embûches des dieux (2) Pans, courut un danger manifeste, je ne m'amuse point à les contredire, et je les laisse exalter la gloire de leur ville comme il leur plaît. Dans la suite des tems, les Achéens ayant conquis le pays sur les Ioniens, Patréüs, fils de Preugène et petit-fils d'Agénor, fit défense aux Achéens d'habiter Anthée ni Messatis; il aggrandit Aroé, l'entoura d'un nouveau mur, et voulut que de son nom elle fût appellée Patra. Agénor, père de Preugène, étoit fils d'Aréüs et petit-fils d'Ampyx, qui eut Pélias pour père. Pélias naquit d'Eginète, Eginète de Daritus,

(1) *Messatis*; du mot grec *μέσος*, *medius*, comme qui diroit une ville qui est entre deux autres villes.

(2) Des dieux Pans. Il y avoit plusieurs Pans; le plus ancien Pan étoit l'Egyptien que l'on mettoit dans le nombre des huit dieux principaux. Le Pan des Grecs étoit fils de Mercure et de Pénélope. *Voyez* Hérod. liv. 2. Les Pans considérés comme divinités champêtres, étoient en grand nombre, de même que les Sylvains, les Faunes et les Egipans.

pas été peu embarrassés à rechercher
ce Dexamène, roi d'Olène, qui reçu
lui, et quels étoient les présen
pagna cet acte d'hospitalité. Ce
c'est qu'Hermésianax, dans
taure Eurytion, témoign
commencement qu'une
que dans la suite ses h ... ntière
tesse, furent obligés ... C'est pour-
tirer à Pires et à E ... ys, au lieu de
compte environ ... ent pour là ... vie,
a son embouch ... de gagner leur
qui ont traité ... petites villes des envir
Eum ... essatis, Boline, Argyre
... suite Auguste, soit parce q
... it être un fort bon mouillage, s
... qu'autre raison, voulut que toute cet
... de retournât en son ancienne demeure
... truisit même une petite ville d'Achaïe, nom
mée Rhypes, et en transplanta les habitans à Pa
tra. Enfin il prit cette ville tellement en affectio
que ce fut la seule de toute l'Achaïe qu'il lais
jouir de sa liberté, et il la distingua toujours (

(1) *Daritus d'Argalus*. Le texte porte *d'Harpalus*; m
c'est une faute du copiste. Il faut lire *Argalus*, com
Meursius l'a remarqué, et comme Pausanias nous l'app
lui-même au chap. 1 de ses Laconiques.

(2) *Comme une colonie du peuple Romain*. Cela se tr

Daritus (1) d'Argalus, Argalus d'Amyclas, et Amyclas de Lacédémon: tels furent les ancêtres de Patréüs.

Après un long espace de tems, ceux de Patra, seuls entre les Achéens, et de leur propre mouvement, s'embarquèrent pour aller secourir leurs anciens amis les Etoliens, qui étoient en guerre avec les Gaulois. Ils remportèrent d'abord quelqu'avantage; mais ensuite ils furent entièrement défaits et réduits à la dernière misère. C'est pourquoi ceux qui regagnèrent leur pays, au lieu de rentrer dans Patra, se dispersèrent pour la plupart dans la campagne, afin de gagner leur vie, ou allèrent habiter les petites villes des environs, comme Anthée, Messatis, Boline, Argyre et Arbas. Dans la suite Auguste, soit parce que Patra lui parut être un fort bon mouillage, soit pour quelqu'autre raison, voulut que toute cette multitude retournât en son ancienne demeure; il détruisit même une petite ville d'Achaïe, nommée Rhypes, et en transplanta les habitans à Patra. Enfin il prit cette ville tellement en affection, que ce fut la seule de toute l'Achaïe qu'il laissa jouir de sa liberté, et il la distingua toujours (2)

(1) *Daritus d'Argalus.* Le texte porte *d'Harpalus*; mais c'est une faute du copiste. Il faut lire *Argalus*, comme Meursius l'a remarqué, et comme Pausanias nous l'apprend lui-même au chap. 1 de ses Laconiques.

(2) *Comme une colonie du peuple Romain.* Cela se trouve

comme une colonie du peuple Romain. Dans la citadelle de Patra, il y a un temple de Diane Laphria ; ce surnom est étranger, et la statue de la Déesse est aussi étrangère. Car Auguste ayant dépeuplé Calydon et toute l'Etolie pour en transférer les habitans à Nicopolis qu'il avoit bâtie sous le promontoire d'Actium, il orna cette ville d'une infinité de statues qu'il avoit enlevées aux Etoliens et aux Acarnaniens ; en même tems il donna à ceux de Patra une partie des dépouilles de Calydon, et nommément la statue de Diane Laphria, que ces peuples gardent encore précieusement dans leur citadelle. Quant au surnom de la Déesse, quelques-uns le tirent du nom d'un Phocéen ; car ils prétendent que ce fut Laphrius fils de (1) Delphus et petit-fils de Castalius, qui consacra à Diane cet ancien monument ; mais d'autres veulent que Diane ait été surnommée Laphria, du mot grec *elaphros*, qui signifie *doux*, *léger*, parce que la colère qu'elle avoit fait sentir à Œnéüs s'appaisa avec le tems, et que les Calydoniens lui devinrent moins odieux. Quoi qu'il en soit, cette statue est d'or et d'ivoire, et repré-

confirmé par des médailles frappées à Patra, et qui ont ces mots pour légende : *Colonia Augusta Aroë Patrensis.*

(1) *Fils de Delphus et petit-fils de Castalius.* Il faut lire avec Sylburge τὸν Δελφοῦ, τοῦ Καςαλίου. Cette leçon est confirmée par ce que l'Auteur rapporte au sixième chap. des Phociques.

sente la Déesse en habit de chasse ; c'est un ouvrage de deux fameux statuaires de Naupacte, Ménechmus et Soïdas, que l'on ne croit guère moins anciens que Canachus de Sicyone et que Callon de l'île d'Egine. Les habitans de Patra célèbrent tous les ans une fête en l'honneur de Diane, et ils observent religieusement les cérémonies qu'ils ont reçues de leurs pères. Ils arrangent en rond tout autour de l'autel des pièces de bois verd de la longueur de seize coudées, et au milieu de ce circuit ils mettent une pareille quantité de bois sec. La veille de la fête ils apportent de la terre molle, dont ils font des gradins afin de pouvoir monter à l'autel. Ensuite la cérémonie commence par une procession, où l'on porte la statue de la Déesse avec toute la pompe imaginable ; une vierge qui exerce le sacerdoce paroît la dernière, portée sur un char attelé de deux cerfs. Le lendemain on prépare le sacrifice, et tous y assistent avec autant de dévotion que d'allégresse. Entre la balustrade et l'autel, il y a un grand espace, où l'on jette toute sorte d'animaux tout en vie, premièrement des oiseaux bons à manger ; en second lieu des victimes plus considérables, comme des sangliers, des cerfs, des chevreuils, des louveteaux, des ourseaux, même des loups et des ours ; troisièmement des fruits de toute espèce ; ensuite on met le feu au bûcher. Alors ces animaux, qui sentent la chaleur de la flamme, de-

viennent furieux, ainsi que j'en ai été témoin; quelques-uns même s'élancent par-dessus la balustrade, et cherchent à s'échapper; mais on les reprend et on les ramène à l'autel; ce qu'il y a de particulier, c'est qu'au rapport de ces peuples, il n'en arrive point d'accident, et que jamais personne n'a été blessé en cette occasion.

CHAPITRE XIX.

Entre le temple de Diane Laphria et l'autel dont je viens de parler, on voit le tombeau d'Eurypyle. Je dirai qui étoit Eurypyle, et par quelle aventure il vint à Patra; mais auparavant il est bon d'exposer en quel état se trouvoient les habitans du pays, lorsqu'il y arriva. Les Ioniens étoient encore maîtres d'Aroé, d'Anthée et de Messatis; ces trois villes possédoient en commun un certain canton avec un temple consacré à Diane, et par cette raison la Déesse étoit surnommée (1) Triclaria. Là, ces peuples célébroient tous les ans une fête en l'honneur de Diane, et la nuit qui précédoit cette fête se passoit en dévotion. La prêtresse de Diane étoit toujours une vierge, qui étoit obli-

(1) *Étoit surnommée Triclaria*, de τρὶς, *ter*, et de κλῆρος, *sors*, *hœreditas*, parce que cette Déesse étoit honorée dans le territoire de trois villes dont l'Auteur a parlé.

gée de garder la chasteté jusqu'à ce qu'elle se mariât, et pour lors le sacerdoce passoit à une autre. Or il arriva qu'une jeune fille d'une grande beauté nommée Cometho étant revêtue du sacerdoce, Mélanippus, le jeune homme de son tems le mieux fait et le plus accompli, devint amoureux d'elle. Voyant qu'il en étoit aimé réciproquement, il la demanda en mariage à son père. Le naturel des vieillards est de s'opposer toujours à ce que souhaitent les jeunes gens, et d'être sur-tout fort peu touchés de leurs amours. Par cette raison Mélanippus ne put obtenir de réponse favorable, ni des parens de la fille, ni des siens propres. On vit en cette occasion, comme en bien d'autres, que quand une fois l'amour nous possède, toutes les loix divines et humaines ne nous sont plus de rien. Mélanippus et Cometho satisfirent leur passion dans le temple même de Diane, et ce saint lieu alloit être pour eux comme un lit nuptial, si la Déesse n'avoit bientôt donné des marques terribles de sa colère ; car la profanation de son temple fut suivie d'une stérilité générale, en sorte que la terre ne produisoit aucun fruit, et ensuite de maladies populaires qui emportoient une infinité de monde. Ces peuples ayant eu recours à l'oracle de Delphes, la Pythie leur apprit que l'impiété de Mélanippus et de Cometho étoit la cause de tous leurs maux, et que le seul moyen d'appaiser la Déesse, étoit de lui sacrifier à l'avenir tous les ans

un jeune garçon et une jeune fille qui excellassent en beauté sur tous les autres. De ce barbare sacrifice, le fleuve qui passe auprès du temple de Diane Triclaria fut nommé Amilichus (1), car jusques-là il étoit demeuré sans nom. Ainsi, pour le crime de ces deux amans, on voyoit périr de jeunes filles et de jeunes hommes qui en étoient très-innocens; leur sort et celui de leurs proches étoit bien cruel, tandis que Mélanippus et Cometho, les seuls coupables, paroissoient moins malheureux; car du moins avoient-ils contenté leurs desirs; et les amans se trouvent heureux de pouvoir se satisfaire, même aux dépens de leur vie.

Voici maintenant comme on raconte que cessa cette barbare coutume de sacrifier des hommes à Diane Triclaria. Les habitans d'Aroé, en consultant l'oracle d'Apollon, avoient appris qu'un Prince étranger leur apporteroit un jour une divinité étrangère, et qu'aussi-tôt on cesseroit de répandre le sang humain à l'autel de Diane. Après la prise de Troye, dans le partage qui fut fait du butin, il échut à Eurypyle, fils d'Evémon, un coffre où l'on avoit renfermé une statue de Bacchus, faite, à ce que l'on croyoit, par Vulcain, et dont Jupiter avoit fait présent à Dardanus.

(1) *Fut nommé Amilichus*, de μελι, *mel*, *du miel*, avec un alpha privatif. *Amilichus*, *insuavis*, *odiosus*, *désagréable et odieux*.

Les uns disent qu'Enée prit la fuite si précipitamment, qu'il laissa ce coffre, et d'autres assurent que Cassandre le cacha exprès, sachant bien que quelque Grec l'emporteroit, et qu'il s'en trouveroit mal. En effet Eurypyle ne l'eut pas plutôt ouvert, qu'à la vue du simulacre de Bacchus, son esprit s'aliéna, de sorte que la raison ne lui revenoit que par intervalles. Dans cet état, au lieu de faire voile en Thessalie, il prit la route de Cyrrha par le golfe de ce nom, et alla droit à Delphes, pour savoir de l'oracle par quel moyen il pourroit guérir d'une maladie si fâcheuse. La réponse fut qu'à l'endroit où il trouveroit des hommes occupés d'un sacrifice qui lui paroîtroit étrange, il eût à déposer le coffre fatal qu'il avoit enlevé, et à y fixer sa demeure. Les vents ayant porté sa flotte jusques dans la rade d'Aroé, il y débarqua, et en mettant pied à terre, il vit un jeune homme et une jeune fille que l'on conduisoit à l'autel de Diane. Le seul appareil lui fit juger que c'étoient deux victimes que l'on alloit immoler. Les habitans de leur côté, voyant un Prince qu'ils n'avoient jamais vu, se souvinrent de la prédiction qui leur avoit été faite, et lorsqu'ils apperçurent un grand coffre, ils jugèrent qu'il pouvoit bien renfermer cette divinité étrangère qui devoit mettre fin à leurs maux; c'étoit en effet l'accomplissement de l'oracle. Eurypyle recouvra son bon sens, on cessa d'égorger des hommes à l'autel de la Déesse,

et le fleuve changeant de nom suivant l'évènement s'appella Milichus, et non plus Amilichus. Quelques auteurs attribuent cette aventure, non à Eurypyle le Thessalien, mais à un autre Eurypyle, fils de Dexamène, qui fut roi d'Olène, et qui, ayant accompagné Hercule dans son expédition de Troye, reçut de lui ce coffre pour présent; du reste, ils adoptent l'histoire avec toutes ces circonstances. Pour moi, j'ai peine à croire qu'Hercule pût ignorer ce qu'il y avoit dans ce coffre, et qu'en ayant connoissance il eût fait un si funeste présent à un Prince à qui il avoit obligation. Quoi qu'il en soit, ceux de Patra ne connoissent point d'autre Eurypyle que le fils d'Evémon, et ils l'honorent encore tous les ans sur son tombeau immédiatement après la fête de Bacchus.

CHAPITRE XX.

LE Dieu que l'on garde dans ce coffre, est surnommé (1) Esymnète. Le peuple choisit parmi les plus honnêtes gens de la ville neuf hommes et autant de femmes pour être les ministres de son culte. Sa fête se célèbre tous les ans, et la

(1) *Esymnète*. Αἰσυμνήτης signifie *un jeune homme robuste*. On avoit donné ce nom à Bacchus, parce qu'apparemment sa statue le représentoit ainsi.

nuit qui la précède, le prêtre du Dieu apporte ce coffre et en tire la statue. Voici la cérémonie qui se pratique ensuite : tous les enfans du pays se rendent sur le bord du fleuve Milichus, couronnés d'épis de bled, et dans l'appareil de ces victimes que l'on immoloit à Diane; mais aujourd'hui ils déposent seulement leurs couronnes aux pieds de la Déesse, ensuite ils se lavent dans l'eau du fleuve, reprennent des couronnes de lierre, et s'en vont au temple de Bacchus Esymnète.

Dans l'enceinte du temple de Diane Laphria, il y a une chapelle de Minerve surnommée (1) Panachéis, dont la statue est d'or et d'ivoire. En descendant à la ville basse, on trouve le temple de Dindymène, où Attis est honoré, quoiqu'il n'ait point de statue ; du moins il n'en paroît aucune. Pour la déesse Dindymène, sa statue est de marbre. Dans la place publique on voit un temple de Jupiter Olympien ; le Dieu est sur un trône, ayant Minerve à côté de lui. Près de ce temple est celui de Junon. Apollon a aussi le sien ; le Dieu est représenté nud à l'exception des pieds qui sont chaussés, et dont il tient l'un sur le crâne d'une génisse, pour marquer que cet animal lui étoit agréable, comme nous le témoigne Alcée dans

(1) *Surnommée Panachéis*, c'est-à-dire, protectrice de tous les Achéens.

un hymne qu'il a fait sur Mercure, et où il raconte comment Mercure (1) déroba des vaches à Apollon. Mais, avant Alcée, Homère nous avoit appris qu'Apollon, sur l'espoir d'une certaine récompense, voulut bien garder les troupeaux du roi Laomédon ; car voici les paroles que le poëte met dans la bouche de Neptune :

De la superbe Troye, architecte nouveau,
Prenant moi-même en main l'équerre et le cordeau,
Je bâtissois les murs, j'élevois les défenses.
Apollon cependant, de plaisirs et de danses
Follement occupé, conduisoit des troupeaux.

Il y a bien de l'apparence que l'ouvrier avoit en vue ces témoignages des poëtes, lorsqu'il a représenté ainsi Apollon, tenant un pied sur le crâne d'une génisse. Vous verrez encore dans la place publique une statue de Minerve, qui est sans abri. Tout devant est le tombeau de Patréüs. Le lieu destiné à la musique tient à la place ; on y voit une statue d'Apollon d'une grande beauté, et qui fut faite des dépouilles remportées sur

(1) *Comment Mercure déroba des vaches à Apollon.* C'est donc cet hymne d'Alcée qu'Horace a imité, lorsqu'il dit dans son premier livre, ode dixième :

Te, boves olim nisi reddidisses
Per dolum amotas, puerum minaci
Voce dùm terret, viduus pharetrâ
Risit Apollo.

l'ennemi, après que ceux de Patra, seuls entre les Achéens, eurent marché au secours des Etoliens, qui étoient attaqués par les Gaulois. Cette espèce de salon destiné à la musique est le plus riche et le plus beau qu'il y ait dans toute la Grèce, après celui d'Athènes, qu'Hérodès Atticus a fait construire (1) en l'honneur de sa femme, et qui surpasse de beaucoup tous les autres en grandeur et en magnificence. Je n'en ai rien dit dans ma description de l'Attique, parce que ce superbe ouvrage n'étoit pas encore achevé. En sortant de la place par le côté où est le temple d'Apollon vous trouvez une porte de la ville, et sur cette porte, des statues dorées qui représentent Patréüs, Preugène et Athérion. Vis-à-vis de la place et du même côté, vous avez le temple de Diane Limnatis, avec un grand espace consacré à cette Déesse. On dit que les Doriens s'étant rendus maîtres d'Argos et de Lacédémone, Preugène fut averti en songe d'enlever de Sparte la statue de Diane Limnatis, et qu'il en vint à bout par le moyen d'un esclave dont il avoit éprouvé la fidélité. On garde cette statue à Mésoa, parce que ce fut-là que Preugène jugea à propos de la déposer; mais tous les ans le jour de la fête de Diane un des ministres de

(1) *En l'honneur de sa femme.* Elle s'appelloit Regilla; il en est parlé dans *le Démonax* de Lucien.

la Déesse a soin d'apporter sa statue à Patra, et de la remporter ensuite. Sur le terrain qui est consacré à Diane il y a plusieurs chapelles où l'on va par-dessous une galerie; dans l'une on voit une statue d'Esculape qui est de marbre, à l'exception de l'habit; dans une autre on voit une Minerve d'or et d'ivoire. Devant cette chapelle de Minerve est la sépulture de Preugène, où l'on rend tous les ans des honneurs à ce héros dans le tems de la fête de Diane Limnatis. Près du théâtre sont deux autres chapelles dédiées l'une à Némésis, l'autre à Vénus avec des statues de marbre blanc plus grandes que nature.

CHAPITRE XXI.

DANS le même quartier vous verrez encore le temple de Bacchus surnommé Calydonien, parce que la statue du Dieu a été apportée de Calydon. Du tems que cette ville subsistoit, entre les prêtres de Bacchus il y en avoit un appellé Corésus, que l'amour rendit le plus malheureux de tous les hommes. Il aimoit une jeune fille nommée Callirhoé; mais plus sa passion augmentoit pour elle, plus il en étoit rebuté. Après avoir mis en œuvre tout ce que l'amour suggère aux amans, soins, prières, supplications; voyant

que tout étoit inutile, enfin il eut recours à Bacchus, et embrassant sa statue, il le pria de lui être favorable. Le Dieu exauça son ministre; aussitôt les Calydoniens furent frappés d'une espèce d'ivresse qui les mettoit hors d'eux-mêmes, et qui en faisoit mourir plusieurs. Ils envoyèrent consulter l'oracle de Dodone; car en ce tems-là tous les peuples de cette contrée, je veux dire les Etoliens, leurs voisins les Acarnaniens, et les Epirotes, avoient grande foi aux réponses qui sortoient du creux d'un certain chêne, ou que rendoient quelques colombes de la forêt de Dodone. L'oracle consulté répondit que le malheur des Calydoniens venoit de la colère de Bacchus, et que pour la faire cesser il falloit que Corésus immolât à son autel Callirhoé, ou quelqu'un qui voudroit mourir pour elle. Cette jeune personne n'ayant trouvé ni parent, ni ami qui l'aimât assez pour vouloir lui conserver la vie aux dépens de la sienne propre, se voyoit condamnée à mourir. Déjà on la conduisoit à l'autel, et tout étoit prêt pour la sacrifier; Corésus attendoit de pied ferme sa victime; mais il ne la vit pas plutôt, qu'oubliant son ressentiment et n'écoutant plus que son amour, il s'immola lui-même et mourut pour elle, laissant aux hommes un exemple mémorable de l'amour le plus constant et le plus infortuné que l'on eût encore vu parmi eux. Callirhoé au désespoir de la mort de Corésus, et honteuse d'avoir si mal

payé

payé tant d'amour, alla se tuer sur le bord d'une fontaine qui n'est pas loin du port de Calydon, et que l'on appelle encore aujourd'hui la fontaine Callirhoé.

Je ne dois pas oublier qu'à Patra, près du théâtre il y a un lieu sacré qui appartenoit autrefois à une femme de la ville, et où l'on garde à présent plusieurs statues de Bacchus, qui tirent leurs noms des différentes villes d'Achaïe. Ainsi vous y voyez un Bacchus Messatéüs, un Bacchus Anthéüs, un Bacchus Aroëus; et le jour de la fête du Dieu on porte toutes ces statues dans le temple de Bacchus Esymnète, qui est à l'extrémité de la ville basse sur le bord de la mer, et à la droite du chemin par où l'on vient de la place. Au sortir de ce temple vous en trouvez un autre dédié à la déesse (1) Salus, qui a une statue de marbre. On croit que ce fut Eurypyle qui bâtit ce dernier, lorsqu'il eut recouvré son bon sens. Le temple de Neptune est tout auprès du port; la statue du Dieu est de marbre et toute droite. Outre les divers surnoms que les poëtes donnent à Neptune, sans autre vue que de rendre leurs vers plus harmonieux et plus beaux, il en a encore plusieurs

(1) *A la déesse Salus*, c'est-à-dire, à la déesse qui rend l'esprit et le corps sains. L'expression grecque est Σωτηρίας, que les Romains rendoient par les termes *de la déesse Salus*. Pour me faire entendre, il m'a fallu emprunter le terme latin, quoiqu'impropre dans un auteur Grec.

autres tirés de la dénomination même de chaque pays où il est honoré. Mais on le surnomme plus généralement (1) Pélagéüs, Asphaliéüs et Hippius. Quant à cette dernière appellation, quoique l'on en puisse rendre plus d'une raison, je la crois particulièrement fondée sur ce que Neptune est le premier (2) qui a trouvé l'art de dompter un cheval; c'est pourquoi Homère, dans la description d'une course de chevaux, nous représente Ménélas exigeant de son adversaire que, la main sur ses chevaux, il jure par Neptune qu'il n'a usé d'aucune supercherie pour embarrasser son char. Et Pamphus qui a fait pour les Athéniens des hymnes très-anciens, appelle Neptune le Dieu qui a donné aux hommes des chevaux et des navires. Je suis donc persuadé que c'est pour cette raison que Neptune est surnommé Hippios, comme qui diroit *le Cavalier*. Près du temple de ce Dieu, Vénus a le sien où l'on voit entre autres une statue de la Déesse, qui, vingt-cinq ou trente

(1) *Pélagéüs*, *Asphaliéüs*. *Pélagéüs*, de πέλαγος, *mare*, *la mer*, *dieu de la mer*. *Asphaliéüs* de σφάλλω, *fallo*, *je trompe*. *Asphaliéüs*, par un alpha privatif, signifie, *qui est ferme et stable*.

(2) *Le premier qui a trouvé l'art de dompter un cheval*. C'est pourquoi Virgile dit dans le premier livre de ses Géorgiques :

Tuque ô, cui prima frementem
Fudit equum, magno tellus percussa tridenti.

ans avant mon voyage, fut trouvée dans la mer par des pêcheurs. Mars et Apollon sont en bronze immédiatement devant le port, et sur le port même on voit un temple de Vénus avec une statue dont le visage, les pieds et les mains sont de marbre, et le reste est de bois. Il y a sur le bord de la mer un bois où l'on s'exerce à la course, et qui durant l'été fournit des promenades délicieuses; ce bois est orné de deux temples consacrés à Apollon et à Vénus, où ces deux divinités sont en marbre. Le temple de Cérès n'en est pas loin. Cérès et Proserpine y sont debout, mais la Terre (1) est assise. Devant ce temple il y a une fontaine qui, du côté du temple même, est fermée par un mur de pierres sèches; en dehors on a pratiqué un chemin qui y descend. On prétend que cette fontaine rend des oracles qui ne trompent jamais; elle est consultée, non sur toutes sortes d'affaires, mais seulement sur l'état des malades. On attache un miroir au bout d'une ficelle, et on le tient suspendu au-dessus de la fontaine, ensorte qu'il n'y ait que l'extrémité qui touche à l'eau; ensuite on fait des prières à la Déesse, on brûle des parfums en son honneur, et aussi-tôt, en regardant dans le miroir, on voit si le malade reviendra en santé ou s'il mourra;

(1) *La terre est assise.* Ils faisoient de la terre une divinité, que les Romains appelloient la déesse Tellus.

cette espèce de divination ne s'étend pas plus loin. Mais à Cyanie, en Lycie, il y a un oracle d'Apollon Thyrxéüs qui est plus universel; car en regardant dans une fontaine consacrée à ce Dieu, on y voit représenté tout ce que l'on a envie de savoir.

Vous verrez encore à Patra, près du même bois, deux temples de Sérapis; dans l'un est le tombeau d'Egyptus, fils de Bélus; car ces peuples prétendent qu'Egyptus se refugia à Aroé, inconsolable de la mort de ses fils, et ne pouvant plus souffrir le séjour, ni même le nom d'Argos, où il avoit tout à craindre de Danaüs. Enfin Esculape a aussi son temple dans la ville, un peu au-dessus de la citadelle, et près de la porte par où l'on sort pour aller à Messatis. Il y a deux fois plus de femmes que d'hommes à Patra, et les femmes y sont plus enclines à l'amour qu'en aucun lieu du monde. La plupart gagnent leur vie à faire du raiseau et d'autres étoffes avec cette espèce de soie que j'ai dit qui croît en Elide.

CHAPITRE XXII.

PHARES est une autre ville d'Achaïe qu'Auguste a réunie au domaine de Patra. On compte de l'une à l'autre cent cinquante stades, et de

la mer au continent, on en compte environ soixante et dix. Le fleuve Piérus passe fort près des murs de Phares; c'est le même, à ce que je crois, qui baigne les ruines d'Olene, et qui est appellé Pirus du côté de la mer. On voit sur ses rives comme une forêt de platanes; ces arbres sont si vieux, que vous les trouvez creux pour la plupart, et ils sont en même tems d'une si prodigieuse grosseur, que plusieurs personnes y peuvent manger et dormir comme dans un antre. La place publique de Phares est bâtie à l'antique et son circuit est fort grand. Au milieu vous voyez un Mercure de marbre, qui a une grande barbe; c'est une statue de médiocre grandeur, de figure quarrée, qui est debout à terre, sans piédestal. L'inscription porte que cette statue a été posée là par Simylus Messénien, et que c'est Mercure Agoréüs ou le Dieu du marché. On dit que ce Dieu rend là des oracles. Immédiatement devant sa statue il y a une Vesta qui est aussi de marbre. La Déesse est environnée de lampes de bronze attachées les unes aux autres, et soudées avec du plomb. Celui qui veut consulter l'oracle fait premièrement sa prière à Vesta, il l'encense, il verse de l'huile dans toutes les lampes et les allume; puis, s'avançant vers l'autel il met dans la main droite de la statue une petite pièce de cuivre, c'est la monnoie du pays; ensuite il s'approche du Dieu, et lui fait à l'oreille telle

question qu'il lui plaît. Après toutes ces cérémonies il sort de la place en se bouchant les oreilles avec les mains; dès qu'il est dehors, il écoute les passans, et la première parole qu'il entend lui tient lieu d'oracle. La même chose se pratique chez les Egyptiens, dans le temple d'Apis. Une autre curiosité de la ville de Phares, c'est un vivier que l'on nomme *hama*, et qui est consacré à Mercure avec tous les poissons qui sont dedans; c'est pourquoi on ne le pêche jamais. Près de la statue du Dieu il y a une trentaine de grosses pierres quarrées, dont chacune est honorée par les habitans sous le nom de quelque divinité; ce qui n'est pas fort surprenant; car anciennement les Grecs rendoient à des (1) pierres toutes brutes les mêmes honneurs qu'ils ont rendus depuis aux statues des dieux. A quinze stades de la ville les Dioscures ont un bois sacré tout planté de lauriers; on n'y voit ni temple, ni statue; mais si l'on en croit les habitans, il y a eu autrefois dans ce lieu nombre de statues qui ont été transportées à Rome; présentement il n'y reste qu'un autel qui est bâti de très-belles pierres. Au reste, je n'ai pu savoir si c'est Pharès, fils de Philodamie et

(1) *Rendoient à des pierres toutes brutes*, etc. L'auteur a raison de dire que cela n'est pas fort surprenant. Les Grecs n'avoient pas encore l'art de tailler ces pierres, ni d'en faire des statues.

petit-fils de Danaüs qui a bâti la ville de Phares, ou si c'en est un autre.

Tritia (1), autre ville d'Achaïe, en terre ferme, est encore de la dépendance de Patra; Auguste l'a voulu ainsi. De Phares à Tritia il n'y a guère que six-vingts stades. Avant que d'entrer dans la ville on voit un magnifique tombeau de marbre blanc, plus précieux encore par les peintures de Nicias, que par les ouvrages de sculpture dont il est orné. Une jeune personne d'une grande beauté est représentée assise dans une chaise d'ivoire; à côté d'elle est une de ses femmes qui lui tient une espèce de parasol sur la tête; de l'autre côté c'est un jeune garçon qui n'a point encore de barbe; il est vêtu d'une tunique et d'un manteau de pourpre par-dessus; près de lui est un esclave qui d'une main tient des javelots, et de l'autre des chiens de chasse qu'il mène en laisse. On ne put pas me dire les noms de ces figures; mais je compris sans peine que c'étoit le tombeau d'un mari et d'une femme. Quant à la ville de Tritia, les uns lui donnent pour fondateur Celbidas, originaire de Cumes en Opique (2); d'autres disent que Tritia,

(1) *Tritia.* Polybe, Strabon et Stephanus disent *Tritée*, et c'est apparemment ainsi qu'il faut lire.

(2) *De Cumes en Opique.* C'est le pays que l'on a depuis appellé la Campanie.

fille (1) du fleuve Triton, après avoir été prêtresse de Minerve, fut aimée du dieu Mars, et que de ce commerce naquit Mélanippus qui bâtit une ville, et du nom de sa mère l'appella Tritia. Quoi qu'il en soit, vous verrez dans cette ville un temple que les gens du pays nomment le temple des plus grands dieux; leurs statues ne sont que de terre; on célèbre leur fête tous les ans avec toutes les mêmes cérémonies que les Grecs ont coutume de pratiquer à la fête de Bacchus. Minerve y a aussi un temple avec une statue de marbre; mais cette statue est d'un goût moderne; les habitans prétendent qu'anciennement il y en avoit une autre qui a été portée à Rome. Ces peuples observent religieusement de sacrifier tous les ans au dieu Mars et à Tritia. Voilà toutes les villes d'Achaïe que l'on trouve en terre ferme.

Si vous allez de Patra à Egium par mer, à la hauteur de cinquante stades vous trouverez le cap Rhion. Quinze stades au-delà c'est le port Panorme, et quinze autres stades plus loin c'est ce que l'on appelle les murs de Minerve. De ces murs à Erinée qui est un port de mer, on compte quatre-vingt-dix stades, et de ce port à Egium

(2) *Fille du fleuve Triton.* Le texte dit simplement *fille de Triton*, et l'on ne sait si l'Auteur entend un fleuve ou un Triton; mais comme il y a eu plusieurs fleuves de ce nom, je me suis déterminé à faire cette Tritia fille du fleuve Triton.

on en compte soixante; par terre, le chemin est plus court d'environ quarante stades. A quelque distance de Patra vous avez le fleuve Milichus et le temple de Diane Triclaria, où il n'est resté aucune statue; ce temple est sur le chemin à droite. Un peu plus loin c'est un ruisseau que l'on nomme Charadrus. On a remarqué que les animaux qui au printems boivent de l'eau de ce ruisseau engendrent pour l'ordinaire des mâles. C'est pourquoi, ceux qui gardent les troupeaux ont soin de les faire boire ailleurs, excepté les vaches; parce que le mâle de cette espèce est plus propre pour la culture des terres et pour les sacrifices; mais en toute autre espèce de bétail la femelle est plus estimée.

CHAPITRE XXIII.

QUAND on a passé le Charadrus on apperçoit quelques ruines de l'ancienne ville d'Argyre, et à main droite du grand chemin on trouve une fontaine qui porte encore ce nom. Le fleuve Sélimnus a son embouchure auprès; ce qui a donné lieu à un conte que font les gens du pays et que je vais rapporter. Selon eux, Sélimnus fut autrefois un beau jeune berger qui plut tant à la nymphe Argyre, que tous les jours elle sortoit

de la mer pour le venir trouver. Cette passion ne dura pas long-tems ; il sembloit à la nymphe que le berger devenoit moins beau, elle se dégoûta de lui, et Sélimnus en fut si touché qu'il mourut de déplaisir. Vénus le métamorphosa en fleuve ; mais tout fleuve qu'il étoit, il aimoit encore Argyre, comme on dit qu'Alphée, pour être devenu fleuve, ne cessa pas d'aimer Aréthuse ; la Déesse ayant donc pitié de lui encore une fois lui fit perdre entièrement le souvenir de la nymphe. Aussi croit-on dans le pays que les hommes et les femmes, pour oublier leurs amours, n'ont qu'à se baigner dans le Sélimnus, ce qui en rendroit l'eau d'un prix inestimable, si l'on pouvoit s'y fier. Le fleuve Bolinée est à une médiocre distance des ruines d'Argyre, et sur sa rive étoit autrefois la ville de Boline. On dit qu'une jeune fille de ce nom voyant Apollon amoureux d'elle se jetta dans la mer pour arrêter ses poursuites, et que le Dieu touché de son malheur la rappella à la vie et la rendit immortelle. Vous trouverez ensuite un promontoire qui avance dans cette mer. C'est-là, dit-on, que Saturne jetta la faulx avec laquelle il avoit mutilé le Ciel son père ; c'est pourquoi on a donné le (1) nom de Drepanum à ce promontoire. Un peu au-dessus

(1) *Le nom de Drepanum.* Δρέπανον en grec signifie *falx, une faulx.*

du grand chemin vous verrez les ruines de Rhybes, et vous n'aurez pas fait trente stades que vous serez à Egium ; ce pays est arrosé de deux fleuves, le Phœnix et le Méganite, qui tous deux vont tomber dans la mer au dessous d'Egium.

Près de la ville, on voit un portique bâti par Straton, fameux athlète qui, en un même jour, remporta le prix du pancrace et de la lutte à Olympie ; on bâtit ce portique afin que ce fût pour lui un lieu d'exercice. Entre les diverses curiosités de la ville d'Egium, il y a premièrement un vieux temple de Lucine ; la Déesse est couverte d'un voile fort fin depuis la tête jusqu'aux pieds. Sa statue est de bois, à la réserve du visage, des mains et des pieds, qui sont de ce beau marbre du mont pentélique ; elle a une main étendue, et de l'autre elle tient un flambeau, apparemment pour signifier, ou que les douleurs de l'enfantement sont cuisantes comme le feu, ou que c'est la Déesse elle-même qui fait jouir les enfans de la lumière du jour ; cette statue est un ouvrage de Damophon Messénien. Près du temple de Lucine, est un lieu consacré à Esculape, où vous voyez une statue d'Hygéia et une autre d'Esculape même ; des vers ïambes, gravés sur le piédestal, vous apprennent que ces statues sont encore de Damophon. Je me souviens que dans ce temple j'eus une dispute avec un homme de Sidon, qui prétendoit que les Phéniciens l'emportoient de beau-

coup sur les Grecs dans la connoissance des choses divines et humaines; et pour preuve de cela, disoit-il, les Phéniciens font Esculape fils d'Apollon, mais ils se gardent bien de lui donner pour mère une mortelle comme les Grecs, parce qu'ils savent qu'Esculape n'est autre chose (1) que la bonne température de l'air, principe de la santé, soit pour l'homme, soit pour les animaux. A l'égard d'Apollon, qui est le soleil même, il est dit à bon droit le père d'Esculape, parce qu'en fournissant sa course tous les ans, il règle les saisons, et donne à l'air ce juste tempérament qui en fait la salubrité. Je lui répondois qu'il avoit raison, mais que là-dessus les Grecs pensoient tout comme les Phéniciens, et la preuve que je lui en donnois, c'est qu'à Titané en Sicyonie, une même statue représente Esculape et la santé. Et que le soleil soit le père de la vie, c'est une chose, lui disois-je, qui est connue de tout le monde, même des enfans.

En second lieu, vous verrez à Egium un temple de Minerve, et un bois consacré à Junon. Minerve a deux statues de marbre blanc; pour la statue

(1) *N'est autre chose que la bonne température de l'air.* Ce Sidonien avoit une fort bonne manière d'expliquer les fables; mais les Grecs en savoient autant que lui. Il est certain que les Grecs personnifioient plusieurs attributs de la divinité, et qu'ils en faisoient autant de dieux subalternes; c'étoit-là le fond de leur mythologie.

de Junon, personne ne la voit, qu'une femme qui exerce le sacerdoce de la Déesse. Bacchus a son temple près du théâtre; il est représenté sans barbe. Dans la place publique, il y a un temple et tout un canton dédiés à Jupiter sauveur; en entrant, vous trouvez à gauche deux statues de bronze; l'une représente le Dieu sans barbe, et celle-là m'a paru la plus ancienne. Si vous allez tout droit, vous trouverez une chapelle où il y a un Neptune, un Hercule, un Jupiter et une Minerve de bronze; on appelle ces dieux (1), les dieux d'Argos, soit parce qu'ils ont été fabriqués à Argos, comme le disent les Argiens eux-mêmes, soit parce qu'ils ne sont à Egium qu'à titre de dépôt, comme les habitans le prétendent. Car ils racontent que les Argiens déposèrent ces divinités chez eux, exigeant en même tems qu'ils leur fissent des sacrifices tous les jours. Comme cela auroit été d'une trop grande dépense, ceux d'Egium s'avisèrent d'immoler plusieurs victimes à la fois, et d'en faire ensuite des repas publics; ainsi il n'y avoit rien de perdu, et ces sacrifices ne coûtoient pas beaucoup. Dans la suite, les Argiens redemandèrent leur dépôt; ceux d'Egium

(1) *Les dieux d'Argos*. Le texte grec est altéré en cet endroit, le surnom de ces dieux ne s'y trouve pas. Amasée l'a suppléé en disant : *Argivos nuncupant*, *ils les appellent les divinités d'Argos*, et le sens de la phrase y conduit assez naturellement.

dirent qu'ils étoient tout prêts à le rendre, mais qu'ils vouloient être payés de leurs frais; la somme qu'ils demandoient étant exorbitante, on aima mieux leur laisser les statues. Près de la place, Apollon et Diane ont un temple en commun, et dans la place même, Diane a le sien en particulier, où la Déesse est représentée tirant de l'arc. On y voit aussi le tombeau du héros Talthybius, ce qui n'empêche pas que les Spartiates ne se vantent de l'avoir chez eux sur une petite éminence; l'une et l'autre ville lui rendent des honneurs funèbres tous les ans.

CHAPITRE XXIV.

DU côté de la mer il y a quatre temples consacrés, l'un à Vénus, l'autre à Neptune, le troisième à Proserpine, et le quatrième à Jupiter dit (1) Homagyrius; dans ce dernier Jupiter, Vénus et Minerve ont des statues. Le surnom d'Homagyrius vient de ce qu'Agamemnon assembla dans ce lieu-là les troupes dont il avoit besoin pour son expédition de Troye; et une des choses qui ont fait le plus d'honneur à ce

(1) *Jupiter Homagyrius*, des mots grecs ὁμῶς, *pariter*, *ensemble*, et ἀγείρω, *congrego*, *j'assemble*, ou plutôt ἄγυρις, *cœtus*, *assemblée*.

Prince, c'est qu'il prit si bien ses mesures, que l'armée qu'il mit alors sur pied lui suffit pour prendre Troye et toutes les villes voisines, sans qu'il fût obligé de faire de nouvelles levées en Grèce. Après le temple de Jupiter Homagyrius, est celui de Cérès Panachéenne. Sur le même rivage de la mer, vous verrez une source abondante, dont l'eau est douce et fort bonne à boire. Près de-là est le temple de la déesse Salus, dont la statue n'est vue que de ses prêtres; dans les sacrifices qu'ils font à la Déesse, ils observent entr'autres cérémonies de jetter dans la mer un morceau de pâte qu'ils envoient, disent-ils, à Aréthuse en Sicile. On voit à Egium plusieurs autres statues de bronze, comme un Jupiter enfant, et un jeune Hercule qui n'a point encore de barbe; ce sont des ouvrages d'Agéladas d'Argos. Tous les ans on nomme à ces divinités des prêtres qui ont soin de garder leurs statues chez eux; autrefois on élisoit le plus bel enfant de tout le pays pour prêtre de Jupiter, et quand il avoit atteint l'âge de puberté, on lui donnoit un successeur. Tel étoit l'ancien usage de ces peuples. Les états-généraux d'Achaïe se tiennent encore aujourd'hui à Egium, comme le conseil des Amphictyons se tenoit aux Thermopyles ou à Delphes.

En avançant plus loin, vous trouvez le fleuve Sélinus, et à quarante stades d'Egium est le bourg

d'Hélice sur le bord de la mer. C'étoit autrefois une ville où les Ioniens avoient un temple célèbre dédié à Neptune Héliconius. Ils disent que le culte de ce Dieu s'est perpétué chez eux, depuis que chassés par les Achéens, ils se retirèrent à Athènes, et qu'ensuite ils allèrent chercher fortune vers les côtes d'Asie. En effet aux environs de Milet, sur le chemin de la fontaine de Biblis, tout devant la ville, on voit un autel de Neptune Héliconius; et à Téos on en voit un autre fermé par une balustrade et d'un ouvrage exquis. Il est même parlé dans Homère et d'Hélice et de Neptune Héliconius. Après un long espace de tems, il arriva que les Achéens qui habitoient Hélice, manquant de parole à de pauvres supplians qui s'étoient refugiés dans le temple de Neptune, les égorgèrent; la colère du Dieu ne tarda pas à éclater sur eux par un tremblement de terre, qui non-seulement renversa leurs maisons, mais anéantit leur ville au point qu'il n'en resta point le moindre vestige. Pour l'ordinaire ces tremblemens de terre, qui bouleversent de tems en tems certaines contrées, sont annoncés par des pronostics qui les précèdent, comme sont des pluies continuelles, ou de longues sécheresses, ou un dérèglement de saisons qui fait sentir le chaud en hiver, ou le disque du soleil, qui tantôt s'obscurcit et tantôt paroît tout en feu, ou le dessèchement subit des fontaines, ou des tour-

billons de vent qui déracinent les plus gros arbres, ou des feux célestes qui parcourent le vaste espace des airs, laissant après eux une longue traînée de lumière, ou de nouveaux astres qui paroissent tout à-coup et nous remplissent d'effroi, ou des vapeurs pestilentielles qui sortent du sein de la terre; tels sont les signes dont le ciel se sert pour avertir les hommes. Quant aux tremblemens mêmes, ceux qui ont étudié la nature en distinguent de plusieurs sortes. Le plus léger de tous, s'il y a rien de léger dans un si grand mal, est celui où, lorsqu'un édifice, par une première secousse, vient à pencher, une secousse contraire le redresse et le rétablit. Dans cette espèce d'ébranlement, on voit des colonnes prêtes à tomber se remettre comme d'elles-mêmes sur leur base, des murs s'entr'ouvrir et se rejoindre, des poutres se déplacer et rentrer dans leur assiette naturelle, des gouttières et des tuyaux qui servent à la conduite des eaux, après avoir été dérangés, reprendre leur place et s'y ajuster, comme si la main de l'ouvrier y avoit passé. La seconde sorte est celle où les secousses sont si continuelles et si violentes, que les plus solides édifices s'écroulent et tombent, comme s'ils étoient battus par des machines de guerre. Le plus dangereux de tous est comparé à ce feu intérieur qui agite quelquefois le corps humain; car, comme la fièvre se manifeste par plusieurs symptômes, et sur-tout par le battement

de l'artère du bras ; de même des vents ou des feux souterrains venant à se combattre dans le sein de la terre, poussent vers sa superficie tout ce qui leur fait obstacle, à-peu-près comme ces taupes qui, en travaillant sous la terre, l'élèvent et la font boursouffler. C'est alors que la terre, ébranlée jusques dans ses fondemens, et s'ouvrant tout-à-coup, on voit tout ce qui est bâti dessus, fondre et s'abîmer, sans qu'il en demeure aucun vestige ; et ce fut ainsi que périt Hélice. Au tremblement de terre on dit qu'il se joignit un autre malheur causé par la saison, un débordement de la mer qui inonda la ville et tout le pays d'alentour ; le bois sacré de Neptune fut tellement submergé, qu'à peine voyoit-on la cîme des arbres; de sorte que le courroux du Dieu, armant, pour ainsi dire, ces deux élémens tout à la fois contre cette misérable ville, elle fut engloutie avec tous ses habitans. Un pareil accident fit disparoître autrefois (1) Midée avec une autre (2) ville située sur le mont Sipyle, et

(1) *Midée*. Le texte dit *Idée* ; mais, comme cette ville est inconnue à tous les géographes, Kuhnius croit qu'il faut lire Midée, ville dont il est parlé dans Strabon, livre 9.

(1) *Avec une autre ville située sur le mont Sipyle*. Cette ville, au rapport de Pline, étoit appellée Sipyle, et il ajoute que la ville de Tantalis avoit déjà été détruite par un pareil accident.

du côté que Midée abîma en se détachant de la montagne, l'eau surmonta et forma une espèce de lac que l'on nomme Saloé. On voyoit les ruines d'une ville au milieu de ce lac, avant que l'eau les eût couvertes de limon; et les ruines d'Hélice paroissent encore aujourdhui, quoiqu'à demi rongées par les eaux de la mer.

CHAPITRE XXV.

L'IRE du Ciel a ainsi éclaté plusieurs fois contre ceux qui avoient manqué de foi et d'humanité envers les malheureux. Combien d'exemples en pourrois-je rapporter! On sait l'oracle que Jupiter de Dodone rendit aux Athéniens du tems d'Aphidas; par cet oracle ils étoient avertis de respecter toujours l'asyle de l'aréopage et l'autel des Euménides; qu'un jour les Lacédémoniens vaincus s'y réfugieroient, et qu'ils se donnassent bien de garde de les maltraiter, parce que tout suppliant est sacré. Les Grecs se souvinrent de cet avis, lorsque, sous le règne de Codrus, fils de Mélanthus, le Péloponnèse conjura contre Athènes. Car l'armée des Péloponnésiens ayant appris la mort de Codrus, et la manière dont il s'étoit dévoué pour sa patrie, ne songea qu'à se retirer, à cause de l'oracle de Delphes qui ne lui

permettoit plus d'espérer la victoire; mais quelques Lacédémoniens qui étoient déjà entrés dans la ville, se voyant abandonnés des leurs, furent très-embarrassés; tout ce qu'ils purent faire fut de se cacher à la faveur des ténèbres de la nuit; et le jour venu, pour éviter de tomber entre les mains des Athéniens, ils se sauvèrent dans l'aréopage, aux pieds de ces déesses que l'on appelle Sévères. Là, ils furent respectés, et ils s'en retournèrent sains et saufs en leur pays. Quelques années ensuite, les magistrats d'Athènes ayant massacré Cylon et ses complices dans le temple même de Minerve, attirèrent la colère de la Déesse sur eux et sur toute leur postérité. Les Lacédémoniens coupables d'un tel crime en reçurent aussi le châtiment; ils avoient fait mourir de pauvres supplians qui s'étoient refugiés dans un temple de Neptune bâti sur le promontoire de Ténare. Sparte fut affligée d'un tremblement de terre si violent, que pas une seule maison n'y demeura debout. Quant à la ville d'Hélice, elle fut détruite durant qu'Astéüs étoit archonte à Athènes, la quatrième année de la cent unième olympiade, en laquelle Damon de Thurium fut proclamé vainqueur pour la première fois à Olympie. Tous les habitans ayant péri sous ses ruines, ceux d'Egium s'emparèrent de tout le territoire des environs, et le possèdent encore.

Après Hélice, en quittant le rivage de la mer,

et en prenant à droite, vous arrivez bientôt à Cérynée, petite ville bâtie sur une montagne au-dessus du grand chemin. Elle a été ainsi appellée du nom ou de quelque petit souverain, ou du fleuve Cérynite, qui tombe du mont Cérynée en Arcadie, et prend son cours par les terres d'Achaïe, les plus voisines. Cette ville servit autrefois de retraite à ceux de Mycènes, dans la nécessité où ils furent d'abandonner le pays d'Argos. Car les Argiens voulant prendre Mycènes, et n'en pouvant venir à bout, à cause de la solidité de ses murs qui, aussi-bien que ceux de Thyrinte, avoient été bâtis par les Cyclopes, ils prirent le parti de l'affâmer, ce qui obligea les habitans d'en sortir. Les uns se retirèrent à Cléones, d'autres en plus grand nombre se refugièrent en Macédoine auprès du roi Alexandre, celui-là même que Mardonius fils de Gobryas députa vers les Athéniens, et d'autres vinrent s'établir à Cérynée, qui par cet accroissement de citoyens, devint beaucoup plus riche et plus considérable qu'elle n'étoit. On voit en cette ville un temple des Euménides que l'on croit avoir été fondé par Oreste, et l'on dit que si la curiosité y attiroit quelqu'un qui eût commis un meurtre, ou qui fût coupable de quelqu'autre crime, ou d'impiété, aussi-tôt la frayeur lui troubleroit l'esprit; c'est pourquoi on n'y laisse pas entrer tout le monde indifféremment. Les statues de ces Déesses sont de bois et d'une gran-

deur médiocre. Dans le parvis du temple, vous voyez des statues de marbre d'un goût merveilleux; et si l'on en croit les habitans, ce sont des femmes qui ont été autrefois prêtresses des Euménides.

En revenant de Cérynée, si vous reprenez le grand chemin, et que vous avanciez un peu, vous trouverez au second détour un sentier qui vous mènera droit à Bure, petite ville qui a la mer à droite et qui est bâtie sur la cîme d'une montagne. On dit qu'elle a pris son nom d'une fille d'Ion et d'Hélice qui s'appelloit Bura. Le même tremblement de terre qui engloutit la ville d'Hélice se fit tellement sentir à celle-ci, que toutes les anciennes statues des dieux furent brisées dans les temples, et qu'il n'y eut de citoyens sauvés que ceux qui étoient ou à l'armée, ou en voyage, et ce furent eux qui rebâtirent ensuite la ville. Cérès, Vénus, Bacchus et Lucine ont chacun un temple à Bure. Leurs statues sont de marbre du mont Pentélique et de la façon d'Euclidas Athénien; celle de Cérès est habillée. Isis y a aussi un temple. Sur le chemin qui descend à la mer vous voyez le fleuve Buraïque, et dans une grotte prochaine on vous montrera une petite statue d'Hercule surnommée aussi Buraïque. Là, il y a un oracle qui rend ses réponses avec des dés; celui qui le consulte fait premièrement sa prière au Dieu devant sa statue, ensuite il prend quatre

dés, car il y en a toujours là en quantité, et il les jette sur une table. Chaque dé est marqué de plusieurs façons, et chaque marque est expliquée sur la table. D'Hélice à la grotte d'Hercule, on compte environ trente stades. Un peu plus loin vous trouvez un beau fleuve dont le cours est toujours égal, et qui, sorti d'une montagne d'Arcadie, va tomber dans la mer. Le fleuve et la montagne se nomment Crathis, d'où le Crathis, fleuve d'Italie, a pris son nom. Sur les bords du Crathis d'Achaïe, étoit autrefois la ville d'Eges, que ses habitans ont dans la suite été obligés d'abandonner, à cause, dit-on, de la foiblesse et de la misère où elle étoit réduite. Homère (1) fait mention de cette ville dans le discours que Junon tient à Neptune.

En effet Neptune étoit particulièrement honoré dans ces deux villes. En nous éloignant un peu du fleuve, et en prenant à droite, vous trouverez un tombeau sur lequel est une figure équestre à demi effacée. Il n'y a que trente stades de là à un temple célèbre de la Terre, qu'ils appellent (2)

(1) *Homère fait mention de cette ville.* C'est au huitième livre de l'Iliade, où Junon dit à Neptune : *eh quoi ! n'êtes-vous donc pas touché de voir périr tant de Grecs qui vous offrent tant de beaux sacrifices, et tant de riches dons à Hélice et à Aigues?* Je ne sais pourquoi madame Dacier dit *Aigues*, et non pas *Eges*.

(2) *La Terre qu'ils appellent la déesse au large sein.*

la déesse au large sein ; sa statue est de bois et des plus anciennes. On nomme pour sa prêtresse une femme qui, dès ce moment, est obligée de garder toujours la chasteté ; encore faut-il qu'auparavant elle n'ait été mariée qu'une fois, et pour être assuré de la vérité, on lui fait subir une épreuve, qui est de boire du sang de taureau ; si elle est coupable de parjure, ce sang devient pour elle un poison mortel. Lorsque plusieurs femmes demandent ce sacerdoce, alors c'est le sort qui en décide.

CHAPITRE XXVI.

De la grotte d'Hercule au port d'Egire, on compte environ soixante-douze stades. La côte d'Egire n'a rien de remarquable. Le port de même nom que la ville en est éloigné de douze stades ; cette ville est appellée par Homère Hypérésie, et n'a pris le nom d'Egire que depuis que les Ioniens sont venus s'y établir : voici à quelle occasion elle changea de nom. Les Sicyoniens ayant mis une armée sur pied, entrèrent tout-à-coup dans le pays des Hypérésiens ; ceux-ci n'étant égaux ni en force, ni en nombre, s'avisèrent de rassembler toutes les chèvres du pays, et de leur attacher des fascines

εὐρυςέρνον. On comprend aisément pourquoi les Grecs donnoient cette épithète à la terre.

aux cornes; ensuite, pendant une nuit fort obscure, ils mirent le feu à ces fascines : les ennemis crurent que c'étoit du secours qui arrivoit aux Hypérésiens, et s'en retournèrent chez eux; depuis cette aventure, la ville prit le nom d'Egire, d'un mot grec qui signifie des chèvres; et dans le lieu même où une belle chèvre qui conduisoit le troupeau s'étoit couchée, les Hypérésiens bâtirent un temple à Diane, sous le titre de Diane Agrotera, persuadés que le stratagême dont ils s'étoient servis pour tromper l'ennemi leur avoit été inspiré par cette Déesse : cependant le nom d'Hypérésie subsista quelque tems, et c'est ainsi qu'Orée, dans l'île Eubœe, s'appelle encore quelquefois Hestiéa, qui est son ancien nom.

Les curiosités de la ville d'Egire consistent prèmièrement en un temple de Jupiter, où le Dieu est représenté assis; c'est une statue de marbre du mont Pentélique, faite par Euclidas. On voit dans le même temple une Minerve en bois, dont le visage, les mains et les pieds sont d'ivoire; le reste de la statue est doré, et peint de diverses couleurs. Secondement, en un temple de Diane avec une statue de la Déesse, qui est d'un goût fort moderne; ce temple est desservi par une jeune fille qui exerce le sacerdoce jusqu'à ce qu'elle soit nubile. Vous y verrez une autre statue d'un goût très-ancien, que les Egirates disent être d'Iphigénie fille d'Agamemnon; si cela

est, on peut croire que ce temple a d'abord été dédié à Iphigénie. Celui d'Apollon est à voir pour son ancienneté qui paroît sur-tout aux ornemens de la voûte; la statue du Dieu est fort ancienne; c'est une statue de bois toute nue, et d'une grandeur prodigieuse; les Egirates ne savent pas eux-mêmes qui en a été l'ouvrier; mais quiconque a vu l'Hercule de Sicyone, jugera aisément que ces deux statues sont de la même main, et par conséquent de Laphaès, célèbre sculpteur de Phiasie. Vous y verrez aussi d'un côté quelques statues d'Esculape qui sont toutes droites; de l'autre un Sérapis et une Isis, les unes et les autres de ce beau marbre du mont Pentélique. Vénus la Céleste est en singulière vénération chez ces peuples; il n'est pas permis aux hommes d'entrer dans son temple; ils n'entrent même qu'à certains jours dans le temple de la déesse de Syrie; car ainsi l'appelle-t-on, et ce n'est qu'après s'être préparés par des purifications et par des jeûnes. J'ai vu encore à Egire une petite chapelle où il y a une Fortune qui tient une corne d'abondance à la main, et auprès est l'Amour avec des aîles, apparemment pour donner à entendre qu'en amour la fortune fait plus que la beauté. Pour moi, je n'ai pas de peine à croire ce que dit Pindare dans une de ses odes, que la Fortune est une des Parques, et celle de toutes qui a le plus de pouvoir. Je remarquai dans la même chapelle un tableau

qui représente un homme en cuirasse, déjà âgé, et qui jette les hauts cris; près de lui trois femmes qui ôtent leurs bracelets, et trois jeunes hommes qui paroissent fort affligés: quelques Achéens me dirent que c'étoit un citoyen d'Egire qui avoit été tué à la guerre, après avoir donné de grandes preuves de valeur; les trois jeunes hommes étoient ses frères qui vinrent apporter la nouvelle de sa mort à Egire, et les trois femmes étoient ses sœurs qui, pour marquer leur douleur, jettèrent aussitôt leurs ornemens: les gens du pays n'appellent point autrement ce vieillard, que le père pitoyable, parce qu'en effet la pitié est peinte sur son visage.

D'Egire, ou plutôt du temple de Jupiter à Phelloé, il y a quelque quarante stades, et vous avez un chemin qui vous y mène à travers les montagnes. Phelloé est une petite ville de peu de réputation, et qui n'a pas toujours été habitée, même du tems que les Ioniens étoient les maîtres du pays; le terroir d'alentour est un assez bon vignoble: la partie la plus montagneuse est couverte de bois où vous trouvez beaucoup de bêtes fauves, comme des cerfs et des sangliers: s'il y a dans la Grèce un lieu qui abonde en ruisseaux et en sources, c'est Phelloë; Bacchus et Diane y ont chacun un temple: Diane est en bronze, tirant une flèche de son carquois; Bacchus a le visage peint de vermillon. Quand vous êtes des-

cendus d'Egire au port, si vous avancez quelques pas, vous verrez le temple de Diane Agroréra; c'est justement l'endroit où les habitans disent que la chèvre qui étoit à la tête des autres se reposa.

Les Pellénéens sont limitrophes des Egirates; ils sont situés à l'extrémité de l'Achaïe, entre Sicyone et le pays d'Argos; si l'on s'en rapporte à eux, ils ont pris leur nom de Pallas qui étoit un des Titans; mais si l'on en croit les Argiens, leur fondateur a été Pellen d'Argos, fils de Phorbas, et petit-fils de Triopas. Entre Egire et Pellène vous avez la petite ville de Gonusse qui appartient aux Sicyoniens, et dont ils prétendent qu'Homère a voulu parler dans le dénombrement des vaisseaux, lorsqu'il a dit:

Sortis d'Hypérésie, ou du roc (1) de Donusse.

Car c'est Gonusse, disent-ils, qu'il faut lire; et Pisistrate qui a recueilli les poésies d'Homère éparses de côté et d'autre, ou quiconque lui a

(1) *Ou du roc de Donusse.* Sylburge a cru qu'il falloit lire *Gonusse* dans ce vers du second livre de l'Iliade, en quoi il est autorisé par tous les interprètes d'Homère, et par Eustathe même; mais Sylburge et ces interprètes se sont trompés. Il faut lire *Donusse*, suivant Pausanias; autrement on ne pourroit pas dire que Pisistrate, soit par ignorance ou par mégarde, eût fait ce léger changement au vers d'Homère. *Paulmier.*

aidé, a bien pu faire ce léger changement, ou par mégarde ou par ignorance. Le port des Pellénéens se nomme les Aristonautes; il est à six-vingts stades de la partie maritime d'Egire, et l'on en compte soixante du port d'Egire à Pellène. Le nom d'Aristonautes vient, à ce qu'ils disent, de ce que les Argonautes mouillèrent à ce port. Pellène est sur une montagne qui s'élève en pointe, et dont le sommet ne sauroit être habité; ainsi, les maisons, au lieu d'être continues, suivent la disposition du terrain, et sont bâties des deux côtés sur le penchant de la colline.

CHAPITRE XXVII.

En allant à Pellène on trouve un Mercure qui a le surnom de Dolius, et l'opinion des peuples est que ce Dieu exauce toutes les prières qu'on lui fait; il est de figure quarrée avec une grande barbe, et une espèce de chapeau sur la tête. Sur le même chemin est un temple de Minerve, bâti de pierres du pays; la statue de la Déesse est d'or et d'ivoire; on croit que c'est un ouvrage de Phidias, et qu'il fit cette Minerve avant celle qui est dans la citadelle d'Athènes, et celle qui est à Platée. Les Pelléncens disent que sous le piédestal de la statue il y a une fosse fort profonde, d'où s'élèvent sans cesse des vapeurs qui

ne contribuent pas peu à conserver l'ivoire. Au-dessus du temple de Minerve est un bois consacré à Diane conservatrice, et fermé de murailles: on jure dans le pays par cette divinité aux grandes occasions; nul ne peut entrer dans ce bois que les prêtres de la Déesse, et ce sacerdoce n'est confié qu'à des gens du pays, et à des personnes de la plus illustre naissance. Vis-à-vis du bois sacré c'est le temple de Bacchus, qui à cause des illuminations que l'on fait à sa fête est surnommé *Lampter*, et l'on appelle cette fête *Lampteria*; en effet on allume durant la nuit un grand nombre de flambeaux, et le vin coule dans toutes les rues. On voit aussi à Pellène un temple d'Apollon surnommé Théoxénius, où le Dieu est en bronze; il se célèbre des jeux en son honneur, le prix est une somme d'argent, et il n'y a que les citoyens de Pellène qui soient reçus à le disputer: ces jeux se nomment Théoxénia. Près du temple d'Apollon est celui de Diane; la Déesse est représentée en chasseresse qui tire de l'arc. Dans la place publique il y a un réservoir où l'eau vient par un aqueduc: on ne se sert que de l'eau du ciel pour les bains publics, parce que les fontaines d'eau douce sont en petit nombre, et au bas de la ville: le lieu où elles sont s'appelle (1) *Glycées*; là vous verrez un ancien bâtiment,

(1) *Glycées*, du mot γλυκὺς, *dulcis*, *suavis*, *doux*, *agréable*.

c'est une espèce d'académie où les jeunes gens apprennent leurs exercices, et l'on n'admet personne au gouvernement de la république, qu'il n'ait fait ses exercices dans sa jeunesse. Promaque de Pellène, fils de Dryon, a dans ce lieu une belle statue; c'étoit un superbe athlète qui remporta le prix du pancrace trois fois aux jeux isthmiques, deux fois aux néméens, et une fois aux olympiques: ses concitoyens, pour honorer sa mémoire, lui érigèrent une statue de bronze à Olympie, et une de marbre dans l'académie dont je parle: on dit que ce Promaque, à un combat qui se donna entre les Pellénéens et les C[illegible]hiens, tua de sa main nombre d'ennemis: on dit aussi qu'il remporta la victoire sur Polyda[illegible] lorsque celui-ci renvoyé par le roi de Pe[illegible] dans sa patrie, voulut combattre une seconde fois aux jeux olympiques; mais les Thessaliens nient que Polydamas ait jamais eu du dessous dans aucun combat; ils en apportent plusieurs preuves, et entre autres cette inscription en vers qui est au bas de sa statue:

> L'heureux Polydamas eut toujours la victoire;
> Scotùsse, tu lui dois ta fortune et ta gloire.

Quoi qu'il en soit, les Pellénéens ont un grand respect pour la mémoire de Promaque. (1) A

(1) *A l'égard de Chéron.* Le texte dit que Promaque se

l'égard de Chéron, qui se rendit célèbre aussi par plusieurs victoires qu'il remporta aux jeux olympiques, ils ne prononcent pas son nom volontiers, sans doute parce qu'il abolit chez eux le gouvernement républicain ; car il se laissa corrompre par Alexandre, fils de Philippe, qui lui offrit le pouvoir souverain dans sa patrie, et il en devint le tyran. Ces peuples ont encore un temple de Lucine, bâti dans le quartier de la ville le moins considérable. Le templ
tune, ou le Posidion, comme ils le n
c'est après le gymnase ; c'étoit autrefois
gade, et même le siège d'une tribu, ma
d'hui c'est un endroit désert, qui passe
toujours pour être consacré à Neptune.
stades de Pellène vous trouvez le Mysé
un temple de Cérès Mysienne, bâti, à c
croit, par Mysus d'Argos, que les Argi
avoir eu l'honneur de loger Cérès che

fit le tyran de Pellène ; mais cet endroit du text
ment corrompu. Pausanias n'a pas pu dire qu romaque devint le tyran de Pellène par la faveur d'Alexandre, puisque ce Promaque étoit contemporain de Polydamas, et plus ancien qu'Alexandre d'environ soixante-dix ans. Il faut donc lire avec Paulmier, τὸν γε χαίρωνα, au-lieu de ἐν χαιρωνείᾳ. La correction de ce savant critique est appuyée sur deux passages, l'un de Démosthène, l'autre d'Athénée, qu'il rapporte dans ses observations sur Pausanias ; et jamais correction n'a été plus heureuse.

du

du temple est un bois sacré, planté de toute sorte d'arbres, et arrosé de plusieurs ruisseaux. La fête qui est instituée en l'honneur de Cérès, dure sept jours; au troisième jour, tous les hommes sortent du temple; les femmes restées seules sacrifient durant la nuit, et observent toutes les cérémonies prescrites par la loi; elles chassent non-seulement les hommes, mais même les chiens: le lendemain les hommes reviennent voir les femmes dans le temple, ce qui donne lieu à beaucoup de plaisanteries de part et d'autre. Le temple d'Esculape n'est pas loin du Mysée; ils le nomment le Cyros; là, il se fait beaucoup de guérisons: c'est un lieu plein de fontaines, dont la principale est ornée de la statue du Dieu. Il sort plusieurs fleuves des montagnes qui sont au-dessus du Pellène, entre autres le Crius qui prend son cours du côté d'Egire. On croit que ce fleuve est ainsi appellé du nom de Crius, l'un des Titans, de même (1) qu'un autre fleuve de même nom, qui sort du mont Sipyle, et va se jetter dans l'Hermus. Du côté que les Pellénéens confinent

(1) *De même qu'un autre fleuve*, etc. Pour καὶ Ἄλσος, je lis avec Paulmier ὡς καὶ ἄλλος; autrement Pausanias transporteroit un fleuve de la Phrygie ou de la Lydie dans le Péloponnèse, comme a fait Ortelius, fondé sur cette faute du texte de Pausanias. Pline, liv. 5, chap. 29, dit que le Crius, fleuve de Lydie, se jette dans l'Hermus, et c'est aussi ce que notre Auteur a voulu dire.

aux Sicyoniens, ils ont encore (1) un fleuve qui va tomber dans la mer Sicyonienne ; c'est le dernier des fleuves de l'Achaïe.

(1) *Ils ont encore un fleuve*, etc. Comme ce fleuve n'est pas nommé, il y a lieu de soupçonner une omission de la part du copiste. Peut-être qu'au-lieu de ποταμός τις Pausanias avoit écrit ποταμὸς Σῦς ; c'est du moins la conjecture de Kuhnius qui remarque que Ptolomée, dans sa géographie, livre 3, fait mention du fleuve *Sus*, comme d'un fleuve qui avoit son embouchure dans la Sicyonie.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

PAUSANIAS,

OU

VOYAGE HISTORIQUE, PITTORESQUE ET PHILOSOPHIQUE DE LA GRÈCE.

LIVRE HUITIÈME.

VOYAGE DE L'ARCADIE.

CHAPITRE PREMIER.

L'ARCADIE (1) est tournée, d'un côté vers l'Argolide, et de ce côté-là habitent les Tégéates et les Mantinéens. Eux et tous les peuples d'Arcadie sont en terre ferme, et comme au centre du Péloponnèse; car les Corinthiens occupent le fond

(1) *L'Arcadie*, etc. C'est à présent la partie septentrionale de la Laconie dans la Morée. Les Arcadiens, selon Xénophon, étoient les seuls peuples de la Grèce qui se pussent dire ἀυτόχθονες, *indigenae*, c'est-à-dire, qu'ils étoient les plus anciens; car, à le bien prendre, il n'y en avoit aucun qui fût véritablement ἀυτόχθων.

de l'isthme; aux Corinthiens, touchent les Epidauriens du côté de la mer Egée. Epidaure, Thrœzène et Hermione avoisinent le golfe d'Argos, et toutes ces côtes que tiennent les Argiens. Au-delà des Argiens, sont les Lacédémoniens qui ont pour voisins les Messéniens; ceux-ci descendent jusqu'à la mer par (1) Méthone, Pylos et Cyparissie. Du côté du Léchée, les Corinthiens sont bornés par les Sicyoniens, qui, de ce côté-là, sont les plus reculés de tous les peuples de la domination d'Argos. Au-dessus de Sicyone, c'est l'Achaïe qui s'étend aussi jusqu'aux rivages de la mer. A l'autre pointe du Péloponnèse, vis-à-vis des îles Echinades, ce sont les Eléens qui confinent aux Messéniens du côté d'Olympie vers l'embouchure de l'Alphée, et aux Achéens du côté de Dymes. Or tous ces peuples sont environnés de la mer. Les Arcadiens seuls sont dans le milieu des terres, et fort éloignés des côtes; c'est pourquoi, lorsqu'Homère (2) nous les représente s'embarquant pour le siège de Troye, c'est sur les vaisseaux d'Agamemnon, et non sur les leurs propres.

(1) *Par Méthone*. Strabon et Ptolomée disent toujours *Méthone*; Pausanias dit aussi *Mothone*, comme aux chapitres 3, 24 et 35 de ses Messéniaques.

(2) *Lorsqu'Homère nous les représente*. Homère, dans l'Iliade, liv. 2, dit positivement que les Arcadiens n'avoient point de vaisseaux, ni ne connoissoient la marine.

Suivant leur tradition, Pélasgus fut le premier homme qui parut dans le pays. Selon toute apparence, ils ne veulent pas dire qu'il s'y soit trouvé seul; car sur qui auroit-il régné? Je crois (1) donc pour moi que Pélasgus étoit un homme extraordinairement avantagé du ciel, qui surpassoit les autres en grandeur, en force, en bonne mine, et en toutes les qualités de l'esprit et du corps; ce qui revient assez à l'idée que le poëte Asius nous en donne, quand il dit :

Sur le sommet d'un roc qui menace les cieux,
Pélasgus vint au jour, héros semblable aux dieux.
Les peuples d'alentour, d'une humeur (2) mercenaire,
En recevant ses loix (3), trouvèrent leur salaire.

(1) *Je crois donc pour moi que Pélasgus*, etc. Le scoliaste d'Euripide dans la tragédie d'Oreste dit que Pélasgus étoit Argien, fils d'Arester, et petit-fils d'Iasus, qu'il bâtit une ville, et la nomma Parrhasia : apparemment que Pausanias ajoutoit peu de foi à ces faits, puisqu'il n'en parle pas, ou qu'il les contredit.

(2) *Nation mercenaire*. Au-lieu de θνητῶν γένος, il faut lire θητῶν, *natio mercenariorum*; c'est l'idée que les anciens auteurs nous donnent de ces Pélasges ou Arcadiens.

(3) *Trouvèrent leur salaire*. On disoit, par manière de proverbe, Ἀρκάδας μιμεῖσθαι, *Arcadas imitari, imiter les Arcadiens*, pour dire, *vendre sa peine à autrui*. Les Arcadiens, comme les suisses aujourd'hui, se louoient aux Princes qui vouloient les soudoyer; comme ils étoient loin de la mer, ils ne pouvoient s'enrichir par le com-

Pélasgus ayant donc commencé à régner, apprit aux Arcadiens à se faire des cabanes qui pussent les défendre de la pluie, du froid et du chaud, en un mot, de l'inclémence des saisons. Il leur apprit aussi à se vêtir de peaux de sangliers, comme font encore à présent les paysans de l'Eubée et de la Phocide. Jusques-là ils ne s'étoient nourris que de feuilles d'arbres, d'herbes et de racines, dont quelques-unes, bien loin d'être bonnes à manger, étoient nuisibles. Il leur conseilla l'usage du gland, ou, pour mieux dire, du fruit que porte le hêtre; et cette nourrriture leur devint si ordinaire, que long-tems après Pélasgus, les Lacédémoniens venant consulter la Pythie sur la guerre qu'ils vouloient faire aux Arcadiens, pour les en détourner, elle leur répondit ainsi:

Eussiez-vous Jupiter et tous les dieux propices,
Un peuple qui de gland fait toutes ses délices,
Peut-il ne pas livrer de terribles combats?
Mais suivez vos destins, je ne vous retiens pas.

CHAPITRE II.

ON dit que Pélasgus donna son nom à cette contrée, et qu'elle fut appellée la Pélasgie. Son fils

merce comme les autres Grecs; de-là cette nécessité de chercher leur subsistance par d'autres moyens.

Lycaon fut à quelques égards encore plus sage et plus prudent ; car il bâtit la ville de Lycosure sur le mont Lycée ; il fit honorer Jupiter sous le nom de Jupiter Lycéen, et il institua en son honneur des jeux qui furent aussi appellés Lycéens. Je crois que les Panathénées n'étoient pas encore instituées à Athènes ; en effet, ces fêtes s'appellèrent d'abord les Athénées ; et n'eurent le nom de Panathénées qu'après que Thésée eut rassemblé les peuples de l'Attique dans une seule ville. Je ne parle point ici des jeux olympiques, parce qu'on en place l'institution en des tems si éloignés, qu'à peine y avoit-il alors des hommes sur la terre. Si l'on en croit quelques-uns, Saturne et Jupiter luttèrent l'un contre l'autre à Olympie ; et les premiers qui disputèrent le prix de la course entr'eux, ce furent (1) les Curètes. Pour Lycaon, je crois qu'il régnoit en Arcadie dans le tems que Cécrops régnoit à Athènes ; mais Cécrops régla le culte des dieux, et les cérémonies de la religion avec beaucoup plus de sagesse. Il fut le premier qui appella Jupiter (2) le Dieu

(1) *Ce furent les Curètes* ou *Dactyles*, qui vinrent du mont Ida en Elide, comme l'Auteur l'a dit dans la première partie de son voyage historique de l'Elide. Les Curètes étoient aussi des peuples de l'Etolie et de l'Acarnanie. *Voyez* Strabon, livre 10, vous y trouverez une savante dissertation sur les Curètes.

(2) *Le dieu suprême*, ou, *le très-haut*, Υπατος.

suprême; il défendit que l'on sacrifiât aux dieux rien qui fût animé, et voulut que l'on se contentât de leur offrir des gâteaux du pays, et de ces espèces de gâteaux que les Athéniens appellent encore aujourd'hui (1) d'un nom particulier. Au contraire Lycaon immola un enfant à Jupiter Lycéus, et trempa ses mains dans le sang humain; aussi dit-on qu'au milieu du sacrifice, il fut changé en loup, ce qui n'est pas (2) incroyable; car, outre que le fait passé pour constant parmi les Arcadiens, il n'a rien contre la vraisemblance. En effet, ces premiers hommes étoient souvent les hôtes et les commensaux des dieux; c'étoit la récompense de leur justice et de leur piété; les bons étoient honorés de la visite des dieux, et les méchans éprouvoient sur le champ leur colère; de-là vient que plusieurs d'entre les hommes furent alors déifiés, et qu'ils

(1) *D'un nom particulier.* Ils les appelloient πελάνους; c'étoit une espèce de gâteau cornu, et que, par cette raison, l'on appelloit aussi βοῦς; de-là cette méprise d'Eusèbe que j'ai remarquée dans le second chapitre des Attiques.

(2) *Ce qui n'est pas incroyable.* Quelque vraisemblable que cette métamorphose paroisse à l'Auteur, je crois que ceux qui ont dit que Lycaon avoit été changé en loup, ont seulement voulu dire qu'il étoit devenu plus cruel que les loups; et le nom seul de Lycaon qui semble être formé de λύκος, *un loup*, a pu donner lieu à cette fable.

jouissent encore des honneurs divins, témoin (1) Aristée, Britomartis de Crète, Hercule fils d'Alcmène, et Amphiaraüs fils d'Oïclès, auxquels on peut ajouter Castor et Pollux. Par la raison contraire, on peut bien croire que Lycaon prit la figure d'une bête, et que Niobé fille de Tantale fut changée en rocher; mais aujourd'hui que les hommes sont généralement corrompus, et qu'il n'y a pas une ville, pas un coin de terre qui ne soit plein de leurs iniquités, on ne voit plus que les dieux en adoptent aucun, si ce n'est par (2) de vaines apothéoses qu'invente la flatterie; et la justice divine devenue plus lente et plus tardive, se réserve à punir les coupables après leur mort. Or, de tout tems, les évènemens extraordinaires et singuliers, en s'éloignant de la mémoire des hommes, ont cessé de paroître vrais, par la faute de ceux qui ont bâti des fables sur les fondemens de la vérité; car, depuis l'aventure de Lycaon, l'on a débité qu'un autre, sacrifiant à Jupiter Lycéus, avoit été aussi changé en loup;

(1) *Témoin Aristée*, *Britomartis*, etc. Il a déjà été parlé de Britomartis; pour Aristée, il étoit fils d'Apollon et de Cyrène : Virgile et Ovide l'ont célébré comme à l'envi.

(2) *Si ce n'est par de vaines apothéoses*, etc. Rien n'est plus beau, ni plus judicieux que ce que dit ici Pausanias; mais, après tout, les vaines apothéoses dont il parle, et qu'il condamne, n'étoient pas plus insensées que celles qu'il a déjà approuvées.

qu'il reprenoit figure d'homme tous les dix ans, si, dans cet intervalle, il s'étoit abstenu de chair humaine; et qu'autrement il demeuroit loup. D'autres vous diront que, durant l'été, on voit la Niobé du mont Sipyle toute en pleurs. Quelques-uns m'ont fait des contes d'animaux qui ne furent jamais, comme (1) des griffons, qui, selon eux, ont la peau tachetée ainsi que les léopards, et de Tritons qui ont une voix d'homme, et (2) qui jouent des airs sur leurs conques, comme sur une flûte. Ceux qui prennent plaisir au récit de ces fables, y en ajoutent encore d'autres de leur propre invention. Voilà comme la vérité se trouve obscurcie et presque étouffée par les mensonges que l'on y mêle.

(1) *Comme des griffons*, etc. L'Auteur a déjà parlé de ces griffons dans le chap. 24 de son voyage d'Athènes; ce qu'il en dit ici marque bien qu'il n'ajoutoit pas foi aux contes que l'on en faisoit. Un historien est souvent obligé de parler comme les autres; mais il est bien éloigné de croire tout ce qu'il raconte.

(2) *Et qui jouent des airs sur leurs conques.* Virgile, dans l'Enéide, liv. 6, dit que Misène, le trompette d'Enée, fut précipité dans la mer par un Triton jaloux de son habileté.

Æmulus exceptum Triton, si credere dignum est,
Inter saxa virum spumosâ immerserat undâ.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

nom à Hélisson, de même que Macarie, Dacée et Trapezunte durent le leur à ses frères. Orchomène alla bâtir Methydrion, et fut le père des Orchoméniens, ce peuple si riche en bestiaux, qu'Homère le distingue par cette épithète. Hypsus jetta les fondemens de Ménélée, d'Hypsunte et de Tyrsée qui subsiste encore. Si l'on en croit les Arcadiens, Tyrée, ville du pays d'Argos, eut pour fondateur Thyréate, qui donna aussi son nom au golfe près duquel elle est bâtie. Mantinée, Tégée et Ménale, cette ville autrefois si célèbre en Arcadie, rapportent leur origine à Ménalus, à Tégéate et à Mantinéüs, qui étoient encore fils de Lycaon. Cromes fut bâtie par Cromus, Charisia par Charisius. Les Tricolons viennent de Tricolonus, les Péréthéens de Péréthus, les Aséens d'Aséatès, les Lycéates de Lycéüs, les Sumatiens de Sumatéüs. Enfin Héréus et Aliphorus bâtirent aussi deux villes qui portent le nom de leurs fondateurs. Œnotrus, le plus jeune des fils de Lycaon, ayant obtenu de Nyctimus, son frère aîné, de l'argent et des troupes, fit voile en Italie ; non-seulement il s'y établit, mais il y régna, et donna (1) son nom à cette contrée. Ce fut la première

(1) *Et donna son nom à cette contrée.* C'est pourquoi Virgile, qui étoit savant et fort versé dans l'histoire des peuples, a dit, En. liv. 1, en parlant de l'Italie :

Est locus, Hesperiam Graii cognomine dicunt :
Terra antiqua, potens armis atque ubere glebæ :
Oenotrii coluère viri.

colonie grecque qui alla habiter une terre étrangère ; et pour parler en historien exact, je ne crois pas même qu'il y ait aucune peuplade de barbares plus ancienne.

Parmi ce grand nombre d'enfans, Lycaon n'eut qu'une fille ; elle se nommoit Callisto. Je rapporte ce que disent les Grecs. Jupiter en étant devenu amoureux, eut commerce avec elle. Junon le sut, et changea sa rivale en ourse ; Diane ensuite, pour faire plaisir à Junon, tua cette ourse à coups de flèches. Jupiter donna ordre à Mercure de sauver l'enfant : car la malheureuse Callisto étoit grosse. Pour la mère, il la plaça au ciel, et en fit une constellation que l'on nomme la grande ourse. Homère en (1) parle, lorsqu'il décrit la navigation d'Ulysse, au sortir de chez la nymphe Calypso ; cependant je crois que cela ne veut dire autre chose, sinon que l'on appella cette constellation Callisto, pour faire honneur à la fille de Lycaon ; car, après tout, les Arcadiens montrent encore aujourd'hui la sépulture de cette Princesse.

(1) *Homère en parle*, dans l'Odyssée, liv. 5, où il dit que l'ourse étoit autrement appellée *le chariot* : Ἄρκτον θ' ἣν ἅμαξαν ἐπίκλησιν καλέουσιν.

CHAPITRE IV.

NYCTIMUS étant mort, Arcas, fils de Callisto, prit possession du royaume. Instruit par Triptoleme, il apprit à ses sujets à semer du bled, à faire du pain, à filer de la laine, et à en faire des étoffes et des habits (1) comme Aristée le lui avoit enseigné. Sous son règne le pays quitta le nom de Pélasgie pour celui d'Arcadie, et les Pélasges commencèrent à s'appeller Arcadiens. On dit qu'Arcas épousa non une mortelle, mais une Dryade; car les Arcadiens appellent Dryades (2) et Epiméliades ce que les autres appellent Naïades; dans Homère il est souvent fait mention (3)

(1) *Comme Aristée lui avoit enseigné.* Le texte dit: *comme Adristas lui avoit enseigné*; mais on ne connoît point cet *Adristas*: c'est pourquoi les interprètes ont substitué le nom d'*Aristée*. Justin, liv. 1, chap. 13, dit qu'Aristée régna dans l'Arcadie, et qu'il apprit aux hommes l'usage du miel et du fromage; mais il ne dit pas qu'Aristée leur ait aussi appris à filer de la laine.

(2) *Et Epiméliades*, etc. Suidas dit *Epimélides*, qui vient aussi de μῆλον, *ovis, une brebis*; ou de μηλέα, *malus, un pommier.*

(3) *Des Naïades.* Servius, dans le premier de l'Enéide, distingue ces divinités champêtres, en disant que les nym-

dés Naïades. La nymphe qu'Arcas épousa se nommoit Erato; il en eut trois fils, Azan, Aphidas et Elatus; et avant que de se marier, il avoit eu un bâtard nommé Autolaüs. Lorsque ses enfans furent en âge, il partagea le royaume entr'eux. La part qui échut à Azan fut nommée Azanie, d'où l'on dit que sortit ensuite un essaim de peuple, qui alla se répandre sur les bords du fleuve Pencale en Phrygie, et aux environs de cette grotte que l'on appelle Steunos. Aphidas eut pour sa part Tégée avec les terres adjacentes; de-là vient que les poëtes appellent Tégée l'héritage d'Aphidas; celui d'Elatus fut le mont Cyllène qui alors étoit son nom. Elatus, au bout de quelque tems, passa dans le pays que l'on nomme aujourd'hui la Phocide, joignit ses forces à celles des Phocéens, pour les aider à (1) repousser les Phlégyens qui leur faisoient la guerre avec avantage, et bâtit en ce pays la ville d'Elatée.

phes des montagnes étoient appellées *Oréades*; celles des forêts, *Driades*; celles qui naissoient avec les arbres, *Hamadryades*; celles des fontaines, *Napées*, ou *Naïades*; et celles de la mer *Néréides*.

(1) *A repousser les Phlégyens*. Ces Phlégyens étoient commandés par Phorbas, dit Ovide dans l'onzième de ses métamorphoses :

Nam templa profanus
Invia cùm Plegiis faciebat Delphica Phorbas.

Azan eut une fille nommée Clitor : Aphidas eut Aléüs ; pour Elatus, on lui donne cinq fils, Egyptus, Péréüs, Cyllen, Ischys et Stymphale. A l'occasion de la mort d'Azan, on célébra des jeux funèbres pour la première fois ; je suis sûr au moins qu'il y eut des courses de chevaux ; d'autres sortes de jeux, je ne le sais pas. Clitor fit sa résidence à Lycosure ; ce fut un des plus puissans rois de son tems, et il bâtit une ville qui porta le nom de son fondateur. Aléüs se maintint en possession des terres qui lui étoient échues en partage. Quant aux enfans d'Elatus, Cyllen donna son nom au mont Cyllène, et Stymphale donna le sien non-seulement à une fontaine du pays, mais à une ville qu'il bâtit auprès. J'ai déjà parlé d'Ischys et de sa fille (1) dans mon voyage historique du pays d'Argos. Péréüs ne laissa qu'une fille, elle s'appelloit Nééra (2), et fut femme d'Autolycus qui habitoit le mont Parnasse, et qui passoit pour fils de Mercure, quoiqu'à dire le vrai, il fût fils de Dédalion. Clitor, fils unique d'Azan, mourut sans enfans, ce qui fit que le royaume d'Arcadie passa

(1) *Dans mon traité historique du pays d'Argos.* C'est au chapitre vingt-sixième de son second livre, où il dit qu'Ischys fut tué par Diane, pour être devenu amoureux de Coronis qui étoit aimée d'Apollon.

(2) *Et fut femme d'Autolycus.* Apollodore et Ovide sont d'un autre sentiment.

à

à Epytus, l'aîné de ses neveux. Ce prince étant à la chasse, où il sembloit n'avoir à craindre que des bêtes féroces, fut piqué d'un serpent et en mourut. J'ai vu de cette espèce de (1) serpens plus venimeux que les autres; ils sont de la grosseur d'une vipère, de couleur cendrée avec des taches par intervalles; ils ont la tête large, le cou menu, le ventre gros et la queue fort courte; ces serpens et quelques autres se meuvent obliquement comme les cancres.

Epytus eut pour successeur Aléüs; car Agamede et Gyrtis, tous deux fils de Stymphale, descendoient d'Arcas par quatre dégrés de génération, au lieu qu'Aléüs, fils d'Aphidas, étoit plus proche d'un dégré. Cet Aléüs fit bâtir le temple de Minerve Aléa qui se voit encore à Tégée, et cette ville fut le siège et la capitale de son empire. Gyrtis (2), fils de Stymphale, fonda la ville de

(1) *J'ai vu de cette espèce de serpens*, etc. Etienne le Noir, qui a laissé un abrégé de Pausanias, fait sur un manuscrit différent de celui d'Alde Manuce, appelle cette espèce de serpent, *sirps;* mais le scholiaste de Nicander l'appelle σὴψ, et les Romains disoient aussi *seps;* témoin ce vers d'Ausone:

An Lybiæ ferale malum sit, Romula vox, seps.

(2) *Gyrtis fils de Stymphale*, etc. Le texte l'appelle *Gortys*, et la ville qu'il bâtit, *Gortyne;* mais c'est *Gyrtis* et *Gyrtine* qu'il faut lire; car Gortyne étoit une ville de Crète, fondée par ce Taurus qui enleva Europe.

Gyrtis sur un fleuve qui, du nom de ce Prince, fut appellé Gyrtinius. Aléüs eut trois fils, Lycurgue, Amphidamas et Céphée, et une fille qui eut nom Augé. Hécatée nous apprend qu'Hercule étant venu à Tégée, eut commerce (1) avec Augé. Aléüs, informé de l'accouchement de sa fille, enferma la mère et l'enfant dans un coffre qu'il abandonna aux flots de la mer. Ce coffre fut porté jusqu'à l'embouchure du Caïque, et recueilli par Teuthras, homme puissant dans le pays, qui, l'ayant ouvert, fut si charmé de la beauté d'Augé, qu'il l'épousa. On montre encore la sépulture de cette Princesse à Pergame sur le Caïque; c'est une petite éminence entourée d'une balustrade de pierres; on voit sur sa tombe une femme toute nue en bronze. Après la mort d'Aléüs, le royaume vint à Lycurgue par droit d'aînesse. Ce Prince employa la ruse et l'artifice pour se défaire (2) d'Aréthus, homme remuant et belliqueux, et ce fut tout ce qu'il fit de considérable. Il eut deux fils, Ancée et Epochus; ce dernier mourut de maladie. Ancée, après avoir accompagné Jason dans son expédition de la Colchide, se joignit à Méléagre pour combattre le sanglier de Calydon; mais il

(1) *Il eut commerce aveo Augé.* De ce commerce naquit Téléphus, qui fut ensuite si célèbre par ses malheurs.

(2) *Pour se défaire d'Aréthus.* Le scholiaste d'Apollonius l'appelle *Ereuthaléon.*

fut tué par ce terrible animal. Lycurgue ayant perdu ses deux fils, finit ses jours dans un âge fort avancé; il eut pour successeur Echémus, fils d'Aëropus, petit-fils de Céphée, et arrière-petit-fils d'Aléüs.

CHAPITRE V.

Sous le règne d'Echémus et sous ses ordres, les Achéens remportèrent une grande victoire auprès de l'isthme de Corinthe, sur Hyllus, fils d'Hercule, qui, à la tête d'une armée de Doriens, vouloit rentrer dans le Péloponnèse. Echémus provoqué par Hyllus à un combat singulier, le tua de sa main; ainsi le rapportent plusieurs historiens, et je crois ce sentiment plus probable que celui de quelques autres, qui disent que ce fut du tems d'Oreste et sous son règne, qu'Hyllus tenta son entreprise sur le Péloponnèse; mais, suivant la première opinion, il convient de croire aussi que Timandre, fille de Tyndare, étoit femme d'Echémus, par qui Hyllus fut tué. Echémus eut pour successeur Agapénor, fils d'Ancée, et petit-fils de Lycurgue; il commanda les troupes Arcadiennes au siège de Troye. Après la prise d'Illion, la même tempête qui dispersa la flotte des Grecs, jetta Agapénor et les siens sur les côtes de Chypre: contraint par la nécessité, il

s'établit à Paphos, et là il bâtit un temple à Vénus; car auparavant cette déesse n'étoit honorée qu'à Golgos, petite ville de l'île de Chypre. Ensuite Laodice, fille d'Agapénor, envoya un voile à Tégée pour Minerve Aléa: l'inscription portoit que Laodice, par considération pour la célèbre ville de Tégée sa patrie, envoyoit de Chypre cette offrande à Minerve. Agapénor n'ayant pu revenir en son pays, l'empire des Arcadiens passa à Hippothoüs, qui avoit Cercyon pour père, Agamède pour aïeul, et Stymphale pour bisaïeul. Hippothoüs ne fit rien de mémorable durant son règne, si ce n'est qu'il transféra le siège de l'empire à Trapezunte; car jusques-là les rois d'Arcadie avoient fait leur séjour à Tégée. Ce Prince eut pour successeur son fils Epytus. Ce fut de son tems qu'Oreste, fils d'Agamemnon, averti par l'oracle de Delphes, quitta Mycènes pour se transplanter en Arcadie. Epytus ayant eu la témérité d'entrer dans le temple de Neptune à Mantinée, contre la défense qui subsiste encore aujourd'hui (car les hommes n'y entrent point), il fut privé de la vue, et peu de tems après il mourut, laissant le royaume à son fils Cypsélus. Sous le règne de celui-ci la flotte des Doriens pénétra dans le Péloponnèse, non plus par l'isthme de Corinthe, comme trois générations auparavant, mais en prenant au-dessus du promontoire de Rhion. Cypsélus en ayant

appris la nouvelle, et songeant à se garantir de l'invasion, donna sa fille en mariage à Cresphonte un des fils d'Aristomaque; par cette alliance il se mit en état de ne rien craindre. Son fils et son successeur fut Laïas (1); ce Prince, soutenu par les Héraclides qui étoient venus d'Argos et de Lacédémone à son secours, ramena à Messène Epytus, fils de sa sœur. Bucolion, fils de Laïas, succéda à son père; il eut aussi un fils nommé Phialus, qui, pour dépouiller Phigalus, fils de Lycaon de l'honneur d'avoir fondé la ville de Phigalie, voulut la faire appeller de son nom Phialie, à quoi pourtant il ne réussit pas entièrement. Sous le règne de son fils Simus, une ancienne statue de Cérès, surnommée la Noire, fut consumée par le feu, ce que l'on prit pour un présage de la mort du Roi, qui arriva peu de tems après. Pompus monta sur le trône de son père: il fit fleurir le commerce par l'entremise des Eginètes qui venoient débarquer à Cyllène, et faisoient ensuite voiturer leurs marchandises en Arcadie sur des mulets; et pour signaler sa reconnoissance envers ces insulaires, il donna le nom d'Eginète à son fils. Eginète régna donc après lui, et eut pour successeur Polymestor.

(1) *Laïas*. Alde Manuce lisoit *Olæas*, leçon qu'a retenue Amasée et Reinucius dans ses généalogies; mais comme l'Auteur a déjà dit *Laïas* dans le premier livre de ses Eliaques, chap. 4; Sylburge et Kuhnius ont conservé ce nom.

Ce fut en ce tems-là que les Lacédémoniens, sous la conduite de Charillus, firent, pour la première fois, une irruption sur les terres des Tégéates. Tout s'arma contre eux, hommes et femmes. Les Lacédémoniens perdirent la bataille, et leur général fut pris avec bon nombre des siens : mais je parlerai plus amplement de Charillus et de son expédition, lorsque j'en serai aux affaires des Tégéates. Polymestor n'ayant point laissé d'enfans, Echmis lui succéda ; il étoit fils de Briacas, frère de Polymestor ; car Eginète avoit eu deux fils, dont Polymestor étoit l'aîné, et Briacas le cadet. Durant le règne d'Echmis la guerre s'alluma entre les Lacédémoniens et les Messéniens. Ceux-ci, de tout tems, étoient liés d'amitié avec les Arcadiens ; c'est pourquoi ils les engagèrent sans peine à se joindre à eux, et à marcher contre les Lacédémoniens sous les enseignes d'Aristodeme, roi de Messénie. Aristocrate, fils et successeur d'Echmis n'abusa peut-être pas pour une fois de son pouvoir ; mais il commit sur-tout une impiété que je veux raconter. Sur les confins des Orchoméniens, du côté de Mantinée, il y a un temple dédié à Diane Hymnia, et les Arcadiens ont depuis très-long-tems une dévotion singulière à cette déesse, qui avoit alors pour prêtresse une jeune vierge. Aristocrate en étant devenu amoureux, et ne la pouvant faire condescendre à ses volontés, la viola dans le tem-

ple même de Diane : son crime ayant été divulgué, les Arcadiens l'assommèrent ausssi-tôt à coups de pierres; et pour obvier à un pareil inconvénient, ils ne donnèrent plus ce sacerdoèe qu'à une femme mariée. Ce prince eut pour fils Hicétas, qui fut père d'Aristocrate second. Celui-ci de même nom que son aïeul, eut une fin toute semblable ; car il fut aussi (1) assommé par les Arcadiens, convaincu de s'être laissé corrompre par les Lacédémoniens, et d'avoir, par sa perfidie, causé la défaite des Messéniens auprès de la grande fosse. Ce dernier crime fit perdre l'empire d'Arcadie aux descendans de Cypsélus. Au reste, tout ce que je viens de rapporter sur les généalogies et sur la suite de ces Rois, je le (2) tiens des Arcadiens même, à qui je m'en suis soigneusement informé.

(1) *Car il fut aussi assommé par les Arcadiens.* L'auteur a raconté cet évènement dans son quatrième livre, qui contient la guerre des Lacédémoniens contre les Messéniens.

(2) *Je le tiens des Arcadiens même.* Pausanias a déjà dit qu'il ne s'éloignoit que le moins qu'il pouvoit de la tradition des peuples chez qui il avoit voyagé : voilà pourquoi il ne s'accorde pas toujours avec Apollodore, ni avec les autres écrivains de l'antiquité ; il en faut excepter Homère dont il respecte toujours le témoignage.

CHAPITRE VI.

QUANT à leurs entreprises faites du consentement de tout le peuple, la plus ancienne de toutes est la guerre de Troye. La seconde est la guerre qu'ils firent conjointement avec les Messéniens contre les Lacédémoniens. La troisième est la part qu'ils eurent au combat de Platée contre les Perses. Ils se liguèrent avec Sparte contre Athènes, mais moins par inclination que par nécessité. Ils passèrent même en Asie avec Agésilas, et suivirent la fortune de Sparte au combat de Leuctres contre les Béotiens. Cependant ils ne furent jamais de bonne foi dans l'alliance des Lacédémoniens, et une marque entr'autres qu'ils en donnèrent, c'est qu'après la malheureuse journée de Leuctres, ils embrassèrent les premiers le parti des Thébains. Ils ne voulurent point combattre avec les autres Grecs, ni contre Philippe à Chéronée, ni contre Antipater en Thessalie, mais aussi ne prirent-ils point parti contre la cause commune. S'ils ne se trouvèrent pas aux Thermopyles, pour en disputer le passage aux Gaulois, ils en disent cette raison, que s'ils avoient dégarni de troupes leur pays, les Lacédémoniens auroient profité de cette occasion pour le venir ravager. Enfin, ils se montrèrent plus ardens que

tout autre peuple de la Grèce à entrer dans la ligue d'Achaïe. Voilà pour la nation en commun. A l'égard de ce qu'a fait chaque ville en particulier, je le dirai en son lieu, et à mesure que l'occasion s'en présentera.

Sur les confins des Argiens, près des ruines d'Hysies, vers le mont Parthenius, il y a une espèce de défilé qui communique avec l'Arcadie, et qui mène jusques sur les terres des Tégéates. On peut prendre deux autres chemins du côté de Mantinée ; l'un se nomme *Prine*, et l'autre l'*Echelle* ; ce dernier est le plus large et porte ce nom parce qu'autrefois on y descendoit par des marches faites de main d'homme. En tenant ce chemin, on arrive au bourg de Mélangée, d'où coule dans la ville de Mantinée une source de fort bonne eau. A sept stades de là est la fontaine des Méliastes et un temple de Bacchus où ils célèbrent les orgies. On voit là aussi un temple de Vénus dite la Noire, surnom qui vient apparemment de ce que les hommes prennent d'ordinaire le tems de la nuit pour avoir commerce avec leurs femmes, au lieu que les autres animaux s'accouplent durant le jour. L'autre chemin est beaucoup plus étroit, et passe par le mont Artémisius dont j'ai parlé ci-devant, et où j'ai dit qu'il y avoit un temple et une statue de Diane. Le fleuve Inachus a sa source dans cette montagne; c'est même dès sa source, ou du moins en tombant, qu'il sert de

limites entre les Argiens et les Mantinéens ; car, lorsqu'il vient à prendre son cours, il tourne du côté des Argiens ; c'est pourquoi Eschyle et plusieurs autres poëtes ne l'appellent point autrement que le fleuve Argien.

CHAPITRE VII.

QUAND on a passé le mont Artémisius, pour aller à Mantinée, on descend dans une plaine fort stérile, qui, à cause de cela, est appellée *Argos*, car en grec le mot *Argos* signifie *inutile et oisif*. Cette stérilité vient de ce que l'eau du ciel qui tombe des montagnes voisines dans la plaine, la tient toujours inondée à tel point, qu'elle deviendroit un lac, si l'eau ne trouvoit une ravine par où non-seulement elle s'écoule, mais elle se perd sous terre pour quelque tems ; car elle ressort ensuite auprès de Dine, vers Génethlium, village sur les terres des Argiens. Dine est un lac d'eau douce, formé pourtant par les eaux de la mer. Les Argiens, en l'honneur de Neptune, y jettoient autrefois des chevaux superbement enharnachés. Au reste, que l'eau de la mer se filtre et devienne douce en passant sous terre, c'est ce qui arrive non pas seulement dans l'Argolide, mais aussi dans la Thesprotie auprès d'un lieu que l'on

nommé (1) *Chimerium*. On voit dans le Méandre une chose bien plus merveilleuse, une source d'eau bouillante sortir non-seulement d'une roche que le fleuve baigne de tous côtés, mais même du limon du fleuve. C'est ainsi qu'auprès (2) de Dicéarchie, il y a dans la mer Thyrrénienne une source d'eau chaude, autour de laquelle on a fait une espèce d'île, pour profiter de ces bains salutaires, et ne pas laisser ce bienfait de la nature inutile. A la gauche de ces landes dont j'ai parlé, et du côté de Mantinée, s'élève une montagne où l'on voit les ruines d'un camp de Philippe et d'un village appellé Nestane. Car il passe pour constant que Philippe campa là, et une fontaine voisine se nomme encore la fontaine de Philippe. En effet ce Prince vint en Arcadie, pour désunir les Arcadiens d'avec les autres Grecs, et pour tâcher de se les attacher. Personne ne peut douter que Philippe n'ait fait de très-grandes actions, et que de ce côté-là il n'ait surpassé tous les rois de Macédoine (3) qui ont été avant et après lui; mais si

(1) *Que l'on nomme Chimerium*. On le nommoit ainsi apparemment parce qu'il y avoit là un torrent.

(2) *Dicéarchie*. C'est aujourd'hui *Pouzole* dans la Toscane.

(3) *Qui ont été avant et après lui*. Ainsi Pausanias mettoit Philippe au-dessus d'Alexandre, ce qui, bien examiné, est assez vrai.

l'on en juge sainement, on ne le regardera pas pour cela comme un bon roi. Jamais Prince n'a si peu respecté la religion des sermens, n'a si mal observé les traités, et n'a été de si mauvaise foi. Aussi n'échappa-t-il pas long-tems à la colère du ciel; car il n'avoit pas plus de quarante-six ans, lorsque l'oracle de Delphes se trouva accompli en sa personne. Il l'avoit consulté sur la guerre qu'il méditoit contre les Perses, et il en avoit reçu cette réponse :

Déjà la victime est parée,
Le sacrificateur est prêt à l'égorger;
Je vois le fer tranchant, sa mort est assurée.

L'évènement fit voir que cet oracle devoit s'entendre (1) non du roi de Perse, mais de Philippe même. Il laissa un fils en bas âge, qu'il avoit eu de Cléopâtre nièce d'Attalus; Olympias fit jetter la mère et le fils dans un vaisseau d'airain brûlant, et les y tint jusqu'à ce qu'ils eussent expiré dans les tourmens; quelques années après, elle fit mourir Aridée. Mais la vengeance divine poursuivit Philippe jusques dans la postérité de Cassander, en ôtant de ce monde deux fils que Cas-

(1) *Non du roi de Perse*. Philippe, sur la foi de cet oracle se croyoit déjà victorieux du roi de Perse; mais l'oracle étoit prononcé contre Philippe même, qui ne prenoit pas garde au double sens des paroles dans lesquelles il étoit conçu.

sander avoit eus de Thessalonice fille de Philippe. Thessalonice et Aridée étoient nés de deux Thessaliennes. Quant à Alexandre, tout le monde (1) sait quelle fut sa fin : si Philippe, dans toute sa conduite, avoit eu devant les yeux cette parole de la Pythie à Glaucus (2) le Spartiate,

Qui craint Dieu, voit toujours prospérer sa famille.

il n'auroit pas attiré sur lui la colère du ciel qui le punit par l'extinction de toute sa race, et par la ruine entière du royaume de Macédoine. On me pardonnera bien cette petite digression.

CHAPITRE VIII.

Après les ruines de Nestane on trouve un temple de Cérès qui est fort célèbre, et où les Man-

(1) *Tout le monde sait quelle fut sa fin.* Kuhnius reprend ici Amasée ; mais je doute qu'il ait raison.

(2) *A Glaucus le Spartiate.* Ce Glaucus étoit fils d'Epicydès roi de Sparte. Hérodote, dans son Erato ou sixième livre, raconte que ce Glaucus alla à Delphes pour consulter la Pythie sur un dépôt qu'il avoit envie de retenir ; il rapporte la réponse de la Pythie ; mais le vers cité par Pausanias n'est pas tout-à-fait conforme à celui que cite Hérodote. Au reste ce que l'Auteur dit ici de Glaucus sert à corriger une lourde faute que j'ai fait remarquer dans le chap. 13 des Corinthiaques.

tinéens font tous les ans la fête de la Déesse avec beaucoup de solemnité. Au-dessous de Nestane ce sont les landes de Mœra, ainsi les nomme-t-on; elles continuent l'espace de dix stades, ensuite vous entrez dans une plaine, et à quelques pas de là vous rencontrez sur le bord du grand chemin la fontaine Arné. Les Arcadiens disent que Rhéa ayant accouché de Neptune, le cacha dans une bergerie pour être élevé par les bergers dont les moutons paissoient là auprès, et qu'alors cette fontaine fut appellée Arné, du mot grec *arnes*, qui signifie des moutons. Rhéa fit accroire ensuite à Saturne qu'elle avoit accouché d'un poulain, et le lui donna à dévorer; comme depuis, à la naissance de Jupiter, elle supposa (1) une pierre qu'elle présenta à Saturne, enveloppé de langes. Au commencement de cet ouvrage, lorsque j'avois à rapporter de ces sortes de fables inventées par les Grecs, je les trouvois ridicules et pitoyables; mais à présent j'en juge autrement. Je crois que les sages de la Grèce nous ont caché d'importantes vérités sous des énigmes, et que ce que l'on dit de Saturne est de cette nature. Quoi qu'il en soit, pour ce qui regarde les dieux, il faut s'en tenir (2)

(1) *Elle supposa une pierre*, etc. Cette pierre que dévore Saturne est un emblême qui signifie que le tems détruit tout.

(2) *Il faut s'en tenir à ce qui est établi.* Hérodote suit par-tout la même maxime; mais c'est la maxime d'un politique, non d'un homme de bien.

à ce qui est établi, et en parler comme le commun des hommes en parle.

De la fontaine Arné à Mantinée, il n'y a guère que deux stades. Il est certain que Mantinéüs, fils de Lycaon, bâtit ailleurs une ville, que les Arcadiens appellent encore de son nom. Dans la suite, Antinoé, en vertu d'un certain oracle, transféra les habitans de cette ville en celle dont il s'agit présentement. On dit qu'un serpent lui montra le chemin qu'elle devoit tenir, mais on ne dit pas quelle espèce de serpent c'étoit ; on ajoute seulement que le fleuve qui traverse la ville fut nommé de là Ophis, car *Ophis* en grec veut dire un serpent. Que s'il est permis de tirer quelque conjecture des vers d'Homère, je croirois que ce serpent étoit un dragon. En effet lorsque, dans le dénombrement des vaisseaux, ce poëte dit que les Grecs laissèrent Philoctète à Lemnos, souffrant des douleurs mortelles de la piquure d'un serpent, il se sert, non du mot *Ophis*, mais de celui d'*hydros, un hydre*; et au contraire, quand il dit qu'un aigle qui tenoit un dragon dans ses serres, le laissa tomber au milieu des Troyens, il emploie le mot *Ophis :* c'est pourquoi on peut croire que le serpent qui servit de guide à Autonoé étoit un dragon.

Les Mantinéens, pour venir à leurs exploits, ne furent que spectateurs du combat que les autres Arcadiens livrèrent aux Lacédémoniens près de

Dipée ; mais dans la guerre du Péloponnèse, ils se liguèrent avec les Eléens en faveur d'Athènes contre Sparte, et, soutenus par les Athéniens, ils osèrent combattre les Lacédémoniens en bataille rangée. Ensuite, suivant toujours l'inclination qu'ils avoient pour Athènes, ils firent voile sous ses enseignes en Sicile. Quelques années après, les Lacédémoniens, sous la conduite d'Agésipolis, fils de Pausanias, firent des courses jusqu'aux portes de Mantinée, taillèrent en pièces tout ce qui s'opposa à eux, et prirent enfin la ville, non pourtant par force, mais par adresse. Car ils détournèrent le fleuve Ophis, et lui firent prendre son cours le long des murs, qui, bâtis de brique crue, bientôt se délayèrent et ne furent d'aucune résistance. En effet cette sorte de brique soutient mieux l'effort des machines de guerre que les pierres les plus dures, qui, rudement frappées, ou s'éclatent, ou se détachent et se désunissent; mais à l'eau elle s'amollit et fond comme la cire au soleil. Agésipolis n'eut pas la gloire de l'invention dans cette entreprise ; il ne fit que ce que Cimon, fils de Miltialde, avoit fait avant lui au siége d'Eion sur le Strymon (1) contre Bogès qui défendoit la place pour le roi de Perse.

(1) *Contre Bogès*. Le texte dit *Boès* ; mais c'est *Bogès* qu'il faut lire, comme dans Hérodote; cependant Plutarque dit *Bontès*, et Polyénus, *Borgès*.

Agésipolis

Agésipolis qui pouvoit avoir ouï parler de ce stratagême si vanté à Pellène, en profita fort à propos. Lorsqu'il eut pris Mantinée il en rasa une bonne partie, et ne laissa sur pied que quelques maisons pour un petit nombre d'habitans qui y restèrent, les autres furent dispersés dans plusieurs villages. Mais après la bataille de Leuctres ils furent rétablis dans leur ville par les Thébains; bienfait dont ils ne se montrèrent pas fort reconnoissans; car peu après (1) ils traitèrent avec Sparte à l'insu des autres Arcadiens, et craignant les Thebains qui avoient découvert leur dessein, ils se rangèrent hautement du parti des Lacédémoniens. Du moins est-il certain qu'au combat de Mantinée, ils combattirent sous les ordres des Lacédémoniens contre Epaminondas et contre les Thébains. Mais ensuite, s'étant brouillés avec eux, ils quittèrent leur alliance pour entrer dans la ligue d'Achaïe. Alors ils prirent les armes contre Agis fils d'Eudamidas, roi de Sparte, et le chassèrent de leur pays; après quoi s'étant joints aux Achéens commandés par Aratus, ils remportèrent une seconde victoire. Ils secondèrent encore les Achéens dans leur expédition contre Cléomène, et contribuèrent beaucoup à abattre la puissance

(1) *Car peu après ils traitèrent avec Sparte.* Amasée n'a pas entendu cet endroit; il vaut mieux suivre la leçon et l'interprétation de Kuhnius.

des Lacédémoniens. Enfin, parce qu'Antigonus, tuteur de ce jeune Philippe qui fut père de Persée, s'étoit durant sa tutèle montré fort affectionné aux Achéens, les Mantinéens lui rendirent toute sorte d'honneurs, jusqu'à changer le nom de leur ville en celui d'Antigonée. Dans la suite, à la bataille d'Actium qui se donna près du cap d'Apollon, ils combattirent pour Auguste, tandis que les autres Arcadiens suivoient le parti d'Antoine, par aversion, comme je crois, pour les Lacédémoniens qui avoient embrassé celui d'Auguste. Enfin, après dix générations, Adrien parvenu à l'empire fit reprendre à la ville de Mantinée son ancien nom, ne trouvant pas bon qu'elle en portât un qui sentoit un peu trop son amour pour les Macédoniens.

CHAPITRE IX.

LE principal temple de la ville est double, ou pour mieux dire, c'en sont deux qui ne sont séparés que par un mur. Dans l'un il y a une statue d'Esculape, et c'est un ouvrage d'Alcamène, l'autre est consacré à Latone et à ses enfans; leurs statues ont été faites par Praxitèle trois générations après Alcamène. Sur le piédestal de ces statues le sculpteur a représenté d'un côté

une Muse, de l'autre Marsyas qui joue de la flûte. Dans ce temple on voit une colonne contre laquelle est adossée une statue de Polybe, fils de Lycortas; je parlerai de lui ailleurs. Les Mantinéens ont plusieurs autres temples; ils en ont un de Jupiter Sauveur, un autre de Jupiter Epidote, comme qui diroit, de la divinité dont les hommes tiennent tous leurs biens; un autre de Castor et de Pollux, un autre de Cérès et de Proserpine. Dans ce dernier ils conservent du feu toujours allumé, et ont grand soin qu'il ne s'éteigne pas. J'ai vu aussi un temple de Junon près du théâtre; la Déesse est assise sur un trône, ayant à ses côtés sa fille Hébé et Minerve: ce morceau de sculpture est de Praxitèle. Le tombeau d'Arcas, fils de Callisto est tout auprès de l'autel de Junon; car c'est-là que ses os ont été apportés de Ménale en conséquence d'un oracle rendu à Delphes, et conçu en ces termes:

Ménale fut toujours le séjour des frimas;
Ménale cependant possède votre Arcas.
Peuples qui lui devez un nom si plein de gloire,
Hâtez-vous à l'envi d'honorer sa mémoire.
Qu'incessamment ses os par vos soins rapportés,
Soient au milieu de vous désormais respectés;
Et que ce héros, mis au rang des immortels,
Obtienne enfin chez vous un temple et des autels.

Les Mantinéens déposèrent les cendres d'Arcas dans un lieu qu'ils nomment *les autels du Soleil.*

Aux environs du théâtre il y a plusieurs monumens dignes de curiosité, entre autres une espèce de rotonde où ils gardent le feu sacré, ou commun, ainsi qu'ils l'appellent. On croit que là repose (1) Autonoé, fille de Céphée. Près de sa tombe on voit une colonne sur laquelle est une statue équestre de Grillus, fils de Xénophon. Derrière le théâtre sont les ruines d'un temple de Vénus (2) dite *de bon secours*, avec quelques statues qui sont restées. Sur un piédestal vous voyez une inscription qui porte que ces statues avoient été consacrées par Nicippe, fille de Paséas. Les Mantinéens bâtirent ce temple à Vénus, pour apprendre à la postérité qu'au combat naval d'Actium ils avoient combattu sur la flotte des Romains. Ils ont aussi dédié un temple et une statue à Minerve Aléa. Antinoüs est encore une de leurs divinités, mais son temple (3)

(1) *Autonoé*. Dans le chapitre précédent, il parle d'une Antinoé, c'est peut-être *Autonoé* qu'il faut lire comme ici. Les copistes ont fort bien pu confondre ces deux noms. Hésiode parle d'une Autonoé fille de Cadmus, et Apollonius d'une autre, fille de Pélias.

(2) *Vénus dite de bon secours*. Le terme grec est Συμμαχίας, *la Confédérée*; ils lui avoient donné ce surnom apparemment parce qu'ils avoient éprouvé son secours à la guerre.

(3) *Mais son temple*, etc. L'empereur Adrien aimoit si éperdument et si follement Antinoüs que ce favori étant

est le plus récent de tous, et c'est pour faire leur cour à Adrien qu'ils l'ont bâti. Pour moi (1), je n'ai jamais vu Antinoüs, mais j'ai vu de ses portraits et de ses statues. Mantinée n'est pas le seul endroit où il ait les honneurs divins; les Egyptiens ont sur le Nil une ville qui porte même son nom. Que si l'on veut savoir pourquoi il est particulièrement honoré à Mantinée, en voici la raison. Antinoüs étoit de (2) Bithynium qui est au-dessus du fleuve Sangar; or, les habitans de Bithynium sont Arcadiens et même Mantinéens d'origine; voilà pourquoi l'empereur Adrien a voulu qu'Antinoüs eût à Mantinée un temple et des sacrifices, et qu'on y instituât même, en

mort, il lui fit ériger des autels et bâtir des temples. Plusieurs villes de l'Orient, sur-tout de l'Asie mineure, pour faire leur cour à Adrien firent frapper des médailles en l'honneur d'Antinoüs. Voyez la dissertation de Nicaise sur le *nummus Pantheus*.

(1) *Pour moi, je n'ai jamais vu Antinoüs*. Cet endroit fait conjecturer que Pausanias ne vint à Rome qu'après la mort d'Antinoüs, le favori et l'idole de l'empereur Adrien, selon Dion Cassius et Spartien, mais son fils naturel, selon le P. Hardouin, qui fonde son opinion sur quelques médailles d'Antinoüs où il est qualifié de héros.

(2) *De Bithynium*. C'est ainsi qu'il faut lire dans le texte, et non pas *de Bithynie*. En effet Etienne de Bysance fait mention de cette ville et cite Pausanias pour garant. Pline et Ptolomée en ont aussi parlé.

son honneur, des jeux qui se célèbrent tous les cinq ans. Dans le lieu d'exercice il y a une maison où l'on conserve des statues d'Antinoüs; cette maison mérite d'être vue pour la beauté du marbre dont elle est ornée et pour ses peintures. Antinoüs y est peint en plusieurs endroits sous la forme de Bacchus, et l'on y (1) voit aussi ce combat de la cavalerie athénienne, dont il y a un si beau tableau dans le Céramique à Athènes. Dans la place publique vous verrez une statue de femme en bronze, qui, à ce que disent les habitans, représente Déomenée, fille d'Arcas. Vous y verrez aussi le monument héroïque de Podarès, qui fut tué, disent-ils, en combattant contre Epaminondas et contre les Thébains. Quelque soixante et dix ans avant moi ils transportèrent au jeune Podarès, petit-fils de celui-ci, l'inscription qui étoit sur le tombeau de son ayeul. Le jeune Podarès a pu voir encore les Romains en république. Mais de mon tems c'étoit l'ancien Podarès qui étoit honoré des Mantinéens; et en effet, ils publient qu'entre tous ceux qui payèrent de leur personne au combat de Mantinée, citoyens ou alliés, celui qui se distingua le plus fut Gryllus, fils de Xénophon; après lui, Céphisodore de Marathon, qui commandoit la cavalerie des Athé-

(1) *Et l'on y voit aussi*, etc. Cet endroit du texte est si corrompu, qu'il en faut deviner le sens.

niens, et en troisième lieu Podarès, celui-là même dont je parle.

CHAPITRE X.

LA ville est percée de telle sorte que de tous côtés il y a des chemins qui mènent dans le reste de l'Arcadie ; je n'oublierai rien de ce qui se trouve de remarquable sur chaque route. En allant à Tégée, sur le grand chemin à gauche, et près des murs de Mantinée, vous voyez une plaine qui sert de lice pour les courses des chevaux, et un peu au-delà un stade où l'on court à pied dans les jeux institués en l'honneur d'Antinoüs. Au-dessus de ce stade est le mont (1) Alésium, ainsi appellé, dit-on, à cause de la vie errante de Rhéa. Le sommet de la montagne est couvert d'un bois consacré à Cérès ; au bas est le temple de Neptune (2) Hippius, il n'est éloigné de Mantinée que d'un stade. Je ne sais rien de ce temple que par ouï dire, et ceux qui en ont parlé n'en savoient pas plus que moi ; car nul homme n'y peut entrer. A l'égard du temple

(1) *Le mont Alésium*, du mot grec ἄλη, *error*, *vie errante.*

(2) *De Neptune Hippius.* L'auteur donne lui-même la raison de ce surnom dans un autre endroit de son ouvrage. *Consultez la table.*

moderne que l'on voit aujourd'hui, c'est Adrien qui l'a fait bâtir, avec la précaution de commettre des surveillans pour empêcher que les ouvriers ne regardassent dans l'ancien temple, ni n'en enlevassent aucune démolition, et il a voulu que l'ancien temple fût renfermé dans le nouveau. Quant à l'ancien, on dit qu'il fut bâti par Agamede et par Trophonius, et qu'eux-mêmes posèrent la charpente qui est de bois de chêne. Pour en défendre l'entrée aux hommes ils n'employèrent ni barrière, ni verrou; ils tendirent seulement un cordon de laine devant la porte, soit qu'alors la religion ayant plus d'empire sur l'esprit des hommes, cela fût suffisant pour leur imprimer de la crainte et du respect, soit que ce cordon eût quelque vertu secrète. Quoi qu'il en soit, on raconte qu'Epythus, fils d'Hippothoüs, sans passer par-dessus, ni par-dessous le cordon, mais après l'avoir coupé, entra dans le temple, au mépris de la religion qui en faisoit un crime; mais qu'aussi-tôt il fut aveuglé par une source d'eau qui lui jaillit au visage, et que peu après il mourut. C'est une vieille tradition à Mantinée, que la mer passe sous ce temple. On en dit autant du temple qui est dans la citadelle d'Athènes, et à Mylasse, ville de Carie, du temple de ce dieu, qui dans la langue du pays se nomme Ogoa. Mais Athènes n'est qu'à vingt stades de Phalère et par conséquent de la mer; au lieu que

du port des Mylasséens à Mylasse on compte quatre-vingts stades. Pour la ville de Mantinée, elle est si avant dans les terres, que la mer ne peut venir dans le temple de Neptune que par un miracle.

Après ce temple, vous trouvez un trophée de marbre, monument de la victoire remportée sur les Lacédémoniens et sur Agis. Voici quelle fut la disposition de l'une et de l'autre armée. Les Mantinéens (1), tous gens choisis, avoient l'aîle droite; ils étoient commandés par Podarès, le petit-fils de celui qui se signala contre les Thébains. Ils avoient avec eux le devin Thrasybule Eléen, fils d'Enéüs, de la race des Iamides; ce devin leur prédit la victoire, et lui-même y contribua beaucoup par sa valeur. Tous les autres Arcadiens composoient l'aîle gauche; car chaque ville avoit fourni un certain nombre de troupes avec leurs chefs. Les Mégalopolitains entre autres étoient menés par Lydiade et par Léocyde. Aratus, à la tête des Sicyoniens et des Achéens, commandoit le corps de bataille. Les Lacédémoniens, de leur côté, étendirent leur phalange afin de faire front de toutes parts. Agis se mit au centre, couvert de ce qu'il y avoit de plus brave et de plus déterminé dans ses troupes. Dès le commencement du

(1) Voyez, à la fin de ce volume, les observations du chev. Follard sur la bataille de Mantinée.

combat, Aratus, suivant qu'il en étoit convenu avec les Arcadiens, fit semblant de lâcher pied, comme ne pouvant soutenir la première furie de l'ennemi. Par cette feinte, le corps de bataille forma une espèce de demi-lune; Agis croyant avoir déjà la victoire poursuit Aratus; les Lacédémoniens, ceux même de l'aîle droite, et ceux de l'aîle gauche, tous suivent leur Général, et tous se trouvent enveloppés par les Arcadiens, qui en firent un très-grand carnage. Agis, fils d'Eudamidas périt en cette occasion. Les Mantinéens disent que Neptune lui-même combattit pour eux, et par cette raison le trophée qu'ils érigèrent lui fut consacré. Que les dieux assistent en personne aux guerres et aux combats des hommes, ce n'est pas chose nouvelle pour quiconque a lu l'Illiade d'Homère et les aventures de ses héros. Les Athéniens publient aussi qu'aux combats de Marathon et de Salamine les dieux prirent les armes en leur faveur, et il passe pour constant que l'armée des Gaulois fut défaite à Delphes par Apollon, et plus visiblement encore (1) par les génies tutélaires de cette ville. Il ne seroit donc pas étonnant que les Mantinéens fussent redevables de leur victoire à la présence et au secours de Neptune. Ce Léocyde qui fut chef

(1) *Par les génies tutélaires de cette ville.* Il en a déjà parlé dans ses Attiques, et il en parlera encore dans son voyage de la Phocide.

des Mégalopolitains avec Lydiade mérite que j'en dise un mot. J'ai ouï dire aux Arcadiens qu'il étoit le neuvième descendant de cet Arcésilas qui, dans le tems qu'il demeuroit à Lycosure, vit un vieux cerf consacré à cette Déesse qu'ils nomment *la Maîtresse*; ce cerf portoit un collier, et sur ce collier cette inscription :

Jeune faon, je fus pris, quand, pour aller à Troye,
Agapénor partoit, plein d'ardeur et de joie.

ce qui prouve que les cerfs vivent plus long-tems que les éléphans.

CHAPITRE XI.

LE temple de Neptune n'est pas loin d'un bois fort épais qu'ils nomment *Pelagus*. A travers les chênes dont il est planté on a fait un chemin qui conduit à Tégée, et dans le chemin même il y a un autel de figure ronde qui sépare le territoire de Mantinée de celui de Tégée. Si vous aimez mieux prendre le chemin qui est sur la gauche du temple, vous n'aurez pas fait cinq stades que vous trouverez la sépulture des filles de Pélias. Car les Mantinéens assurent qu'après l'insigne méchanceté de Médée, qui fut si fatale à leur père, elles se transplantèrent en ce lieu, pour éviter les reproches qu'elles avoient mérités. En



effet, Médée ne fut pas plutôt venue (1) à Iolchos qu'elle machina la perte de Pélias, afin de mettre sur le trône Jason qu'elle faisoit semblant de haïr, mais qu'elle aimoit au fond de son cœur. Pour y réussir, elle persuade (2) aux filles de Pélias que si l'on veut la laisser faire, elle rajeunira leur père qui étoit d'un âge fort avancé; et en leur présence elle prend un vieux bélier, le coupe en morceaux, le jette dans une chaudière, et après y avoir mêlé je ne sais quelles herbes, le retire et le fait voir transformé en un jeune agneau. Elle entreprend donc de faire la même expérience sur la personne du Roi, elle le dissèque de même et le jette dans une chaudière d'eau bouillante; mais la perfide l'y laissa jusqu'à ce que le feu l'eût entièrement consumé, de sorte que ses filles ne purent pas même lui donner la sépulture. Voilà ce qui fit prendre à ces malheureuses Princesses le parti de venir en Arcadie où elles finirent leurs jours, et elles y furent inhumées, comme je l'ai dit. Aucun poëte, au moins de ceux que j'ai lus, ne nous a appris leurs noms; mais par leurs portraits que j'ai vus de la

(1) *A Iolchos*, aujourd'hui *Iaco*. C'étoit autrefois une petite ville de la Thessalie en Grèce.

(2) *Elle persuade aux filles de Pélias*, etc. *Voyez* Ovide, livre 7 de ses Métamorphoses, où cette aventure est décrite fort au long.

main de Micon, je sais que l'une s'appelloit Astéropée, et l'autre Antinoé. A vingt stades de ces tombeaux vous verrez une petite éminence entourée d'une balustrade, c'est là sépulture des Phoésus; ce lieu n'a point d'autre nom. Là, le chemin se retrécit; on vous montrera aux environs le tombeau d'Aréthus (1) surnommé Corynète à cause de la massue qu'il portoit.

Revenons à Mantinée, et prenons le chemin qui va à Pallantium. Quand vous aurez fait trente stades, vous trouverez près du grand chemin ce bois qu'il leur a plu d'appeller le Pélagus. Ce fut là qu'il y eut un combat de cavalerie entre les Athéniens et les Mantinéens d'une part, et les Béotiens de l'autre. Epaminondas fut tué dans ce combat, les Mantinéens en attribuent l'honneur à un de leurs citoyens qu'ils nomment (2) Machérion; les Lacédémoniens disent que ce Machérion étoit de Sparte. Mais les Athéniens assurent que ce fut Gryllus, le brave fils de Xénophon, qui porta ce coup mortel à Epaminondas, et les Thébains en conviennent. Aussi Gryllus en a-t-il toute la gloire dans ce beau tableau qui représente le com-

(1) *Surnommé Corynète*, du mot grec κορύνη, *clava*, *une massue*.

(2) *Qu'ils nomment Machérion*, de μαχαίρα, *gladius*, *une épée*. Les Mantinéens imaginèrent ce nom pour donner quelque couleur à leur prétention.

bat de Mantinée, et qui se voit au Céramique d'Athènes. Les Mantinéens eux-mêmes semblent y avoir souscrit par la pompe funèbre qu'ils lui ordonnèrent aux dépens du public, et par le monument qu'ils lui érigèrent dans le lieu même où il tomba, monument qui atteste encore que ce fut Gryllus qui se distingua le plus à cette fameuse journée. Pour Machérion, les Lacédémoniens et les Mantinéens ont beau en parler, il n'est (1) point connu; et je suis bien assuré que jamais homme de ce nom n'a reçu aucune marque d'honneur, ni chez les uns, ni chez les autres. Epaminondas, retiré de la mêlée, ferma sa plaie comme il put; ensuite il observa l'évènement du combat, il le regardoit d'un lieu que l'on a depuis nommé *l'Observatoire*; quand il vit la victoire disputée et l'avantage égal de part et d'autre, il débanda sa plaie et rendit l'ame avec son sang. Ce grand homme fut inhumé sur le champ de bataille; on lui dressa une colonne à laquelle on attacha son bouclier, où un serpent étoit gravé, pour marquer qu'il étoit de la race de ces hommes sortis

(1) *Il n'est point connu*, Pausanias se trompe; c'étoit Anticrate. Les Lacédémoniens l'avoient surnommé Machérion, parce que de son épée il avoit blessé à mort Epaminondas, et ce surnom avoit passé à ses descendans, dit Plutarque dans la vie d'Agésilas. Cet Auteur ajoute que les Lacédémoniens comblèrent d'honneurs cet Anticrate, qu'ils affranchirent ses descendans de tout impôt, et que, de son tems, Callicrate l'un d'eux jouissoit encore de cette immunité.

des dents de serpent (1) dont la terre avoit été semée. Aujourd'hui il y a deux colonnes sur son tombeau, l'une ancienne avec une inscription Béotique, l'autre moderne que l'empereur Adrien a fait ériger avec une nouvelle inscription.

Je crois que l'on peut mettre Epaminondas en parallèle avec tout ce que les Grecs ont eu de plus grands capitaines. Car les plus illustres Généraux soit d'Athènes, soit de Lacédémone, ont eu cet avantage, de trouver leur ville en possession de donner la loi aux autres, et ont commandé des troupes à qui cette supériorité enfloit le courage. Mais Epaminondas se mit à la tête des Thébains, lorsqu'ils étoient le plus découragés et presque [illegible]gués; cependant en très-peu de tems, non-[illegible]ment il les tira de cet état d'humiliation, mais il les rendit supérieurs aux autres. Depuis long-tems l'oracle de Delphes l'avoit averti de se défier (2) de ce que les Grecs appellent *le pélagos*, et pour profiter de cet avis, il évitoit soigneusement de monter ni galère, ni bâtiment de trans-

(1) *De ces hommes sortis des dents de serpent*, etc. Je rends ainsi τῶν Σπαρτῶν. Si je disois *de ces Spartes*, on ne m'entendroit pas. Pausanias, dans son voyage de la Béotie, explique lui-même ce que c'étoit que ces *Spartes*.

(2) *De ce que les Grecs appellent le pélagos*. πέλαγος signifie *la mer*. Mais les Mantinéens avoient un bois qu'ils appelloient aussi *pélagos*, et voilà ce qui faisoit l'ambiguité de l'oracle.

port; mais le Dieu vouloit dire ce bois, que les Mantinéens nommoient *le pélagos*. Cette conformité de nom avoit déjà trompé les Athéniens, et depuis trompa encore Annibal. L'oracle d'Ammon avoit prédit à ce général Carthaginois qu'après sa mort il seroit enterré dans la terre de Lybie. Sur la foi de cet oracle, Annibal comptoit qu'après avoir défait les Romains, il reverroit sa patrie et y finiroit ses jours. Mais les affaires ayant changé de face, Flaminius qui vouloit le prendre vif, obligea Prusias à le chasser de ses états où il s'étoit refugié. Annibal, en montant à cheval, se blessa le doigt avec son épé [illegible] tie du fourreau. Il n'eut pa [illegible] que l'inflammation lui causa [illegible] trois jours il mourut et fut er [illegible], que les Nicomédiens nommoient Lybie. Quant aux Athéniens, l'oracle de Dodone leur conseilla d'aller s'établir en Sicile; mais cette Sicile étoit une petite colline peu distante d'Athènes. Eux, prenant l'oracle dans un autre sens, portèrent la guerre fort loin de leur pays et jusqu'à Syracuse. On pourroit trouver bien d'autres exemples de semblables méprises.

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

UN stade au-delà du tombeau d'Epaminondas vous verrez le temple de Jupiter surnommé Charmon. Dans les bois d'Arcadie il y a des chênes de plusieurs espèces ; les uns ont la feuille fort large, d'où ils prennent leur dénomination ; les autres sont des hêtres ; d'autres ont l'écorce si poreuse et si légère, que dans l'eau elle surnage, et qu'elle peut servir de marque aux mariniers et aux pêcheurs, pour recónnoître l'endroit où ils ont jetté soit l'ancre, soit leurs filets. C'est pourquoi les poëtes d'Ionie, et entr'autres Hermésianax qui a fait des élégies pour exprimer cette écorce, emploient un mot qui signifie du liège. Méthydrium, autrefois une ville, n'est plus qu'un village appartenant aux Mégalopolitains ; si vous y voulez aller, il y a un chemin qui y mène de Mantinée. Quand vous aurez fait environ trente stades, vous entrerez dans la plaine d'Alcimédon. Au-delà est le mont Ostracine, où l'on vous montrera la grotte qui servoit de demeure à Alcimédon ; c'étoit un de ces hommes à qui on a donné le nom de héros. Si l'on en croit les Phigaliens, Hercule devint amoureux de sa fille nommée Phillo, et en eut un fils. Alcimédon, incontinent après les couches de sa fille, fit exposer la mère et

l'enfant sur la montagne. Une pie, à force d'entendre crier l'enfant, apprit à le contrefaire; si bien qu'un jour Hercule passant par là, et entendant la voix de la pie, crut entendre les cris d'un enfant; il se détourna, vit la mère et son fils, les reconnut et les délivra du danger où ils étoient. L'enfant eut nom Eemagoras, et une fontaine voisine fut nommée la fontaine de Cissa ou *de la pie*. Quarante stades plus loin, vous trouvez un lieu qu'ils appellent *Petrosaca*, et qui sert de limites entre les Mantinéens et les Mégalopolitains.

Outre les deux routes dont j'ai parlé, il y en a deux autres qui vont à Orchomène. Sur l'une des deux est le stade de Ladas, ainsi nommé parce que Ladas avoit coutume de s'y exercer à la course. Près de là on voit un temple de Diane, et sur le chemin à droite, une petite hauteur que l'on dit être le tombeau de Pénélope. Car la tradition des Arcadiens sur Pénélope ne s'accorde pas avec les poëtes de la Thesprotie. Ceux-ci disent que Pénélope, après le retour d'Ulysse, lui donna une fille qui eut nom (1) Ptoliporthe; mais les Mantinéens prétendent qu'accusée par son mari d'avoir mis elle-même le désordre dans sa maison, elle en fut chassée; qu'elle se retira premièrement à Sparte, et qu'ensuite elle vint à Mantinée, où elle finit

(1) *Qui eut nom Ptoliporthe.* Parce qu'elle étoit née après la prise de Troye; car c'est ce que ce nom signifie.

ces jours. La sépulture de Pénélope touche à une plaine de peu d'étendue, bornée par une montagne où l'on voit les ruines de l'ancienne Mantinée, qui conserve encore le nom (1) de Ptolis; et en avançant quelques pas vers le nord, on rencontre la fontaine d'Alalcoménie. A trente stades de la ville, ce sont les ruines du village de Méra; je ne sais pourtant s'il est bien vrai que Méra ait eu sa sépulture en ce lieu; car les Tégéates, qui prétendent avoir chez eux le tombeau de cette fille d'Atlas, me paroissent mieux fondés. Mais peut-être a-t-elle eu une fille de même nom, qui est venue s'établir chez les Mantinéens. J'ai dit qu'il y avoit une autre route qui menoit à Orchomène. En suivant celle-là, on trouve le mont Anchisius, au bas duquel est le tombeau (2) d'Anchise; car Énée faisant voile en Sicile, prit terre en un endroit de la Laconie, et s'y arrêta assez

(1) *Le nom de Ptolis*, pour *Polis*, mot grec qui signifie *la ville*.

(2) *Auprès duquel est le tombeau d'Anchise.* Pausanias parle suivant la tradition de ces peuples, car bien d'autres prétendoient avoir chez eux le tombeau d'Anchise. Selon Virgile, Enéide, liv. 3, Anchise étoit mort en Sicile au port de Drepane,

Hinc Drepani portus et illaetabilis ora
Accipit. Hic pelagi tot tempestatibus actus,
Heu! genitorem, omnis curae casusque levamen,
Amitto Anchisem.

pour fonder les villes d'Aphrodisias et d'Œétis. Pendant ce tems-là, son père Anchise qui étoit allé en Arcadie, je ne sais pour quel dessein, mourut et y fut enterré. C'est pourquoi ce lieu fut nommé le mont Anchise. Et ce qui semble confirmer cette tradition, c'est que les Eoliens qui occupent à présent l'ancienne Troye, n'ont trouvé nulle part le tombeau d'Anchise. Près de la montagne, on voit encore les restes d'un temple qui avoit été dédié à Vénus. C'est cette même montagne qui sépare les Mantinéens des Orchoméniens.

CHAPITRE XIII.

En entrant sur les terres de ceux-ci, à la gauche du chemin qui mène au mont Anchise, on voit sur le penchant d'une montagne le temple de Diane Hymnia. Ce temple est commun aux deux peuples. Ils y ont un prêtre et une prêtresse qui font vœu de chasteté perpétuelle, et qui mènent une vie fort austère ; l'usage du bain et de plusieurs autres choses permises aux autres hommes leur est interdit, et jamais ils ne font de visites. Je sais qu'il en est de même (1) des principaux

(1) *Des principaux ministres du temple de Diane*. L'auteur ajoute que ces ministres étoient appellés *Histiatores*,

ministres du temple de Diane à Ephèse, avec cette différence que ceux-ci ne gardent la règle que durant leur année d'exercice. La fête de Diane Hymnia se célèbre tous les ans. Orchomène étoit autrefois sur la cîme de la montagne ; on voit encore les vestiges des murs et de la place publique. Aujourd'hui la ville est bâtie au-dessous des anciens murs: Ce que l'on y trouve de remarquable, c'est une fontaine qui fournit de l'eau abondamment aux habitans ; c'est en second lieu un temple de Neptune et un temple de Vénus où ces divinités sont en marbre. Près de la ville, on voit une statue de bois de Diane, placée dans le creux (1) d'un grand cèdre ; aussi l'appelle-t-on la déesse Cédréatis. Au bas de la ville, il y a des monceaux de pierres à quelque distance les uns des autres ; je crois que ce sont de vieux tombeaux faits à la hâte pour des gens qui ont péri dans quelque combat ; mais on ne peut dire si ce combat s'est donné contre des Arcadiens, ou contre d'autres peuples du Pélo-

et *Essenes*, comme qui diroit *Epulones* et *Reges*, parce qu'ils présidoient aux sacrifices et aux repas qui en étoient une suite. Il en étoit de même de ce ministre qui avoit le nom de *Roi* à Athènes.

(1) *Dans le creux d'un cèdre.* Il y avoit donc des cèdres en Grèce, et non pas seulement dans les pays dont Pline fait mention.

ponnèse, parce qu'aucune inscription n'en apprend rien, et que les Orchoméniens eux-mêmes n'en ont point de connoissance. Vis-à-vis d'Orchomène, est une montagne fort escarpée, que l'on nomme par cette raison le mont Trachys. Entre la montagne et la ville, il y a une ravine, où l'eau du ciel forme une espèce de torrent qui se répand dans une grande plaine, dont un marais occupe une bonne partie. Quelque trois stades au-delà d'Orchomène, vous trouvez un chemin qui vous mène tout droit à la ville de Caphies; ce chemin est à côté du torrent, puis tourne sur la gauche vers le marais. Quand vous aurez passé le torrent, vous verrez au pied du mont Trachys un autre chemin, près duquel est le tombeau de cet Aristocrate qui viola autrefois la prêtresse de Diane Hymnia. Les sources Ténées sont tout auprès. Sept stades plus loin, c'est le village Amilos, qui étoit anciennement une ville, à ce que l'on dit. En cet endroit, le chemin fourche une seconde fois, allant d'un côté à Stymphale, de l'autre à Phénéon. Le chemin de Phénéon conduit aussi à une montagne qui fait la séparation des Orchoméniens, des Phénéates, et des Caphiates. Sur ces confins, il y a un rocher fort haut, que l'on nomme la roche de Caphies. Après la montagne, est un grand vallon, et les villes que j'ai nommées sont sur la hauteur. Le chemin qui conduit à Phénéon passe par

ce vallon, au milieu duquel est un ruisseau, et à l'extrémité (1) la petite ville de Caphies.

CHAPITRE XIV.

LA plaine de Phénéon s'étend jusques sous Caphies; cette plaine fut autrefois tellement inondée que, l'eau gagnant la hauteur, l'ancienne ville de Phénéon (2) fut submergée. Il y a encore sur les montagnes des marques auxquelles on peut juger jusqu'où l'eau monta. A cinq stades de Caphies, ce sont les monts Orexis et Sciathis. Au bas de l'un et de l'autre, il y a de larges fossés, qui sont comme l'égoût des campagnes voisines. Les Phénéates croient que ces fossés ont été faits de main d'homme, et même par Hercule, dans le tems qu'il demeuroit à Phénéon chez Laonomé mère d'Amphitryon; car ils disent qu'Alcée eut Amphitryon, non, comme on le prétend, de Lysidice fille de Pélops, mais de Laonomé fille de

(1) *La petite ville de Caphies*. Le texte dit *Caries*; mais Sylburge lit *Caphies*, et je crois que c'est ainsi qu'il faut lire. Caryes, dont il est beaucoup parlé dans Xénophon, étoit un bourg de la Laconie.

(2) *L'ancienne ville de Phénéon fut submergée.* Plutarque attribue cet accident à la vengeance d'Apollon, irrité de ce qu'Hercule avoit emporté du temple de Delphes un trépied, et l'avoit mis comme en dépôt à Phénéon.

Gunéüs, et native de Phénéon. S'il est vrai qu'Hercule ait demeuré chez ces peuples, on peut croire que chassé de Tirynthe par Euristée, il ne vint pas d'abord à Thèbes, mais qu'il s'arrêta quelque tems à Phénéon. Il conduisit ce canal à travers les terres des Phénéates, afin que le fleuve Olbius ou Aroanius, comme les autres Arcadiens l'appellent, y pût tomber. Ces travaux sont continués l'espace de cinquante stades, et aux endroits où les bords sont revêtus dans leur entier, le canal a trente pieds de profondeur. Mais comme il n'a pas été bien entretenu, le fleuve a repris son ancien cours. Depuis le pied des montagnes où commencent ces fossés jusqu'à Phénéon, l'on compte environ cinquante stades. Si l'on en croit les Phénéates, ils ont eu pour fondateur un certain Phénéus originaire du pays. Leur citadelle est sur un roc escarpé de tous côtés; l'avantage de la situation, joint à quelques ouvrages que l'on y a faits, rend cette place très-forte. On y voyoit autrefois un temple de Minerve Tritonia; mais il n'en reste plus que les ruines. Les Phénéates disent qu'Ulysse y consacra aussi une statue de bronze à Neptune Hippius. Selon eux, ce fut à l'occasion de ses cavales qu'il avoit perdues; car, après les avoir cherchées inutilement par toute la Grèce, les ayant retrouvées chez eux, il bâtit un temple à Diane, sous le nom de Diane (1) Heu-

(1) *De Diane Heurippé*, du mot grec εὑρίσκω, *reperio*, *je retrouve*.

rippé, et en même tems il fit ériger une statue à Neptune Hippius. Quant à ses cavales, il vouloit qu'elles fussent nourries dans les pâturages des Phénéates, comme il faisoit paître ses troupeaux de vaches dans le continent qui est vis-à-vis d'Ithaque. Et en effet, ils me montrèrent sur le piédestal de la statue une inscription où il étoit parlé de la récompense qu'Ulysse promettoit à ceux qui auroient soin de ses jumens. Mais je ne tiens pas ce récit véritable en toutes ses parties; on ne me persuadera point qu'Ulysse ait érigé une statue de bronze à Neptune. Les hommes n'avoient (1) point encore alors l'art de fondre le métal et de le jetter en moule. On faisoit une statue comme un habit, successivement et par pièces, non d'un seul jet et tout à la fois; c'est ce que j'ai déjà dit dans le troisième livre de cet ouvrage, en parlant de la statue (2) de Jupiter surnommé le Très-haut. En effet les premiers qui aient su fondre une statue, ont été Rhœcus fils de Philéüs, et Théodore fils de Téléclès, tous deux de Samos; c'est ce même

(1) *Les hommes n'avoient point encore l'art de fondre*, etc. Voilà un trait d'érudition qui est remarquable. Avant la guerre de Troye, il n'y avoit point de fondeurs.

(2) *En parlant de la statue de Jupiter Très-haut.* Dans l'endroit que cite Pausanias, on ne trouve point le surnom de *Très-haut*; il faut donc le suppléer dans le texte. Amasée n'a pas pris ici le sens de l'Auteur, comme Sylburge l'a remarqué.

Théodore qui avoit gravé (1) cette belle émeraude qui servoit de cachet à Polycrate tyran de Samos, et dont il faisoit tant de cas.

Sur le penchant de la montagne où la citadelle est bâtie, on a pratiqué un stade; et sur la cîme, on voit le tombeau (2) d'Iphiclès frère d'Hercule et père d'Iolas. Les Grecs disent qu'Iolas fut le compagnon d'Hercule en plusieurs de ses travaux. Pour Iphiclès, dès la première expédition d'Hercule contre Augée roi des Eléens, il fut blessé par les fils d'Actor, que l'on appelloit les Molionides du nom de Molione leur mère. Ses amis le voyant hors de combat, le firent porter à Phénéon, où Buphagus et Promné sa femme eurent grand soin de lui; cependant il y mourut de sa blessure et y fut enterré. Les Phénéates l'honorent

(1) *Cette belle émeraude*, etc. Hérodote, dans sa Thalie, raconte que Polycrate, suivant le conseil d'Amasis roi d'Egypte son ami, jetta dans la mer l'émeraude qui lui servoit de cachet, et qu'il la jetta pour se préparer le regret de l'avoir perdue, afin de mêler quelque amertume à ses continuelles prospérités. Mais un pêcheur ayant pris dans ses filets un fort beau poisson, il en fit présent à Polycrate, et le bonheur de ce Prince fut tel, que son émeraude se trouva dans le ventre du poisson, comme si la fortune se fût opiniâtrée à favoriser ce prince en tout et par-tout.

(2) *Iphiclès frère d'Hercule et père d'Iolas.* Diodore de Sicile le nomme *Iphiclus*, et dit qu'il fut tué en combattant contre les fils d'Hippocoon.

tous les ans sur son tombeau comme un héros. Mercure est de tous les dieux celui à qui ils ont le plus de dévotion; ils célèbrent en son honneur des jeux qu'ils nomment Herméens, et ils lui ont bâti un temple où le Dieu est en marbre; cette statue est un ouvrage d'Euchir fils d'Eubolides Athénien. Derrière ce temple, on voit le tombeau de Myrtil, que les Grecs ont cru fils de Mercure; il étoit l'écuyer d'Œnomaüs, et il conduisoit ses chevaux avec tant d'adresse que, sur la fin de la course, son maître atteignoit toujours ceux qui, pour avoir Hippodamie, osoient entrer en lice avec lui, et aussi-tôt il les perçoit de son javelot. Myrtil devenu lui-même amoureux de la Princesse, et n'osant pas disputer contre son maître, continua ses fonctions d'écuyer; mais on dit qu'il trahit Œnomaüs en faveur de Pélops, après avoir fait promettre à celui-ci qu'il le laisseroit jouir d'Hippodamie durant une nuit. Pélops ensuite, sommé par Myrtil de lui tenir sa promesse, fut si indigné de son audace, qu'il le jetta du haut de son navire dans la mer. On ajoute que son corps poussé par les flots (1) sur le rivage, fut recueilli par les Phénéates qui lui donnèrent sépulture, et

(1) *Poussé par les flots sur le rivage*. Il veut dire sur le rivage de l'Alphée, non de la mer; car les Phénéates, comme les autres Arcadiens, étoient bien loin de la mer. Ainsi le corps de Myrtil avoit passé de la mer dans l'Alphée.

qui, encore à présent, font tous les ans son anniversaire durant une certaine nuit. Il est aisé de juger que Pélops ne faisoit pas alors une longue navigation ; selon toute apparence, il s'étoit embarqué vers l'embouchure de l'Alphée, pour venir au port d'Elis. Ainsi je ne crois point que la mer dite Myrtoüm ait pris son nom de Myrtil fils de Mercure ; car cette mer s'étend depuis l'Eubœe jusqu'à la mer Egée avec laquelle elle se joint auprès d'une île déserte, dite l'île d'Hélène. J'aime donc mieux croire avec les Eubœens les plus versés dans l'histoire de leur pays, que c'est une femme nommée Myrto qui a donné son nom à cette mer. Les Phénéates ont aussi un temple de Cérès Eleusinienne, où les mystères de la Déesse se célèbrent de la même manière qu'à Eleusis ; c'est même chez eux, si on les en croit, que ces mystères ont d'abord été institués. Car ils prétendent que Naüs, pour obéir à un certain oracle de Delphes, vint en leur pays, et que ce Naüs étoit arrière petit fils d'Eumolpe.

CHAPITRE XV.

Près du temple de Cérès est un endroit appellé *Petroma* ; ce sont deux pierres l'une sur l'autre et parfaitement bien jointes. Quand ce

vient le jour des grands mystères, comme ils les nomment, on sépare ces deux pierres, on en tire un écrit qu'elles renferment, et qui contient le rit et les cérémonies qui se doivent observer; on le lit aux ministres de la Déesse, et après qu'ils l'ont entendu, la nuit même on le resserre au même endroit. Ces deux pierres sont en si grande vénération, que dans les affaires importantes plusieurs jurent en mettant la main dessus. Elles sont sous une espèce de petit dôme, où l'on conserve une image de Cérès surnommée (1) Cidaria. Le jour des grands mystères le prêtre prend cette image, il la met sur ses habits, et prenant ensuite de petites baguettes, il en donne quelques coups aux naturels du pays en suivant un certain ordre. Les Phénéates disent qu'avant Naüs, Cérès cherchant sa fille étoit venue chez eux, et que pour récompenser ceux qui lui firent un bon accueil, elle leur donna toute sorte de grains hormis des fèves. Pourquoi ce légume en fut excepté et pourquoi ils le tiennent impur, c'est un mystère qui ne se révèle point. Disaulès (2) et Damithalsès qui, au rapport des

(1) *Cérès surnommée Cidaria.* κίδαρις signifie une espèce de chapeau, ou vêtement de tête dont les Perses se servoient. La statue de Cérès étoit apparemment ainsi coiffée, et de-là le surnom de *Cidaria.*

(1) *Disaulès.* C'est ainsi qu'il faut lire, et non pas *Trisaulès*, comme il y a dans le texte.

Phénéates, eurent l'honneur de recevoir Cérès, lui bâtirent ensuite un temple au bas du mont Cyllène, et lui établirent un culte qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. Ce temple dédié à Cérès Thesmia est à quinze stades de la ville.

Sur le chemin qui mène de Phénéon à Pellène et à Egire, vous n'aurez pas fait quinze stades que vous trouverez le temple d'Apollon Pythius. Mais vous n'en verrez que les ruines avec un autel de marbre blanc que le tems a épargné et où les Phénéates sacrifient encore à Apollon et à Diane. On croit que ce fut Hercule qui après la prise d'Elisé fit bâtir ce temple. Aux environs on voit la sépulture de plusieurs héros qui partagèrent avec lui l'honneur de cette expédition, et qui périrent dans le combat. Je remarquerai entre autres le tombeau de Télamon pas loin du temple sur le bord du fleuve Aroanius, et le tombeau de Chalcodon près de la fontaine Œnoé. Mais il ne faut pas croire que ce Chalcodon fût le père d'Eléphenor qui s'embarqua pour Troye avec les autres Capitaines Grecs, ni que ce Télamon ait été le père d'Ajax et de Teucer. En effet comment Chalcodon eût-il pu suivre Hercule à la guerre d'Elide, puisqu'il avoit été tué par Amphitryon, comme nous le savons certainement par l'histoire et par les monumens des Thébains? Comment Teucer a-t-il bâti Salamine dans l'île de Chypre, si personne ne l'a empêché de

revenir chez lui après la prise de Troye, et quel autre pouvoit l'empêcher de rentrer chez lui que son père Télamon ? Il faut donc conclure que c'est un Chalcodon différent de celui de l'île Eubœe, et un Télamon autre que le Télamon roi d'Egine. Car dans tous les tems, comme de nos jours, les noms des grands hommes ont été portés par des gens obscurs. Au reste les Phénéates ont plusieurs bornes qui les séparent des Achéens; du côté (1) de Cyllène ils ont le fleuve Porinas, et du côté d'Egire, le temple de Diane. En deçà et sur leurs terres après le temple d'Apollon Pythius, vous trouvez un chemin qui conduit au mont Crathis, où le fleuve de ce nom prend sa source. Ce fleuve va tomber dans la mer auprès d'Eges, lieu désert aujourd'hui, mais qui autrefois étoit une ville d'Achaïe Le Crathis fleuve d'Italie dans le pays (2) des Brutiens a pris son nom de celui-ci. Sur le mont Crathis il y a un temple de Diane (3) Pyronia, où les Ar-

(1) *Du côté de Cyllène*. Je crois avec Sylburge qu'il faut lire *du côté de Pellène*, et la suite semble déterminer à cette leçon.

(2) *Dans le pays des Brutiens*, qui faisoit partie de la Calabre ultérieure. On croit que Gioia, petite ville de cette contrée, étoit ce que l'on appelloit autrefois *Metaurus* ou *Metaurum*.

(3) *Diane Pyronia*, du mot πῦρ, *ignis*, *du feu*. L'auteur en donne la raison.

giens anciennement venoient chercher du feu pour leurs fêtes de Lerna.

CHAPITRE XVI.

En allant de Phénéon à l'Orient on trouve le mont Géronte et un chemin qui tourne à l'entour; cette montagne est une borne commune entre les Phénéates et ceux de Stymphale. A la gauche de la montagne les Phénéates sont encore bornés par un lieu que l'on nomme Tricrène, à cause de trois fontaines qui sont là, et où l'on dit que les nymphes lavèrent Mercure lorsqu'il vint au monde; c'est pourquoi ce lieu est consacré à Mercure. Non loin delà c'est le mont Sépia où l'on tient qu'Epytus fils d'Elatus mourut de la piquure d'un serpent; il fut enterré là parce que l'on ne put transporter son corps plus loin. Les Arcadiens disent que cette montagne engendre encore des serpens fort venimeux, mais qu'ils y sont rares, parce que la montagne étant couverte de neige une bonne partie de l'année, s'ils sortent de leurs trous ils périssent dans la neige, et s'ils se cachent, la rigueur du froid les fait mourir sous terre. Comme je savois qu'Homère en parlant des Arcadiens a fait mention du tombeau d'Epytus, je le considérai avec soin; c'est un petit

petit tertre environné d'une balustrade de pierres qui tourne tout à l'entour. Je crois qu'Homère ne l'a (1) vanté que parce qu'il n'en avoit point vu de plus beau : de même qu'il compare les danses gravées par Vulcain sur le bouclier d'Achille à celles que Dédale avoit inventées pour Ariadne, parce qu'il ne connoissoit rien de plus parfait en ce genre. Pour moi, j'ai connoissance de plusieurs tombeaux beaucoup plus dignes d'admiration; j'en puis citer deux entre autres, l'un à Halicarnasse, et l'autre chez les Hébreux. Le premier (2) érigé à Mausole qui étoit roi d'Halicarnasse, est d'une grandeur et d'une magnificence si surprenante, que les Romains pleins d'admiration pour ce monument, quand ils parlent d'un tombeau magnifique, croient avoir tout dit en disant, *c'est un Mausolée*. Le second (3) étoit à Jérusalem ville

(1) *Je crois qu'Homère ne l'a vanté*. Pausanias se trompe : Homère, dans le deuxième livre de l'Iliade fait mention du tombeau d'Epytus; mais il ne le vante ni ne l'admire en aucune manière.

(2) *Le premier érigé à Mausole*, etc. Mausole régnoit dans la Carie, dont la capitale étoit Halicarnasse. Il mourut sans enfans, et laissa le royaume à Artémise sa femme, qui lui fit bâtir un tombeau si superbe, qu'il passa pour l'une des sept merveilles du monde, et que, depuis ce tems-là, pour dire *un magnifique tombeau*, on a dit *un mausolée*.

(3) *Le second étoit à Jérusalem*, non à Jérusalem, selon

qu'un empereur Romain a entièrement détruite; c'étoit la sépulture d'une femme du pays, nommée Hélène. La porte du tombeau qui étoit de marbre comme tout le reste, s'ouvroit d'elle-même à certain jour de l'année et à certaine heure par le moyen d'une machine, et se refermoit peu de tems après. En tout autre tems si vous aviez voulu l'ouvrir, vous l'auriez plutôt rompue.

CHAPITRE XVII.

Du tombeau d'Epythus vous arrivez au mont Cyllène, le plus haut de toute l'Arcadie ; le temple de Mercure Cyllénien est sur la cîme, mais tout en ruines. Il est certain que c'est Cyllen fils d'Elatus qui a donné son nom et à la montagne et au temple. En ces tems-là les statues des dieux, autant que j'en puis juger par celles que j'ai vues, se faisoient de bois d'ébène, ou de cyprès, ou de cèdre, ou de chêne, ou d'if, ou de lotos. Pour la statue de Mercure, elle est de (1) citronnier, et suivant qu'il m'a paru, elle a au moins huit

Josephe, liv. 20 de ses antiquités, mais à trois stades de cette ville : on peut voir ce que cet auteur en dit.

(1) *De citronnier.* Le mot grec est θύον, Pline l'appelle *trages.*

pieds de haut. Une des merveilles du mont Cyllène, c'est qu'on y voit communément des merles qui sont tout blancs ; car les oiseaux que les poëtes comiques appellent de ce nom sont d'une autre espèce et ne chantent point. Pour des aigles blancs, j'en ai vu au mont Sipyle près d'un marais nommé le marais de Tantale. Des sangliers et des ours blancs, c'est chose si commune en Thrace que des particuliers même en ont chez eux ; en Lybie, on nourrit des lapins blancs, comme on nourrit ailleurs de la volaille ; et j'ai vu à Rome des biches toutes blanches, ce qui, à dire le vrai, me surprit extrêmement ; il ne me vint pas dans l'esprit de demander si elles venoient de quelque île, ou d'un pays en terre ferme. J'ai voulu rapporter tous ces exemples, afin que l'on ne croie pas que j'en impose quand je dis qu'il y a des merles blancs au mont Cyllène. Cette montagne est suivie d'une autre que les Arcadiens nomment le mont Chélydorée, parce que, disent-ils, Mercure y ayant trouvé une tortue, l'ouvrit, tua l'animal, et de l'écaille fit une lyre. Cette montagne, dont les Achéens possèdent la plus grande partie, est ce qui sépare les Phénéates des Pellénéens. Si vous allez de Phénéon au couchant, vous trouverez sur la gauche un chemin qui va à la ville de Clitore, et sur la droite un autre qui conduit à Nonacris et à l'eau de Styx. Nonacris étoit autrefois une petite ville

d'Arcadie qui avoit pris son nom de la femme de Lycaon ; aujourd'hui on n'en voit que les ruines, encore sont-elles pour la plupart ensevelies sous terre. Près de ces ruines il y a une partie de la montagne qui s'élève si prodigieusement, que je n'ai rien vu de si haut, et du sommet dégoutte sans cesse une eau que les Grecs nomment l'eau de Styx.

CHAPITRE XVIII.

Hésiode dans sa Théogonie, car quelques-uns lui attribuent cet ouvrage, fait Styx fille de l'Océan et femme de Pallas; et l'on prétend que Linus dit quelque chose de semblable dans ses poésies ; pour moi, j'ai lu avec soin ces ouvrages, et je les tiens (1) tous deux supposés. Mais Epiménide de Crète dit aussi que Styx fut fille de l'Océan, et il ajoute que mariée à Piras, (on ne sait pas trop qui étoit Piras) elle enfanta l'Hydre. Pour Homère, c'est de tous les anciens poëtes celui qui a le plus souvent employé le nom de Styx dans ses vers; témoin cet endroit où il exprime ainsi le serment que fait Junon :

(1) *Et je les tiens tous deux supposés.* Voilà un passage bien remarquable et qui décrédite fort la Théogonie d'Hésiode.

J'en atteste le ciel , la terre et les enfers ;
J'en atteste de Styx l'eau qui tombe sans cesse.

Il semble qu'en homme qui avoit vu les lieux, le poëte ait voulu décrire l'eau qui dégoutte continuellement de ce rocher. Dans un autre endroit, en faisant le dénombrement de ceux qui avoient suivi Gunéüs, il parle du fleuve Titarésius, et en parle comme d'un fleuve qui étoit formé des eaux de Styx. Enfin, quand il nous représente Minerve se plaignant à Jupiter, et lui reprochant qu'il a oublié que c'est par elle et par son secours qu'Hercule étoit si heureusement sorti des travaux qui lui avoient été imposés par Eurystée, il fait de Styx un fleuve qu'il place dans les enfers. Quoi qu'il en soit, l'eau qui dégoutte de ce rocher, près de Nonacris, après s'être fait une route à travers une grosse roche fort haute, tombe dans le fleuve Crathis ; cette eau est mortelle aux hommes et à tout animal. Souvent des chèvres sont mortes pour en avoir bu ; mais l'on a été du tems à s'en appercevoir. Une autre qualité fort surprenante de cette eau, c'est qu'aucun vase, soit de verre, soit (1) de crystal, soit de

(1) *Soit de crystal.* Le terme grec est μοῤῥια, lisez μυῤῥια, en latin *Murrhina*. Ces vases étoient d'un grand prix chez les Romains ; c'étoit apparemment une espèce de crystal. *Voyez* Pline, liv. 37, chap. 2, et liv. 33, section première.

terre cuite, soit même de marbre, ne la peut contenir sans se casser. Elle dissout ceux qui sont de corne ou d'os; elle dissout même le fer, le cuivre, le plomb, l'étain, l'ambre, l'argent et même l'or, quoiqu'au rapport de Sapho, la rouille ne l'altère jamais, ce qui est aussi confirmé par l'expérience. Tant il est vrai que Dieu donne aux choses les plus viles une vertu secrète qui souvent, à certains égards, les met au-dessus des choses que les hommes estiment le plus. C'est ainsi que le vinaigre dissout les perles, et que le sang de bouc (1) amollit le diamant, qui est de toutes les pierres la plus dure. Mais cette même eau de Styx n'agit point sur la corne du pied des chevaux. Un vase de cette matière est le seul où l'on en puisse garder, et qui résiste à son impression; j'ignore si Alexandre, fils de Philippe, a été empoisonné avec cette eau, je sais seulement qu'on l'a dit. Au-dessus de Nonacris ce sont les monts Aroaniens; on y montre une grotte où l'on dit que les filles de Prœtus, dans leur démence, allèrent se cacher, jusqu'à ce que Mélampus, par une vertu secrète et par des expiations, les en retira, pour les mener en un lieu que l'on nomme *Luses*. La plus grande partie des monts Aroaniens est habitée par les Phénéates; car Luses

(1) *Et que le sang de bouc amollit le diamant*. C'est une vieille erreur dont on est revenu; et la perle de Cléopâtre, dissoute dans du vinaigre, passe aussi pour un conte.

est du territoire de Clitore, et l'on assure que c'étoit autrefois une ville : du moins est-il certain qu'Agésilas ayant remporté le prix de la course des chevaux, lorsque les Amphictyons firent célébrer les jeux Pythiques pour la onzième fois, en même tems qu'on le proclama vainqueur, il fut qualifié citoyen de Luses. Mais aujourd'hui il ne reste pas le moindre vestige de cette ville. Quant à Mélampus, après avoir mené les filles de Prœtus à Luses il les guérit de leur phrénésie dans le temple de Diane ; c'est pourquoi ceux de Clitore ont depuis honoré la déesse sous le nom de Diane (1) Héméresia.

CHAPITRE XIX.

Les Cynéthéens sont encore un peuple d'Arcadie; ils envoyèrent autrefois à Olympie une statue de Jupiter qui tient une foudre des deux mains. Ils sont à quarante stades du temple de Diane dont je viens de parler. Dans leur ville, au milieu de la place publique, ils ont plusieurs autels consacrés à différentes divinités et une statue de l'empereur Adrien. Ce que j'ai vu de plus remarquable chez eux se réduit à ceci: un

(1) *Diane Héméresia*, c'est-à-dire, *la propice*, ἥμερος, *mansuetus*.

temple de Bacchus où ils font la fête du Dieu au cœur de l'hiver; les hommes se frottent de graisse, puis ils vont prendre au milieu du troupeau le taureau qu'ils croient devoir être le plus agréable au Dieu, et l'apportent jusques dans le temple: telle est leur manière de sacrifier. En second lieu, on me fit voir à deux stades de la ville une fontaine d'eau froide, ombragée d'un plane. Si quelqu'un est mordu d'un chien enragé, ou que pour s'en être approché, il ait lieu de craindre quelque accident, il n'a qu'à boire de l'eau de cette fontaine, il est guéri; aussi la nomment-ils *Alisson*, comme qui diroit l'eau qui guérit de la rage. Si donc les Arcadiens, sur les confins des Phénéates, ont l'eau de Styx qui est mortelle, ils ont aussi, du côté des Cynéthéens, cette autre fontaine qui est très-salutaire; ainsi l'un compense l'autre. Des deux chemins qui sont sur la gauche et qui vont de Phénéon au couchant, l'autre mène à Clitore et s'étend jusqu'à ces travaux qu'Hercule avoit faits pour la communication du canal avec le fleuve Aroanius. Sur cette dernière route vous avez le village de Lycuria, qui est frontière entre les Phénéates et ceux de Clitore.

CHAPITRE XX.

Cinquante stades plus loin, c'est la source du Ladon ; j'ai ouï dire que les mêmes eaux qui font une espèce de marais dans la plaine de Phénéon, après s'être engouffrées sous les montagnes dont le pays est environné, remontent et forment cette source; j'ignore si ce phénomène est bien vrai; mais je sais que dans toute la Grèce il n'y a pas un autre fleuve qui soit comparable au Ladon, pour la beauté de ses eaux; les aventures de Daphné ont aussi contribué à rendre ce fleuve célèbre. Je ne m'arrête point à raconter ce que les Syriens (1) qui habitent les bords de l'Oronte débitent au sujet de Daphné; les Arcadiens et les Eléens ont une autre tradition qui est bien différente. Selon eux, Leucippe étoit fils d'Œnomaüs, roi de Pise; le jeune Prince, passionément amoureux de Daphné, comprit que s'il la recherchoit ouvertement en mariage il s'exposeroit à un refus, parce qu'elle avoit de l'aversion généralement pour tous les hommes: voici donc le stratagême dont il s'avisa. Il laissa croître ses

(1) *Ce que les Syriens débitent au sujet de Daphné. Voyez* Philostrate dans la vie d'Apollonius, vous y trouverez cette fable.

cheveux pour en faire, disoit-il, un sacrifice au fleuve Alphée; après les avoir noués à la manière des jeunes filles, il prit un habit de femme et alla voir Daphné; il se présenta à elle sous le nom de la fille d'Œnomaüs, et lui témoigna avoir grande envie de faire une partie de chasse avec elle. Daphné fut trompée à l'habit, et Leucippe passa pour une fille. Comme d'ailleurs sa naissance et son adresse lui donnoient un grand avantage sur toutes les compagnes de Daphné, et qu'il n'oublioit rien pour lui plaire, il eut bientôt gagné ses bonnes graces. Ceux qui mêlent les amours d'Apollon avec cette aventure, ajoutent que le Dieu piqué de voir Leucippe plus heureux que lui, inspira à Daphné et à ses compagnes l'envie de se baigner dans le Ladon; que Leucippe fut contraint de quitter ses habits comme les autres, et qu'ayant été reconnu pour ce qu'il étoit, il fut tué à coup de flèches ou de poignard. Voilà ce que disent les Arcadiens.

CHAPITRE XXI.

De la source du Ladon à Clitore il peut y avoir quelque soixante stades. Vous y allez par un chemin fort étroit le long du fleuve Aroanius. Auprès de Clitore vous passez une rivière de même nom qui se décharge dans l'Aroanius à

sept stades de la ville. Ce dernier fleuve nourrit plusieurs sortes de poissons et entre autres ce qu'ils appellent (1) *des pœciles*, qui, si l'on veut les en croire, ont un cri semblable à celui des grives. Pour moi, j'ai vu de ces poissons hors de l'eau, et je n'ai entendu aucun cri, quoique je sois resté sur le bord du fleuve jusqu'après le coucher du soleil, parce que l'on m'assuroit que c'étoit particulièrement en ce tems-là qu'ils se faisoient entendre. La ville de Clitore a pris son nom d'un fils d'Azan; elle est située dans une plaine et environnée de collines. Ses principaux temples sont ceux de Cérès, d'Esculape et d'Ilithye. Homère (2) parle de plusieurs déesses Ilithyes sans en déterminer le nombre; mais Olen, poëte de Lycie, plus ancien que lui, et qui a fait particulièrement pour ceux de Delphes divers hymnes en l'honneur des dieux, qualifie la déesse Ilithye de belle fileuse, la dit plus ancienne que Saturne, et la prend pour une Parque ou le Destin. Ceux de Clitore ont encore un temple dédié aux Dioscures, qu'ils appellent

(1) *Des pœciles.* Ils les appelloient ainsi, selon toute apparence, parce que ces poissons étoient de diverses couleurs, du mot ποικίλος, *varius*.

(2) *Homère parle de plusieurs déesses Ilithyes*, etc. Tout cet endroit du texte est fort défectueux. Kuhnius l'a rétabli assez heureusement, et j'ai suivi ses conjectures.

les grands Dieux ; ce temple est à quatre stades de la ville, Castor et Pollux y sont en bronze. Trente stades au-delà ils ont sur le haut d'une montagne un temple de Minerve Coria, où la déesse a une statue.

CHAPITRE XXII.

Mais revenons à Stymphale et au mont Géronte, qui est comme une barrière entre les Phénéates et ceux de Stymphale. Ces derniers ne sont plus censés du corps Arcadique, depuis qu'ils s'en sont volontairement séparés pour ne plus dépendre que des états d'Argos. Cependant Homère témoigne qu'ils sont originairement Arcadiens, et nous savons d'ailleurs que Stymphalus leur fondateur étoit (1) petit-fils d'Arcas. Quand je dis leur fondateur, ce n'est pas qu'il ait bâti la ville de Stymphale que l'on connoît aujourd'hui, mais il en bâtit une autre qui ne subsiste plus. Ces peuples prétendent que Téménus, fils de Pélasgus habitoit l'ancienne Stymphale, qu'il y éleva Junon, et qu'il lui bâtit ensuite trois

(1) *Petit-fils d'Arcas.* τρίτος ἀπόγονος est l'expression grecque ; expression capable d'induire en erreur. Stymphale étoit fils d'Elatus, et par conséquent petit-fils d'Arcas père d'Elatus.

temples sous divers noms, suivant les trois états où il l'avoit vue, l'un à Junon enfant, l'autre à Junon femme de Jupiter, et le troisième à Junon veuve, après qu'elle eut fait divorce avec Jupiter, et qu'elle se fut retirée à Stymphale. Voilà ce qu'ils disent; mais cela n'a rien de commun avec la nouvelle Stymphale dont il s'agit ici. Aux environs de cette ville il y a une fontaine, dont l'empereur Adrien a fait venir l'eau jusques dans Corinthe. Cette fontaine forme à Stymphale, durant l'hiver, une espèce de petit lac, d'où le fleuve Stymphale se grossit. L'été, ce lac est ordinairement à sec, et pour lors c'est la fontaine qui fournit de l'eau à ce fleuve, lequel à quelque distance de-là se précipite sous terre, et va reparoître dans les terres des Argiens, non plus sous le nom de Stymphale, mais sous le nom d'Erasinus. On dit que sur les bords du Stymphale il y avoit autrefois des oiseaux carnassiers qui vivoient de chair humaine, et qu'Hercule les tua tous à coups de flèches; Pisandre (1) de Camire

(1) *Pisandre de Camire*, ville de l'île de Rhodes. Ce poëte est plus ancien qu'Homère et qu'Hésiode, selon quelques auteurs; mais selon d'autres, il vivoit en la trente-troisième olympiade. Il avoit décrit en vers les travaux d'Hercule; et, si l'on en croit Macrobe, il avoit aussi composé une histoire fabuleuse qui remontoit depuis son tems jusqu'au mariage de Jupiter avec Junon, et qui comprenoit toute la guerre de Troye.

dit qu'il ne fit que les chasser par le bruit des cymbales. Quoi qu'il en soit, les déserts de l'Arabie qui engendrent tant de sorte de bêtes ont aussi des oiseaux nommés stymphalides, qui ne sont guère moins à craindre pour les hommes que les lions et les léopards; car lorsqu'ils sont poursuivis par les chasseurs, ils fondent tout-à-coup sur eux, les percent de leur bec et les tuent. Le fer et l'airain sont de foible résistance; mais il y a dans le pays une certaine écorce d'arbre fort épaisse dont on se fait des habits; le bec de ces animaux rebouche contre et s'y embarrasse de la même manière que les petits oiseaux se prennent à la glu. Les stymphalides sont de la grandeur des grues et ressemblent aux cicognes, avec cette différence qu'ils ont le bec beaucoup plus fort et qu'ils ne l'ont pas recourbé. Je ne puis pas dire s'il y a eu autrefois en Arcadie des oiseaux de même nom que ceux qui se voient aujourd'hui dans l'Arabie, quoique d'une forme différente; mais supposé que l'espèce des stymphalide soit unique, et qu'elle ait toujours existé comme celle des éperviers, des aigles et des autres oiseaux, je me persuade que les stymphalides sont des oiseaux d'Arabie, dont quelques-uns auront volé vers les rives du Stymphale et que dans la suite la gloire d'Hercule et le nom des Grecs beaucoup plus célèbre que celui des Barbares, aura fait appeller ces oiseaux stymphalides dans l'Arabie

même, au lieu qu'auparavant ils avoient un autre nom.

A Stymphale, il y a un vieux temple de Diane surnommée aussi Stymphalie ; la statue de la Déesse est de bois, et dorée pour la plus grande partie. La voûte du temple est ornée de figures d'oiseaux stymphalides ; on ne voit pas bien d'en bas si ces oiseaux sont de bois ou de plâtre ; mais je les crois plutôt de bois. Sur le derrière du temple on voit des statues de marbre blanc qui représentent de jeunes filles avec des cuisses et des jambes d'oiseau. On dit que de nos jours les habitans de Stymphale ont éprouvé la colère du ciel d'une manière terrible. La fête de Diane étoit négligée, on n'y observoit plus les cérémonies prescrites par la coutume. Un jour cette arcade que l'on a faite pour l'écoulement des eaux du Stymphale, se trouva tout-à-coup engorgée, au point que l'eau venant à refluer, inonda toute la campagne l'espace de plus de quatre cents stades ; de sorte que vous l'auriez prise pour un grand lac. Un chasseur qui couroit après une biche, se laissant emporter à l'envie d'avoir sa proie, se jetta à la nage dans ce lac, et ne cessa de poursuivre l'animal, jusqu'à ce que tombés tous deux dans le même gouffre, ils disparurent et se noyèrent. Les eaux se retirèrent à l'instant, et en moins d'un jour la terre parut sèche. Depuis cet évènement la fête de Diane se célèbre avec plus de pompe et de dévotion.

CHAPITRE XXIII.

De Symphale vous allez à Aléa, qui s'est aussi soumise à la domination d'Argos; mais elle n'en reconnoît pas moins Aléus fils d'Aphidas pour son fondateur. Cette ville a trois temples considérables, celui de Diane Ephésienne, celui de Minerve Aléa, et celui de Bacchus, où l'on voit une statue du Dieu. La fête de Bacchus est appellée (1) *Sxieria;* elle se célèbre tous les ans, et depuis un certain oracle de Delphes, une de leurs coutumes est de fustiger des femmes à l'autel du Dieu, comme on fustige de jeunes enfans à l'autel de Diane Orthia chez les Spartiates. En parlant d'Orcomène, j'ai dit qu'à quelque distance de cette ville on trouve un chemin qui mène droit à Caphyes, le long d'une ravine et au-delà d'un marais qui est sur la gauche. Pour empêcher que ce marais n'inonde les terres des Caphyates, on a fait une levée qui retient l'eau. En deçà de la levée, il y a un gros ruisseau qui, après avoir fait un certain chemin, se dérobe sous terre, puis reparoît à

(1) *La fête de Bacchus est appellée Sxieria*, du mot grec σκιά, *umbra*, *l'ombre*, parce que la statue du Dieu étoit portée dans une espèce de tabernacle ou de niche qui la tenoit à couvert du soleil.

Nases

Nases, près d'un village qu'ils nomment le (1) *Rheunus*. Là, ce ruisseau donne naissance à un fleuve qui a nom Tragus. Pour la ville de Caphyes, il est certain qu'elle a pris son nom de Céphée fille d'Aléus; mais on dit *Caphyes* pour s'accommoder au langage des Arcadiens; les Caphyates se disent néanmoins originaires de l'Attique; ils prétendent que, chassés d'Athènes par Egée, ils vinrent en Arcadie implorer la protection de Céphée, qui les reçut dans sa ville, située à l'extrémité d'une plaine au pied d'une montagne de médiocre hauteur. Ils ont un temple de Neptune et un temple de Diane Cnacalésia, ainsi nommée du mont (2) Cnacalus, où ils font tous les ans la fête de la Déesse. Un peu au-dessus de la ville vous trouvez une fontaine, et sur le bord de cette fontaine, un grand plane d'une beauté merveilleuse; ils l'appellent l'arbre de Ménélas, et disent que Ménélas le planta de sa main, lorsqu'ayant résolu d'aller faire le siège de Troye, il vint lever des troupes en Arcadie; ce qui est de certain, c'est que la fontaine et l'arbre portent encore aujourd'hui son

(1) *Qu'ils nomment le Rheunus*, du mot ῥέω, *fluo*, *je coule*, parce qu'il y avoit un torrent d'eau en cet endroit.

(2) *Du mont Cnacalus.* Ortélius a confondu le mont Cnacalus dont il s'agit ici avec le mont Cnacadus. Mais c'étoient deux montagnes différentes, la première en Arcadie, la seconde dans la Laconie près de Gythium. *Paulmier.*

nom. Si, à l'occasion de cet arbre, il me falloit compter ceux qui, sur la foi des Grecs, ont eu une durée extraordinaire, et qui subsistent encore à présent, je mettrois au premier rang cet ozier que l'on voit dans le temple de Junon à Samos; je mettrois au second le chêne de Dodone, l'olivier de la citadelle d'Athènes, et (1) le palmier qui est à Délos; je mettrois au troisième ce laurier que les Syriens vantent tant; après ceux-là je crois que le plane de Ménélas est le plus vieux. Le village de Condylée n'est qu'à un stade de Caphyes; ce lieu est connu par un temple et un bois sacré de Diane, autrefois surnommée Condyléatis; mais ce surnom a été changé par la raison que je vais dire. Des enfans jouant ensemble autour du temple, trouvèrent une corde sous leur main; ils la mirent au col de la statue de Diane, et traînant la statue après eux, ils étrangloient, disoient-ils, la Déesse; quelques habitans de Caphyes les ayant pris sur le fait, traitèrent ce badinage si sérieusement, que sur le champ ils assommèrent ces enfans à coups de pierres. Mais leur cruauté ne demeura pas sans châtiment; les femmes du pays furent attaquées d'une maladie qui les faisoit accoucher

(1) *Le palmier qui est à Délos.* Je lis avec Amasée ὁ φοίνιξ, *le palmier*, parce que Pausanias lui-même et plusieurs autres auteurs parlent d'un palmier célèbre pour son antiquité, qui étoit venu auprès de l'autel d'Apollon à Délos.

avant terme, de sorte qu'elles ne mettoient au monde que des avortons informes et inanimés; jusqu'à ce qu'enfin ayant consulté la Pythie, il leur fut ordonné de faire des funérailles publiques à ces enfans qu'ils avoient injustement massacrés, et de les honorer tous les ans sur leur tombeau. Ils observent encore aujourd'hui cette coutume, et pour obéir à l'oracle de point en point, c'est à Diane (1) Apanchomène qu'ils adressent leurs vœux, et non plus à Diane de Condylée.

De Caphyes l'on va à Nases qui en est à sept stades, et l'on descend toujours. Cinquante stades plus loin vous trouvez le Ladon; quand vous avez passé cette rivière, vous prenez par les villages des Argéathes, des Lycóates, de Scotine, et vous arrivez au bois de Soron, où il y a un chemin qui vous mène à Psophis. Ce bois, comme toutes les autres forêts d'Arcadie, nourrit des sangliers, des ours et des tortues monstrueuses, dont on peut faire des lyres aussi belles que celles qui se font des tortues des Indes. Vers la fin du bois de Soron vous verrez les ruines d'un ancien village que l'on nommoit Paüs; un peu plus loin vous en rencontrez un autre qu'ils appellent Sirée, et qui borne les Clitoriens d'un côté et les Psophidiens de l'autre.

(1) *A Diane Apanchomène*, c'est-à-dire, à Diane *l'étranglée*. Ce surnom est formé du grec.

CHAPITRE XXIV.

LA ville de Psophis, selon quelques-uns, a été bâtie par Psophis fils d'Arrhon, qui descendoit en droite ligne de Nyctinus. Car, de Nyctinus naquit Periphète, de Périphète naquit Parthaon, de Parthaon naquit Aristas, d'Aristas naquit Erymanthe, d'Erymanthe naquit Arrhon, et d'Arrhon naquit Psophis. Mais selon d'autres, Psophis étoit fille de Xanthus fils d'Erymanthe et petit-fils d'Arcas. Voilà ce que l'on trouve écrit dans l'histoire des rois d'Arcadie. Cependant l'opinion la plus probable est que Psophis étoit fille d'Eryx, roi de Sicanie, qui voyant sa fille grosse, et ne la pouvant souffrir dans sa maison, l'envoya chez son hôte et son ami Lycortas à Phegée, ville (1) qui, avant le règne

(1) *Ville qui, avant le règne de Phegéüs*, etc. Voici un endroit qui sert à corriger un vers d'Ovide dans le deuxième livre de ses Métamorphoses :

Et celer Ismenos cùm Phocaïco Erymantho.

Ce vers pèche et dans la mesure et dans le sens ; dans la mesure, en faisant longue la première Syllabe de *Phocaïco*, qui est brève ; dans le sens, puisque le mont ou le fleuve Erymanthe étoit en Arcadie et bien loin de la Phocide. Il faut donc lire :

Et celer Ismenos cùm Psophæo Erymantho.

Paulmier.

de Phegéüs, se nommoit Erymanthe. Là Psophis, grosse du fait d'Hercule, se délivra de deux enfans, Echéphron et Promachus, qui dans la suite donnèrent à la ville de Phegée le nom de Psophis leur mère. La citadelle de Zacinthe s'appelle aussi Psophis, parce qu'un Psophidien nommé Zacinthe, fils de Dardanus, ayant débarqué dans l'île, y fit bâtir cette citadelle, et lui donna le nom de la ville d'où il étoit. De Siras à Psophis on compte trente stades; le fleuve Aroanius traverse la ville; un peu plus loin on trouve l'Erymanthe; cette rivière a sa source au mont Lampée que l'on dit être consacré au dieu Pan. Cette montagne peut être regardée comme une partie du mont Erymanthe. Homère (1) nous dépeint le mont Taygète et le mont Erymanthe comme des lieux très-propres pour le plaisir de la chasse. Quant à la rivière d'Erymanthe, après être sortie, comme j'ai dit, du mont Lampée, elle prend son cours par l'Arcadie, entre le mont Pholoé qui est sur la droite, et Thelpuse qui est à gauche, et va tomber dans l'Alphée. On dit qu'Hercule, pour obéir aux ordres d'Eurysthee, entreprit de tuer un sanglier d'une grandeur et d'une force prodigieuse, qui

(1) *Homère nous dépeint*, etc. Cet endroit d'Homère est au sixième livre de l'Odyssée, et Kuhnius s'en est heureusement servi pour corriger le texte de Pausanias qui est manifestement corrompu. C'est pourquoi j'ai abandonné le texte, pour m'en tenir à la leçon de Kuhnius.

infestoit le mont Érymanthe ; et si l'on en croit les habitans de Cumes (1) dans l'Opique, ils conservent encore dans le temple d'Apollon les défenses de cet énorme animal ; mais je n'y vois point de vraisemblance.

Les Psophidiens avoient autrefois (2) deux temples, dont l'un étoit consacré à Vénus Erycyne ; le tems l'a détruit. On prétend que c'étoit Psophis fille d'Eryx qui l'avoit fait bâtir, et cela paroît assez croyable ; car en Sicile, il y a sous le mont Eryx un temple de même nom, célèbre depuis long-tems, et qui ne le cède pas en richesses au temple de Vénus qui est à Paphos. Les tombeaux des deux fils de Psophis, Promachus et Echephron subsistent encore et sont remarquables par leur beauté.

On voit aussi la sépulture d'Alcméon fils d'Amphiaraüs ; c'est un tombeau qui n'a rien de particulier ni pour la grandeur, ni pour les ornemens. On a laissé croître à l'entour un grand nombre de cyprès qui sont si hauts, qu'une montagne voisine en est cachée ; ces arbres sont censés appartenir à Alcméon et lui être consacrés ; voilà pourquoi on ne les coupe point, et les gens du pays les appel-

(1) Dans l'Opique. C'est aujourd'hui la Campanie.

(2) *Un temple*. Pausanias articule ici deux temples, et il n'en nomme qu'un. Cet endroit du texte est donc visiblement défectueux.

lent des arbres vierges. Selon eux Alcméon, après avoir tué Eriphyle sa propre mère, s'enfuit d'Argos, et vint à Psophis qui alors, du nom de Phegéüs, se nommoit Phegée; là, il épousa Alphésibœe fille de Phegéüs, et entr'autres présens il lui donna le collier d'Eriphyle. Mais en Arcadie, comme à Argos, tourmenté sans cesse par les furies, il résolut d'aller consulter l'oracle de Delphes. La réponse de l'oracle fut qu'il cherchât une terre nouvellement découverte, et qui fût sortie du sein de la mer depuis son parricide, que là le génie vengeur d'Eriphyle ne le poursuivroit pas. A force de chercher, il trouva un monceau de terre qui s'étoit formé du limon de l'Achéloüs. Ce fut là qu'il établit son domicile, et dans la suite il épousa Callirhoé, qui, si l'on en croit les Acarnaniens, étoit fille du fleuve Achéloüs. Il en eut deux fils, Acarnan et Amphoterus; le premier donna son nom aux peuples qui habitent ce continent; car auparavant on les nommoit Curètes. Il arrive souvent aux hommes et encore plus aux femmes de se laisser aller à des desirs déréglés; Callirhoé ne fut pas exempte d'un défaut si ordinaire à son sexe; elle voulut avoir le collier d'Eriphyle, et ne donna point de repos à Alcméon, qu'il ne lui eût promis de l'aller chercher. Il retourna donc à Phegée, mais pour son malheur; car Téménus et Axion, tous deux fils de Phegéüs, lui dressèrent des embûches où il périt, et ensuite

ces Princes consacrèrent le collier d'Eriphyle à Apollon de Delphes. Les Psophidiens disent qu'au tems de la guerre de Troye, leur ville gouvernée par des Rois s'appelloit encore Phegée, et qu'ils n'eurent aucune part à cette expédition, parce que leurs Rois haïssoient les chefs des Argiens, dont la plupart étoient parens d'Alcméon, et l'avoient suivi à la guerre de Thèbes.

Autant que j'en puis juger, si les Echinades (1) ne sont pas encore jointes au continent de ce côté-là, c'est parce que les Etoliens chassés pour la plus grande partie de leur pays ont laissé leurs terres incultes; car l'Acheloüs ne charriant plus la même quantité de limon, n'a pu combler l'espace qui est entre ces îles et la terre ferme. Je n'en veux point d'autre preuve que le Méandre qui, traversant la Phrygie et la Carie, pays très-cultivé, a fait en assez peu de tems (2) un continent de ce bras de mer qui étoit entre Priène et Milet. Les Psophidiens ont sur le mont Erymanthe un temple dédié au fleuve de ce nom, avec

(1) *Si les Echinades*, etc. On appelloit ainsi plusieurs îles situées entre l'embouchure de l'Acheloüs et le cap Araxe. Ces îles tiroient leur nom ou du devin Echinus, ou de ce que l'on y trouvoit beaucoup d'hérissons de mer appellés en grec ἐχῖνοι.

(2) *A fait un continent de ce bras de mer*. Pausanias devoit ajouter, *en y portant beaucoup de limon avec ses eaux*, faute de quoi il ne se fait pas entendre.

une statue du Dieu, et les fleuves les plus célèbres ont des statues de marbre blanc dans le même temple, à la réserve du Nil qui en a une de marbre noir; car on croit que, parce que le Nil en se rendant à la mer arrose le pays des Ethiopiens, ses statues doivent être noires. J'ai ouï dire qu'aussi-bien que Crœsus roi de Lydie, un Psophidien nommé Aglaüs avoit été heureux tout le tems de sa vie; mais je ne le crois pas. Un homme peut bien être plus heureux qu'un autre, comme un vaisseau peut être exposé à de moindres vents, à de moindres tempêtes; mais jamais homme n'a été entièrement exempt d'adversité, comme jamais vaisseau en courant les mers n'a manqué d'essuyer quelque tempête. C'est ce qu'Homère a voulu nous faire entendre par ces deux tonneaux que Jupiter a, dit-il, en sa puissance, l'un plein de bien, l'autre de maux; et c'est ce qu'il avoit appris lui-même de l'oracle de Delphes, qui prononça qu'Homère étoit heureux et malheureux, voulant dire qu'il étoit né pour l'un et pour l'autre sort.

CHAPITRE XXV.

Sur le chemin de Psophis à Thelpuse, on trouve à la gauche du Ladon un village nommé Trophéa. Près de ce village, est le bois Aphrodisium. Une

inscription gravée sur une colonnne en vieux caractères presqu'effacés, apprend que ce sont là les confins des Psophidiens et des Thelpusiens. Les plaines de Thelpuse sont arrosées par le fleuve Arsen; quand vous avez passé ce fleuve, vingt-cinq stades au-delà, vous voyez les ruines(1) d'Haluns, et un temple d'Esculape, qui est sur le chemin. A quarante stades de ce temple ou environ, est la ville de Thelpuse, ainsi appellée du nom d'une nymphe que l'on dit avoir été fille du fleuve Ladon. Le Ladon a sa source, comme j'ai déjà dit, assez près de Clitore; après avoir pris son cours du côté de Leucase et de Mésoboa, il passe à Nases, à Oryge, à Haluns; de-là il descend aux Thaliades, et vient baigner un temple de Cérès Eleusinienne qui est sur la lisière du territoire de Thelpuse. Dans ce temple on voit des statues de Cérès, de Proserpine et de Bacchus, qui toutes sont de marbre, et ont pour le moins sept pieds de haut. Le Ladon, après avoir passé au pied du temple de Cérès, continue son cours vers Thelpuse qu'il laisse sur la gauche. Cette ville est située sur une hauteur, mais elle n'est plus ce qu'elle étoit autrefois; car la place publique qui étoit, à ce que l'on assure, au centre de la ville,

(1) *Les ruines d'Haluns.* Le texte dit, *de Caluns;* Etienne de Bysance parle d'un bourg appellé *Caũns*, et situé en Arcadie près de Thelpuse, et c'est apparemment ainsi qu'il faut lire.

est aujourd'hui à l'extrémité. On y voit encore un temple d'Esculape. Il y en avoit un autre consacré aux douze dieux ; mais il est détruit de fond en comble.

De Thelpuse, le Ladon vient gagner le temple de Cérès à Oncée ; ce temple est nommé par les Thelpusiens le temple de Cérès Erinnys, et Antimaque, dans ses vers sur l'expédition des Argiens contre Thèbes, confirme cette dénomination. Si l'on en croit la renommée (1), Oncus étoit un fils d'Apollon, qui donna son nom à tout ce canton où il s'étoit rendu fort puissant. Quant à Cérès, voici pourquoi elle fut surnommée Erinnys. Dans le tems qu'elle cherchoit sa fille par le monde, Neptune épris de sa beauté voulut avoir ses bonnes graces. La Déesse, pour éviter les poursuites du Dieu se métamorphosa en jument et passa quelques tems parmi les cavales d'Oncus. Neptune se voyant trompé, trompa la Déesse à son tour; il prit la figure d'un cheval, et parvint à ce qu'il souhaitoit. Cérès, au commencement, se mit fort en colère, mais ensuite elle s'appaisa, et l'on dit qu'elle prenoit plaisir à s'aller baigner dans la rivière de Ladon. Cette aventure lui fit

(1) *Oncus étoit un fils d'Apollon*. Amasée n'a pas pris garde à une faute grossiere qui s'est ici glissée dans le texte, Je lis donc avec Kuhnius ὄγκος pour οἶκος.

donner les surnoms (1) d'Erinnys et de Lusia ; le premier à cause du mot grec qui, dans le langage des Arcadiens, signifie être en fureur ; le second parce qu'elle s'étoit baignée dans le Ladon. Les deux statues qui représentent Cérès sous ces deux noms, sont de bois, à la réserve du visage, des mains et des pieds qui sont de marbre de Paros. Cérès Erinnys tient un flambeau de la main droite, et une corbeille de la gauche ; c'est une statue de neuf pieds de haut, celle de Cérès Lusia n'en a pas plus de six. Ceux qui ont pris cette dernière pour une statue de Thémis, se sont assurément trompés. On dit que de cet accouplement naquit une fille, dont le nom est un secret pour ceux qui ne sont pas initiés aux mystères de Cérès, et qu'il en naquit aussi un cheval qui eut nom Arion ; et l'on tient que ce sont les Arcadiens qui ont donné les premiers le surnom d'Hippius à Neptune. On allègue deux passages en faveur d'Arion, l'un de l'Iliade, l'autre (2) de la Thébaïde. Dans le premier, Nestor parlant à son fils Anti-

(1) *Les surnoms d'Erinnys et de Lusia.* Le premier surnom vient d'Ἐρινύειν, *furere, être hors de soi ;* le second de λούω, *lavo, je me baigne.*

(2) *De la Thébaïde.* C'étoit un poëme d'Antimaque. Cet Antimaque étoit de Claros ville d'Ionie, et vivoit du tems de Socrate. Il avoit fait un poëme sur la guerre de Thèbes. Quintilien dit qu'on lui donnoit le second rang après Ho-

loque, lui dit que s'il suit ses conseils, il n'y aura point de coursiers qui puissent devancer les siens, quand ce seroit Arion, ce cheval de race immortelle, qu'Hercule donna à Adraste ; dans le second le poëte nous peint Adraste fuyant de Thèbes en habit de deuil et monté sur Arion, qui avoit, dit-il, le poil de couleur céleste. Par ces témoignages on prétend prouver qu'Arion étoit né de Neptune. Mais Antimaque dit formellement qu'il fut engendré de la terre ; Adraste, dit-il, fils de Talaüs, poussa le premier son char attelé de deux superbes coursiers, dont l'un étoit Cérus plus léger que le vent, l'autre Arion, que la terre enfanta d'une manière miraculeuse près du bois d'Apollon à Oncée. Pour dire le vrai, si ce cheval sortit de la terre, on peut bien croire qu'il étoit de race divine ; et qu'il avoit les crins de couleur céleste. Quoi qu'il en soit, on ajoute qu'Hercule voulant faire la guerre aux Eléens, demanda Arion à Oncus, que monté sur ce cheval, il gagna des batailles, qu'il prit Elis, et qu'ensuite il fit présent de ce merveilleux cheval à Adraste : cette tradition est confirmée par Antimaque, qui dit qu'Adraste fut le troisième qui eut la gloire de dompter Arion.

Du temple de Cérès Erinnys le Ladon va passer

mère ; et l'empereur Adrien en faisoit tant de cas, qu'il le mettoit au-dessus d'Homère même.

entre le temple d'Apollon Oncéate qui est sur la gauche, et le temple d'Esculape enfant, qui est sur la droite. Là vous verrez le tombeau de Trygon que l'on dit avoir été la nourrice d'Esculape; car les Arcadiens prétendent qu'Esculape dans son enfance fut exposé près de Thelpuse, et qu'Autolaüs fils naturel d'Archas l'ayant trouvé par hazard, le fit élever. C'est apparemment pourquoi l'on honore cette divinité sous le titre d'Esculape enfant, outre les raisons que j'ai rapportées dans le chapitre qui concerne les Epidauriens. Le Ladon reçoit la rivière de Thutoa auprès d'Hérée sur les confins des Thelpusiens ; et la campagne voisine du confluent des deux rivières s'appelle par excellence la plaine. Ensuite le Ladon va tomber lui-même dans l'Alphée près d'un endroit que l'on nomme l'île aux corbeaux. Quelques-uns ont cru que Stratie, Enispé et Rhipé dont Homère fait mention étoient des îles du Ladon qui autrefois étoient habitées; mais c'est une chimère ; car le Ladon n'a point d'île qui soit plus grande qu'un bâtiment de transport : c'est à la vérité la plus belle rivière qu'il y ait en Grèce, elle n'a pas même sa pareille dans les pays barbares, mais elle n'est pas assez large pour avoir des îles, comme on en voit sur le Danube et sur le Pô.

CHAPITRE XXVI.

HÉRÉE a eu pour fondateur Héréüs fils de Lycaon ; cette ville est bâtie à la droite de l'Alphée, moitié sur le penchant d'un côteau, moitié sur les bords du fleuve. On y voit le long de l'Alphée une espèce de cours planté de myrthes et d'autres arbres, où les Heréens s'exercent à la course : ils ont aussi de ce côté là des bains publics et deux temples de Bacchus, dont ils nomment l'un Polytès, l'autre Axitès, sans compter une chapelle où ils célèbrent les orgies en l'honneur du Dieu. Pan a son temple dans la ville ; ce dieu est honoré des Arcadiens comme un dieu originaire de leur pays. Junon avoit aussi autrefois un temple à Hérée, mais on n'en voit plus que les ruines avec quelques colonnes qui sont restées. Démarate d'Hérée est de tous les athlètes que l'Arcadie a jamais eus, celui qui s'est acquis le plus de gloire et de réputation ; ce fut lui qui le premier aux jeux olympiques parut à la course armé, et fut proclamé vainqueur. A quinze stades de la ville vous êtes sur les terres des Eléens et vous passez le Ladon. Vingt autres stades au-delà, vous trouvez l'Erymanthe ; les Arcadiens disent que ce fleuve est limitrophe entre les Heréens et les

Eléens ; mais ceux-ci prétendent que le tombeau de Corœbus est leur véritable borne. J'ai déjà dit qu'Iphitus le restaurateur des jeux olympiques, ayant d'abord proposé des prix pour la course seulement, Corœbus fut le premier qui remporta la victoire. Son épitaphe fait foi de cet événement, et nous apprend aussi qu'il fut enterré sur les confins de l'Elide ; ce qui semble appuyer la prétention des Eléens.

D'Hérée vous allez à Aliphère ; c'est une petite ville qui fut abandonnée de la plupart de ses habitans, lorsque les Arcadiens prirent la résolution d'accroître et de peupler Mégalopolis. En y allant vous passez l'Alphée, et après avoir fait environ dix stades dans des plaines, vous arrivez à une montagne, d'où vous descendez jusques dans la ville par un chemin qui peut avoir trente stades de longueur. Aliphère a pris son nom d'Aliphérus autre fils de Lycaon. Ses temples sont au nombre de deux, dont l'un est dédié à Esculape, l'autre à Minerve, déesse à laquelle ces peuples ont une dévotion singulière, persuadés qu'ils sont qu'elle est née chez eux et qu'elle y a été nourrie. C'est dans cette idée qu'ils ont érigé un autel (1) à Jupiter Lochéate

(1) *Un autel à Jupiter Lochéate.* C'est ainsi qu'il faut lire, et non pas *Léchéate*, comme il y a dans le texte ; car ce mot vient de λοχεία, *partus*, *enfantement*.

c'est-à-dire,

c'est-à-dire, à Jupiter qui accouche de Minerve, et ils ont donné le nom de Tritonis à une fontaine à laquelle ils attribuent tout ce que l'on dit du fleuve Triton. La statue de Minerve est un ouvrage d'Hyppatodore qui mérite d'être vu tant pour sa grandeur, que pour sa beauté. Ils ont des jours d'assemblées et de foires en l'honneur d'une certaine divinité, qui est Minerve selon toutes les apparences. Dans ces occasions ils sacrifient premièrement (1) à Myiagrus, adressant leurs vœux à ce héros et l'invoquant par son nom : avec cette précaution ils ne sont jamais incommodés des mouches durant leurs sacrifices. Sur le chemin qui va d'Hérée à Mégalopolis, on trouve Mélénée, ville autrefois bâtie par Méléneus un des fils de Lycaon, mais aujourd'hui ce n'est plus qu'un village désert et inondé en tout tems. Quarante stades au-dessus de Mélénée, vous voyez un lieu nommé Buphagium, où le Buphagus prend sa source ; c'est une rivière qui tombe dans l'Alphée, et sa source même est ce qui borne les Héréens et les Mégalopolitains.

(1) *A Myiagrus*, génie imaginaire, dont le nom est formé de μυῖα, *musca*, *mouche*, et d'ἄγρα, *captura*, parce qu'ils lui attribuoient la vertu de chasser les mouches durant le sacrifice.

CHAPITRE XXVII.

DE toutes les villes non-seulement de l'Arcadie, mais même de la Grèce, la plus récente est Mégalopolis, à la réserve de celles (1) qui, depuis la funeste division des Romains et la bataille d'Actium, ont été peuplées de nouveaux habitans. Ce qui porta les Arcadiens à bâtir Mégalopolis, ce fut l'envie de réunir leurs forces dans une ville qui fût comme le centre et la capitale de tout le pays. Ils savoient que les Argiens, pendant tout le tems qu'ils avoient eu leurs troupes dispersées en plusieurs villes, s'étoient vus sans cesse harcelés par les Lacédémoniens ; et qu'au contraire depuis le parti qu'ils avoient pris de raser Tirynte, Hysies, Ornée, Mycènes, Midée et quelques autres pour en transporter les habitans à Argos ; ils avoient moins redouté les Lacédémoniens, et

(1) *A la réserve de celles qui, depuis la funeste division*, etc. La plupart des villes grecques durant les guerres civiles des Romains se partagèrent entre Auguste et Marc-Antoine. L'un et l'autre maltraitoient celles qui étoient d'un parti contraire ; et, après la bataille d'Actium qui valut à Auguste l'empire Romain, ce prince, pour punir les villes de la Grèce qui avoient suivi le parti d'Antoine, en dépeupla plusieurs, pour transporter les habitans en d'autres villes qui lui étoient affectionnées. Voilà ce que l'Auteur veut dire.

s'étoient fait respecter de leurs voisins. Ce fut dans cette vue que les Arcadiens conspirèrent tous à aller habiter Mégalopolis ; mais Epaminondas fut regardé avec justice comme l'auteur de cette entreprise ; car il trouva le moyen de rassembler les Arcadiens dans une seule ville, et il envoya à ces peuples une escorte de mille hommes choisis sous la conduite de Pammenès, pour les soutenir au cas que les Lacédémoniens les attaquassent, et qu'ils s'opposassent à leur transmigration. Les Arcadiens de leur côté nommèrent des chefs tirés de chaque province. Timon et Proxène commandoient les Tégéates ; Lycomède et Poléas conduisoient les Mantinéens ; Cléolas et Acriphius menoient ceux de Clitore ; Eucampidas et Iéronyme avoient les Ménaliens sous leurs ordres ; enfin Pasicrate et Théoxène étoient à la tête des Parrhasiens.

Voici maintenant la liste des villes qui, soit par zèle pour le nouvel établissement, soit par haine pour les Lacédémoniens, se laissèrent persuader d'envoyer la meilleure partie de leurs citoyens à Mégalopolis. Dans la province de Ménale il y eut (1) Aléa, Pallantium, Eutée,

(1) *Aléa*, *Eutée*, *Sumatie*, *Asée*, etc. La plupart de ces noms de villes ou de peuples sont estropiés dans le texte. Les commentateurs ont tâché de les rétablir ; mais ils ne donnent leurs conjectures qu'en tremblant. J'ai suivi celles qui m'ont paru les plus raisonnables.

Sumatie, Asée, Apérethe, Hélisson, Oresthasium, Dipée et Alycée. Dans le pays des Eutrésiens il y eut Tricolons, Zœtée, Charisie, Ptolederme, Cnausons et Parorée. Entre les (1) Epytiens il y eut Scirtonium, Malée, Cromès, Blenine et Leuctron. Entre les Parrhasiens, ceux de Lycosure, de Tocnée, de Trapésunte, de Prosée, d'Acacésium, d'Acontion, de Macarie et de Dasée se signalèrent à l'envi. Parmi les Cynuréens d'Arcadie, ceux de Gortys, de Thise sur le Licée, de Lycoa et d'Aliphère, suivirent l'exemple des autres. Enfin du pays des Orchoméniens furent les villes de Thissoa, de Méthydrium, et de Teuthis, auxquelles se joignirent Tripolis, Callia, Dipœne et Nonacris. La plupart de ces peuples se soumettant à une résolution prise du consentement unanime de toute la nation, se transplantèrent volontiers à Mégalopolis. Il n'y eut que les Lycoates, ceux de Tricolons, ceux de Lycosure et ceux de Trapésunte qui résistèrent, ne pouvant se résoudre à abandonner les villes où ils avoient pris naissance. Encore même (2)

(1) *Entre les Epytiens.* C'est ainsi que lisent Sylburge et Kuhnius. Paulmier a mieux aimé lire *les Egyptiens*, parce qu'*Egys* étoit un canton voisin de Mégalopolis.

(2) *Encore même des quatre peuples que je viens de nommer*, etc. Tout cet endroit du texte est si corrompu et si obscur, qu'il faut deviner ce que l'Auteur a voulu dire.

des quatre peuples que je viens de nommer, les trois premiers furent-ils obligés de céder; de sorte que les Trapésuntiens furent les seuls qu'on ne put persuader ; ils aimèrent mieux quitter entièrement le Péloponnèse que d'aller demeurer à Mégalopolis. Ceux d'entre eux qui purent échapper à la fureur des Arcadiens, s'embarquèrent et allèrent trouver leurs compatriotes, (1) qui avoient bâti une autre Trapésunte sur le Pont-Euxin, et qui les reçurent comme leurs frères. Quant à ceux de Lycosure qui d'abord avoient refusé d'obéir, ils furent épargnés par respect pour le temple de Cérès et de Proserpine où ils s'étoient réfugiés. De toutes les autres villes dont j'ai donné le dénombrement, les unes sont aujourd'hui désertes, les autres ne sont plus que des villages qui relèvent des Mégalopolitains, comme Gorthys, Dipœne, Thisoa dans le pays des Orchoméniens, Méthydrium, Theuthis, Callia et Hélisson. Pallantium est la seule qui ait eu un sort plus favorable. Aliphère s'est aussi maintenue et subsiste encore. Cette transmigration des Arcadiens dans la ville de Mégalopolis arriva la

(1) *Qui avoient bâti une autre Trapésunte sur le Pont-Euxin.* Cette autre Trapésunte, ou Trébisonde étoit une colonie de la ville de Sinope selon Xénophon dans sa Ciropédie, liv. 5 ; mais la conformité des noms a pu causer l'erreur et faire croire aux Trapésuntiens du Pont-Euxin que la Trapésunte d'Arcadie étoit leur métropole.

même année que la défaite des Lacédémoniens à Leuctres, et peu de mois après. Phrasiclides étoit pour lors archonte à Athènes, et ce fut en la cent deuxième olympiade, en laquelle Damon de Thurium remporta le prix du stade.

Les Mégalopolitains ayant fait une étroite alliance avec les Thébains, n'eurent plus rien à craindre de la part des Lacédémoniens. Mais cette sécurité ne dura pas long-tems; car dès que les Lacédémoniens virent les Thébains engagés dans la guerre sacrée, ainsi la nomme-t-on, et attaqués par les Phocéens qui étoient soutenus de leurs voisins les Béotiens, et qui ne manquoient pas d'argent, parce qu'ils avoient pillé le temple de Delphes, aussi-tôt ils déclarèrent la guerre aux Arcadiens en général, et sur-tout à ceux de Mégalopolis. Ceux-ci se défendirent si bien, et furent secourus si à propos de tous les peuples d'alentour, qu'il ne se passa rien de considérable de part ni d'autre. Il faut convenir que les Arcadiens, par leur animosité contre Sparte, contribuèrent beaucoup à l'agrandissement de Philippe et de la puissance Macédonienne; car ils ne se trouvèrent ni à la bataille de Chéronée avec les autres Grecs, ni au combat qui se donna ensuite en Thessalie. Quelque tems après il s'éleva parmi eux un tyran nommé Aristodeme, Phigalien de naissance, fils d'Artylas, et que Tritée, un des plus riches citoyens de Mégalopolis avoit

adopté; pour comble de bonheur, malgré sa tyrannie, il étoit en si grande réputation de vertu, qu'on le surnommoit *l'homme de bien*. Sous la domination d'Aristodeme, Acrotate, à la tête d'une armée de Lacédémoniens, fit une irruption dans le pays des Mégalopolitains; Acrotate (1) étoit l'aîné des fils de Cléomène dont j'ai rapporté la généalogie comme celles de tous les rois de Sparte. Il y eut un grand combat entre ces deux peuples et beaucoup de monde tué d'un et d'autre côté; cependant les Arcadiens eurent l'avantage. Acrotate périt en cette occasion avec un grand nombre de Lacédémoniens; ainsi ce malheureux Prince ne succéda point à son père. Deux générations après la mort d'Aristodeme, Lydiade usurpa aussi la souveraine autorité; c'étoit un homme obscur, mais qui avoit des sentimens élevés, et qui aimoit sa patrie, comme il en donna des marques; car jeune encore, il s'étoit emparé du gouvernement, et quand il eut plus d'âge et d'expérience, il s'en démit volontairement, quoique sa dénomination fût bien établie. Ensuite les Mégalopolitains étant entrés dans la

(1) *Acrotate étoit l'aîné des fils de Cléomène.* Pausanias se trompe; cet Acrotate étoit fils d'Aréüs, petit-fils d'Acrotate, et arrière-petit-fils de Cléomène. L'Acrotate qui étoit fils de Cléomène a précédé de beaucoup le tems et l'événement dont il s'agit ici. Plutarque, dans la vie d'Agis et de Cléomène, n'a pas ainsi confondu les tems. *Paulmier.*

ligue d'Achaïe, Lydiade se fit tellement estimer des Achéens et de ses compatriotes que tous le comparoient à Aratus.

A quelque tems de-là les Lacédémoniens sous la conduite d'Agis, fils d'Eudamidas, roi de Sparte, mais de l'autre maison, après des préparatifs de guerre extraordinaires et beaucoup plus grands que n'avoient été les derniers sous Acrotate, vinrent attaquer les Mégalopolitains, les taillèrent en pièces, et mirent le siège devant Mégalopolis. Déjà ils avoient approché des murs une énorme machine dont ils battoient la tour en ruines, et ils espéroient que dès le lendemain cette tour seroit renversée; mais il étoit de la destinée des Grecs d'être sauvés plus d'une fois par le vent de Borée; car ce même vent qui avoit fait échouer une partie de la flotte des Perses contre les écueils de la côte (1) de Sépias, empêcha aussi que Mégalopolis ne fût prise; sa violence fut si grande et si continuelle qu'elle abattit et brisa la machine de guerre en laquelle les ennemis avoient toute leur espérance. Le roi Agis, à qui Borée joua un si mauvais tour, est celui-là même sur qui Aratus, général des Sicyoniens prit la ville de Pellène en Achaie, et qui depuis fut tué au combat de Mantinée;

(1) *De la côté de Sépias*, dans la Thessalie, sous le mont Pélius. Strabon parle de cetie côte et du naufrage qu'y firent les vaisseaux de Xerxès.

enfin, peu d'années après, Cléomène, fils de Léonidas, sans aucun égard pour la foi des traités, se rendit maître de Mégalopolis par surprise. Nombre d'habitans étant accourus la nuit à la défense des remparts, furent tués en combattant pour leur patrie; et Lydiade, entre autres, après avoir fait tout ce que l'on pouvoit attendre de son grand courage, eut une fin digne de la mémoire de tous les siècles. Philopœmen, fils de Craugis, rassembla les deux tiers du peuple tant hommes que femmes et enfans, et se retira avec eux en Messénie. Tout le reste fut passé au fil de l'épée; Cléomène rasa la ville jusqu'aux fondemens et y mit le feu. Comment, dans la suite, les Mégalopolitains y étant rentrés la rebâtirent, et ce qu'ils firent après leur rétablissement, c'est ce que je me réserve à dire lorsque je parlerai de Philopœmen. Cependant il faut rendre justice aux Lacédémoniens; le sac de Mégalopolis ne leur doit pas être imputé, mais uniquement à Cléomène qui gouvernoit despotiquement alors, et qui, de roi de Sparte, s'en étoit fait le tyran. La source du fleuve Buphagus est, comme j'ai dit, ce qui sépare les Héréens d'avec les Mégalopolitains. On tient que ce fleuve a pris son nom du héros Buphagus, qui étoit fils de Japet et de Thornax. La mémoire de Thornax est célèbre aussi parmi les Lacédémoniens. Quant à Buphagus, on dit que Diane le tua à coups de flèches

sur le mont Pholoé, pour le punir d'avoir voulu attenter à sa pudicité.

CHAPITRE XXVIII.

De la source du fleuve on va à Maratha, et de-là à un village nommé Gortys, qui étoit autrefois une ville. Vous y voyez un temple d'Esculape, de ce beau marbre du mont Pentélique, une statue du Dieu qui le représente jeune encore et sans barbe, et une statue d'Hygéia, l'une et l'autre de la main de Scopas. Les gens du lieu disent qu'autrefois Alexandre consacra dans ce temple sa cuirasse et sa lance à Esculape; ce qui est de certain, c'est que l'on y voit encore une cuirasse et le bout d'une lance. Le village de Gortys est coupé par un fleuve que l'on nomme à sa source le Lusius, parce que, dit-on, Jupiter venant au monde, fut lavé dans l'eau de ce fleuve. Plus bas il prend le nom de Gortynius à cause du lieu par où il passe, et c'est de tous les fleuves celui dont les eaux sont les plus fraîches; car on ne doit pas simplement appeller frais, certains fleuves qui gèlent tous les hivers, parce qu'ils coulent à travers des terres presque toujours couvertes de neiges, ou situés sous un climat fort septentrional. Tels sont le Rhin, le Danube, l'Hypanis, le Borysthène et quelques

autres. Mais ces fleuves qui sous un climat plus doux, sans être sujets à geler en hiver, peuvent rafraîchir en été ceux qui boivent de leurs eaux, ou qui s'y baignent, ce sont ceux-là dont on peut vanter la fraîcheur. Je mets de ce nombre le Cydnus, qui arrose les terres des Tarses, le Mélas qui passe dans le pays des Pamphiliens, auprès de Side, l'Alens qui embellit la ville de Colophon, et que les poëtes élégiaques ont tant chanté ; mais le Gortynius l'emporte sur eux tous. Sa source est entre Thisoa et Méthydrium, et l'endroit où est le confluent du Gortynius et de l'Alphée se nommé *Rhétées*. Près de Thisoa il y a un village qui a nom Theutis; c'étoit même anciennement une ville, qui, à ce que l'on dit, leva des troupes à ses dépens pour le siège de Troye, et les envoya sous la conduite d'un chef particulier nommé Theuthis, d'autres disent Ornythus; ce chef, pendant que les Grecs étoient arrêtés en Aulide par les vents contraires, se brouilla avec Agamemnon, et voulut s'en retourner avec ses Arcadiens. On ajoute que Minerve ayant pris la ressemblance de Mélas, fils d'Ops, tâcha de détourner Teuthis de son dessein; que Teuthis, transporté de colère, frappa la déesse de son javelot et la blessa à la cuisse; qu'ensuite il partit avec sa troupe; mais qu'arrivé chez lui il eut une vision où il lui sembla voir Minerve qui lui montroit sa blessure; aussi-tôt il

tomba malade d'une maladie de langueur dont il mourut; que la terre où il demeuroit fut maudite, et que par cette raison c'étoit le seul canton de toute l'Arcadie qui ne portoit aucune espèce de fruit. Dans la suite, les habitans allèrent consulter l'oracle de Dodone, qui leur conseilla d'appaiser la déesse. Ce fut dans cette intention qu'ils lui érigèrent une statue où elle est représentée avec une blessure à la cuisse; j'ai vu cette statue; une des cuisses a encore une ligature couleur de pourpre. Il y a plusieurs temples à Teuthis; les deux plus considérables sont celui de Vénus et celui de Diane. Sur le chemin qui mène de Gortys à Mégalopolis, on voit la sépulture de ces braves Arcadiens qui furent tués en combattant contre Cléomène. On appelle leur tombeau le Parébasium, à cause de la perfidie de Cléomène qui surprit Mégalopolis contre la foi des traités. Près de ce tombeau, est une plaine d'environ soixante stades. A votre droite, vous voyez les ruines de la ville de Brenthe, et la rivière de Brenthéate qui passe auprès, et qui, cinq stades au-delà, va se jetter dans l'Alphée.

CHAPITRE XXIX.

QUAND on a passé ce fleuve, on se trouve dans la plaine de Trapésunte, où l'on voit encore les

restes de la ville qui portoit ce nom. En descendant sur la gauche et en côtoyant le fleuve, on découvre un vallon que les gens du pays nomment *Bathos*, et où tous les trois ans ils célèbrent les mystères des grandes Déesses. Là, vous verrez la fontaine Olympias, qui est à sec de deux années l'une, et dans le voisinage de laquelle il sort de terre des tourbillons de flamme. Si l'on en croit les Arcadiens, ce fut là, et non près de Pellène en Thrace, que les Géans combattirent contre les Dieux. C'est pourquoi ils sacrifient aux Tempêtes, aux Eclairs et aux Foudres. Homère n'a fait aucune mention des Géans dans l'Iliade; mais dans l'Odyssée il raconte que les vaisseaux d'Ulysse furent attaqués par les Lestrygons qui tenoient plus des Géans que des hommes; ce sont ses termes. Et Alcinoüs parlant à Ulysse, lui dit que les Phéaciens ressembloient (1) autant aux Dieux par leur piété et leur justice, que les Cyclopes et les Géans se ressembloient par leur injustice et leur impiété. Ces endroits marquent assez que le poëte ne regardoit pas les Géans comme issus des Dieux, mais comme une race mortelle; et il s'en explique

(1) *Que les Phéaciens ressembloient autant aux Dieux*, etc. Cet endroit du texte est fort obscur. Il faut l'interpréter par les propres paroles d'Homère que cite Pausanias. Or nous voyons dans le livre septième de l'Odyssée que Pontonoüs, un des hérauts des Phéaciens, dit formellement ce qui est rapporté ici.

encore plus clairement, lorsqu'il dit que le Roi qui tenoit les fiers Géans sous son empire, vit périr ce peuple insolent, et périt lui-même après. Car Homère, par le mot de *peuple*, entend toujours une multitude d'hommes. Quant à ce que l'on dit que les Géans avoient des serpens en guise de pieds, c'est une folie dont il est aisé de montrer l'absurdité par plusieurs preuves, mais sur-tout par celle que je vais rapporter. L'Oronte est un fleuve de Syrie, qui en allant se rendre à la mer passe tantôt par des plaines, tantôt aussi par des lieux escarpés et des précipices, en un mot dont le lit est très-inégal. Un Empereur Romain qui vouloit transporter son armée par eau depuis la mer jusqu'à Antioche, entrepreprit de rendre l'Oronte navigable, afin que rien n'arrêtât ses vaisseaux. Ayant donc fait creuser un autre canal avec beaucoup de peine et de dépense, il détourna le fleuve et lui fit changer de lit. Quand le premier canal fut à sec, on y trouva un tombeau de brique, long pour le moins de onze coudées, qui renfermoit un cadavre de pareille grandeur, et de figure humaine en toutes ses parties. Les Syriens ayant consulté l'oracle d'Apollon à Claros, pour savoir ce que c'étoit que ce corps, il leur fut répondu que c'étoit Oronte Indien de nation. En effet, si dans les premiers tems la terre encore toute humide, venant à être échauffée par les

rayons du soleil (1) a produit les premiers hommes, quelle partie de la terre fut jamais plus propre à produire des hommes d'une grandeur extraordinaire, que les Indes qui encore aujourd'hui engendrent des animaux tels que les éléphans?

A dix stades de ce vallon que l'on nomme *Bathos*, est la ville de Basilis, bâtie autrefois par ce Cypselus qui maria sa fille à Cresphonte, fils d'Aristomaque; cette ville est présentement en ruines, il ne s'y est conservé qu'un temple de Cérès Eleusinienne. Un peu plus loin vous passez une seconde fois l'Alphée, et vous arrivez à Tocnie, qui a pris son nom de Tocnus, fils de Lycaon; cette ville est entièrement déserte; elle est bâtie sur le haut d'une colline; l'Aminius passe au bas; c'est une petite rivière qui se jette dans

(1) *A produit les premiers hommes.* Les philosophes les plus éclairés de l'antiquité, comme les Académiciens et les Stoïciens, croyoient que notre ame étoit une portion de la nature divine: *divinae particulam aurae*, dit Horace. Les autres croyoient que l'homme étoit né de la terre imbibée d'eau et échauffée par les rayons du soleil. Ovide a compris l'une et l'autre opinion dans ces beaux vers du premier livre de ses métamorphoses:

Sanctius his animal, mentisque capacius altae
Deerat adhùc, et quod dominari in cœtera posset.
Natus homo est, sive hunc divino semnie fecit
Ille opifex rerum, mundi melioris origo,
Sive recens tellus, seductaque nuper ab alto
Æthere, cognati retinebat semina Cœli.

l'Hélisson, et l'Hélisson va tomber ensuite dans l'Alphée.

CHAPITRE XXX.

La rivière d'Hélisson a sa source dans un village de même nom ; après avoir arrosé les terres des Dipéens et des Lycéates, elle traverse la ville de Mégalopolis, et se décharge enfin dans l'Alphée (1) quelque trente stades au-delà. Près des murs de Mégalopolis, on voit un temple de Neptune surnommé Epoptès; il ne reste de la statue du Dieu que la tête seulement. L'Hélisson partage la ville à peu près comme ces canaux que l'on nomme Euripes partage les villes de Gnide et de Mitylène. La place publique est à droite du côté du nord, et à l'endroit où les bords de la rivière s'élèvent le plus ; cette place est entourée d'une balustrade de pierres. Vous y voyez un temple de Jupiter Lycéüs qui n'est précédé d'aucun vestibule ; tout ce qu'il contient est exposé aux yeux des regardans. J'y ai remarqué deux autels, deux tables, deux aigles de même matière que les tables,

(1) *Quelque trente stades.* Le nombre des stades manque dans le texte ; mais comme l'auteur a déjà dit à quelle dis-distance de Mégalopolis étoit le confluent de l'Hélisson et de l'Alphée, il est aisé de remédier à ce vice du manuscrit.

et

et une statue de marbre du dieu Pan surnommé le Sinoïs, du nom de la nymphe Sinoé, qui, soit en particulier, soit de concert avec ses compagnes, prit soin de l'éducation de ce Dieu. Devant le frontispice du temple il y a un Apollon en bronze qui est une très-belle statue ; elle est haute de douze pieds ; ce sont les Phigaliens qui l'ont fait faire à leurs dépens, et elle a été transportée là pour servir d'ornement à la ville de Mégalopolis. Le lieu où les Phigaliens l'avoient d'abord placée se nomme *Basses;* de là vient le surnom qu'avoit le Dieu, et qu'il a quitté pour prendre celui (1) d'Epicurius ; j'en dirai la raison lorsque j'en serai à l'article des Phigaliens. A la droite de l'Apollon est une petite statue de la mère des Dieux ; à l'égard de son temple, il n'en est resté que les colonnes. De plusieurs statues qui étoient devant la porte, le tems n'a épargné que les piédestaux avec une inscription en vers élégiaques, qui témoigne que l'on avoit érigé une statue à Diophane fils de Diœus, qui le premier engagea tous les peuples du Péloponnèse à envoyer des députés aux états d'Achaïe. Dans la place on voit un portique qu'ils nomment le Philippée ; non que Philippe de Macédoine l'ait bâti, mais parce que les Mégalopolitains, pour faire leur cour à ce Prince,

(1) *Celui d'Epicurius*, du mot ἐπικούριος, *auxiliator*, comme qui diroit, *dieu secourable.*

lui donnèrent son nom. Ce portique touchoit au temple de Mercure Acacésius, dont il ne s'est conservé que la voûte et quelques piliers. Suit un autre portique de moindre grandeur, où l'on rendoit la justice, et où l'on voit encore six places de sénateurs en manière de niches. La première est présentement occupée par une statue de Diane Ephésienne, la seconde par une statue de bronze du dieu Pan, haute d'une coudée. Ce Dieu est surnommé *Scolite*, parce qu'auparavant sa statue étoit sur une petite hauteur ainsi nommée, laquelle est dans l'enceinte de la ville, et d'où coule un ruisseau qui va se perdre dans l'Hélisson. Derrière les sièges des sénateurs, il y a un temple de la Fortune où la déesse est en marbre, c'est une statue de cinq pieds de haut. Le Myropolis est encore un portique qui fait partie de la place ; il fut bâti des dépouilles des Lacédémoniens, après la victoire qu'Aristodeme, tyran de Mégalopolis, remporta sur eux et sur Acrotate fils de Cléomène, leur Général.

Dans la même place, derrière le temple de Jupiter Lycéüs, et à l'extrémité du terrein qui lui est consacré, on voit une statue de Polybe fils de Lycortas. Cette statue est sur une colonne, et sur cette colonne on a gravé une inscription en vers élégiaques, qui porte que Polybe voyagea beaucoup par terre et par mer, qu'il servit dans l'armée des Romains, et que souvent il appaisa leur

colère contre les Grecs. C'est ce même Polybe qui a écrit l'histoire des Romains, particulièrement leurs guerres contre les Carthaginois. Il recherche quelle en fut la cause, et fait voir comment les Romains, après avoir eux-mêmes pensé périr, enfin, par la valeur de Scipion un de leurs citoyens, qui fut surnommé l'Africain, vinrent à bout de détruire Carthage. On dit à la gloire de Polybe que tout ce que le Général Romain fit par son conseil lui réussit, et que, dès qu'il cessa de le croire, il fut moins heureux. Toutes les villes grecques qui entrèrent dans la ligue d'Achaïe, eurent toujours Polybe pour appui auprès des Romains; non-seulement il les protégeoit, mais il les gouvernoit en quelque façon. A la gauche de sa statue c'est le sénat. Quant au portique d'Aristandre, qui est aussi une des beautés de la place, les Mégalopolitains disent qu'il est ainsi appellé du nom d'un de leurs citoyens qui l'a fait bâtir. Tout auprès, et au soleil levant, est le temple de Jupiter Sauveur; une belle colonnade, qui règne tout alentour, en fait l'ornement et le soutien. On y voit Jupiter assis sur un trône, la ville de Mégalopolis à sa droite, et Diane conservatrice à sa gauche; ces deux statues sont de marbre du mont Pentélique, et de la façon de Céphisidore et de Xénophon tous deux Athéniens.

CHAPITRE XXXI.

LE portique d'Aristandre, du côté du soleil couchant, renferme un espace qui est consacré aux grandes Déesses, c'est-à-dire à Cérès et à Proserpine, comme je l'ai déjà expliqué dans mes mémoires sur la Messénie. Mais les Arcadiens donnent aussi le surnom de Conservatrice à Prosérpine. Devant ce saint lieu il y a des statues de Diane, d'Esculape, d'Hygéia et des grandes Dèesses. Cérès est toute de marbre, Proserpine n'a de marbre que la tête, les mains et les pieds, tout le reste n'est que de bois, mais il est caché sous ses habits; ces deux dernières statues ont près de quinze pieds de haut. Sur le devant de leurs piédestaux on voit deux autres statues beaucoup plus petites, ce sont de jeunes filles vétues de longues tuniques, qui portent des corbeilles de fleurs sur leurs têtes. On croit que le statuaire Damophon a voulu représenter là ses filles; ceux qui les prennent pour des divinités disent que ce sont Minerve et Diane qui cueillent des fleurs en la compagnie de Proserpine. Aux pieds de Cérès il y a un petit Hercule de la hauteur d'une coudée. Suivant le poëte (1) Onomacrite, cet Hercule est un

(1) *Suivant le poëte Onomacrite*. Ce poëte vivoit du tems des enfans de Pisistrate, et du tems de Darius fils d'Hys-

des Dactyles du mont Ida. Vous y voyez aussi deux heures, et d'un côté le dieu Pan jouant de la flûte, de l'autre Apollon qui tient une lyre. Une inscription porte qu'ils sont l'un et l'autre au nombre des principaux Dieux. Vous verrez encore plusieurs nymphes posées sur une table; Naïs porte le petit Jupiter dans ses bras; Anthracia, autre nymphe d'Arcadie, tient un flambeau. La nymphe Hagno tient une cruche d'une main, et une bouteille de l'autre; Archiroé et Myrtoessa ont aussi chacune une cruche dont elles versent de l'eau.

Dans cette grande enceinte qui est consacrée à Cérès et à Proserpine, il y a un temple de Jupiter Philius, comme qui diroit le Dieu qui préside à l'amitié. Sa statue est un ouvrage de Polyclète d'Argos, et on la prendroit pour une statue de Bacchus; car le Dieu est représenté avec des cothurnes pour chaussure, il tient un thyrse d'une main, et un gobelet de l'autre. Mais un aigle est perché sur son thyrse, et ce dernier symbole (1) ne convient point à Bacchus. Derrière le temple, est un bois sacré de médiocre étendue, fermé par

tapes, quatre cent quatre-vingt-neuf ans avant l'ère chrétienne. On croit que certains hymnes que nous avons encore, et qui portent le nom d'Orphée, sont d'Onomacrite.

(1) *Ce dernier symbole ne convient point à Bacchus.* L'aigle étoit l'oiseau de Jupiter, non de Bacchus.

un petit mur, et où les hommes n'entrent point. A l'entrée du bois on voit une Cérès et une Proserpine, ces statues n'ont guères que trois pieds de haut. Dans le bois même il y a un temple dédié aux grandes Déesses et à Vénus. Le vestibule est orné de quelques statues de bois d'un goût fort antique, vous y voyez une Junon, un Apollon et les Muses. On dit que ces statues ont été apportées de Trapésunte. Je remarquai dans le temple deux statues de bois, un Mercure et une Vénus; ce sont des ouvrages de Damophon. La Vénus a le visage, les mains et le bout des pieds d'ivoire. Cette Vénus (1) est surnommée la Machiniste, et avec raison, ce me semble; car qu'est-ce que les hommes n'imaginent point pour réussir en amour? Vous verrez aussi dans une chapelle les statues de ces hommes illustres, Callignote, Mentas, Sosigène et Polus, qui, dit-on, apportèrent les premiers aux Mégalopolitains les mystères des grandes Déesses, et leur apprirent à les célébrer comme on les célèbre à Eleusis. Plusieurs divinités sont représentées dans le parvis du temple sous des bustes de figure quarrée, entr'autres Mercure surnommé Agétor ou le conducteur, Apollon,

(1) *Cette Vénus est surnommée la Machiniste.* C'est pourquoi Ovide dit dans ses fastes, livre 4 :

Mille per hanc artes notae, studioque placendi
Quae latuere priùs, multa reperta ferunt.

Minerve, Neptune et le Soleil, à qui ils donnent deux surnoms, celui de conservateur, et (1) celui d'Hercule. Quant au temple, il est fort grand, et c'est dans ce temple qu'ils célèbrent les mystères des grandes Déesses. A la droite du temple, Proserpine a sa chapelle particulière avec une statue de marbre haute de huit pieds, dont le piédestal est tout couvert de rubans. Les femmes ont la liberté d'entrer dans cette chapelle en tout tems, mais les hommes n'y sont admis qu'une fois dans l'année. Le lieu d'exercice est au couchant et tient à la place publique. Derrière le Philippée, il y a deux petites collines; sur l'une étoit autrefois le temple de Minerve Polias, sur l'autre celui de Junon; ces deux temples sont en ruines. De cette dernière colline coule une fontaine qu'ils nomment Bathylle et qui va grossir l'Hélisson. Voilà ce que j'ai vu de plus remarquable dans cette partie de la ville.

CHAPITRE XXXII.

DE l'autre côté de la rivière, et au midi, vous voyez un magnifique théâtre, le plus grand qu'il y ait dans toute la Grèce; il est orné d'une fontaine

(1) *Et celui d'Hercule.* Amasée s'est trompé en cet endroit. *Voyez* Macrobe dans ses Saturnales, liv. 1, chap. 20.

qui coule sans cesse. Non loin du théâtre, on trouve les fondemens d'un Sénat où s'assembloient (1) les dix mille qui présidoient aux affaires; on nommoit ce lieu le Thersilion, du nom de celui qui l'avoit consacré à cet usage. La maison la plus proche, qui est aujourd'hui à un particulier, fut autrefois bâtie pour Alexandre fils de Philippe. On voit encore devant la porte une statue d'Ammon, de figure quarrée comme ces Hermes, et avec des cornes de bélier. Près de là est un temple qui est commun aux Muses, à Apollon et à Mercure. Il y est resté quelques piédestaux qui marquent que chacune de ces divinités avoit sa statue; mais il n'y a plus qu'une Muse et un Apollon de figure semblable à celle des Hermes. Le tems a encore moins épargné un temple de Vénus; il ne s'en est conservé que la partie intérieure, avec trois statues de la Déesse, l'une sous le nom de Vénus la Céleste, l'autre sous le titre de Vénus la Vulgaire, et la troisième sans aucun surnom. L'autel de Mars n'est pas loin de là, les Mégalopolitains croient cet autel fort ancien. Au-dessus du temple de Vénus, il y a un stade qui d'un côté aboutit au théâtre, et une fontaine qu'ils disent

(1) *Les dix mille.* C'est ce que signifie τοῖς μυρίοις et non pas *infinita multitudo*, comme Amasée l'a rendu. Xénophon et Diodore de Sicile parlent de ces dix mille choisis dans tout le corps Arcadique, pour avoir la direction des affaires.

être consacrée à Bacchus. A l'autre extrémité du stade, ils avoient un temple de Bacchus, qui fut brûlé par le feu du ciel il y a quelque cinquante ans. Hercule et Mercure avoient aussi un temple en commun devant le stade ; il n'en reste aujourd'hui que l'autel.

Dans ce même quartier s'élève une colline qui regarde le soleil levant, et où Diane surnommée Agrotera, ou la Chasseresse, a son temple bâti autrefois par Aristodeme. A la droite de ce temple est un petit canton consacré à Esculape ; au milieu est le temple du Dieu, où il est représenté avec la déesse Hygéia. En descendant de la colline, vous voyez des bustes quarrés de ces dieux que l'on nomme (1) *Ergates*, comme sont entr'autres Minerve Ergané, Apollon Agyiéüs, Mercure, Hercule et Lucine. Homère attribue diverses fonctions à ces trois derniers ; car, selon lui, Mercure est le messager de Jupiter, et a soin de conduire nos ames (2) aux enfers après notre mort. Hercule s'est exercé en une infinité de travaux plus difficiles les uns que les autres, et Lucine assiste les femmes qui sentent les douleurs de l'en-

(1) *Que l'on nomme Ergates*, c'est-à-dire, *agissans* ou actifs, du mot ἔργον, *opus*, *ouvrage*.

(1) *Aux enfers*. Par *les enfers*, les anciens entendoient *des lieux souterrains*, et non pas toujours un lieu plein d'horreur.

Les deux premières sont détruites, et la troisième conserve à peine son nom, graces à la citadelle qui subsiste encore, et à un fort petit nombre d'habitans. Considérons celles qui anciennement surpassoient toutes les autres en richesses, Thèbes en Egypte, Orchomène dans le pays des Myniens, Délos, qui s'est vue si florissante par son commerce ; que sont-elles devenues? Les unes à présent n'ont pas la richesse d'un simple particulier médiocrement puissant, et Délos seroit entièrement abandonnée, sans la garnison que les Athéniens y envoient tous les ans pour la garde du temple d'Apollon. Babylone a été la plus grande ville que le soleil pût voir dans sa course ; il n'en est resté que les murs et le temple de Bélus. Tyrynthe, dans l'Argie, n'a pas eu un meilleur sort. Ces anciennes villes si fortes, si riches et si grandes, ont été réduites à rien, pendant qu'Alexandrie en Egypte, et Séleucie sur les bords de l'Oronte, tout nouvellement bâties l'une et l'autre, sont parvenues à un tel point de grandeur et de puissance, que la Fortune elle-même semble les avoir prises sous sa protection. Mais nous avons vu de nos jours quelque chose de plus étonnant encore que ces jeux de la fortune dans l'abaissement de certaines villes, et dans l'accroissement de quelques autres. Chrisé étoit une île fort peu distante de Lemnos ; ce fut là, dit-on, que Philoctète souffrit de si grandes douleurs de la piquure

d'un serpent. Cette île, submergée par les flots de la mer, a entièrement disparu, et en même tems on en a vu paroître une autre qui n'étoit point, et que l'on appelle l'île Hiéra. Ainsi, toutes les choses humaines ne sont que pour un tems, et il n'y a rien de stable dans le monde.

CHAPITRE XXXIV.

En allant de Mégalopolis en Messénie on n'a pas fait sept stades que l'on trouve à la gauche du grand chemin un temple dédié à des déesses que les gens du lieu nomment *Manies*, et tout le canton d'alentour en porte aussi le nom. Je crois qu'ils entendent les furies; aussi disent-ils qu'Oreste ayant tué sa mère perdit l'esprit en ce lieu-là. Assez près du temple on voit un petit tertre couvert d'une espèce de tombe sur laquelle est gravée la figure d'un doigt; ils appellent ce tertre la sépulture du doigt, et disent qu'Oreste devenu furieux se coupa là avec les dents un des doigts de la main. Dans le voisinage est un autre endroit qu'ils nomment (1) *Acé*, parce qu'Oreste fut guéri là de ses fureurs, et ils y ont bâti un temple aux Euménides. Ils racontent qu'à

(1) *Qu'ils nomment Acé*, du mot ἀκέομαι, *medeor sano, je guéris.*

la première apparition de ces Déesses, lorsqu'elles troublèrent l'esprit à Oreste, il les vit toutes noires; qu'à la seconde apparition, après qu'il se fut arraché un doigt, il les vit toutes blanches, et qu'alors il retrouva son bon sens; qu'à cause de cela pour appaiser les premières il les honora comme on a coutume d'honorer les mânes des morts, mais (1) qu'il sacrifia aux secondes. Et encore aujourd'hui en mémoire de cet événemeut ils se croient bien fondés à sacrifier à ces Déesses et aux Grâces en même tems. Auprès du lieu qu'ils nomment *Acé*, il y a un autre temple, où l'on dit qu'Oreste coupa ses cheveux, et ce temple a pris de là sa dénomination. A dire le vrai, ceux qui ont recherché les antiquités du Péloponnèse conviennent qu'Oreste, poursuivi par les furies vengeresses de la mort de Clytemnestre, éprouva toutes ces aventures en Arcadie, avant que d'être jugé dans l'aréopage. Ils ajoutent qu'il eut pour accusateur, non pas Tyndare, car il n'étoit plus au monde, mais Périlas, qui, comme cousin-

(1) *Mais qu'il sacrifia aux secondes*. Les deux termes dont se sert l'Auteur sont remarquables, et nous mettent au fait des cérémonies que les anciens pratiquoient, soit dans leurs sacrifices, soit dans la manière d'honorer les morts. Ταῖς μὲν ἐνήγισεν, ταῖς δὲ ἔθυσε. Ἐναγιάζειν étoit un culte plus politique que religieux; θυειν au contraire étoit le culte dont on honoroit les dieux. Pausanias emploie quelquefois θύειν pour ἐναγιάζειν, mais alors c'est improprement.

germain de Clytemnestre, demanda la punition du crime d'Oreste; ce Périlas étoit fils d'Icarius, qui eut même plusieurs filles ensuite.

De Manies (1) au fleuve Alphée il peut y avoir environ quinze stades, je dis jusqu'à l'endroit où la rivière de Gathéate après avoir reçu celle de Carnion se décharge dans l'Alphée. La rivière de Carnion a sa source (2) dans l'Epytide au-dessous du temple d'Apollon Céréate. Pour celle de Gathéate, elle vient de Gathée dans le territoire de Cromes quelque quarante stades au-dessus de l'Alphée, où l'on voit à peine quelques traces d'une ancienne ville de ce nom. De Cromes à Nymphas on compte vingt stades. Nymphas est un lieu fort aquatique et rempli d'arbres. De-là à Hermée lieu consacré à Mercure on compte encore vingt stades. Là il y a une colonne et un Mercure dessus; c'est une borne qui sépare les Messéniens des Mégalopolitains.

(1) *De Manies*, etc. Le texte dit *de Mantinée*. Mais il faut lire *Manies* avec Paulmier; *Mantinée* est une faute de copiste.

(2) *Dans l'Epytide*. Paulmier lit *dans l'Egytide*, et il en donne de fort bonnes raisons tirées de la situation des lieux.

CHAPITRE XXXV.

En cet endroit vous verrez deux chemins ; l'un va à Messène, l'autre conduit de Mégalopolis à Carnasium autre ville de la Messénie. En prenant ce dernier vous trouverez bientôt l'Alphée, et c'est justement à cette hauteur que le Malluns et le Syrus après avoir mêlé leurs eaux ensemble viennent tomber dans ce fleuve. Après avoir côtoyé quelque temps la rivière de Malluns qui est sur la droite, vous la passez, et vous arrivez à Phédrias par un chemin qui va toujours en descendant. Phédrias est à trente stades du confluent dont j'ai parlé, et à quinze stades d'Hermée où l'on voit un temple de cette divinité que les Arcadiens appellent par excellence *la Maîtresse*. Ce lieu est encore mitoyen entre les Mégalopolitains et les Messéniens. Vous y verrez quelques statues de cette Déesse si chère aux Arcadiens, de Cérès, de Mercure et d'Hercule, toutes de grandeur médiocre. Cet Hercule de bois fait par Dédale, et que l'on dit avoir été sur les confins de Mégalopolis et de la Messénie, pourroit bien avoir été là.

Le chemin qui va de Mégalopolis à Lacédémone, borde l'Alphée l'espace de trente stades,

jusqu'à l'endroit où la rivière de Thiuns se mêle avec le fleuve. Ensuite on laisse la rivière à gauche, et à quarante stades du confluent on trouve Phalésies, d'où il n'y a plus que vingt stades à faire pour arriver au temple de Mercure qui est auprès de la ville de Bélémine. Les Arcadiens prétendent que Bélémine étoit autrefois une ville de leur frontière, et que les Lacédémoniens l'ont usurpée sur eux. Mais je n'y vois aucune apparence; car sans recourir à d'autres raisons qu'on pourroit alléguer, les Thébains n'auroient pas manqué de faire valoir les droits de leurs alliés, s'ils avoient cru pouvoir justement revendiquer cette ville en leur nom. De Mégalopolis à Methydrium, et à quelques petites places qui sont sur la frontière d'Arcadie, il y a environ cent soixante et dix stades. En y allant vous passez par (1) Scias, qui n'est qu'à treize stades, et où l'on voit encore quelques restes d'un temple de Diane Sciatis, bâti, à ce que l'on croit, par Aristodeme durant sa domination. A dix stades de-là vous voyez Charisium, ou plutôt le lieu où cette ville étoit, car à peine en reste-t-il quelques vestiges. Dix autres stades plus loin c'étoit Tricolons, autre ville ruinée, dont il ne s'est conservé qu'un temple de

(1) *Vous passez par Scias.* C'étoit apparemment un lieu sombre et obscur; car σκία signifie *ombre*.

Neptune

Neptune sur une colline, avec une statue du Dieu de figure quarrée, et un bois sacré qui environne le temple; cette ville avoit été bâtie par les enfans de Lycaon.

Si vous prenez sur la gauche vous arriverez à Zœtée qui est à quinze stades de Tricolons, et qui a eu, dit-on, pour fondateur Zœtéüs fils de Tricolonus. Paroréüs son cadet fonda aussi Parorie dix stades plus loin; aujourd'hui ces deux villes sont désertes. Il est seulement resté deux temples à Zœtée, l'un de Cérès, l'autre de Diane. Vous verrez sur cette route les ruines de plusieurs autres villes, comme de Thyrée à quinze stades de Parorie, et ensuite d'Hypsunte, ville autrefois située sur une montagne de même nom. Entre Thyrée et Hypsunte, c'est un pays de montagnes couvertes de bois et pleines de bêtes fauves. J'ai déjà dit que ces villes avoient été ainsi appellées du nom de Thyréüs et d'Hypsuns tous deux fils de Lycaon. A Tricolons vous trouverez sur votre droite un chemin qui va en descendant et qui vous menera jusqu'à une fontaine qu'ils nomment (1) *Crounes*. Trente stades plus bas vous verrez la sépulture de Callisto; c'est une éminence où l'on a laissé croître toutes sortes d'arbres, soit fruitiers ou sauvages.

(1) *Qu'ils nomment Crounes*, du mot χρουνὸς, *scatebra*, *eau qui jaillit.*

A l'endroit le plus haut est un temple de Diane (1) surnommée Calliste. Pamphus est le premier que je sache, qui ait donné ce surnom à Diane à l'imitation des Arcadiens. Vingt-cinq stades au-delà et à plus de cent stades de Tricolons, sur le chemin de Methydrium la seule ville de cette province qui se soit maintenue, vous avez Anémose et le mont Phalante, sur lequel on voit encore quelques restes d'une ville de même nom. Les Arcadiens disent que Phalantus son fondateur étoit fils d'Agélas, et petit-fils de Stymphale. Au bas de la montagne est une plaine, et après cette plaine la ville de Schœnus, ainsi appellée du nom de Schœnéüs Béotien de nation. Mais s'il est vrai que Schœnéüs soit venu s'établir en Arcadie, je croirois aussi que le stade d'Atalante qui est auprès de la ville a été ainsi appellé du nom (2) d'une des filles de ce Béotien, et que dans la suite les Arcadiens ont confondu cette Atalante avec l'autre. Quoi qu'il en soit, on convient que tous ces lieux et quelques autres encore sont compris dans l'Arcadie.

(1) *De Diane surnommée Calliste*, c'est-à-dire, *très-belle.*

(2) *Du nom d'une des filles de ce Béotien.* Cet endroit du texte est fort obscur, et peut-être altéré. J'ai suivi l'interprétation de Kuhnius.

CHAPITRE XXXVI.

METHYDRIUM est donc, comme j'ai dit, la seule de toutes ces villes qui mérite qu'on en parle. Elle est à cent trente-sept stades de Tricolons. Son nom vient de ce qu'elle est sur une hauteur entre deux fleuves, le Malœtas et le Mylaon; c'est Orchomène qui l'a bâtie. Ses citoyens, avant qu'ils se transplantassent à Mégalopolis, avoient remporté des victoires aux jeux olympiques. On voit en cette ville un temple de Neptune Hippius, bâti sur le rivage (1) du fleuve Malœtas. Le mont Thaumasius domine le long du fleuve Molosse; les Méthydriens disent que Rhéa, grosse de Jupiter, se retira sur cette montagne, et que Hoplodamas avec les autres Géans accourut à son secours, pour la défendre contre les violences de Saturne. Ils avouent pourtant qu'elle accoucha dans un canton du mont Lycée; mais, si l'on les en croit, ce fut sur le mont Thaumasius qu'elle trompa Saturne, en lui présentant une pierre au lieu du petit Jupiter, comme les Grecs le racontent. Ce qui est de certain, c'est que l'on voit sur la cîme de la montagne une grotte nommée encore la grotte de

(1) *Le long du fleuve Malœtas*. Le texte dit, *du fleuve Molossus*. Lisez avec Paulmier, *Malœtas*, dont l'Auteur a déjà parlé.

Rhéa, où il n'est permis à personne d'entrer, qu'aux seules femmes destinées à y célébrer les mystères de la Déesse. A trente stades de Méthydrium, vous verrez la fontaine Nymphasia ; et de-là jusqu'à un endroit qui sert de borne aux Mégalopolitains, aux Orchoméniens et aux Caphyates, on compte encore trente stades.

On va de Mégalopolis à Ménale par un défilé qui se nomme *les portes d'Hélos*, et que l'on trouve au-delà de l'Hélisson. Sur le chemin à la gauche est le temple du bon Dieu, ainsi l'appelle-t-on. Si nous tenions des dieux tout le bien qui nous arrive, Jupiter étant au-dessus de tous, il y a lieu de croire que c'est lui que l'on a voulu surnommer ainsi. Un peu plus loin, sur une éminence, vous verrez le tombeau d'Aristodeme, qui en se faisant le tyran de sa patrie, trouva le moyen de conserver le titre d'homme de bien. Là même est un temple de Minerve surnommée l'Inventrice et avec raison, puisque c'est à elle que les hommes doivent l'invention des arts, et toutes leurs bonnes pensées.

Sur le même chemin à droite, il y a un grand espace consacré à Borée ; les Mégalopolitains lui font des sacrifices régulièrement tous les ans, et l'honorent d'un culte particulier en reconnoissance du secours qu'il leur donna si à propos contre Agis qui commandoit l'armée des Lacédémoniens. Ensuite, vous trouverez la sépulture d'Oiclès, père

d'Amphiaraüs (1), si pourtant il est vrai qu'il soit mort en Arcadie, et non à Troye, où il suivit Hercule dans son expédition contre le roi Laomédon. Après ce tombeau vous voyez le temple de Cérès d'Hélos, ainsi le nomme-t-on ; il est accompagné d'un bois sacré, et n'est en effet qu'à cinq stades de la ville d'Hélos ; il n'est permis qu'aux femmes d'y entrer. A trente stades de-là, c'est un village que l'on nomme Paliscius ; au sortir de ce village, vous laissez à gauche l'Elaphus, ruisseau qui est souvent à sec, et après vingt stades de chemin, vous arrivez à la ville de Perethées, dont on ne voit plus que les ruines, à l'exception d'un temple du dieu Pan qui s'est conservé. Là on passe une ravine, et quinze stades plus loin on se trouve dans la plaine de Ménale, commandée par une montagne de même nom. Au pied de la montagne on voit encore quelques vestiges de la ville de Lycoa, et un temple de Diane Lycoatis, où la déesse est en bronze. Sumatia, autre ville ruinée, étoit au midi. Sur la même montagne il y a un endroit où trois chemins viennent aboutir ; ce fut de-là que les Mantinéens, par le conseil de l'oracle de Delphes, enlevèrent les os d'Arcas, fils

(1) *La sépulture d'Oïclès père d'Amphiaraüs.* Selon Appollodore, liv. 3, il y a eu un autre Oïclès Arcadien de nation, et le tombeau dont parle ici Pausanias pouvoit bien être celui de cet Oïclès, et non du père d'Amphiaraüs. *Paulmier.*

de Callisto. Il ne reste plus que des ruines de la ville de Ménale et d'un temple de Minerve; mais on voit encore deux stades, dont l'un étoit pour les combats des athlètes, l'autre pour les courses de chevaux. Les gens du pays croient cette montagne particulièrement consacrée au dieu Pan, et ils sont si persuadés de la présence du Dieu, qu'ils s'imaginent quelquefois l'entendre jouer de la flûte.

Depuis le temple de cette divinité, que les Arcadiens nomment *la Maîtresse*, jusques à Mégalopolis il y a environ quarante stades, et l'on passe l'Alphée à moitié chemin. A deux stades du fleuve, on trouve les ruines de Macarée, et à sept stades ensuite celles de Dasée, d'où l'on compte encore sept stades jusqu'au mont Acacésius, au pied duquel étoit autrefois la ville d'Acacésium; on y voit encore une statue de marbre qui représente Mercure. Si l'on en veut croire les Arcadiens, c'est-là que ce Dieu dans son enfance a été élevé par les soins d'Acacus, un des fils de Lycaon. Mais les Thébains ont une tradition bien différente, et les Tanagréens une autre aussi différente de celle des Thébains. Le temple de la divinité favorite des Arcadiens est à quatre stades d'Acacésium. La première statue que l'on y voit, est une Diane surnommée la Conductrice; c'est une statue de bronze qui a bien six pieds de haut, autant que je

m'en puis souvenir ; la Déesse tient un flambeau de chaque main.

CHAPITRE XXXVII.

CETTE Diane est à l'entrée du parvis. En approchant du temple, vous trouvez à droite un portique, et le long des murs, plusieurs statues de marbre blanc rangées sur des piédestaux. Sur le premier, ce sont des Parques avec Jupiter surnommé Mœragète ; sur le second, c'est Hercule qui arrache à Apollon un trépied ; je dirai l'explication que j'ai ouï donner de cette figure, lorsque je décrirai le temple de Delphes dans mon voyage de la Phocide. Au milieu du portique il y a une table où sont décrites les cérémonies qui s'observent dans les mystères de la Déesse. Sur le troisième piédestal, vous voyez des nymphes et des statues du dieu Pan. Sur le quatrième est une statue de Polybe fils de Lycortas. L'inscription porte que la Grèce n'eût pas fait tant de fautes, si elle avoit suivi les conseils de ce grand homme, et que tombée dans de grands malheurs, elle n'eut d'espérance et de ressource qu'en lui. Devant le temple on voit trois autels, dédiés l'un à la divinité favorite des Arcadiens, l'autre à Cérès, et le troisième à la mère des dieux. La statue de la première divinité et celle de Cérès, avec le trône où

elles sont assises et leur marchepied, sont d'un seul bloc de marbre. On n'apperçoit ni dans les draperies, ni dans les autres ornemens aucune jointure, ni quoi que ce soit qui puisse faire soupçonner que cette pièce soit de plusieurs morceaux. Les Arcadiens disent que ce bloc ne leur a point été apporté, mais qu'avertis en songe de creuser la terre dans l'enceinte du temple, ils l'y trouvèrent; c'est Damophon qui l'a mis en œuvre. Les deux statues sont grandes comme celle de la mère des dieux à Athènes. Cérès tient un flambeau de la main droite, et elle avance la main gauche vers la première divinité; celle-ci tient un sceptre et a sur ses genoux une corbeille qu'elle soutient de la main droite. Diane est à côté du trône auprès de Cérès; elle est vêtue d'une peau de cerf, le carquois sur l'épaule, tenant d'une main un flambeau, et de l'autre deux serpens; un chien de chasse est auprès d'elle. De l'autre côté, près de la divinité favorite, on voit Anytus dans l'équipage d'un homme de guerre; les ministres du temple disent que la Déesse fut élevée par cet Anytus qui étoit un des Titans. Homère est le premier qui ait parlé des Titans; il en fait des dieux du Tartare dans le serment que le Tartare prête à Junon. Onomacrite a depuis emprunté cette fable d'Homère, et dans son poëme sur les orgies de Bacchus, il dit que les Titans causèrent bien des maux à ce Dieu. Quant à Anytus, je rapporte ce

que les Arcadiens en disent. Mais que Diane soit fille de Cérès et non de Latone, c'est une tradition égyptienne que le poëte Eschyle, fils d'Euphorion a le premier répandue parmi les Grecs. Je ne dis rien ni des Curètes qui sont dessous les deux principales figures, ni des Corybantes que l'ouvrier a représentés sur le piédestal, si ce n'est qu'un de ces Curètes n'est pas fort reconnoissable. Les Arcadiens apportent au temple des fruits de toute espèce, excepté (1) des grenades. En sortant du temple, vous verrez sur votre droite un miroir encastré dans le mur; quand on s'y regarde, à peine se voit-on, mais on voit distinctement ce beau groupe de marbre dont j'ai parlé. Si vous avancez un peu au-dessus du temple, vous verrez sur votre droite ce qu'ils appellent *le Mégaron*, où ils célèbrent les mystères de la Déesse, et lui font des sacrifices auxquels il n'y a rien d'épargné. Ils ne coupent point le gosier aux victimes

(1) *Excepté des grenades.* La fable dit que Cérès s'adressa à Jupiter pour ravoir sa fille Proserpine que Pluton avoit enlevée. Jupiter promit à Cérès que sa fille lui seroit rendue si elle s'étoit abstenue de manger depuis son enlèvement. Or il se trouva que Proserpine en se promenant aux champs Elysées avoit mangé d'une grenade, et Ascalaphus qui en avoit été témoin, la décela. Proserpine fut donc condamnée à être la femme de Pluton. Voilà d'où venoit l'aversion de Cérès et de Proserpine pour la grenade. Cette fable est ingénieusement contée dans les Métam. d'Ovide, liv. 5.

comme dans les autres sacrifices; mais ils les dépècent tantôt d'une manière, tantôt de l'autre, suivant que le hazard les leur fait tomber entre les mains.

C'est de toutes les Déesses celle à qui les Arcadiens ont le plus de dévotion; ils la disent (1) fille de Neptune et de Cérès, et ils l'appellent (2) *la Maîtresse*, comme on appelle *Coré* (3) cette autre Déesse qui est fille de Jupiter et de Cérès, quoiqu'Homère lui ait donné le nom de Perséphoné, et Pamphus avant Homère. Pour moi j'ai presqu'eu scrupule de faire connoître la première de ces deux divinités à des lecteurs qui ne sont pas initiés à ses mystères. Au-dessus de Mégaron il y a un bois sacré, entouré d'une muraille de pierres sèches. Dans ce bois on voit des arbres de toute sorte, mais entr'autres un chêne et un

(1) *Ils la disent fille de Neptune et de Cérès*. Cet endroit est fort mal rendu par Amasée, qui n'a pas pris garde que le texte étoit mal ponctué.

(2) *Et ils l'appellent leur maîtresse*. L'expression grecque est δέσποινα, *domina*.

(3) *Comme on appelle Coré*, etc. Κορη, *filia*, *fille*. On appelloit Proserpine *Coré*, c'est-à-dire, la fille par excellence; mais, selon les Arcadiens, il y avoit deux Proserpines, l'une fille de Jupiter et de Cérès, l'autre fille de Neptune et de la même Cérès. Cette dernière étoit la divinité favorite des Arcadiens.

olivier qui sont sortis de la même racine, sans que cela puisse s'imputer à l'industrie de qui que ce soit. Au-delà du bois on trouve un autel dédié à Neptune Hippius, comme au père de la Déesse, et quelques autres encore. Une inscription apprend que le dernier est un autel commun à tous les dieux. De là, par des marches faites exprès, on monte au temple du dieu Pan. Vous voyez d'abord un portique, et au-dedans une statue de moyenne grandeur. Les Arcadiens mettent ce Dieu au nombre des plus puissantes divinités, qui exaucent les prières des bons; et font sentir leur colère aux méchans; ils tiennent une lampe perpétuellement allumée en son honneur; ils croient qu'anciennement ce Dieu rendoit des oracles, et qu'il avoit pour interprête la nymphe Erato, celle-là même qui épousa Arcas fille de Callisto, et dont j'ai dit ci-devant une partie de ce qu'ils en racontent. Vous verrez aussi là un autel dédié à Mars, et dans le temple deux statues de Vénus, l'une de marbre blanc, l'autre de bois, beaucoup plus ancienne. Apollon et Minerve sont aussi en bois; mais Minerve a sa chapelle à part.

CHAPITRE XXXVIII.

UN peu plus loin vous découvrirez l'enceinte des murailles de Lycosure, où il n'y a aujour-

d'hui qu'un petit nombre d'habitans; c'est néanmoins la plus ancienne ville qu'il y ait dans le monde, la première que le soleil ait vue, et celle qui a fait naître aux hommes l'idée de bâtir toutes les autres. Sur la gauche du temple de la Déesse si chère aux Arcadiens vous voyez le mont Lycée, qu'ils appellent antrement le mont Olympe et le mont Sacré ; car ils prétendent que Jupiter a été nourri sur cette montagne dans un petit canton nommé Cretée, qui est à la gauche d'un bois consacré à Appollon Parrhasius; c'est là, disent-ils, et non dans l'île de Crète, que Jupiter a été élevé par trois nymphes, Thisoa, Néda, et Hagno. La première bâtit la ville de Thisoa dans la province de Parrhasie; ce n'est plus à présent qu'un village de la dépendance de Mégalopolis. La seconde donna son nom au fleuve Nédas; et la troisième donna le sien à une fontaine du mont Lycée, dont l'eau l'hiver et l'été est toute semblable à celle du Danube. Dans les tems de sécheresse, lorsque la terre aride et brûlée ne peut nourrir les arbres et les fruits qu'elle donne, le prêtre de Jupiter Lycéüs tourné vers la fontaine adresse ses prières au Dieu, et lui fait des sacrifices en observant toutes les cérémonies prescrites; ensuite il jette une branche de chêne sur la surface de l'eau, car elle ne va point au fond. Cette légère agitation qui arrive à la fontaine en fait sortir des exhalaisons

qui s'épaississent et se forment en nuages ; lesquels retombant bientôt en pluie arrosent et fertilisent le pays. Il y a aussi sur le mont Lycée un temple consacré à Pan avez un bois sacré, près duquel est un hippodrome et un stade, où de toute ancienneté l'on a célébré des jeux en l'honneur du Dieu. On voit encore là plusieurs piédestaux, mais les statues n'y sont plus. J'y remarquai une inscription en vers élégiaques, où il étoit parlé d'un Astyanax Arcadien de nation.

Le mont Lycée est fameux par bien d'autres merveilles. Il n'est pas permis aux hommes d'entrer dans l'enceinte consacrée à Jupiter Lycéüs. Si quelqu'un au mépris de la loi est assez osé pour y mettre le pied, il meurt infailliblement dans l'année. On dit aussi que tout ce qui entre dans cette enceinte, hommes et animaux, n'y fait point d'ombre. Si une bête poursuivie par des chasseurs peut s'y sauver, elle est en sûreté ; les chasseurs ne passent pas outre, ils se tiennent en dehors, mais ils remarquent que le corps de cette bête, quoique opposée aux rayons du soleil, ne fait (1) aucune ombre. A Syéné ville voisine

(1) *Ne fait aucune ombre.* Pausanias parle d'après ces peuples ; mais ces peuples mentoient, ou du moins étoient dans l'erreur.

de (1) l'Ethiopie, durant le tems que le soleil est dans le signe du Cancer, il n'y a ni arbres, ni animaux qui fassent de l'ombre ; mais dans le canton du mont Lycée dont il s'agit ici, cela (2) arrive en tout tems. Sur la croupe la plus haute de la montagne on a fait à Jupiter un autel de terres rapportées, d'où l'on découvre presque tout le Péloponnèse. Devant cet autel on a posé deux colonnes au soleil levant, sur lesquelles il y a deux aigles dorés d'un goût fort ancien ; c'est sur cet autel qu'ils sacrifient à Jupiter Lycéüs avec un grand mystère. Il ne m'est pas permis de divulguer les cérémonies de ce sacrifice ; ainsi (3) laissons les choses comme elles sont, et comme elles ont toujours été.

(1) *A Syéné ville voisine de l'Ethiopie*, etc. *Voyez* Pline, liv. 2.

(2) *Cela arrive en tout tems.* C'est une erreur. Pausanias étoit trop crédule, et l'on voit aussi qu'il étoit mauvais astronome. A Syéné, où l'on avoit le soleil perpendiculairement sur la tête le jour du solstice, l'aiguille de Gnomon ou cadran ne donnoit point d'ombre à midi ; mais il n'en étoit pas de même en Arcadie.

(3) *Ainsi laissons les choses comme elles sont, et comme elles ont toujours été.* Ces mots renferment une espèce de formule dont les anciens usoient pour éviter de censurer, même de divulguer les mystères et les cérémonies d'un culte étranger. Cette formule est ordinaire à Hérodote quand il parle de la religion des Egyptiens.

Dans cette partie du mont Lycée qui est à l'Orient vous verrez un temple d'Apollon Parrhasius, ou Pythius, car on lui donne l'un et l'autre surnom. Les Arcadiens célèbrent tous les ans une fête en l'honneur de ce Dieu ; ils lui sacrifient un sanglier dans la place publique, et alors c'est à Apollon Epicurius qu'ils adressent leurs vœux ; mais ensuite ils portent la victime dans le temple d'Apollon Parrhasius, en grande pompe et au son des flûtes. Là ils coupent les cuisses de la victime, il les font rôtir, et ils consomment le sacrifice : tel est leur usage. Au nord de la montagne c'est le territoire de Thisoa ; les gens du lieu honorent particulièrement la nymphe de ce nom. Le Mylaon, le Nus, l'Achéloüs, le Céladus, et le Naphilus sont autant de rivières qui arrosent ce canton, et qui vont se jetter dans l'Alphée. Je connois deux autres fleuves de même nom que l'Achéloüs qui est en Arcadie, mais beaucoup plus célèbres ; l'un (1) traverse le pays des Arcananiens et des Etoliens, et a son embouchure vers les Echinades ; celui-là est nommé par Homère le roi des fleuves ; l'autre tombe du mont Sipyle, et le même poëte en a fait encore mention en parlant de Niobé. Ainsi l'Achéloüs qui passe aux environs du mont

(1) *L'un traverse le pays des Arcananiens.* C'est de celui-là que Virgile a dit : *poculaque inventis Acheloia miscuit uvis. Géorg.* liv. 1. *Voyez* Strabon, liv. 7.

Lycée est le troisième. A la droite de Lycosure vous voyez de hautes montagnes que l'on appelle les monts Nomiens; Pan surnommé Nomius y a son temple. Près de là est un lieu qu'ils appellent Melpée, parce que, disent-ils, ce fut là que Pan inventa l'art de jouer de la flûte. Quant aux monts Nomiens, il seroit naturel de croire qu'ils portent ce nom à cause de leurs pâturages qui sont consacrés au dieu Pan; cependant les Arcadiens disent qu'ils sont ainsi appellés du nom d'une nymphe.

CHAPITRE XXXIX.

LE Plataniste passe à travers la ville de Lycosure du côté du couchant. Pour aller à Phigalie il faut passer cette rivière; quand vous l'avez passée vous trouvez un chemin qui va toujours en montant l'espace de trente stades. Ce qui regarde Phigalus fils de Lycaon et le premier fondateur de Phigalie, comment ensuite cette ville s'est appellée Phialie du nom de Phialus fils de Boucolion, et comment enfin on est revenu à sa première domination, c'est ce qui a déjà été remarqué dans ces mémoires. On raconte beaucoup d'autres choses, mais qui ne me paroissent pas fort dignes de foi; car les

uns

uns disent que Phigalus étoit un homme originaire du pays, mais nullement fils de Lycaon; les autres, que Phigalie étoit une nymphe du nombre des Dryades. Quoi qu'il en soit, lorsque les Lacédémoniens firent la guerre aux Arcadiens, ils tournèrent d'abord leurs forces contre Phigalie, entrèrent dans le pays avec une armée, repoussèrent les habitans jusques dans leurs murs, et mirent le siège devant la ville. Les Phigaliens se voyant près d'être forcés capitulèrent et eurent la liberté de se retirer où ils voudroient; ils évacuèrent donc la place, qui fut rasée sous l'archontat de Miltiade à Athènes, la seconde année de la trentième olympiade, en laquelle Chionis Lacédémonien fut proclamé vainqueur aux jeux olympiques pour la troisième fois. Ces fugitifs ayant jugé à propos d'aller à Delphes pour consulter l'oracle sur les moyens de rentrer dans leur pays, il leur fut répondu qu'en vain ils tenteroient leur retour par eux-mêmes, qu'ils prissent avec eux cent hommes d'élite de la ville d'Oresthasium, que ces cent hommes périroient tous dans le combat, mais qu'à l'aide de leur valeur les Phigaliens rentreroient dans leur ville. Lorsque les Oresthasiens surent la réponse de l'oracle, ce fut parmi eux (1) à qui

(1) *Ce fut parmi eux à qui s'enrôleroit*, etc. Voilà un exemple bien mémorable du courage de ces peuples.

s'enrôleroit le premier pour être du nombre de ces braves qui devoient procurer le retour des Phigaliens. Et ne demandant qu'à aller en avant, ils poussèrent jusqu'aux portes de Phigalie, où s'étant battus avec la garnison Lacédémonienne, ils vérifièrent l'oracle de point en point; car ils périrent tous jusqu'au dernier; mais les Spartiates furent chassés, et les Phigaliens se remirent en possession de leur patrie. La ville est sur un rocher fort haut et fort escarpé, les murs sont même bâtis pour la plus grande partie sur le roc; mais tout au haut il y a une plate-forme assez spacieuse, où Diane Conservatrice a un temple et une statue de marbre qui représente la Déesse toute droite; ils descendent de ce temple en procession dans la ville. Vous verrez dans le lieu d'exercice un Mercure qui semble mettre son manteau, cette statue est quarrée par en bas et sans pieds. Bacchus surnommé Acratophore a aussi son temple à Phigalie; le bas de sa statue est tellement couvert de feuilles de lierre et de laurier qu'on ne le peut voir; les parties qui se voient sont enluminées de vermillon; ces peuples disent que (1) les Ibériens tirent le vermillon des mêmes mines d'où ils tirent l'or.

(1) *Les Ibériens.* Ce sont aujourd'hui les Espagnols.

CHAPITRE XL.

Dans la place publique on voit une statue d'Arrachion célèbre pancratiaste ; c'est une statue de marbre fort ancienne, comme il y paroît sur-tout à son attitude ; les pieds sont presque joints, et les mains pendantes sur les côtés jusqu'aux cuisses. On prétend qu'il y a de l'écriture au bas, mais elle est entièrement effacée par le tems. Arrachion fut couronné deux fois en la cinquante-deuxième et en la cinquante-troisième olympiade ; mais en la suivante, sa victoire fut mémorable autant par la décision des juges que par son courage ; car ayant vaincu tous ses adversaires, à la réserve d'un seul qui lui disputoit la couronne d'olivier, celui-ci lui embarrassa les jambes et se jetta en même tems à son col pour l'étrangler. Arrachion, en cet état, ne sut faire autre chose que d'écraser un des doigts du pied à son adversaire, qui en ressentit une si grande douleur, qu'il lui (1) céda

(1) *Qu'il céda la victoire*, etc. Cette aventure extraordinaire est rapportée par Eusèbe ; mais ni le texte d'Eusèbe, ni celui de Pausanias ne sont exempts de fautes, et ces fautes de copiste rendent cet endroit fort obscur dans l'un et dans l'autre. Paulmier corrige le texte de ces deux Auteurs, et sa critique m'a paru si judicieuse, que je n'ai pas hésité à la suivre.

la victoire un moment avant qu'Arrachion étranglé rendît le dernier soupir. Les Eléens prononcèrent en faveur d'Arrachion, et tout mort qu'il étoit, il fut couronné. Je sais que les Argiens en usèrent de même envers Creugas, fameux athlète, natif d'Epidamne. Ils le proclamèrent vainqueur après sa mort, et lui adjugèrent le prix des jeux néméens, parce que Damoxène de Syracuse, son antagoniste, ne l'avoit vaincu que par une lâche trahison, et en violant les loix dont ils étoient convenus l'un et l'autre. Ils devoient sur le soir combattre ensemble au pugilat, et ils étoient convenus en présence de témoins, qu'après que l'un auroit porté un coup à son adversaire, celui ci auroit son tour et en porteroit un réciproquement à l'autre. Le ceste ne s'attachoit point alors avec des courroies autour des poignets; on s'enveloppoit seulement la paume de la main d'un cuir de bœuf que l'on faisoit tenir avec des lanières, mais de sorte que les doigts demeuroient découverts. Creugas frappa le premier Damoxène et lui déchargea un grand coup sur la tête; celui-ci dit à Creugas de tenir ses mains en repos, et d'attendre le coup à son tour; Creugas obéit; aussi-tôt Damoxène lui plongea les doigts dans le flanc avec tant de violence, qu'il le perça, et (1) à coups redoublés élargis-

(1) *Et à coups redoublés*, etc. OEnomaüs, dans Eusèbe,

sant la plaie, il lui arracha les boyaux; Creugas expira sur-le-champ; mais parce que Damoxène avoit manqué de bonne-foi, et qu'au-lieu d'un seul coup il en avoit porté plusieurs de suite, les Argiens (1) le chassèrent honteusement de l'arène, et adjugèrent la victoire à Creugas, même après sa mort. Ils firent plus, ils lui érigèrent une statue que l'on voit encore aujourd'hui dans le temple d'Apollon Lycius à Argos.

CHAPITRE XLI.

VOUS verrez aussi dans la place publique de Phigalie la sépulture de ces braves Oresthasiens dont j'ai parlé; les Phigaliens font tous les ans leur anniversaire sur leur tombeau. La rivière de Lymax traverse la ville de Phigalie et va tomber ensuite dans le fleuve Nédas. On dit que le nom de Lymax vient de la purification de Rhéa après qu'elle eut mis Jupiter au monde, et de

Prépar. Evang. liv. 5. rapporte ce fait, et l'attribue à Cléomède d'Astypalée.

(1) *Le chassèrent honteusement de l'arène.* La version latine d'Amasée porte, *exilio multarunt*, *le bannirent*; mais Kuhnius a fort bien remarqué que les Hellanodices n'avoient pas le pouvoir d'exiler. Aussi le mot grec ne signifie-t-il autre chose que *chasser*.

ce que les nymphes qui assistèrent à ses couches en jettèrent les impuretés dans cette rivière. En effet, les Achéens emploient le mot de *lyma* dans cette acception, et Homère qui nous apprend que les Grecs, après s'être purifiés, à cause de la peste dont ils avoient été frappés, jettèrent dans la mer ce qui avoit servi à leur purification, emploie aussi le mot *lymata* dans le même sens. Le Nédas a sa source au mont Cerausius qui fait partie du mont Lycée; il passe assez près de Phigalie, et les enfans de la ville vont en cet endroit couper leurs cheveux pour les consacrer au fleuve; près de son embouchure il porte de petits navires. De tous les fleuves que nous connoissons, le Méandre est celui qui fait le plus de détours, se repliant pour ainsi dire sur lui-même, et serpentant en plusieurs manières; s'il y en a quelque autre qu'on puisse lui comparer en ce point, c'est le Nédas. Environ douze stades au-dessous de Phigalie il y a des bains chauds, près desquels la rivière de Lymax se jette dans le Nédas. Au-dessus du confluent on voit un temple fort célèbre et fort antique; c'est le temple d'Eurynome; il est environné d'une si grande quantité de cyprès, qu'on prendroit pour une forêt, et l'accès en est difficile à cause de sa situation. Le peuple de Phigalie s'imagine qu'Eurynome est un surnom de Diane; mais ceux qui ont quelque connoissance de l'antiquité

savent bien qu'Eurynome étoit une fille (1) de l'Océan, et qu'Homère en fait mention dans l'Illiade, lorsqu'il dit que Vulcain fut reçu par Thétis et par Eurynome. On ouvre ce temple un certain jour de l'année, et tout le reste du tems on le tient fermé; ce jour-là le public et les particuliers y viennent sacrifier: comme je ne me suis point trouvé dans le pays le jour de la fête, je n'ai pu voir la statue d'Eurynome; mais j'ai ouï dire à des Phigaliens qu'elle étoit attachée avec des chaînes d'or, et qu'elle représentoit une espèce de divinité marine qui étoit moitié femme et moitié poisson, ce qui ne peut jamais convenir à Diane.

CHAPITRE XLII.

LA ville de Phigalie est toute environnée de montagnes; du mont Cotylius à la gauche et du mont Elaïus à la droite. Le mont Cotylius est à quarante stades de la ville; sur cette montagne

(1) *Qu'Eurynome étoit une fille de l'Océan.* Le scholiaste de Lycophron dit qu'Ophion et Eurynome fille de l'Océan régnèrent parmi les Titans avant Saturne et Rhéa, qu'ils furent vaincus au combat de la lutte, Ophion par Saturne, Eurynome par Rhéa, et qu'ensuite ayant été précipités dans le Tartare, Saturne et Rhéa régnèrent en leur place.

il y a un bourg nommé *Basses*, où vous verrez un temple d'Apollon Epicurius, dont la voûte est de pierres de taille; après celui de Tégée, c'est de tous les temples du Péloponnèse le plus estimé, soit pour la beauté de la pierre, soit pour l'élégance et la symmétrie de l'édifice. Le surnom d'Epicurius vient de ce que ces peuples furent délivrés de la peste par le secours du Dieu, de même que les Athéniens l'appellèrent Alexicacus pour un semblable sujet. Je crois que l'un et l'autre nom lui furent donnés durant la guerre des Athéniens avec les Phigaliens et les autres peuples du Péloponnèse. Ce qui me le persuade, c'est premièrement la conformité des deux noms, et en second lieu c'est qu'Ictinus qui a été l'architecte du temple d'Apollon Epicurius vivoit du tems de Périclès, et qu'il fut aussi l'architecte du temple que l'on nomme le Parthénon à Athènes. J'ai déjà dit que la statue du Dieu avoit été transportée dans la place publique de Mégalopolis. On trouve à la vérité une source sur le mont Cotylius; mais l'historien qui a écrit que c'est la source de la rivière de Lymax, donne lieu de croire qu'il ne l'a pas vue par lui-même, et qu'il ne s'en est pas même rapporté à des personnes qui l'eussent vue; pour moi, j'en parle comme témoin oculaire et comme instruit par les gens du pays; cette source est très-foible et se perd bientôt dans les terres. Je

ne puis néanmoins dire en quel endroit de l'Arcadie la rivière de Lymax a sa source, parce qu'il ne me vint pas dans l'esprit de m'en informer. Au-dessus du temple d'Apollon, il y a un lieu qu'ils nomment Cotylus, où vous verrez un temple de Vénus et une statue de la Déesse : le temple n'a plus de toît.

Le mont Elaïus n'est qu'à trente stades de Phigalie. Ce que l'on y voit de plus curieux, c'est une grotte de Cérès surnommée la Noire. Il faut savoir que les Phigaliens conviennent de ce que disent les Thalpusiens du commerce que Neptune eut avec Cérès ; ils prétendent seulement que ce qui en naquit ne fut pas un cheval, mais cette divinité que les Arcadiens appellent *leur maîtresse*. Ils ajoutent que Cérès outrée de dépit contre Neptune, et inconsolable de l'enlèvement de Proserpine, pour marquer son déplaisir, prit un habit noir, s'enferma dans la grotte dont je parle, et y demeura long-tems cachée. Cependant les fruits et les moissons ne venoient point à maturité, et les hommes périssoient de faim. Les dieux n'y pouvoient apporter de remède, parce qu'aucun d'eux ne savoit ce que Cérès étoit devenue. Enfin Pan prenant un jour le plaisir de la chasse, après avoir couru toutes les montagnes d'Arcadie, vint sur le mont Elaïus, où il trouva Cérès en l'état que j'ai dit. Aussitôt il en informa Jupiter, qui envoya les Parques à la Déesse, pour tâcher de

la consoler et de la fléchir, à quoi elles réussirent. Les Phigaliens, depuis cet évènement, ont toujours regardé cette grotte comme sacrée. Ils y avoient placé une statue de bois qui représentoit une figure de femme, couchée sur une roche. Le corps de la statue étoit couvert d'une tunique qui descendoit jusqu'aux pieds; mais sur ce corps il y avoit une tête de cheval avec des crins; des serpens et d'autres bêtes sauvages sembloient s'attrouper alentour. La Déesse tenoit d'une main un dauphin, et de l'autre une colombe, symboles (1) dont l'intelligence est aisée à quiconque est doué de quelque pénétration, et n'est pas tout-à-fait ignorant dans la mythologie. Cérès fut donc surnommée la Noire, parce qu'elle avoit pris un habit de deuil; les Phigaliens ne savent ni de qui étoit cette statue, ni comment elle fut brûlée; car elle le fut. Après cet accident, non-seulement ils n'en mirent pas une autre à la place, mais ils négligèrent entièrement la fête et les cérémonies de la Déesse. Aussi-tôt la terre cessa de donner ses richesses ordinaires; les Phigaliens punis par une stérilité qui causa la famine, allèrent con-

(1) *Symboles dont l'intelligence est aisée.* Car on voit évidemment que le dauphin est le symbole de la mer, et la colombe le symbole de l'amour; ce qui marque que Cérès s'étoit adoucie en faveur de Neptune métamorphosé en cheval marin.

sulter l'oracle de Delphes, et en eurent cette réponse :

Malheureux (1) habitans de la triste Azanie,
De Cérès autrefois nation si chérie,
A vous nourrir de gland, à paître dans les bois,
Vous voilà condamnés pour la seconde fois.

Mais des maux plus cruels vous menacent encore ;
Oui, je vous le prédis ; la faim qui vous dévore
Va, croissant tous les jours, irriter vos fureurs,
Et vous accoutumer aux plus grandes horreurs.
Des membres de son fils, ô barbare courage !
Le père assouvira sa famélique rage ;
La mère, de l'enfant qu'elle porte en son sein,
Pour s'en rassasier, deviendra l'assassin.
Et vous périrez tous, si Cérès offensée
Dans son antre profond n'est par vous encensée ;
Et si, rétablissant son culte et ses autels,
Vous ne lui décernez des honneurs immortels.

Les Phigaliens, depuis cet oracle, rendirent à Cérès tous les honneurs imaginables, et entr'autres marques de respect et de dévotion qu'ils lui donnèrent, ils engagèrent Onatas, fils de Micon de l'île d'Egine, à leur faire une statue de la Déesse, lui promettant telle récompense qu'il voudroit. On voit aussi à Pergame un Apollon en bronze qui est de la façon d'Onatas ; c'est une sta-

(1) *Malheureux habitans*, etc. Je ne donne pas ces vers pour une traduction littérale, mais pour une paraphrase libre, qui pourtant ne s'éloigne pas du sens de l'oracle.

tue admirable, tant pour sa grandeur que pour la beauté de l'ouvrage. Le même Onatas fit donc une Cérès en bronze, les uns disent d'après un tableau qu'il trouva, d'autres d'après une statue de bois faite à l'imitation de l'ancienne, d'autres même d'après une apparition qu'il eut en songe. Quoi qu'il en soit, je crois que cet ouvrage fut fait quelques générations après l'irruption des Perses en Grèce : car Xerxès passa en Europe dans le tems que Gélon, fils de Dinamène, étoit tyran de Syracuse et de toute la Sicile. A Gélon succéda son frère Hiéron ; celui-ci étant mort sans accomplir le vœu qu'il avoit fait à Jupiter Olympien, pour plusieurs victoires remportées à la course de chevaux, son fils Dinamène, second du nom, l'acquitta pour lui. Il consacra à Jupiter un char de bronze attelé de deux chevaux, et c'étoit un ouvrage d'Onatas. Je l'ai vu à Olympie avec deux inscriptions, dont voici la première :

Arbitre souverain des hommes et des dieux,
Mon père aux jeux sacrés trois fois victorieux,
A ton puissant secours dut l'éclat de sa gloire ;
Et voulant signaler son zèle et sa victoire
Par un monument éternel,
De ce char il fit vœu d'enrichir ton autel ;
De son sceptre héritier j'acquitte sa promesse :
Puissé-je ainsi toujours imiter sa sagesse !

La seconde est conçue en ces termes :

D'Onatas à ce char reconnois l'industrie.
Micon étoit son père, Egine sa patrie.

Ce statuaire vivoit en même tems qu'Hégias d'Athènes, et qu'Agéladas d'Argos. J'étois venu à Phigalie exprès pour voir sa Cérès ; je n'immolai aucune victime à la Déesse ; je lui présentai seulement quelques fruits à la manière des gens du pays, sur-tout du raisin avec des rayons de miel, et des laines nullement apprêtées, mais comme la toison les donne. On met ces offrandes sur un autel qui est devant la grotte, et on verse de l'huile dessus. Cette espèce de sacrifice se fait tous les jours par les particuliers, et une fois l'an par la ville en corps ; c'est une prêtresse qui y préside, accompagnée du ministre le plus jeune. La grotte est environnée d'un bois sacré, où il y a une source d'eau très-froide. La statue d'Onatas n'y étoit plus de mon tems, et la plupart des Phygaliens doutoient qu'elle y eût jamais été. Un vieillard m'assura qu'environ trois générations avant lui cette statue avoit été fracassée par de grosses roches qui s'étoient détachées de la voûte, et en effet l'on voit encore les marques de ces ruines.

CHAPITRE XLIII.

L'ORDRE de ma narration demande que je parle à présent de Pallantium, et que je dise pourquoi l'empereur Antonin en a fait non-seulement une

ville, mais une ville libre, et par quel motif il l'a affranchie de toute sorte d'impositions; car auparavant ce n'étoit qu'un village. On dit qu'Evandre fut le plus grand capitaine et la meilleure tête qu'il y eût de son tems dans toute l'Arcadie. Il passoit (1) pour être fils de Mercure et d'une nymphe qui étoit fille du fleuve Ladon; ayant reçu ordre d'aller faire l'établissement d'une colonie, il prit avec lui quelques troupes de Pallantium d'où il étoit, et vint s'établir sur les bords du Tibre, où il bâtit (2) une ville qui depuis a fait partie de la ville de Rome, et du consentement de ceux qui l'avoient suivi, il lui donna le nom de Pallantium, pour faire honneur à leur commune patrie; nom qui dans la suite, par le retranchement de deux lettres *l* et *n*, a été changé en celui de *Palatium*. Voilà ce qui engagea l'empereur Antonin à combler de faveurs les habitans de l'ancienne ville de Pallan-

(1) *Il passoit pour être fils*, etc. Denys d'Halycarnasse le fait aussi fils d'une nymphe originaire d'Arcadie, que les Grecs, dit-il, nommoient *Thémis*, et les Latins *Carmenta*. D'autres, comme Servius, le font fils d'Echinus Arcadien et de Timandra fille de Thestius.

(2) *Sur les bords du Tibre où il bâtit une ville*. Virgile a suivi cette tradition lorsqu'il a dit, Enéide, liv. 8 :

Arcades his oris, genus à Pallante profectum,
Qui regem Evandrum comites, qui signa secuti,
Delegére locum, et posuére in montibus urbem,
Pallantis proavi de nomine Pallanteum.

tium. On peut dire à la louange de cet empereur qu'il n'a jamais engagé les Romains dans aucune guerre, que malgré lui. Il châtia les Maures, peuples de Libye accoutumés à l'indépendance, et de ceux que l'on appelle Nomades, mais beaucoup plus difficiles à vaincre que les Scythes, parce qu[illegible] montés sur des chevaux, eux et leurs femmes [illegible] vont errans à l'aventure sans aucun attirail après eux; au lieu que les Scythes traînent leurs cabanes dans des charriots. Ces peuples avoient pris les armes contre les Romains; Antonin les chassa du pays qu'ils occupoient, et les obligea de s'enfoncer jusques dans ces déserts qui [illegible] aux environs du mont Atlas. Il réduisit aussi (1) les Brigantes, peuples de l'île Britannique, qui faisoient continuellement la guerre aux Vénuviens, autre peuple de la même île, mais soumis à la domination des Romains. Un tremblement de terre ayant détruit plusieurs villes de la Lycie et de la Carie, même l'île de Rhodes et l'île de Cos, Antonin (2), par le soin qu'il eut d'y envoyer de

(1) *Il réduisit aussi les Brigantes qui faisoient la guerre aux Vinuviens.* Ptolemée, dans sa Géographie, liv. 2, parle des Brigantes, comme d'un peuple des îles Britanniques dont les Vénuviens faisoient partie. C'est donc *Vénuviens* qu'il faut lire dans le texte avec Kuhnius. On lit dans Juvénal, sat. 14, v. 196, *Dirue Maurorum attegias, castella Brigantum.*

(1) *Antonin par le soin qu'il eut*, etc. Capitolin, qui a écrit la vie de cet Empereur, en parle comme Pausanias.

nouveaux habitans et par ses largesses, répara tous ces malheurs. D'autres ont dit avant moi les divers bienfaits que les Grecs et les barbares ont reçus de ce Prince dans leurs besoins, et les sommes immenses qu'il a employées à rebâtir ou à décorer les villes de Grèce, d'Ionie, de Syrie, même d'Afrique comme Carthage. Mais un monument plus précieux encore de sa bonté, c'est celui dont vais parler. Les Grecs établis à Rome, et qu avoient droit de bourgeoisie, ne pouvoient lais par testament leurs biens à leurs enfans, si ces fans étoient domiciliés en Grèce; car en ce cas la loi vouloit qu'ils laissassent une partie de succession à des citoyens Romains, ou bien au fisc; par-là ils achetoient le droit de disposer de l'aut partie en faveur de leurs proches. L'empere Antonin abolit cette coutume, faisant plus de c de l'humanité, que d'une loi dont le but étoit grossir son épargne. Les Romains le surnomm rent le pieux, parce qu'en effet il étoit plein religion et de piété. Mais à mon avis il mérita au le surnom du grand Cyrus, que l'on appelloit père des hommes. Il a eu pour successeur un fi de même nom que lui; ce second Antonin a domp

(1) *Car en ce cas la loi vouloit*, etc. Le texte de Pausanias est si concis en cet endroit, que j'ai cru devoir m'attacher au sens plutôt qu'aux mots. J'ai suivi pour guide Capitolin qui, dans l'histoire d'Antonin, dit ce que je fais dire à Pausanias.

les

les Germains, nation fort belliqueuse, et rangé à leur devoir plusieurs autres peuples barbares de l'Europe, particulièrement les Sauromates qui avoient injustement déclaré la guerre aux Romains. Mais achevons de parcourir le reste de l'Arcadie.

CHAPITRE XLIV.

DE Mégalopolis il y a un chemin qui mène à Pallantium et à Tégée, et qui va même jusqu'à un lieu que l'on nomme *la Butte*. Sur ce chemin et près de la ville est un village appellé La docée, du nom de Ladocus, fils d'Echemus. Aux environs on voyoit autrefois la ville d'Hémonie dont Hémon, fils de Lycaon, avoit été fondateur; aujourd'hui ce n'est plus qu'un village. Au sortir d'Hémonie, en prenant à droite, vous verrez les ruines de la ville d'Oresthasium et quelques colonnes d'un temple de Diane surnommée la prêtresse. Si vous allez tout droit vous rencontrerez deux bourgs, on nomme l'un Aphrodisium, l'autre Athénée. Sur la gauche de ce dernier il y a un temple de Minerve où la Déesse est en marbre. Vingt stades au-delà d'Athénée vous trouvez les ruines d'Aséa et une éminence où étoit autrefois la citadelle; on voit même en-

core quelques vestiges de murs. A cinq stades d'Aséa près du grand chemin on vous fera remarquer la source de l'Alphée, et un peu plus loin, sur le chemin même, la source de l'Eurotas. Auprès de la première on voit un temple de la mère des dieux qui n'a plus de toît, mais où il est resté deux lions de marbre. L'Eurotas mêle ses eaux avec celles de l'Alphée, et confondus ensemble ils coulent durant quelque tems dans un commun canal, jusqu'à ce qu'ils se soient précipités sous terre l'un et l'autre; après quoi l'un va reparoître dans la Laconie, et l'autre semble sortir d'une nouvelle source dans le territoire de Mégalopolis. Depuis Aséa jusqu'au mont Borée on va toujours en montant. Sur la cime de cette montagne on apperçoit quelques restes d'un vieux temple, qu'Ulysse, dit-on, bâtit à Minerve tutélaire et à Neptune, lorsqu'il fut enfin revenu de Troye. On trouve ensuite ce lieu qu'ils appellent *la Butte*, et qui sépare les Mégalopolitains, les Tégéates et les Pallantiens. Sur la gauche, c'est une plaine qui conduit à Pallantium. On voit dans cette ville un temple consacré à Evandre et à Pallas avec leurs statues de marbre. Cérès et Proserpine y en ont aussi un, près duquel est une statue de Polybe. La ville est commandée par une hauteur qui servoit autrefois de citadelle. On voit encore sur la cime un temple bâti à ces divinités qu'ils appellent *Pures*, et par lesquelles ils ont coutume de jurer dans leurs plus impor-

tantes affaires; du reste ils ignorent quelles sont ces divinités, ou s'ils le savent, c'est un secret qu'ils ne révèlent point. S'il est donc permis de deviner, je croirois pour moi que ces dieux ont été appellés *Purs*, parce que Pallas ne leur sacrifia pas de la même manière que Lycaon, son père, avoit sacrifié à Jupiter Lycéüs. A la droite du lieu nommé *la Butte* on trouve la plaine de Manthurie, qui continue l'espace de trente stades dans les terres des Tégéates et jusqu'à Tégée. En approchant de la ville vous avez à votre droite le mont Cresius qui ne s'étend pas bien loin, et où l'on a bâti un temple à Mars surnommé Aphnéüs pour la raison que je vais dire. Aérope, fille de Céphée et petite-fille d'Aléüs, ayant eu commerce avec le dieu Mars mourut dans les douleurs de l'enfantement. Le fils qu'elle vénoit de mettre au monde cherchant à tetter sa mère, ne laissa pas de trouver ses mammelles pleines de lait; car, disent les Tégéates, Mars opéroit ce miracle en faveur de son fils. Voilà pourquoi ils donnèrent à ce Dieu le surnom (1) d'Aphnéüs. Pour l'enfant, il fut nommé Aéropus. Sur le chemin de Tégée vous verrez la fontaine Leuconia, ainsi dite du nom de Leucone que l'on croit avoir

(1) *Le surnom d'Aphnéüs*, du mot grec ἄφενος, *divitiae*, *abondance*, parce que cét enfant avoit trouvé abondance de lait dans le sein de sa mère, toute morte qu'elle étoit.

été fille d'Aphidas; et non loin de la ville on vous montrera son tombeau.

CHAPITRE XLV.

Les Tégéates prétendent que Tégéatès ne donna son nom qu'au (1) seul canton où est la ville de Tégée; car alors ces peuples étoient partagés en plusieurs cantons. Il y avoit les Garéates, les Phylacéens, les Caphyates, les Corithéens, les Botachides, les Echévétéens et les Manthuréens. Sous le règne d'Aphidas il y eut un neuvième (2) canton ajouté aux huit autres, ce furent les Aphidantes. Quant à la ville qui subsiste aujourd'hui, c'est Aléüs qui l'a bâtie. Les Tégéates ont eu part à toutes les expéditions

(1) *Qu'au seul canton*, etc. Suivant la tradition des Tégéates, la ville de Tégée ne fut pas bâtie par Tégéatès fils de Lycaon; il se contenta de donner son nom au canton où ensuite on bâtit cette ville. Le traducteur latin Amasée n'a nullement pris le sens de l'Auteur.

(2) *Un neuvième canton ajouté aux huit autres*. Pausanias semble n'en avoir nommé que sept; et Sylburge s'est fort tourmenté pour trouver le huitième. Il étoit tout naturel de penser que les Tégéates eux-mêmes faisoient un canton à part; mais nul auteur n'a parlé des Echévéréens; ce mot pourroit bien être corrompu. Au reste Strabon dit aussi que neuf cantons contribuèrent à peupler la ville de Tégée.

qui ont fait quelqu'honneur au corps Arcadique, je veux dire, à la guerre de Troye, à la guerre des Perses, et à la bataille qui se donna contre les Lacédémoniens à Dipée. Mais voici d'autres exploits dont la gloire n'appartient qu'à eux. Ancée, fils de Lycurgue, à la chasse du sanglier de Calydon, attendit de pied ferme ce terrible animal, quoiqu'il en eût déjà été blessé: Atalante lui décocha la première une flèche et l'atteignit; aussi, pour récompense de son courage eut-elle la hure et la peau du sanglier. Les Héraclides voulant rentrer dans le Péloponnèse, Echemus, fils d'Aéropus de Tégée, soutint un combat singulier contre Hyllus et le tua. Les Lacédémoniens ayant fait une irruption en Arcadie, les Tégéates eurent l'honneur de marcher les premiers contre eux, de les battre, et d'en faire un grand nombre prisonniers de guerre.

Aléüs avoit bâti dans la ville de Tégée un temple à Minerve Aléa; mais dans la suite les habitans en bâtirent un beaucoup plus grand et plus magnifique; car le feu prit tout d'un coup au premier et le consuma entièrement; ce malheur arriva du tems que Diophante étoit archonte à Athènes, et (1) la seconde année de la quatre-

(1) *Et la seconde année de la quatre-vingt-seizième olympiade.* On lit dans le texte: *la dernière année de la quatre-vingt-seizième olympiade*; c'est une méprise du

vingt-seizième olympiade, en laquelle Eupoleme fut vainqueur à la course du stade. Le temple qui subsiste de nos jours est le plus grand et le plus orné qu'il y ait dans tout le Péloponnèse. Sa principale beauté consiste en trois rangs de colonnes, dont les deux premiers sont au-dedans du temple, l'un de l'ordre dorique, l'autre de l'ordre corinthien, et le troisième de l'ordre ionique, qui est au-dehors. J'ai ouï dire que l'architecte de ce superbe édifice a été Scopas de Paros, celui-là même qui a enrichi l'ancienne Grèce de tant de belles statues, mais particulièrement l'Ionie et la Carie. Sur le fronton de devant vous voyez la chasse du sanglier de Calydon; d'un côté Atalante, Méléagre, Thésée, Talamon, Pélée, Pollux, Iolas le fidèle compagnon des travaux d'Hercule, les fils de Thestius, frères d'Althée, Prothoüs et Cométès, tous ces héros attaquent fièrement le monstrueux animal et le prennent en flanc. De l'autre côté Ancée déjà blessé laisseroit tomber sa hache s'il n'étoit soutenu par Epochus; près de lui vous reconnoissez Castor; Amphiaraüs, fils d'Oïclès, Hippotoüs, fils de Cercyon, petit-fils d'Agamede et arrière-petit-fils de Stymphale, enfin Pirithoüs. Sur le

copiste; il faut lire avec Meursius δευτέρῳ, au-lieu de ὑςτέρῳ; car ce fut cette année-là que le feu prit au temple de Minerve Aléa.

fronton de derrière, le sculpteur a représenté le combat de Téléphus et d'Achille, dans la plaine du Caïque.

CHAPITRE XLVI.

Auguste, après la bataille d'Actium enleva l'ancienne statue de Minerve Aléa avec les défenses du sanglier de Calydon, pour punir les Arcadiens d'avoir porté les armes contre lui; car tous avoient suivi le parti d'Antoine, à la réserve des seuls Mantinéens; mais Auguste n'est pas le premier qui ait ainsi dépouillé les vaincus des offrandes faites à leurs dieux; c'est une coutume des plus anciennes. Nous voyons qu'après la prise de Troye les Grecs ayant partagé le butin entre eux, la statue de Jupiter Hercéüs échut à Sthénélus, fils de Capanée. Plusieurs années ensuite, lorsque les Doriens allèrent s'établir en Sicile, Antipheme qui les conduisoit, après avoir saccagé Omphace, ville des Sicaniens, en transporta à Géla une statue faite par Dédale. Nous savons aussi que Xerxès, fils de Darius et roi des Perses, enleva d'Athènes plusieurs choses consacrées aux dieux, mais entre autres la statue de Diane Brauronia, le même Prince, sous prétexte que les Milésiens s'étoient laissés battre exprès dans un combat

naval qui se donna en Grèce contre les Athéniens, leur emporta un Apollon de bronze qui étoit à Branchides ; mais Séleucus le leur renvoya dans la suite. On voit encore aujourd'hui à Argos deux statues qui ont été enlevées de Tyrinthe; l'une est une statue de bois que l'on garde dans le temple de Junon, l'autre est dans le temple d'Apollon à Elis. Les habitans de Cyzique ayant forcé les Proconnésiens de venir demeurer avec eux, ne firent aucun scrupule de leur enlever une statue de la mère des Dieux qui étoit à Proconnèse; c'étoit une statue d'or, mais comme l'ouvrier manquoit apparemment d'ivoire, il avoit employé des dents d'hippopotame à faire le visage de la Déesse. Ainsi, Auguste ne fit que suivre une coutume autorisée de tout tems par l'exemple des Grecs et des Barbares. On voit à Rome la statue de Minerve Aléa, en allant à cette place qu'Auguste a fait bâtir; c'est une statue d'ivoire et un ouvrage d'Endéüs. Quant aux défenses du sanglier de Calydon, j'ai ouï dire que cet animal s'en étoit cassé une en voulant déchirer tout ce qu'il rencontroit, chiens et chasseurs. L'autre est dans une chapelle de Bacchus bâtie dans l'enceinte des jardins de l'Empereur ; c'est une dent (1) longue de plus de demi-aune.

(1) *C'est une dent longue d'une demi-aune.* L'expression grecque est ἐς ἥμισυ ὀργυίας. Par ὀργυιὰ on enten-

CHAPITRE XLVII.

LA Minerve Aléa qui se voit aujourd'hui dans le temple, a été apportée de chez les Manthuréens * qui honoroient cette Déesse sous le nom de Minerve Hippia, parce que, disent-ils, dans le combat des Géans contre les Dieux, Minerve poussa son char contre Encélade. Malgré cette première dénomination, il a plu aux Grecs et particulièrement aux peuples du Péloponnèse, de donner à cette statue le nom de Minerve Aléa. Aux côtés de la Déesse sont Esculape et Hygéia, l'un et l'autre de marbre du mont Pentélique, et de la façon de Scopas. Voici ce que l'on voit de plus curieux dans le temple de Minerve; premièrement la peau du sanglier de Calydon, mais fort endommagée par le tems et dépouillée de ses soies; en second lieu les chaînes que l'on mettoit aux pieds des Lacédémoniens pris à la guerre; car traités en esclaves, ils labouroient les terres des Tégéates; tout ce qui s'est pu conserver de ces chaînes est suspendu à la voûte du temple, comme un monument de la victoire de ces peuples; troisièmement un lit consacré à Minerve, avec une image

doit une mesure de six pieds, et par conséquent plus d'une aune

de la Déesse; quatrièmement l'armure de Marpessa; c'étoit une femme de Tégée, qui fut surnommée la Veuve, et dont je ferai mention dans la suite. Le sacerdoce de la Déesse est confié à une jeune fille; je ne sais pas combien de temps elle l'exerce, mais je sais qu'elle le quitte si-tôt qu'elle a atteint l'âge de puberté. Vous y verrez aussi un autel que l'on dit avoir été consacré à la Déesse par Mélampus fils d'Amythaon. Rhéa et la nymphe Œnoé sont représentées sur cet autel, tenant entre leurs mains Jupiter enfant; elles sont assistées d'un côté des nymphes Glaucé, Néda, Thisoa et Anthracia; et de l'autre des nymphes Ida, Hagno, Alcinoé et Phrixa. Mnémosyne et les Muses ont aussi leurs statues près du même autel. Non loin du temple il y a un stade en manière de terrasse, où l'on célèbre deux sortes de jeux; les uns sont appellés Aléens, du nom de la Déesse, les autres (1) Alotiens, en mémoire du grand nombre de Lacédémoniens qui furent faits prisonniers de guerre à la bataille dont j'ai parlé. Vers la partie septentrionale du temple on voit une fontaine, près de laquelle les Tégéates disent qu'Augé fut violée par Hercule, ce qui ne s'accorde pas avec ce qu'Hécatée nous en apprend. Le temple de Mercure Epytus est à trois stades de

(1) *Les autres Alotiens*, du mot grec ἄλωσις, *expugnatio*, *prise faite par violence*.

cette fontaine. Mais dans la ville même il y a un second temple dédié à Minerve Poliade; celui-ci est desservi par un prêtre qui y entre une fois chaque année; ils le nomment encore le temple du Boulevart, parce que l'on y garde (1) des cheveux de Méduse, dont ils disent que Minerve fit présent à Céphée fils d'Aléüs, en l'assurant que par-là Tégée deviendroit une ville imprenable. Ils ont aussi un temple dédié à Diane Hégémone, ou Conductrice, et voici pourquoi. Aristomélidas s'étant fait le tyran de ces Orchoméniens qui habitent un canton de l'Arcadie, devint amoureux d'une jeune Tégéate, dont il voulut avoir les bonnes graces à quelque prix que ce fût; pour y parvenir, il la donna en garde à un certain Chronius; mais la jeune personne au désespoir de ce que l'on attentoit à son honneur se tua elle-même avant qu'on la menât chez le tyran. La nuit suivante Diane s'apparut à Chronius et lui conseilla de tuer le tyran, ce qu'il exécuta, et il se sauva ensuite à Tégée, où il bâtit un temple à la Déesse.

(1) *Des cheveux de Méduse*. Apollodore, liv. 2, nous apprend que l'on attribuoit aux cheveux de Méduse une vertu toute particulière. C'est pourquoi Herculé donna à Stérope fille de Céphée une boucle de cheveux de Méduse, en lui disant qu'elle n'avoit qu'à montrer cette boucle aux ennemis, pour les mettre en fuite.

CHAPITRE XLVIII.

LA place publique (1) est un quarré long, d'où Vénus qui y a son temple avec une statue de marbre, a tiré sa dénomination. Vous y verrez deux colonnes sur lesquelles on a placé des statues. Antiphane, Crœsus, Tyronidas et Pyrias sont sur l'une; on leur a fait cet honneur, parce que ce sont eux qui ont donné des loix aux Tégéates. Iasius est à cheval sur l'autre, tenant de la main droite une branche de palmier. On dit que cet Iasius, vainqueur à la course de chevaux, fut couronné à Olympie la même année qu'Hercule le Thébain y rétablit ces jeux si célèbres. Pourquoi les vainqueurs sont couronnés d'olivier à Olympie, et de laurier à Delphes, comme j'ai rendu raison de l'un dans mes mémoires sur l'Elide, je rendrai aussi raison de l'autre dans mes mémoires sur Delphes. Dans l'isthme la couronne est de feuilles de pin, et à Némée de feuilles d'ache, à cause des aventures de Palémon et

(1) *La place publique est un quarré long.* Le texte dit, *la place publique a la figure d'une brique*, d'où le temple de Vénus a pris son nom; ναὸς καλουμενος ἐν πλίνθῳ. La manière dont j'ai rendu le sens de l'auteur m'a paru avoir plus de grâce que l'expression littérale.

d'Archémorus, en l'honneur desquels les jeux sont institués. Dans la plupart des autres jeux c'est une couronne de palmier, et le vainqueur prend une palme qu'il tient de la main droite. On rapporte l'origine de cette coutume à Thésée, qui à son retour de Crète institua des jeux en l'honneur d'Apollon à Délos, et couronna les vainqueurs de feuilles de palmier : Homère a célébré ce palmier de Délos dans la prière que fait Ulysse à la princesse Nausicaé.

On voit encore dans la place publique de Tégée une figure du dieu Mars gravée sur une colonne ; ils nomment cette figure (1) le Gynécothœne, à cause de l'évènement que je vais rapporter. Charillus roi de Sparte, à la tête d'une armée de Lacédémoniens, ayant fait une irruption dans le pays des Tégéates, les femmes du pays prirent les armes et s'embusquèrent au pied d'une montagne que l'on appelle encore aujourd'hui le mont Phylactris. Les deux peuples en étant venus aux mains, le combat fut extrêmement sanglant et opiniâtre; le courage étoit égal de part et d'autre, l'avantage égal, lorsque les femmes sortant de leur embuscade, fondirent tout-à-coup sur les Lacédémoniens et les mirent en fuite. On dit que la veuve

(1) *Le Gynécothœne*. C'est ainsi qu'il faut écrire suivant l'étymologie, et non pas *le Gynothœe*, comme il y a dans le texte. Ce mot signifie *le convive des femmes*, et l'auteur donne la raison de ce surnom.

Marpessa se signala entre toutes les autres, et que pour cela elle fut surnommée la veuve par excellence. On ajoute que Charillus fut fait prisonnier et renvoyé sans rançon, après avoir juré qu'il ne feroit jamais la guerre aux Tégéates, serment qu'il eut bientôt oublié. Les femmes de Tégée sacrifiant au dieu Mars en action de graces de cette victoire, ne voulurent pas admettre les hommes à leur sacrifice, ni leur faire part des chairs de la victime; de-là le surnom (1) de Gynécothœne, qui fut donné au dieu Mars. Comme ils ont un autel dédié à Jupiter enfant, aussi en ont-ils un dédié à Jupiter adulte avec une statue du Dieu, de figure quarrée; car en fait de statues, j'ai remarqué que c'est cette figure qui plaît davantage aux Arcadiens. On voit dans la même place le tombeau de Tégéatès fils de Lycaon, et celui de Méra sa femme, que l'on croit avoir été fille d'Atlas. Homère ne l'a pas oubliée dans l'entretien qu'Ulysse a avec Alcinoüs, et où il lui fait le récit de toutes les ames qu'il avoit vues aux enfers. Lucine, dite l'*Agenouillée*, a aussi le temple et sa statue dans la place; ce surnom vient de ce que Aleüs ayant marié sa fille Augé à Nauplius, et donné ordre à celui qui la menoit à son mari de

(1) *De-là le surnom de Gynécothœne.* Ces femmes, en appellant ainsi le dieu Mars, vouloient dire qu'il méritoit seul d'être leur convive, et que les hommes de leur pays n'étoient pas dignes de cet honneur.

la jetter dans la mer, Augé étant tombée sur ses genoux, accoucha en chemin dans le lieu même où est aujourd'hui le temple de Lucine. Mais d'autres disent qu'Augé, à l'insu de son père, accoucha de Téléphus, qui fut exposé sur le mont Parthénius et allaité par une biche; et les Tégéates eux-mêmes ont donné cours à cette dernière tradition. Près du temple de Lucine il y a un autel de la déesse Tellus, et à côté de cet autel deux cippes de marbre blanc; vous voyez sur l'un Polybe, fils de Lycortas, et sur l'autre Elatus un des fils d'Arcas.

CHAPITRE XLIX.

A une médiocre distance de la place publique, ils ont un théâtre autour duquel on voit encore les piédestaux de plusieurs statues de bronze dont il étoit autrefois orné. Sur l'un de ces piédestaux je vis des vers élégiaques qui me parurent faits pour servir d'inscription à la statue de Philopœmen. Les Grecs révèrent la mémoire de ce grand homme, à cause de la rare prudence qu'il sut joindre à l'éclat de ses exploits. Sa naissance étoit illustre, et (1) Craugis son père ne le cédoit en

(1) *Et Craugis son père*, etc. On lit *Crausis* dans Plutarque.

noblesse à aucun citoyen de Mégalopolis. Craugis étant mort, Philopœmen encore enfant eut pour tuteur (1) Cassandre de Mantinée, qui, banni de sa patrie pour une affaire plus malheureuse que criminelle, étoit venu demeurer à Mégalopolis chez Craugis l'hôte et l'ami de son père. On dit que (2) ses principaux maîtres furent Damophane et Ecdémus, qui, à ce que l'on croit, avoient été disciples (3) d'Arcésilas de Pitane. Philopœmen étoit d'une taille si avantageuse, que dans tout le Péloponnèse personne ne le surpassoit en grandeur

(1) *Philopœmen eut pour tuteur Cassandre.* Le texte de Pausanias dit *Cléandre*; mais dans Plutarque et dans Suidas on lit *Cassandre.*

(2) *Ses principaux maîtres furent Damophane et Ecdémus.* C'est ainsi qu'il faut lire suivant la leçon de Plutarque et de Suidas, adoptée par Henri de Valois et par Péyrèsc.

(3) *Arcésilas de Pitane.* Pitane étoit une ville de l'Eolide, voisine de la Troade. Arcésilas, disciple de Théophraste et ensuite de Polémon, fut le fondateur de la moyenne académie, comme Socrate avoit été le père de l'ancienne, et comme Carnéade le fut de la nouvelle. Nous avons la vie d'Arcésilas dans Diogène Laërce: ce philosophe vivoit quelque deux cent quatre-vingts ans avant l'ère chrétienne. Cicéron, dans son Lucullus; et S. Augustin, dans son troisième livre contre les Académiciens, nous le représentent comme, de tous les philosophes académiciens, le plus déterminé à douter de tout.

et

et en force de corps, mais il étoit (1) laid de visage. Il méprisa la gloire que l'on acquiert aux jeux sacrés, s'occupant plus volontiers (2) du soin

(1) *Mais il étoit laid de visage.* Plutarque dit positivement le contraire, et il ajoute qu'on en peut juger par sa statue qui est encore à Delphes. Lequel croire de ces deux auteurs ? Chacun d'eux appuie son témoignage sur des monumens qui subsistoient encore de leur tems. Après tout, l'aventure que tout le monde sait qui arriva à Philopœmen, et sa réponse qui est un bon mot, ont plus de vraisemblance et de fondement dans un homme laid. Une femme de cabaret à Mégare, sachant que le Général des Grecs venoit souper chez elle, se hâtoit de lui apprêter à manger. Philopœmen étant venu, cette femme, qui ne le connoissoit pas, le prit pour un domestique, et le pria de lui aider. Aussitôt Philopœmen jette son manteau et se met à fendre du bois. Sur ces entrefaites, arrive le maître de l'hôtellerie, qui ayant reconnu Philopœmen : eh ! seigneur, lui dit-il, que faites-vous là ? Ce que je fais ? répondit Philopœmen, *je paie la peine de ma mauvaise mine.*

(2) *S'occupant plus volontiers du soin de faire valoir ses terres.* Plutarque nous le dépeint comme un homme extrêmement attentif à cultiver ses terres, et qui y donnoit tout le tems que la guerre et les affaires lui laissoient de reste. Quoique ni cet historien, ni Pausanias ne nous disent point d'où Philopœmen avoit tiré son nom, cependant, comme nous savons que la plupart des noms propres chez les Grecs signifioient quelque chose, et que nous savons aussi que Philopœmen aimoit fort l'agriculture et les troupeaux qui y sont si utiles, nous avons lieu de croire que c'est de-là que le nom de Philopœmen lui étoit venu.

de cultiver ses terres et du plaisir de la chasse ; tuer de sa main un ours ou un sanglier étoit son plus doux passe-tems. Il se plaisoit fort aussi à la lecture, particulièrement à celle des philosophes Grecs les plus renommés, et des historiens qui ont écrit les actions des grands capitaines, et leurs divers stratagêmes. Il se proposa Epaminondas pour modèle, et voulut régler sa conduite sur celle de ce Général Thébain, mais il ne put l'imiter en tout ; car le Thébain né doux se mettoit rarement en colère, au lieu que l'Arcadien, naturellement prompt et bouillant, se possédoit moins. Cléomène (1), s'étant rendu maître de Mégalopolis par surprise, Philopœmen ne perdit point le jugement dans ce malheur inopiné ; il rassembla au moins la moitié de ce qu'il y avoit d'habitans en âge de porter les armes avec les femmes et les enfans, et les conduisit en Messénie, dont les peuples étoient pour lors alliés et amis des Arcadiens. Le roi de Sparte qui se repentoit déjà des cruautés qu'il avoit exercées sur les Mégalopoli-

(1) *Cléomène s'étant rendu maître de Mégalopolis*, etc. Cela arriva la seconde année de la cent trente-neuvième olympiade. Plutarque dit que Philopœmen avoit alors trente ans ; par conséquent il étoit né en la cent trente-deuxième olympiade, environ deux cent cinquante ans avant Jésus-Christ. Cléomène, dont il est ici parlé, étoit fils de Léonidas, et roi de Sparte conjointement avec Agis. La branche des Agides finit en lui.

tains, voulut rappeller les fugitifs, et leur fit des propositions de paix; mais Philopœmen leur persuada de ne devoir leur retour qu'à leur courage, et non aux promesses d'un Prince qui les avoit déjà trompés. A la bataille qui se donna près de Sélasie, entre les Lacédémoniens commandés par Cléomène, et les Arcadiens soutenus d'Antigonus qui du fond de la Macédoine étoit accouru à leur secours, Philopœmen eut la conduite de la cavalerie. Mais voyant que toute la ressource étoit dans l'infanterie, il mit pied à terre, et combattant au premier rang, il eut les deux cuisses percées et comme enfilées du même trait. En cet état, tombé sur ses genoux, il se traîna encore en avant comme il put, et à force de s'agiter et de se débattre, il rompit le trait dont il étoit percé. Les Arcadiens ayant eu la victoire, Philopœmen fut rapporté au camp, où les médecins tirèrent de l'une de ses plaies la pointe du javelot, et de l'autre un tronçon qui y étoit resté. Antigonus, au récit de tant de marques de courage, dont il avoit été témoin lui-même, conçut tant d'estime pour Philopœmen, qu'il voulut l'attacher à sa personne et l'emmener en Macédoine. Mais lui, nullement touché des prières et des offres de ce Prince, il aima mieux aller servir en Crète, où pour lors les guerres civiles avoient mis tout en combustion. Il commanda un corps de troupes étrangères soudoyées par les Crétois. Ensuite étant revenu au

tains, voulut rappeller les fugitifs, et leur fit des propositions de paix; mais Philopœmen leur persuada de ne devoir leur retour qu'à leur courage, et non aux promesses d'un Prince qui les avoit déjà trompés. A la bataille qui se donna près de Sélasie, entre les Lacédémoniens commandés par Cléomène, et les Arcadiens soutenus d'Antigonus qui du fond de la Macédoine étoit accouru à leur secours, Philopœmen eut la conduite de la cavalerie. Mais voyant que toute la ressource étoit dans l'infanterie, il mit pied à terre, et combattant au premier rang, il eut les deux cuisses percées et comme enfilées du même trait. En cet état, tombé sur ses genoux, il se traîna encore en avant comme il put, et à force de s'agiter et de se débattre, il rompit le trait dont il étoit percé. Les Arcadiens ayant eu la victoire, Philopœmen fut rapporté au camp, où les médecins tirèrent de l'une de ses plaies la pointe du javelot, et de l'autre un tronçon qui y étoit resté. Antigonus, au récit de tant de marques de courage, dont il avoit été témoin lui-même, conçut tant d'estime pour Philopœmen, qu'il voulut l'attacher à sa personne et l'emmener en Macédoine. Mais lui, nullement touché des prières et des offres de ce Prince, il aima mieux aller servir en Crète, où pour lors les guerres civiles avoient mis tout en combustion. Il commanda un corps de troupes étrangères soudoyées par les Crétois. Ensuite étant revenu à

Mégalopolis, les Achéens lui donnèrent le commandement de leur cavalerie et de toute celle qui suivoit leurs drapeaux; il la disciplina si bien qu'en peu de tems elle devint la meilleure cavalerie qu'il y eût en Grèce. Au combat qui se donna près du Larisse contre les Eléens, et contre les Etoliens leurs alliés et leurs frères, il tua de sa main Damophonte, Général de la cavalerie des ennemis, et mit ensuite toute cette cavalerie en déroute.

CHAPITRE L.

PHILOPŒMEN, par tous ces exploits, acquit tant d'autorité parmi les Achéens, que, maître de faire ce qu'il lui plaisoit, il jugea à propos de changer les armes de l'infanterie. Car, au lieu qu'elle s'étoit servie jusqu'alors de piques fort courtes et de longs boucliers, mais fort légers à la manière des Celtes et des Perses, il lui fit prendre des cuirasses et des bottines avec de longues piques et des boucliers semblables (1) à ceux des Argiens. Mécha-

(1) *Et des boucliers semblables à ceux des Argiens.* Jusques-là l'infanterie Achéenne s'étoit servie de boucliers de figure oblongue; ces boucliers étoient fort légers, mais ils ne couvroient qu'à demi. C'est pourquoi Philopœmen lui en fit prendre de plus forts et de plus larges à la manière des Argiens; car les Argiens étoient les peuples de la Grèce dont

nidas ayant usurpé la souveraine puissance à Sparte, et les Achéens étant obligés de reprendre les armes et de lui faire la guerre, ils élurent Philopœmen pour Général. Les deux armées ne furent pas long-tems sans se joindre. Méchanidas à la tête (1) de son infanterie légère, battit l'infanterie légère des Achéens, et la voyant en fuite il se mit à ses trousses. Mais Philopœmen avec sa phalange culbuta la phalange lacédémonienne, et le hazard lui ayant fait rencontrer Méchanidas qui revenoit de poursuivre les fuyards, il le tua; de sorte que, par la mort du tyran, les Lacédémoniens furent dédommagés de la perte de la bataille. Peu de tems après, comme les Argiens célébroient les jeux néméens, et que Philopœmen assistoit à un divertissement où les musiciens disputoient le prix de musique, Pylade de Mégalopolis un des plus habiles en cet art, et qui avoit déjà remporté le prix aux jeux pythiques, se mit

on vantoit le plus les bouclieрs : *Argolici clypei aut Phœbeae lampadis instar,* dit Virgile en parlant de l'œil de Polyphème.

(1) *A la tête de son infanterie légère battit l'infanterie légère.* Amasée a fort mal rendu cet endroit en traduisant : *Spartanorum expediti milites veteranos Achaeorum fuderunt.* Sylburge et Kuhnius ont très-bien remarqué qu'au-lieu de ἀσκαίους, il faut lire ἀσκεύους· ἄσκευοι signifie la même chose que φιλοὶ, *des soldats armés à la légère*; d'ailleurs cett leçon et le sens qu'elle présente sont confirmés par Plutarque.

à chanter un cantique de (1) Timothée de Milet, intitulé *les Perses*, et qui commence par ce vers :

Héros qui rends aux Grecs l'aimable liberté!

Aussi tout le monde jetta les yeux sur Philopœmen, on battit des mains, et tous s'écrièrent que rien ne convenoit mieux à ce grand homme. C'est ainsi que Thémistocle ayant paru aux jeux olympiques, tous les assistans se levèrent pour lui faire honneur. Cependant Philippe, fils de Démétrius et roi de Macédoine, celui-là même qui avoit déjà empoisonné Aratus, envoya secrètement à Mégalopolis des assassins pour tuer Philopœmen ; mais ces scélérats manquèrent leur coup, et Philippe ne s'en attira pas moins la haine et l'indignation de toute la Grèce. Ce fut environ ce tems-là que les Thébains, après avoir défait les Mégaréens en rase campagne, assiégèrent Mégare. Ils étoient sur le point de donner l'assaut, lorsque les assiégés s'avisèrent de semer le bruit que Philopœmen arrivoit à leur secours ; au nom de Philopœmen, les Thébains prirent l'épouvante et levèrent le siège.

(1) *Timothée de Milet.* C'étoit un poëte dithyrambique, qui florissoit vers la quatre-vingt-quinzième olympiade, trois cent quatre-vingt-dix-huit ans avant Jésus-Christ. Il avoit apparemment composé un cantique sur la défaite des Perses, soit à Marathon, soit à Salamine.

D'une autre côté, il s'éleva un nouveau tyran à Sparte ; c'étoit Nabis, et les Messéniens furent des premiers peuples du Péloponnèse contre lesquels il tourna ses armes. Il les attaqua durant la nuit, lorsqu'ils s'y attendoient le moins, et se rendit maître de Messène, à la réserve de la citadelle. Mais le lendemain Philopœmen étant survenu avec des troupes, Nabis fut obligé de capituler et d'abandonner la ville. Après cet événement Philopœmen voyant son tems expiré et d'autres Généraux nommés en sa place, prit le parti de passer une seconde fois en Crète pour aller secourir les Gortyniens réduits à la dernière extrémité ; mais les Arcadiens mécontens de son départ le rappellèrent bientôt. Il revint donc et justement dans le tems que les Romains venoient de prendre les armes contre Nabis. Comme il ne cherchoit que l'occasion d'acquérir de la gloire, il monta sur la flotte des Romains ; mais en homme peu entendu dans la marine, il ne prit pas garde que la galère où il s'embarquoit faisoit eau de tous côtés. Les Romains et leurs alliés s'en étant apperçus, se souvinrent aussi-tôt (1)

(1) *Du vers d'Homère, où il est dit que les Arcadiens ne sont pas gens de mer.* Homère, au second livre de l'Iliade, dit qu'Agapénor fils d'Ancée commandoit les vaisseaux montés par des Arcadiens, et il ajoute qu'Agamemnon avoit fourni les vaisseaux tout équipés, parce que les Arcadiens, habitant au milieu des terres, ne s'appliquoient pas

du vers d'Homère où il est dit que les Arcadiens ne sont pas gens de mer. Philopœmen, quelques jours après son combat naval, prit une troupe d'élite avec lui, et s'en alla par une nuit obscure brûler le camp des Lacédémoniens (1) à Gythium. Nabis échappé du danger marcha droit à lui, espérant de le forcer à combattre dans un lieu désavantageux. Philopœmen avoit un fort petit nombre d'Arcadiens avec lui, mais tous braves gens; il fit semblant de fuir, et tout en fuyant il changea son ordre de bataille, jusqu'à ce qu'ayant gagné l'avantage du terrain il fit volte face, tomba sur Nabis, lui tua autant de monde que l'obscurité de la nuit le put permettre, et par cette action augmenta encore le renom qu'il avoit parmi les Grecs. Ensuite Nabis obtint des Romains une trève; mais avant qu'elle fût ex-

à la marine. Tite-Live, liv. 35, ch. 26, dit, en parlant de Philopœmen: *Praetor Achaeorum, sicut terrestrium certaminum arte quemvis clarorum imperatorum vel usu, vel ingenio aequabat, ità rudis in re navali erat, Arcas, mediterraneus homo, externorum etiam omnium; nisi quòd in Cretâ praefectus auxiliorum militaverat, ignarus.*

(1) *A Gythium*. Gythium ou Gytheum étoit la première des dix-huit villes maritimes qu'Auguste avoit affranchies de la domination de Sparte; elles s'y gouvernoient par leurs propres loix, et à cause de cela on les appelloit les villes des Eleuthérolacons.

pirée il perdit la vie. Un homme de Calydon (1) sous prétexte de venir lui proposer une ligue avec les Etoliens, s'insinua dans ses bonnes graces et le tua; aussi les Etoliens l'avoient-ils envoyé à ce dessein.

CHAPITRE LI.

PHILOPŒMEN profitant de la conjoncture entra dans Sparte, et obligea les Spartiates à se déclarer pour la ligue d'Achaïe. Cependant peu de tems après (2) Titus Flaminius qui comman-

(1) *Un homme de Calydon*. Il se nommoit Alexamène, comme Tite-Live nous l'apprend, liv. 35, chap. 35.

(2) *Titus Flamininus*. Pausanias dit seulement *Titus*, et Plutarque dit *Titus Flaminius*; c'est une faute dans Plutarque, il faut lire *Titus Flamininus*. Dacier s'est contenté d'en avertir dans sa première remarque sur la vie de Flaminius écrite par Plutarque; mais pour moi, je crois que quand une faute est visible et certaine, il faut la corriger dans le texte, afin qu'elle ne trompe pas le lecteur, qui peut lire le texte sans lire la remarque, ou bien oublier la remarque, et ne se souvenir que du texte. Flaminius et Flamininus étoient deux hommes fort différens: le premier s'appelloit *Caïus Flaminius*, il étoit de famille plébéienne, et fut tué à la bataille du lac de Thrasymène. Mais Flamininus étoit de race patricienne; c'est celui dont il est parlé ici. Polybe, Tite-Live et tous les historiens le nomment *Titus Quintius Flamininus*.

doit l'armée romaine, et Diophane, fils de Diæus Mégalopolitain que les Achéens avoient élu préteur, sous prétexte que les Lacédémoniens tramoient quelque entreprise contre les Romains, s'approchèrent de Lacédémone avec des troupes; mais Philopœmen, tout simple particulier qu'il étoit pour lors, s'étant jetté dans Sparte, leur en fit fermer les portes. Les Lacédémoniens, pour reconnoître ce service et tous ceux qu'il leur avoit rendus contre deux tyrans consécutifs, lui offrirent la maison de Nabis estimée plus de cent talens; Philopœmen rejetta ses offres, et dit qu'il valoit mieux employer cet argent à gagner ceux qui aux états d'Achaie avoient le plus d'autorité sur le peuple; on a cru qu'il vouloit dire Timolaüs. Il fut nommé encore une fois Général de l'armée d'Achaie. Les Spartiates étant alors divisés en plusieurs factions, il en chassa trois cents non-seulement de la ville, mais du Péloponnèse, comme auteurs de la sédition; il fit vendre à l'encan plus de trois mille esclaves, rasa les murs de Sparte, interdit à la jeunesse lacédémonienne les exercices dans lesquels on l'élevoit suivant les loix de Lycurgue, et ordonna qu'à l'avenir la jeunesse achéenne seroit élevée dans ces exercices. Mais dans la suite les Romains rendirent à la jeunesse de Sparte sa discipline et ses exercices accoutumés.

Après qu'Antiochus, petit-fils de ce Séleucus

qui fut surnommé Nicator, eut été défait avec les Syriens par le consul (1) Manius aux Thermopyles, comme Aristène exhortoit les Achéens à se soumettre aux Romains, et à ne rien faire qui pût leur déplaire, Philopœmen lui jetta un regard terrible, et ne put s'empêcher de dire que c'en étoit fait de la Grèce. Ensuite Manius voulant rappeller ceux qui avoient été bannis de Sparte, Philopœmen s'y opposa fortement en plein conseil, et toutefois après le départ du Consul il les rappella lui-même. Enfin l'heure étoit venue qu'il devoit payer la peine due à sa fierté naturelle, et à un certain orgueil qui le rendoit quelquefois insupportable; car élu préteur d'Achaïe pour la huitième fois, il eut la dureté de faire à Lycortas, homme distingué parmi les Mégalopolitains, des reproches de ce qu'il s'étoit laissé prendre prisonnier par les ennemis. Cependant, quelque tems après les Messéniens s'étant brouillés avec les Achéens, Philopœmen donna un corps de troupe à ce même

(1) *Par le consul Manius.* Le texte grec dit *Manilius*, mais c'est *Manius* qu'il faut lire avec Kuhnius, comme dans Tite-Live, dans Plutarque, et dans les fastes consulaires de Sigonius. Ce que rapporte Pausanias ne sauroit être attribué qu'à Manius Acilius Glabrio, qui, au rapport de Tite-Live, liv. 36, chap. 1, fut fait consul avec Publius Cornelius Scipion, l'an de Rome 561, et qui, dans la même année, défit Antiochus dit le Grand, arrière-petit-fils de Séleucus surnommé Nicanor, ou Nicator.

Lycortas, avec ordre d'aller faire le dégât dans la Messénie ; et trois jours ensuite lui-même, quoiqu'il eût la fièvre et qu'il fût âgé de plus de soixante et dix ans, il voulut être de la partie. Il prit environ soixante hommes avec lui, tant cavaliers que fantassins, et suivit Lycortas ; mais celui-ci revint sain et sauf avec sa troupe sans avoir ni fait grand mal aux ennemis, ni souffert aussi aucun échec. Pour Philopœmen, en combattant il reçut une blessure à la tête, et tombé de cheval il fut mené vif à Messène. Aussi-tôt on convoqua le peuple pour délibérer ce que l'on feroit de sa personne. Dinocrate et les plus considérables d'entre les Messéniens vouloient qu'on le fît mourir ; le peuple au contraire prenoit sa défense, l'appellant le père des Grecs et lui donnant les titres les plus magnifiques. Dans cette diversité de sentimens Dinocrate, contre l'avis des Messéniens, envoya un homme à la prison avec un breuvage empoisonné que Philopœmen fut obligé d'avaller : ainsi finit ce grand homme. Lycortas (1) incontinent après, ayant levé des troupes en Arcadie et en Achaïe mit une armée

(1) *Lycortas incontinent après*, etc. Philopœmen avoit fait à Lycortas le plus sanglant affront que l'on puisse faire à un homme de guerre ; cependant dès que Lycortas a nouvelle du traitement indigne fait à Philopœmen, il court le venger ; je ne sais si l'on pourroit citer un autre exemple d'une pareille générosité.

sur pied et marcha droit à Messène, le peuple lui ouvrit les portes, et lui abandonna tous ceux qui avoient opiné la mort de Philopœmen, excepté Dinocrate, qui, pour éviter de tomber entre les mains de Lycortas, s'étoit déjà tué lui-même. Tous les autres furent exécutés. Ensuite les Arcadiens recueillirent les cendres de leur concitoyen et les rapportèrent à Mégalopolis.

CHAPITRE LII.

Après lui il semble que la Grèce épuisée n'ait pu porter des hommes aussi magnanimes; car si Miltiade, fils de Cimon, par la victoire qu'il remporta sur les Perses à Marathon, et par son combat naval contre ces barbares, fut le premier libérateur des Grecs, on peut regarder Philopœmen comme le dernier. En effet, ceux qui avant Miltiade se sont signalés par de grandes actions, comme Codrus, fils de Mélanthus, Polydore de Sparte, Aristomène de Messène et quelques autres, s'il y en a eu d'autres qu'on leur puisse comparer, ceux-là, dis-je, se sont rendus infiniment utiles à leur patrie, mais non à toute la Grèce. Je mets donc immédiatement après Miltiade, Léonidas, fils d'Anaxandride, et Thémistocle, fils de Néoclès, qui tous deux chassèrent

Xerxès de Grèce, l'un par deux victoires remportées sur mer, et l'autre par le fameux combat des Thermopyles; car ni Aristide, fils de Lysimaque, ni Pausanias, fils de Cléombrote que le combat de Platée avoit couvert de gloire, n'ont su conserver le glorieux titre de bienfaiteurs des Grecs; ils le perdirent (1) tous les deux, celui-ci en trahissant sa patrie, celui-là en imposant un tribut aux Grecs habitans des îles, chose inconnue avant lui. Xantippe, fils d'Ariphron, et Cimon sont encore de ceux qui ont rendu d'importans services à toute la Grèce; le premier secondé de Léotychide, roi de Sparte, défit la flotte des Perses à Mycale, et le second se distingua par plusieurs exploits dignes de l'émulation des

(1) *Ils le perdirent tous les deux.* Je ne sais si c'est une longue habitude à des maux pareils qui me fait prendre le parti d'Aristide; mais je ne crois point qu'il doive perdre le glorieux titre de libérateur de sa patrie, pour avoir imposé un tribut aux Grecs insulaires dans un pressant besoin de l'état, et parce qu'après lui, et le besoin de l'état passé, le tribut subsista. Malgré l'austère censure de Pausanias, Aristide fut le plus vertueux personnage de son tems; sa grande modération lui acquit le surnom de Juste, et après avoir été chargé du recouvrement des deniers publics, après avoir passé par les plus grandes charges de la République, il mourut si pauvre qu'il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. Ses filles furent nourries et ensuite dotées des deniers de l'épargne; c'est ce que rapporte Cornélius Nepos. Quel exemple pour les ministres et les personnes publiques!

plus grands capitaines. Quant à ceux qui ont commandé des armées dans la guerre du Péloponnèse contre les Athéniens, et qui y ont même acquis le plus de gloire, on doit les regarder comme des furieux qui ont immolé tous les peuples de la Grèce à leur propre ambition et à leur intérêt particulier.

Conon, fils de Timothée, et l'illustre fils de Polymnis, Épaminondas, trouvèrent la Grèce ébranlée par les violentes secousses qu'elle avoit souffertes ; ils travaillèrent à la raffermir, l'un en tirant de nouvelles forces des îles et des pays maritimes, l'autre en rappellant les garnisons que l'on avoit mises dans plusieurs places situées au milieu des terres, et en cassant les Décurions (1) et autres officiers créés par les Lacédémoniens, outre qu'il ajouta à la Grèce deux villes considérables, Mégalopolis et Messène. Je donnerai encore le titre de bienfaiteur de la Grèce à Léosthène et à Aratus ; car Léosthène,

(1) *Et autres officiers*, etc. Il y a dans le grec ἁρμοστὰς, *les Harmostes*. Comme ce mot n'est ni français, ni intelligible, j'ai mieux aimé le jetter dans les remarques, et rendre le texte par un terme plus connu. Ces *Harmostes* étoient des espèces d'intendans ou de gouverneurs que les Lacédémoniens, durant leur prospérité et avant la bataille de Leuctres, avoient mis dans toutes les villes de leurs alliés ; Epaminondas cassa ces officiers comme autant de gens attachés aux intérêts de Sparte.

malgré Alexandre, embarqua cinquante mille Grecs qui avoient servi dans les armées de Darius, et les ramena en Grèce. Quant à Aratus, j'ai raconté ses grandes actions en parlant des Sicyoniens. Mais pour revenir à Philopœmen, on voit sa statue à Tégée avec cette inscription:

Tel fut Philopœmen, l'honneur de l'Arcadie.
Pour le salut des Grecs prodigue de sa vie,
A deux tyrans de Sparte il livra des combats,
Et les fit trébucher sous l'effort de son bras.
Autant que son courage éclata sa prudence;
L'un et l'autre toujours furent d'intelligence.
Tégée à ce héros devoit sa liberté.
Puisse un si grand bienfait par ce marbre attesté,
De nos derniers neveux présent à la mémoire,
Du héros à jamais éterniser la gloire!

CHAPITRE LIII.

Les Tégéates ont consacré plusieurs statues à Apollon Agiéus, et voici la raison qu'ils en apportent. Ils disent qu'Apollon et Diane se vengèrent en tous lieux, et à Tégée comme ailleurs, de tous ceux qui avoient méprisé Latone, lorsqu'enceinte de ces deux divinités elle étoit errante par le monde. Apollon étant donc venu à Tégée, il eut un entretien secret avec Scéphrus, fils de Tégéatès. Limon, frère de celui-ci, s'imagina que cet entretien rouloit sur lui et qu'il étoit trahi;

trahi ; dans cette persuasion, furieux il se jette sur son frère et le tue, mais aussi-tôt Diane le perça de ses flèches et vengea la mort de Scéphrus. Tégéatès et Mœra sa femme appaisèrent sur le champ Apollon et Diane par un sacrifice. Cependant une extrême stérilité ayant affligé le pays, on envoya consulter l'oracle de Delphes ; et la réponse fut qu'il falloit pleurer Scéphrus. C'est pourquoi à la fête du Dieu ils pratiquent certaines cérémonies en l'honneur de Scéphrus, entre autres une qui est que la prêtresse de Diane poursuit un des assistans, pour marquer que Limon fut poursuivi par Diane à coups de flèches. L'opinion des Tégéates est que Cydon, Catréus, Archidius et Gortys, tous quatre fils de Tégéatès, allèrent volontairement s'établir en Crète, où ils donnèrent leur nom aux villes de Cydonia, de Gortys et de Catrée ; mais les Crétois n'en conviennent pas. Ils prétendent au contraire que Cydon étoit fils de Mercure et d'Acacallis, fille de Minos, que Catréus étoit fils de Minos, et Gortys, fils de Rhadamanthe. A l'égard de Rhadamanthe, nous voyons dans Homère que Prothée prédit à Ménélas qu'il ira dans les champs Elysées où (1) Rhadamanthe, dit-il, donne des

(1) *Où Rhadamanthe, dit-il, donne des loix.* C'est de-là que Virgile a pris l'idée de nous peindre Caton donnant des loix aux justes des champs Elysées.

Secretosque pios, his dantem jura Catonem. En. liv. 6.

loix. Cynéton, dans ses poésies, fait Rhadamanthe fils de Vulcain, Vulcain fils de Talus, et Talus fils de Cérès. Mais les auteurs Grecs sont peu d'accord entre eux sur bien des points, et encore moins sur les anciennes généalogies. Apollon Agyéus a quatre statues à Tégée, et chaque tribu a donné la sienne; la tribu Claréotis, la tribu Hippothoïtis, la tribu Apollonéatis, et la tribu Athanéatis, ainsi appellées du nom des terres que le sort fit tomber aux enfans d'Arcas, à la réserve de la seconde qui a pris son nom d'Hippothoüs, fils de Cercyon.

Il y a aussi à Tégée un temple de Cérès et de Proserpine; ils appellent ces Déesses les Carpophores, c'est-à-dire les donneuses de fruit. Près de ce temple est celui de Vénus Paphia, bâti par Laodice, fille de cet Agapénor qui commandoit les Arcadiens au siège de Troye. Laodice vivoit néanmoins à Paphos, comme je l'ai dit ci-devant. Non loin de là vous voyez deux temples de Bacchus, un autel de Proserpine, et une chapelle d'Apollon avec une statue du Dieu, qui est dorée; cette statue est un ouvrage de Chirisophus; on sait que ce statuaire étoit de Crète, mais on ignore en quel tems il vivoit et de quelle école il étoit. Ce qui est de certain, c'est que Dédale fit un assez long séjour auprès de Minos à Gnosse, pour y fonder une excellente école de sculpture. Quoi qu'il en soit, Chirisophus est lui-même en marbre

à côté d'Apollon. Les Tégéates ont encore un temple, où est ce qu'ils appellent le feu commun des Arcadiens. Là Hercule est représenté avec une cicatrice à la cuisse, à cause de la blessure qu'il reçut dans le premier combat qu'il eut à soutenir contre les fils d'Hippocoon. Près de la ville il y a une éminence où l'on voit plusieurs autels, et qu'ils nomment le mont de Jupiter (1) Clarius, sans doute à cause que les fils d'Arcas tirèrent-là au sort leurs héritages. Ils célèbrent une fête en ce lieu tous les ans, et ils racontent qu'un jour, pendant les solemnités de cette fête, les Lacédémoniens entrèrent dans leur pays avec une armée, mais qu'il tomba une si grande quantité de neige, que les ennemis transis de froid ne purent rien entreprendre ; ils disent que pour eux ils allumèrent des feux, et qu'après s'être réchauffés, ils allèrent surprendre les Lacédémoniens, et les taillèrent en pièces. J'ai vu quelques autres curiosités à Tégée, comme la maison d'Aléus, le tombeau d'Echémus, et une colonne où l'on a représenté son combat avec Hyllus. Sur le chemin qui mène de Tégée dans la Laconie, vous trouvez sur votre gauche deux autels, l'un du dieu Pan, l'autre de Jupiter Lycéus, et l'on voit encore les fondemens de deux temples bâtis à ces divinités ;

(1) *Jupiter Clarius*, pour *Clerius*, du mot grec κλῆρος, *sors*, *partage*.

ces autels ne sont qu'à deux stades des murs de la ville. Sept stades plus loin vous verrez le temple de Diane Limnatis, où la Déesse a une statue de bois d'ébène dans le goût de ces statues que les Grecs appellent des Eginètes. Et dix stades au-delà vous pourrez remarquer les ruines du temple de Diane Cnagéatis sur le bord de l'Alphée.

CHAPITRE LIV.

Ce fleuve sert de barrière entre les Lacédémoniens et les Tégéates. Il prend sa source à Phylace, et, fort près de sa source, il reçoit plusieurs petits ruisseaux dans un lieu que l'on nomme à cause de cela le Confluent. L'Alphée est d'une nature toute différente des autres fleuves; car il lui arrive plus d'une fois de se cacher, puis de reparoître. En effet, après être sorti de Philace, et avoir reçu les petits ruisseaux dont j'ai parlé, il va se précipiter sous terre dans un canton du territoire de Tégée, et ensuite il se remontre à Asée; puis mêlant ses eaux avec celles de l'Eurotas, il disparoît une seconde fois, pour aller se reproduire à l'endroit que les Arcadiens nomment les fontaines; d'où, passant par le territoire de Pise et d'Olympie, il va tomber dans la mer au-dessus

de Cyllène, l'arsenal des Eléens. Encore alors conserve-t-il son cours, malgré la violence et l'étendue de la mer Adriatique, qu'il traverse, pour aller gagner l'ile Ortygie près de Syracuse, où, reprenant son nom, il renaît, pour ainsi dire, et va enfin se perdre dans la fontaine Aréthuse.

Sur le chemin qui mène de Tégée à Thyrée et à tous les villages qui sont de ce côté-là, il y avoit autrefois un monument digne de remarque, c'étoit la sépulture d'Oreste fils d'Agamemnon. Les Arcadiens disent que ses os en ont été enlevés par un Spartiate; aussi aujourd'hui, dans l'enceinte de ce lieu, ne voit-on plus de tombeau. En suivant cette route, on côtoie le fleuve Garate; quand on l'a passé, et que l'on a fait quelque dix stades, on trouve un temple de Pan, et aux environs un grand chêne consacré à ce Dieu. Pour le chemin qui va de Tégée à Argos, c'est un grand chemin fort battu et fort commode pour les charrois. Sur cette route, vous verrez premièrement un temple d'Esculape avec une statue du Dieu; en second lieu, à un stade du chemin sur votre gauche, un autre temple d'Apollon Pythius, mais tout en ruines. Si vous revenez gagner le grand chemin, vous passerez auprès d'un bois où il y a un temple de Cérès Corythée. La Déesse y est représentée avec un casque, d'où elle a pris son surnom. Près de-là est

le temple de Bacchus surnommé le *Mystérieux*; là commence le mont Parthénius, où Téléphus a un temple, et tout un canton qui lui est consacré, parce que dans son enfance il fut, dit-on, exposé sur cette montagne et allaité par une biche. Un peu plus loin vous verrez un temple de Pan, bâti dans l'endroit même où ce Dieu s'apparut à Phidippidès, et lui donna un avis important, comme le rapportent les Athéniens et les Tégéates. Le mont Parthénius nourrit beaucoup de tortues, dont l'écaille est très-propre à faire des lyres. Mais les gens du lieu qui croient ces tortues consacrées à Pan se font un scrupule de les tuer, et ne permettent pas non plus que les étrangers en emportent. Quand vous êtes au haut de la Montagne, vous descendez ensuite dans une plaine qui borne les Tégéates et les Argiens, de la même manière que les Argiens sont bornés du côté d'Hysïes. J'ai enfin décrit non-seulement toutes les parties du Péloponnèse, mais les villes dont chacune est composée, et tout ce que ces villes renferment de plus considérable.

OBSERVATIONS du chevalier FOLLARD sur la bataille de Mantinée.

PAUSANIAS est si clair et si exact dans la description de cette journée mémorable, dans l'ordre et la disposition des deux armées, qu'il semble qu'elle n'a nul besoin d'éclaircissement ni de commentaire. La figure que je donne de ces deux ordres suffit aux lecteurs pour les bien comprendre.

Je n'ai pas été plus embarrassé à donner les mouvemens de retraite de celle d'Aratus, comme du repliement de ses deux aîles sur celles des Lacédémoniens : tout cela est aussi clair que le plein midi, et à ceux mêmes qui ne sont pas du métier.

Il seroit bien plus difficile de savoir où l'Auteur Grec a pris tout cela ; un évènement aussi remarquable que celui-là me surprend infiniment ; à peine en trouve-t-on trois dans l'histoire qui lui ressemblent. J'ai trop lu pour ne pas être persuadé qu'aucun historien de l'antiquité n'en a parlé, ni fait la moindre mention ; du moins aucun de ceux qui ont échappé aux malheurs et à la barbarie des tems. Polybe en eût dû parler, et quelques autres qui nous restent, qui ont écrit des guerres des Grecs ; il n'y en a pas un mot dans Plutarque. Il y a plus ; Polyen qui a ramassé tout ce que ceux de sa nation ont fait de grand et de mémorable

dans ses stratagêmes, est sur cet évènement dans un silence qui me surprend. Il parle d'Agis, tout comme Plutarque et tant d'autres; mais on ne voit rien d'une bataille si remarquable où il entre une ruse de tactique aussi profonde et aussi savante que celle d'Aratus.

Frontin, autre auteur stratagématique, beaucoup plus capable d'en juger et de faire un bon choix, que ne l'étoit Polyen, qui n'avoit jamais servi, n'en dit pas un seul mot, sans pourtant que cela empêche que je ne sois très-convaincu que cette bataille n'est nullement une imagination de l'Auteur. La vérité se fait toujours sentir, et se sent ici admirablement.

Un homme de guerre qui voudroit mentir pour donner du merveilleux à son histoire, encore faudroit-il qu'il ne fût pas ignorant; mais un homme consommé dans la science des armes et fort rusé; cet homme, dis-je, seroit très-capable d'inventer pareille chose pour illustrer sa nation, ou pour la gloire du général, ou peut-être pour l'instruction des gens de guerre; à l'imitation de Xénophon, que l'on soupçonne de ce dessein dans son histoire de Cyrus, s'il est vrai qu'il l'ait romanisé; ce qui ne me paroît guère vraisemblable; car pourquoi seroit-il moins cru qu'Hérodote, qui, moins sensé dans ce qu'il raconte des actions de ce grand capitaine, n'avoit jamais parcouru l'Asie, ni fait la guerre, comme Xénophon? Quoi qu'il en soit,

Pausanias ne peut être accusé de cette invention ; il eût fallu, pour inventer un tel ordre de bataille, qu'il eût servi toute sa vie dans les armées, et qu'il joignît à son expérience la science du général ; car, si l'on dit qu'il se souvenoit de celui d'Annibal à Cannes, on répondra que l'ordre de bataille du Carthaginois étoit moins parfait que celui d'Aratus, quoiqu'il l'eût tiré du premier.

On n'a pas de peine à reconnoître par quelques batailles fort remarquables et peu connues que Pausanias raconte, que, sans être guerrier, il a fait un choix d'actions qui méritoient d'être insérées dans son ouvrage ; ce qui est une marque de son bon goût dans le choix des choses. On doit les regarder comme des digressions utiles et agréables, tout en est plein, et toutes ont du rapport aux sujets qu'il traite ; ce qui fait un très-grand plaisir.

On peut encore plus aisément remarquer dans Pausanias, du moins ceux qui ont fait la guerre long-tems, car cela peut échapper aux autres, si un historien dans les batailles, les combats, les sièges ou les résistances qu'il décrit, et autres évènemens militaires, est homme du métier, ou s'il a travaillé sur de bons mémoires, ou s'il n'a pas ajouté du sien en faveur de son éloquence ou de sa nation ; ce qu'un homme de guerre reconnoît aisément, quand il ne seroit pas démenti par les auteurs qui ont traité des mêmes guerres.

Ce défaut paroît visiblement dans Tite-Live; et lorsque Polybe lui manque, qu'il copie presque par-tout, sans le citer le moins du monde que dans un seul endroit, encore très-maigrement; il paroît assez, dis-je, que, lorsque ce grand historien n'a rien à lui dire, il ne sait où il en est, ni ce qu'il dit, quoiqu'en termes magnifiques; un lecteur sensé qui cherche à s'instruire ne s'en paie pas. Il est admirable où Polybe lui sert de guide dans les choses de la guerre, comme dans la politique; nulles ténèbres: mais aux endroits où ce grand historien lui manque, j'en rabats beaucoup; je ne l'entends plus; une ignorance parfaite de la guerre, c'est l'unique chose qu'on lui reproche, sans que cela empêche que le plus grand nombre de nos historiens ne voulût être à la même peine, et qu'on n'eût que cela à leur dire: mais on ne les accuse pas moins de ce défaut là que de plusieurs autres, où Tite-Live n'est point tombé. On remarque même que ceux qui entendent, et qui écrivent le mieux en leur langue, ne se font guère comprendre que lorsqu'ils ne consultent pas les mémoires des gens de guerre, ou qu'ils en manquent, comme cela paroît en bien des endroits de Tite-Live, comme je l'ai dit. Cette digression étoit nécessaire, parce que j'ai remarqué quelques faits militaires dans Pausanias, qui m'ont fait appercevoir je ne sais quelle façon de narrer différente de de la sienne; et je suis persuadé qu'en lisant le

texte avec attention, on s'appercevra que tous les faits sont de différens styles, suivant les auteurs d'où il les a pris.

Cette bataille d'Aratus contre Agis est plus curieuse qu'aucune de celles qu'il rapporte. Je ne doute point qu'il ne l'ait tirée de Polybe. On reconnoît même quelque chose de son style dans la description qu'il fait de l'ordre et des mouvemens des deux armées. Si l'on ne voit rien d'une action si célèbre dans son histoire, cela ne prouve pas qu'il ne l'eût décrite avec des circonstances et des réflexions qui ne se trouvent point dans Pausanias, puisque, de quarante-deux livres dont elle étoit composée, il ne reste plus que les cinq premiers: le reste consiste dans des fragmens en assez grand nombre, quelques-uns fort considérables; mais ce ne sont pas ceux qui regardent les affaires de la guerre, où sans doute cette action de Mantinée étoit rapportée, qui est dans le même esprit de celle de Cannes, comme je l'ai dit plus haut.

A la guerre, un général qui imite un excellent modèle, même servilement, sans y ajouter du sien le moins du monde, est très-louable et très-digne d'estime; car l'on peut dire, à l'égard des stratagêmes de tactique, qu'ils sont absolument épuisés, et ceux que l'on croit nouvellement inventés, se trouvent par-tout dans les historiens et dans les auteurs stratagématiques de l'antiquité; et l'on remarque même que ceux qui les prati-

quent atteignent rarement à leur perfection. Ce n'est pas que certains grands hommes parmi nos modernes n'aient été capables de les égaler, et même de les surpasser en mérite et en habileté, si notre discipline militaire n'y eût mis et n'y mettoit encore un obstacle insurmontable, se trouvant trop imparfaite pour des manœuvres et des mouvemens généraux, trop délicats et trop difficiles pour des troupes qui ne sont point dressées et exercées dans la pratique des grandes évolutions d'armées et changemens d'ordre en présence de l'ennemi, qui ne peuvent s'exécuter à cause de la foiblesse et du peu de profondeur de nos files, qui empêchent que nos bataillons puissent se mouvoir aussi légèrement et en tout sens, comme la phalange, ou des corps sur beaucoup de hauteur qui conservent toujours leur ordre; ce qui fait que nous ne saurions jamais combattre dans un ordre tel que celui d'Annibal à Cannes, et d'Aratus à Mantinée, ni imiter les anciens dans leurs différens ordres de bataille, et dans leurs mouvemens et changemens, sans les imiter dans leur discipline militaire qui facilitoit tous ces mouvemens.

Annibal, à la bataille de Cannes, poussa en avant le centre de son infanterie, en diminuant la profondeur de ses files à mesure qu'elle s'avançoit, et embrassoit plus de terrain en s'éloignant en convexe du reste de la ligne.

Ce mouvement en avant, et ce convexe du côté

de l'ennemi, étoit certainement la chose du monde la plus délicate et la plus dangereuse, et qui ne pouvoit être exécutée que par des troupes très-aguerries et très-bien disciplinées. Si Annibal eût eu affaire à tout autre général que Varron, il étoit perdu et son mouvement en arrière pour former un rentrant, devenoit impossible.

Aratus, qui vouloit combattre sur un ordre semblable à celui d'Annibal à Cannes; car la mémoire de cette bataille mémorable étoit encore toute fraîche, il n'y avoit guère plus de deux ans qu'elle s'étoit donnée; Aratus, dis-je, étoit trop habile pour ne pas reconnoître qu'il y avoit quelque défaut dans le stratagême du général Carthaginois, et que ce convexe présenté d'abord à l'ennemi pour lui dérober le rentrant ou le concave cédant peu-à-peu, étoit plus capable de faire soupçonner et découvrir le piège que de le cacher. Il n'eut garde d'imiter son modèle sur ce point-là. Il évita donc ce convexe présenté d'abord; il s'en tint seulement au seul rentrant en arrière, sans qu'on puisse dire qu'il ne combattit pas de la même sorte et sur le même modèle.

Il rangea sa phalange A selon la coutume ordinaire, de sorte que son ennemi B ne découvrit ni ne soupçonna rien du piège qu'Aratus lui tendoit à son centre, et qu'il ne pouvoit reconnoître que lorsqu'il n'y auroit plus de remède. Le centre des Mantinéens eut donc ordre de plier peu-à-peu, par

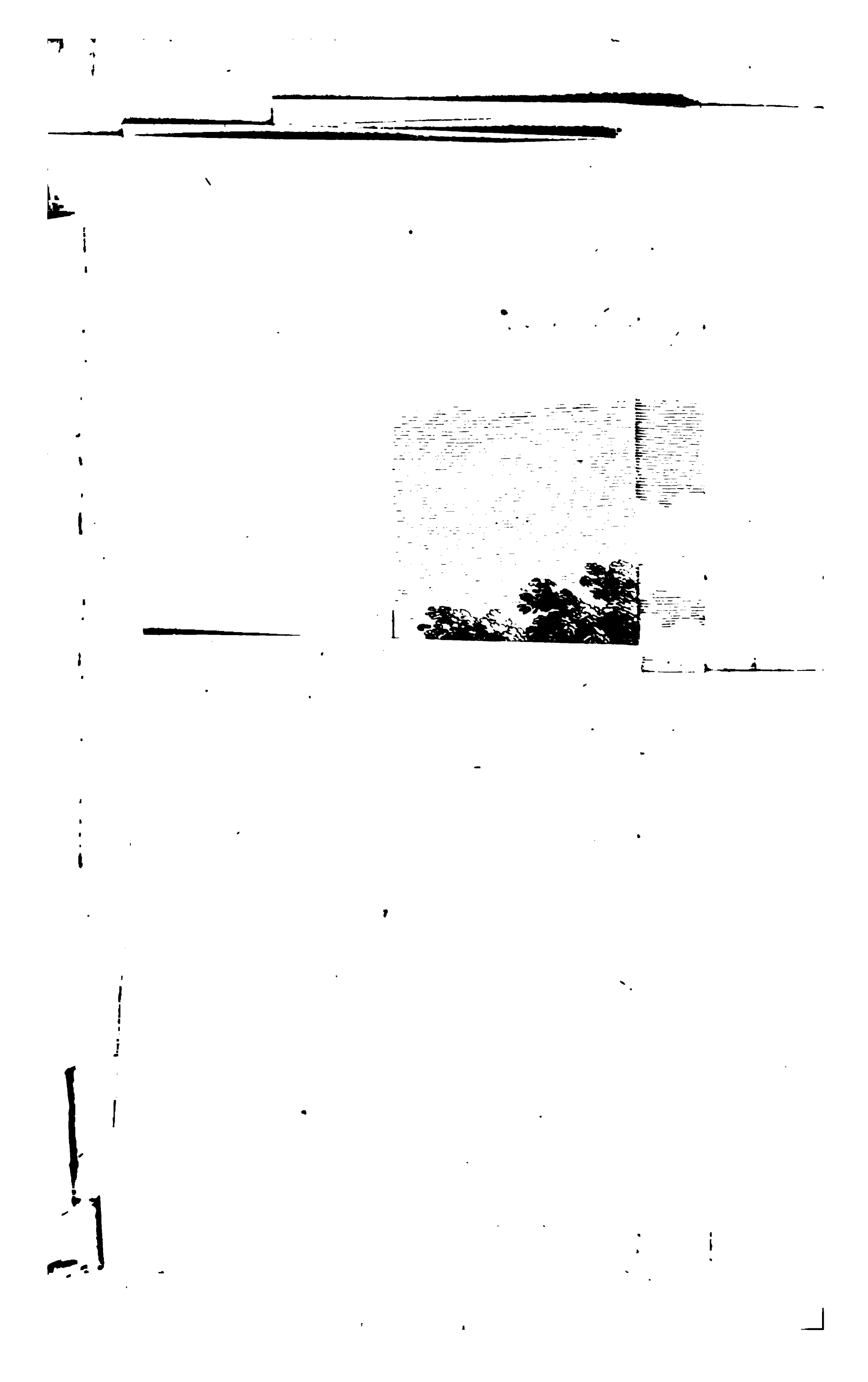
un mouvement de retraite, et en faisant toujours face. *Dès le commencement du combat*, dit l'Auteur, *Aratus, suivant ce qu'il en étoit convenu avec les Arcadiens, fit semblant de lâcher le pied, comme ne pouvant soutenir la furie de l'ennemi.* En suivant les lignes ponctuées E sans que les Lacédémoniens s'apperçussent du mouvement trompeur d'Aratus à son centre, ils l'attribuèrent plutôt à leur valeur qu'à l'artifice de leurs ennemis. A mesure que ceux-ci cèdent et perdent de leur terrain, le rentrant devient plus grand, plus enfoncé et plus spacieux : par-là le front de l'armée Lacédémonienne s'accourcit ; ce qui ne pouvoit être autrement, à mesure qu'ils s'engagent et s'enfoncent dans ce rentrant ; ou du moins ils affoiblissent leurs aîles pour faire un plus grand effort à ce centre, comme il arriva aux Romains à Cannes ; stratagême tout récent, et auquel Agis ne pensa jamais qu'on pût s'en servir contre lui.

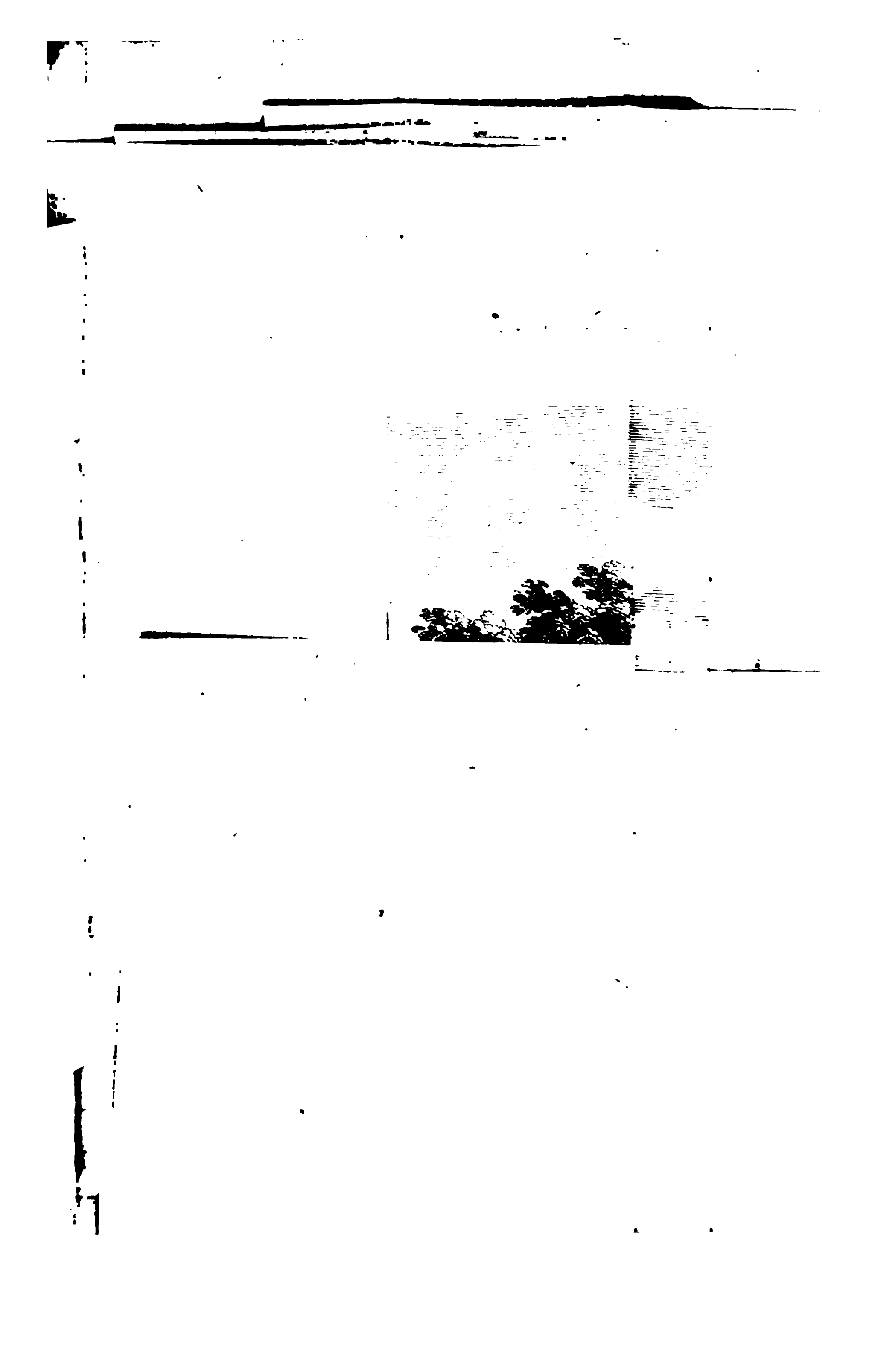
Les Lacédémoniens comptant toujours sur une victoire assurée, après s'être engagés dans ce rentrant, se trouvent tout surpris que l'ennemi ne cède plus, et qu'il fait ferme en F, et reconnoissent alors qu'ils sont tombés dans un coupe-gorge ; car les aîles G d'Aratus, qui n'avoient point branlé, pendant que l'on en étoit aux mains au centre, se replient par les conversions à droite et à gauche H, K, courant les lignes ponctuées L,

de sorte qu'Agis vit tout d'un coup le centre de son armée pris comme dans une nasse , ses aîles doublées, attaquées de front, en flanc et de toutes parts.

Ces divers mouvemens d'Aratus, d'abord à son centre, et peu de tems après à ses aîles, étonnèrent Agis, et lui firent tomber le voile des yeux, comme à Varron à Cannes; mais le premier, dont la défaite fut tout aussi complète, se fit battre avec plus de honte, puisque le stratagême ne pouvoit lui être nouveau. Cette victoire fit un très-grand honneur à Aratus; car il est toujours glorieux d'imiter les grands modèles, et de les imiter par des moyens plus simples, moins suspects et plus couverts.

FIN DU HUITIÈME LIVRE ET DU TROISIÈME VOLUME.





[illegible] plus au long : *Sans doute*, dit-il, *que votre épouse nourrira ce fils de son lait.* La mere, qui étoit présente, répondit qu'il falloit ménager sa fille, & faire venir des Nourrices à l'enfant, de crainte qu'après les douleurs de l'enfantement, on n'altérât sa santé, en y ajoutant la charge pénible & difficile de nourrir par elle-même. Phavotin lui repartit : *Laissez, je vous prie, à votre fille, l'honneur d'être tout-à-fait, & en tout point, la mere de son fils ; car ce n'est pas être mere, qu'imparfaitement & à moitié, d'engendrer & d'écarter aussi-tôt son fruit loin de soi ; de nourrir dans ses entrailles, de son propre sang, un quelque chose qu'on ne voit pas ; & quand on le voit, refuser son lait à un homme, à un vivant, qui*

eut atteint l'usage de la raison, Caton le fit étudier lui-même, quoiqu'il eût chez lui un esclave, nommé Chilon, plein d'érudition, fort propre à cet emploi, & qui enseignoit beaucoup

---

* Le langage de ce Philosophe est puisé dans le fond de la nature : c'est elle qui inspire aux animaux cette tendresse admirable pour leur fruit, qui ne se borne pas à la simple nécessité de mettre au monde, mais qui les porte à donner, à leurs petits, tous les secours nécessaires, jusqu'à ce qu'ils soient en état de se les procurer par eux-mêmes. Cette aversion, que la plupart des femmes de notre temps, ont pour la qualité de nourrices de leurs propres enfans, n'est pas générale, & n'a point régné dans tous les siecles ; car le plus fameux Historiographe de France observe qu'en 1369, les Princesses allaitoient elles mêmes leurs enfans.

